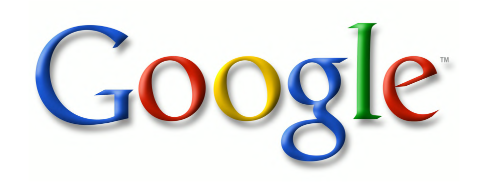
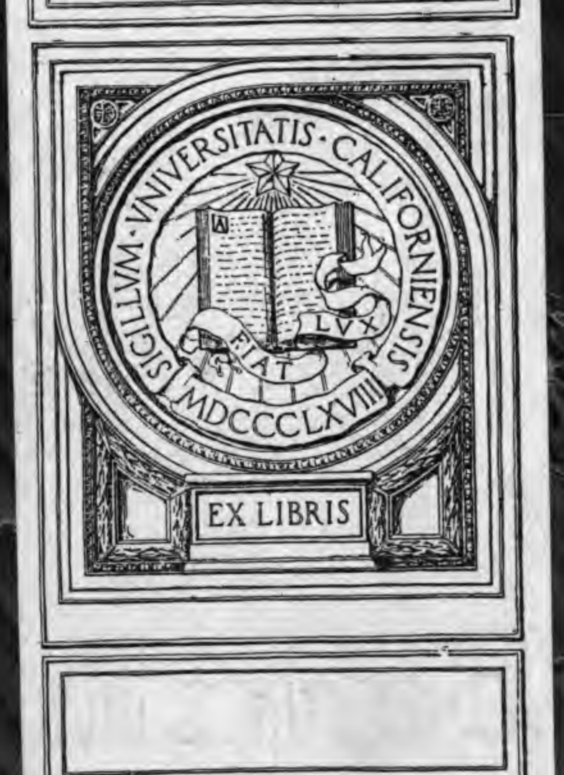
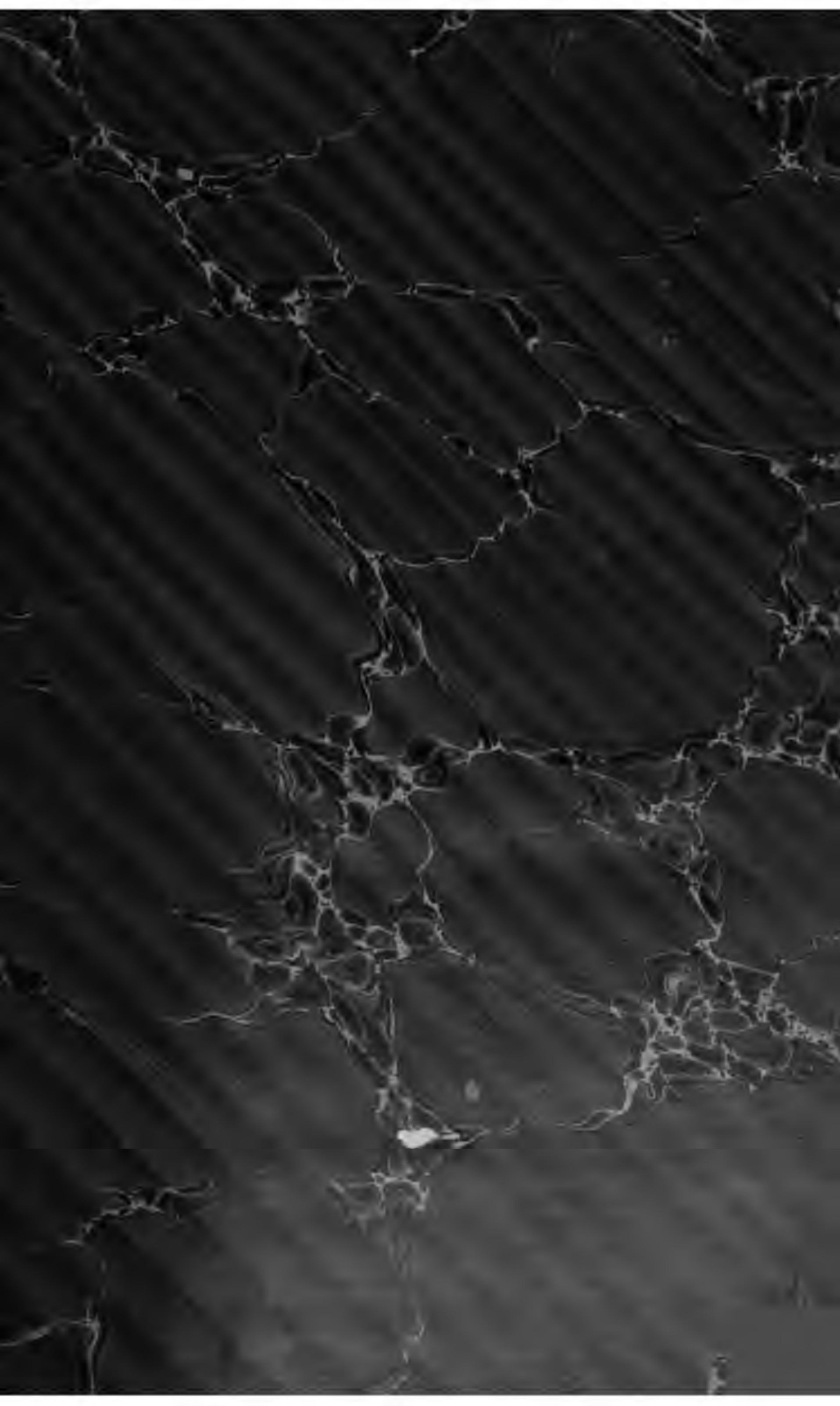
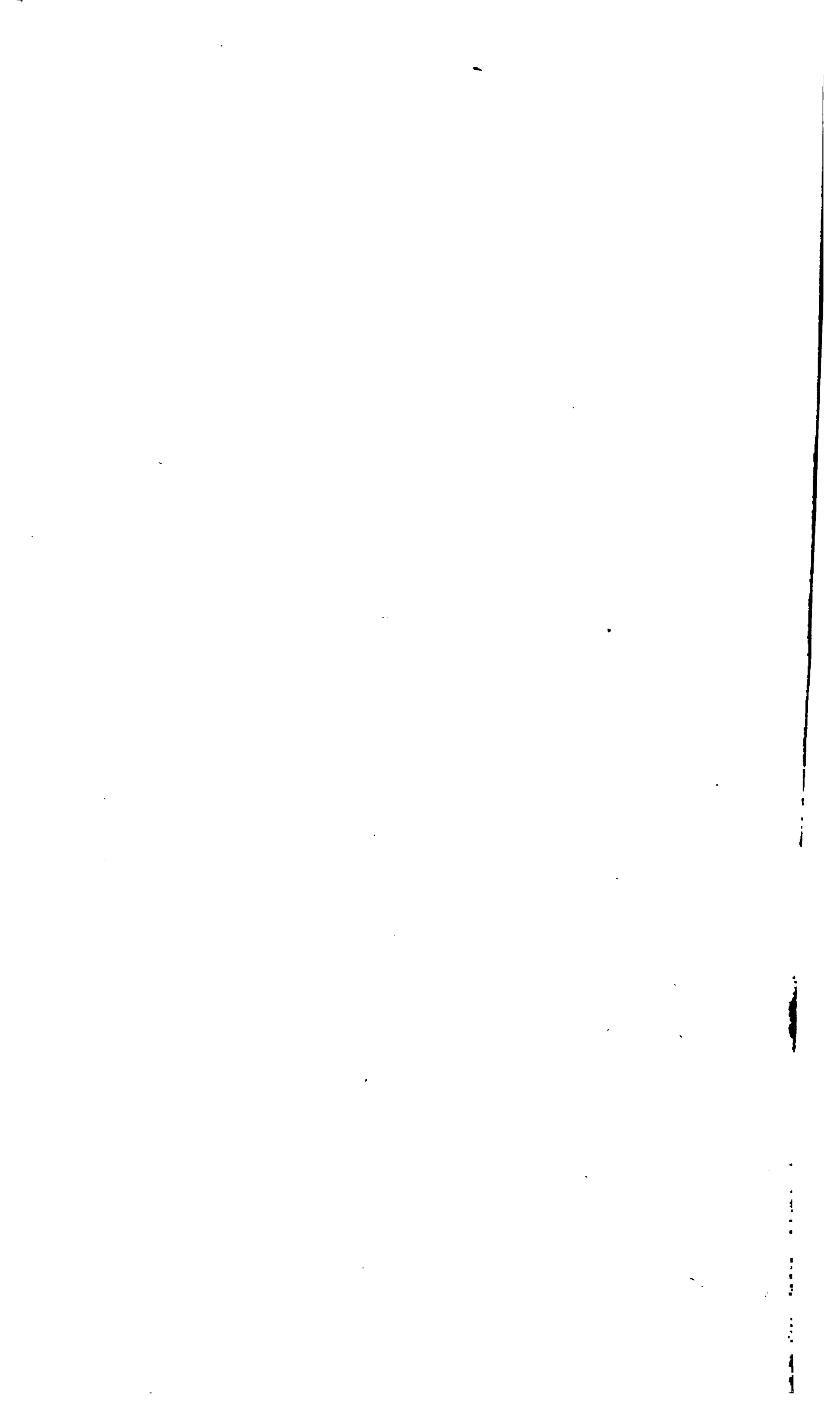



UC-NRLF
$B 296 151


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS







MÉDITATIONS

SUR

LA MORT ET L'ÉTERNITÉ.

Imprimé par Poupart-Davyl et Comp.

Paris, rue du Bac, 30.

MÉDITATIONS

SUR

LA MORT ET L'ÉTERNITÉ

PUBLIÉES AVEC LA PERMISSION

DE

SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

TRADUITES DE L'ANGLAIS

PAR CH. BERNARD DEROSNE

Troisième Édition

[by Heinrich Zschokke]



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

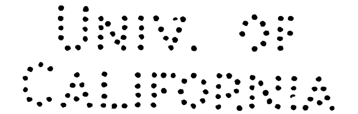
1863

Les MÉDITATIONS contenues dans ce volume ont été choisies pour être traduites par SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA, pour qui, dans un chagrin profond et écrasant, elles ont été une source de conso lation et d'édification.

SA MAJESTÉ ayant daigné accorder la permission de publier ce recueil, imprimé primitivement pour quelques personnes seulement, le traducteur le livre au public en vertu de cette Royale autorisation.



TABLE DES MATIÈRES.



MÉDITATIONS.

VAUT-IL MIEUX S'ÉTEINDRE LENTEMENT QU'ÊTRE FRAPPÉ D'UNE MORT SUBITE?

Seigneur! par la puissance des blessures qui ont causé Ta mort, raffermis-moi, quand cette heure bénie, qui porte des couronnes de victoire, s'approchera de mon lit de mort.

Alors, la Paix étendra autour de ma couche l'ombre douce et silencieuse de son aile! Fantôme de mes péchés! éloigne-toi du lit où je repose ma tête mourante, à l'heure où pâlit cette périssable lumière de vie, en même temps que faiblit ma vue tremblante.

Viens, mon ange, du trône de l'Éternel apporte-moi la céléste couronne; et conduis-moi avec tes palmes glorieuses vers les joies du Ciel, et le calme angélique.

—

(Saint Matthieu vii. 20-21.)

—

De quel pénible saisissement ne sommes-nous pas tous saisis quand on vient nous annoncer la mort

subite d'un ami, ou même d'une simple connaissance, que nous avons vue peut-être, à laquelle nous avons parlé quelques jours ou quelques heures auparavant, et que nous croyions en bonne santé? Nous sommes frappés de terreur; nous ne pouvons croire à la cruelle vérité; elle nous semble incompréhensible, impossible, et tout notre être proteste. Avions-nous donc espéré que Dieu, le Maître de vie et de mort, ferait en notre faveur une miséricordieuse exception en changeant le cours éternel des choses!

Mais d'où vient cette terreur? Il nous semble horrible qu'un être humain, plein de confiance en la vie, puisse, tout à coup et sans y être préparé, être arraché à tous ses projets, à toutes ses espérances, et être transporté dans un autre monde. D'abord nous voyons en imagination notre âme prenant la place de l'âme qui part, et nous éprouvons la muette terreur dont elle doit être saisie à ce changement si puissant et si rapide. Quelques secondes ont suffi... et la voilà, elle, qui tout à l'heure encore cheminait dans la vie, au milieu d'un monde inconnu, au delà de la tombe. Nous frémissons à l'idée d'un tel départ, qui ne nous laisse même pas prendre congé des nôtres, et sentir pour la dernière fois la pression d'une main amie.

Bien différente est l'impression qui se produit quand nous voyons s'éteindre lentement un être

dont la maladie ne peut avoir que la mort pour issue. Alors, peu à peu nous sommes préparés à la cruelle perte que nous allons faire ; cependant la moindre amélioration vient raviver notre espoir et éloigner toute idée de mort, et plus celui qui semble sur le point de nous quitter nous est cher, et plus nous nous attachons, avec ferveur, à la plus faible espérance. Et quand le moment suprême arrive, bien que dès longtemps nous y soyons préparés, notre douleur n'est pas moins poignante. Il est vrai que les souffrances du malade sont rarement aussi intenses que nous les entrevoyons à travers notre douleur et notre imagination exaltée ; mais qui peut voir ces traits, autrefois si beaux, maintenant maigres et tirés, ces joues pâles et ces yeux qui vont s'éteindre, sans être touché d'une pitié profonde? Qui peut entendre ces soupirs, ces gémissements précipités, cette respiration haletante, faible ou difficile, sans souhaiter que le Dieu de miséricorde mette fin à tant de souffrances, et accorde bientôt au patient le repos du sommeil de la mort, qui est, après tout, inévitable!

Nous sommes donc épouvantés par une mort subite, tandis que nous ne sommes qu'affligés par le spectacle d'une longue agonie.

Mais laquelle de ces deux morts serait la plus désirable, s'il nous était donné de choisir, quand le

terme suprême de toute espérance et de tout désir a été irrévocablement fixé ? Est-ce une mort lente ou une mort subite que nous devons préférer?

En vérité, c'est là une question, qui, à première vue, paraît oiseuse, puisque notre avis ne peut modifier en rien ce qui doit être et ce qui sera. Néanmoins, ce sujet de méditation n'est pas sans attrait pour l'esprit. Il ne peut manquer de lui apporter à la fois un enseignement et une consolation, si nous arrivons à détruire toutes les préventions dont il est l'objet.

Par exemple, n'y a-t-il pas beaucoup de mortels qui regardent une mort subite comme le plus grand des maux, parce qu'ils pensent que celui qui est ainsi frappé, quel qu'il soit, au milieu de ses péchés, n'a pas eu le temps de se repentir et qu'il ne peut éviter la damnation éternelle ? N'est-ce pas pour cette raison que bien des gens prient Dieu de les préserver d'une mort subite ?

Mais une telle croyance ne peut être que le fruit de la superstition et d'une idée indigne de la grandeur et de la justice de Dieu. Car, si la mort subite était en réalité le plus grand des maux, comment Dieu — dont nous sommes *tous* les enfants, dont nous invoquons *tous* la grâce et la clémence — pourrait-il exaucer les vœux de certains êtres humains, et rester sourd à la voix des autres ? Quand un

tremblement de terre ou une inondation détruit du même coup des centaines d'existences, n'est-il pas vraisemblable qu'il y ait dans le nombre autant d'hommes vertueux et loyaux que de pécheurs endurcis ? En admettant que la mort soit la plus cruelle des infortunes, le Dieu de miséricorde manquerait donc de discernement dans la répartition de ses grâces ? Mais les milliers d'êtres qui, sur leur lit de souffrance sentent la vie les quitter lentement; qu'ont-ils fait pour mériter une telle faveur ?

Ah ! nous pouvons répondre à cela : — Sur ce lit de souffrance le méchant a le temps de se repentir et de retourner à Dieu. Mais ne sommes-nous pas tous des pécheurs ? Et si le repentir que donne la crainte de la mort peut tout réparer, ne serait-il pas contraire à l'amour Divin, qui nous enveloppe tous d'une tendresse égale et paternelle, que Dieu refusât à des milliers de mortels un bonheur qu'Il accorde aux autres ? Ici-bas, un père et une mère voudraient-ils se conduire d'une façon aussi injuste envers leurs enfants ? Non ; nos notions sur le plus grand de tous les Êtres sont erronées, parce que nous nous faisons une idée fausse de la valeur du repentir au lit de la mort. Est-ce que le criminel qui, plein de terreur dans la cellule de sa prison, attend le châtiment de ses forfaits, vous semble avoir mérité d'être placé au même niveau

moral que l'homme qui a constamment vécu dans la religion et dans la vertu? Si un enfant, qui vous a longtemps chagriné par ses désobéissances et ses méchancetés, s'apercevant que vous êtes enfin résolu à mettre un terme au mal et à lui infliger la punition dont vous l'avez si souvent menacé, éclate en pleurs et se repent parce qu'il craint le châtiment, voudriez-vous le récompenser de la même manière, lui accorder les mêmes plaisirs qu'à ce docile et laborieux enfant qui, ayant eu pour vous respect et affection, a toujours obéi à vos volontés? Votre sentiment d'équité reculerait devant une pareille conduite. Alors, comment pouvez-vous supposer le Dieu de Justice moins juste que vous ne seriez vous-même? Comment le repentir né de la terreur d'un moment peut-il avoir la même valeur qu'une vie entièrement vertueuse? Le Christ Lui-même, dans sa profonde sollicitude, nous met en garde contre cette erreur. Ni pleurs, ni paroles, ni prières, ne serviront, *mais des actes et des œuvres de pénitence!* « C'est donc à leurs fruits que nous les reconnaîtrons. » Dieu a dit : « Quiconque me dira : Seigneur! Seigneur! n'entrera pas dans le royaume des Cieux, *ceux-là seulement y entreront qui font la volonté de mon Père qui est dans le Ciel!* » (SAINT MATTHIEU VII. 20-21.)

Par conséquent, une mort subite ne doit pas être

regardée comme le plus grand des maux, parce qu'elle nous prive de l'occasion et du temps nécessaire pour exprimer notre repentir et dire quelques prières. Le Divin Fils ne nous a pas enseigné : — Repentez-vous à l'heure de la mort, mais Il a dit : « Celui qui porte ma croix durant sa vie, et me suit, est mon disciple ! » « Soyez parfait, comme notre Père qui est au Ciel est parfait. » Mais une telle perfection ne peut plus s'atteindre quand la maladie a épuisé nos forces, mais seulement par de persévérantes luttes contre nos désirs sensuels, par l'abnégation de soi-même selon le Verbe et l'Esprit de Jésus.

Si, donc, il est blâmable de *craindre* une mort subite pour des raisons déterminées, il est sans aucun doute blâmable de la *souhaiter* par pure lâcheté. Car, en réalité, qu'est-ce que cela peut être, si ce n'est par lâcheté, par crainte d'une maladie mortelle, ou l'approche de la mort même, qui fait que beaucoup souhaitent d'être enlevés aussi vite que possible, quand leur temps sera venu ! Vivre pour endurer l'adversité demande un plus grand courage que de chercher une mort prompte. De toutes les circonstances qui déshonorent le suicide, il n'y en a pas qui ajoute autant à sa bassesse et à sa lâcheté que la crainte de la vie. C'est pour cette raison que la Divine sagesse a gravé si profon-

dément dans le cœur de l'homme l'amour de la vie et la crainte de la mort, — afin que notre faible et timide nature, accablée par ses épreuves terrestres, ne puisse s'enfuir trop tôt pour chercher un refuge dans la tombe. Ces épreuves et ces souffrances étaient nécessaires pour détourner l'esprit des objets sensuels, l'élever et lui faire atteindre les plus sublimes hauteurs, — mais l'amour de la vie n'était pas moins nécessaire. Sans ces entraves, de grands pays auraient souvent été convertis en déserts, et les intérêts de Dieu et la destinée de l'homme seraient restés inaccomplis.

Le sage trouvera donc les mêmes raisons pour regarder une mort lente comme aussi désirable qu'une mort subite ; mais il ne verra jamais de motifs pour en craindre aucune : car il connaît le Seigneur qui l'a créé ; il connaît la voix du Seigneur qui nous parle, même à cette heure dernière, et qui nous dit : « Ne crains point, parce que je t'ai racheté, et que je t'ai appelé par ton nom ; tu es à moi. » (ISAIE XLIII. 1.)

Ne crains pas la mort, qu'elle vienne tôt ou tard ; qu'elle vienne lentement, par l'épuisement de la maladie, ou le déclin des ans, ou subitement, au milieu de la force et des jouissances de la vie, ou sur le champ de bataille, ou par quelque circonstance extraordinaire et imprévue. Tu pourrais en vérité prévoir la mort, comme à la nuit tu prévois le som-

meil ; mais tu ne peux pas plus savoir quand elle vient, que tu n'as conscience du moment exact où tu tombes assoupi. Ceux qui te verront mourir en auront conscience et trembleront. Ils trembleront, parce que l'amour de la vie, que Dieu inspire à toutes ses créatures, les éloigne avec terreur de tout ce qui va quitter la vie. Mais toi, tu ne peux pas plus te voir mourir que tu ne t'es jamais vu tomber endormi. Tu ne vois pas le nuage qui s'amasse sur tes yeux, tu n'es pas alarmé par cette pâleur qui gagne ton visage, par le refroidissement de tes membres, qui remplissent de tristes images l'imagination de ceux qui t'entourent.

Ne redoute pas ta mort, car tu connais Celui qui t'a racheté : c'est Jésus-Christ qui t'a montré le chemin du ciel, et qui t'a révélé la volonté de son Père ; en l'exécutant fidèlement, ton esprit sera régénéré et rendu digne d'entrer dans le royaume de gloire. Tu connaîtras, quand ton heure sera venue, Celui qui t'a appelé par ton nom et qui a dit : « Tu m'appartiens ! » C'est le Tout-Puissant, le Père tout d'amour qui t'a créé, qui t'a distingué de la foule, non pour l'éternelle souffrance et la destruction, mais pour l'éternelle félicité.

Ne crains donc rien alors, quand bien même ta fin serait prompte. Une terreur constante et exagérée de la mort n'est pas seulement indigne d'un

Chrétien, mais même d'un païen; car cette torture inutile est par elle-même plus pénible que la mort. Elle fatigue l'âme, nous prive de toute joie, — qui est en réalité le vrai soutien de la santé et de la vie, — affaiblit le corps, et hâte l'approche de la mort, quoique nous fassions tous nos efforts pour y échapper. Il est bien connu que la peur est un des plus dangereux poisons de la vie. La peur est mortelle par elle-même, et elle consume la vie. Celui qui appréhende sans cesse la mort, meurt un millier de fois, et souffre chaque jour de sa vie, tandis que, lorsque la mort frappe réellement à sa porte, il n'a aucune conscience de son approche.

Par conséquent, ranime-toi, divertis ton esprit, occupe ton imagination avec d'autres idées ; car ce n'est que ton imagination maladive qui fait apparaître devant toi ces tristes ombres, et non une raisonnable conviction. Essaye de détourner tes pensées, qui sont si disposées à s'attacher à ce pénible sujet, parce que tu les as trop souvent laissées aller dans cette direction. Chaque heure de bonheur que tu goûtes est un breuvage salutaire, et ajoute à la durée de tes jours.

Ne crains pas la mort, te serait-il réservé de mourir subitement. Qui connaît quelle sera sa fin? Qui peut en aucune façon prédire s'il ne sera pas exterminé par le feu, par une tuile tombant d'un toit, par

un boulet de canon, par une attaque d'apoplexie, ou par quelque autre accident? Par conséquent, prépare ta maison, — tiens en ordre tes affaires domestiques, tes intérêts d'ici-bas, afin que, si tu es subitement appelé à t'éloigner de ton entourage et de tes amis, chaque chose après toi soit trouvée si parfaitement rangée, qu'il ne puisse y avoir aucune partie négligée, ni confusion. La louange des vivants te suivra; les bénédictions de tes bien-aimés t'atteindront dans ta demeure éternelle; tu auras rempli un des plus sacrés devoirs envers ceux qui te sont attachés par les liens du sang. Nous pouvons toujours regarder comme probable, que celui qui a soin de mettre ses affaires domestiques en ordre est également préparé pour celles bien plus importantes qui sont entre lui et Dieu. Vis et agis chaque jour de façon à ce qu'après ta mort, dût-elle arriver la minute prochaine, ta famille ne reste pas dans le besoin, et qu'aucun blâme ne puisse s'attacher à ton nom. L'honorabilité du nom du trépassé doit toujours être le plus bel héritage de ceux qu'il laisse après lui. Arrange tes affaires de manière qu'elles puissent à tout moment être mises sous les yeux d'étrangers, comme c'est toujours plus ou moins le cas après notre décès.

Prépare ta maison! Si tu as mené de tout temps une vie de piété, d'innocence, de bienfaisance, remplie d'activité et de désir de bien faire, exempte

d'envie et de colère, telle que Jésus ton Sauveur te l'a enseignée, alors une mort subite ne peut et ne doit être pour toi qu'un bienfait subit. Pourquoi craindrais-tu de paraître devant Dieu? N'es-tu pas toujours en sa présence? N'as-tu pas été, même depuis ta naissance, un de Ses enfants, un de ceux qu'Il a tenus dans Ses bras, sur lequel Il veille et qu'Il a protégé? Vraiment tu trembles avant Son jugement. Il connaît tes imperfections; mais Il sait aussi tes sérieux efforts pour les corriger. Il voit aussi les honnêtes combats que, pour te rendre digne de Lui, tu as soutenus contre les tentations du péché; Il voit combien souvent tu as résisté et surmonté tes tendances à l'avarice et aux plaisirs sensuels; Il surveille les efforts que tu fais pour racheter chacune de tes fautes par de nobles actions. Un enfant doit-il craindre de paraître devant un tendre père, alors même qu'il n'a pas encore racheté toutes ses fautes? Jésus ne nous a-t-il pas révélé la miséricorde infinie du Père dans toute Sa beauté? Ne nous a-t-il pas donné des assurances de Sa grâce et de Son pardon?

Celui qui marche toujours devant le Seigneur, dans l'esprit aimant de Jésus, n'a pas besoin de trembler devant le Seigneur, et pour lui une mort subite n'est qu'un bienfait inattendu. Un si rapide trépas ôte à la mort ses angoisses les plus aiguës : la vüe

des êtres les plus chers pleurant autour de nous, la pensée du chagrin de ceux qui sont absents, toutes les choses enfin qui rendent si difficile notre inévitable départ de ce monde. Car, pour un cœur aimant, quelle plus amère douleur la mort peut-elle apporter que celle-là? Quel est celui qui pourrait contempler sans une peine profonde l'affliction de ceux qu'il est sur le point de quitter? Qui pourrait rester insensible quand ils s'approchent pour lui tendre pour la dernière fois une main fidèle et affectueuse? Qui pourrait rester insensible quand ils entourent le lit de mort en faisant entendre de lugubres lamentations?

Tout, même les quelques préparatifs solennels pour l'événement possible de notre décès, l'anxiété avec laquelle nous écoutent et nous veillent ceux qui nous sont chers, et les autres circonstances douloureuses qui entourent le mourant, ajoutent à l'agonie de ses derniers moments. C'est donc pour cela que Dieu envoie fréquemment à Ses enfants une mort subite. Il les dispense de l'affligeante nécessité d'assister à la douleur stérile, et quelquefois immodérée, de ceux qui leur survivent.

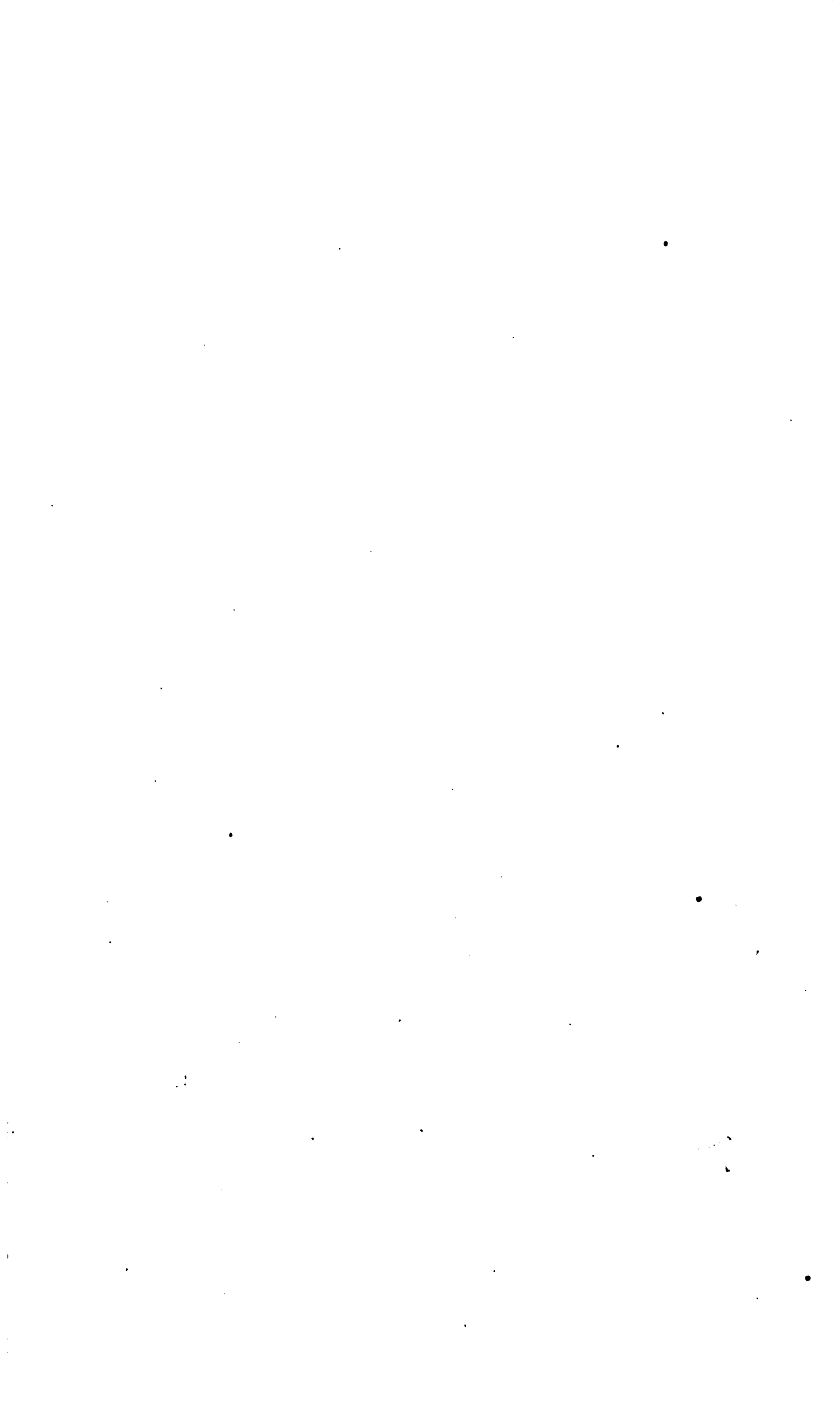
La mort en elle-même, le profond sommeil, n'a pas d'amertume. Ce n'est point une souffrance, cela ne peut être ainsi, puisque *c'est la fin de toutes souffrances*, et en mourant la douleur doit déjà avoir

cessé. C'est la maladie seule qui est cruelle ; mais la maladie n'est pas la mort, elle amène seulement doucement cette dernière. Celui que Dieu rappelle subitement de ce monde est même dispensé des épreuves du lit d'agonie. Il meurt sans avoir goûté à la mort. Entre sa vie terrestre et sa vie éternelle à peine un moment s'écoule-t-il. Sans souci, sans peur, sans douleur, il passe de cette vie dans une vie meilleure et plus élevée, semblable à celui qui passe du rêve au réveil. Il ne sait rien de ces luttes effroyables entre la mort et cet instinctif amour de la vie ; il n'y a point en lui de désir de rester avec les êtres aimés ; point de plaintes pour ce qu'il est sur le point de quitter, point de regards anxieux jetés devant lui pour savoir ce qui l'attend.

Non, je ne regarde point la mort subite comme un châtiment de Dieu, mais comme l'une de Ses plus douces faveurs. C'est ainsi qu'Il appelle à Lui un Elias et un Enoch.

Comment pourrait-ce être un mal, ô Toi, si éternellement bon ! ce qui vient de Ta main ? Maître du Séraphin et du ver de terre, Souverain de la vie et de la mort, je suis dans Ta main ; conduis-moi où Tu jugeras convenable, car tout ce que Tu fais est bien fait. Quand Tu m'as appelé du néant à la vie, Tu voulais mon bonheur, quand Tu me rappelles de la vie, pourquoi aurais-Tu moins soin de mon bon-

heur? Non, non, Tu es tout Amour, et quiconque vit en Amour vit en Toi, ô Seigneur, et Toi en lui. Toi, Seigneur, sois ma lumière et mon salut! Pourquoi tremblerais-je? Tu es le maître de ma vie; que pourrais-je craindre?



CRAINTE DE LA MORT.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est accompli! s'écria le Sauveur du monde, alors que Son heure la plus amère était passée, et qu'Il était fortement attaché sur la croix, Sa chair transpercée de blessures, la tête couronnée d'épines, et Il cria à Celui en qui Il pouvait se confier; Il ne cria pas vainement, car l'heure vint qui finit toutes Ses mortelles angoisses.

Tout est accompli! Quoiqu'il y ait encore un court délai, moi aussi je dois crier une fois, et cela avant qu'il soit longtemps : alors j'irai où les pleurs sont essuyés, où il n'y a jamais ni maladie, ni péché, — le cœur qui est rempli d'amour et de foi sincère sait ce qu'il peut espérer, même dans la mort.

—

(II. Corinthiens v. 1-5.)

—

Si nous autres mortels nous pouvions prévoir dès notre berceau tous les événements et toutes les souffrances qui nous attendent, beaucoup d'entre

nous trembleraient plus à l'idée de la vie qu'à l'idée du dernier acte de la vie, que nous appelons la mort.

La vie a souvent été représentée métaphoriquement comme un voyage commencé sans notre assentiment, et terminé sans notre volonté. Nous courons en avant avec une hâte inquiète. Nous avançons dans cette aube obscure du matin, en sortant des profondeurs inconnues de la nuit, et en nous précipitant vers une autre nuit. Du commencement à la fin c'est l'œuvre de Dieu.

Les minutes s'évanouissent, les heures volent au-dessus de nous : nous voudrions volontiers nous attarder parmi les fleurs printanières qui nous sourient dans l'aurore rosée de la jeunesse ! Mais un pouvoir caché nous pousse en avant, les fleurs tombent effeuillées de notre main, le chaud soleil du midi de la vie est déjà brûlant sur nos têtes. Nous découvrons des endroits ombreux dont le frais abri nous invite au repos; et nous nous reposerions volontiers. Mais, non ! nous devons marcher en avant. Nous nous efforçons en vain de nous attacher aux joies que nous trouvons en chemin. Elles nous échappent. Déjà le coucher du soleil rougit le ciel, et au delà de cette triste clarté la nuit s'approche péniblement. Nous voudrions de tout cœur nous arrêter pour savourer à longs traits la fraîcheur de

cette douce soirée. Mais, en avant! en avant! crie une voix inconnue. Nous nous cramponnons en vain aux objets que nous rencontrons pour arrêter la rapidité de notre course. Ce n'est qu'un futile effort, ils sont entraînés avec nous dans le courant rapide. Les lueurs du soleil couchant s'effacent; l'obscurité enveloppe toutes choses; la lumière s'éteint; la terre s'évanouit; nos sens se reposent; le voyage est accompli. La nuit nous enveloppe, et les hommes nous ont oubliés.

Tel est notre sort. Nous le connaissons tous. Vous ne frissonnez pas de la nuit d'où vous êtes sortis pour entrer dans cette vie, — pourquoi frissonneriez-vous de la nuit dans laquelle vous allez entrer? Ces étonnantes transformations de l'existence sont-elles votre œuvre personnelle? Non; ce sont les invariables conséquences des sages lois d'une Puissance plus élevée.

Qu'est-ce donc, alors, que ce que nous appelons mourir? S'éteindre comme une lumière, et dans une douce extase s'oublier soi-même et tous les phénomènes passés du jour, comme nous oublions les fantômes d'un rêve fugitif, pour former, comme dans un rêve, de nouveaux liens avec le monde de Dieu, entrer dans une sphère plus élevée, et faire un pas que ne peut faire l'homme vers l'ascension graduée de la création.

Nous ne connaissons rien du monde qui est au delà de celui-ci ; et il ne peut être ni révélé ni exprimé à aucun mortel, parce qu'il dépasse toutes ses connaissances acquises, et que ses sens ne sont pas assez parfaits pour le comprendre. Comment pourriez-vous expliquer à un aveugle de naissance le sentiment de délice éveillé en vous par la contemplation d'une belle forme, ou par le spectacle d'une matinale aurore de printemps au milieu des fleurs? Si l'âme d'un animal pouvait jamais être revêtue d'une forme humaine, et si avec cela elle pouvait être éclairée par la lumière de la raison, pensez-vous que cette nouvelle âme humaine serait longtemps à retourner à son premier état animal, quand dans une triste monotonie elle ne pourrait méditer sur le présent en le traversant, et ne connaîtrait rien que ce qui serait immédiatement devant elle?

Pourquoi, alors, craignons-nous la mort, qui n'est qu'une transition certaine à un état meilleur? Pourquoi, quand nous pensons à notre dissolution, chérissons-nous plus ardemment notre existence quelle qu'elle soit, quoiqu'il y ait peu d'êtres parmi nous qui, s'ils avaient le choix, se soucieraient de recommencer leur vie avec ses nombreuses souffrances, ses folies et ses tortures, à moins qu'il ne leur soit accordé d'y faire quelques changements?

Il y a deux sources d'où découle la crainte de la

mort, qui méritent plus spécialement notre attention.

I. La Divinité Elle-même a intimement uni à tout notre être un amour instinctif de la vie. De là la révolte générale de notre nature contre la mort sous toutes ses formes.

Si ce n'était ce violent et presque inévitable amour de la vie ; si ce n'était cette horreur naturelle de la mort, la terre ne serait plus maintenant qu'un désert dépeuplé. L'homme est assailli en ce monde par des dangers sans nombre, qui l'auraient depuis longtemps détruit, si l'amour de la vie ne lui avait donné le courage d'y résister, et si ce courage, à son tour, ne lui avait donné le pouvoir de le surmonter. Pour quelques hommes, les souffrances qu'ils s'imposent, ou leur peur aveugle de l'infortune, rendent bientôt la vie intolérable, et ils succomberaient avant d'avoir atteint le but de leur voyage, si leur appréhension des sombres mystères de la tombe ne les forçait pas à se railler d'eux-mêmes, et à se réconcilier avec les peines de la vie. Déjà, le sombre désespoir et la frénésie aux yeux obscurcis approchent du bord de l'abîme et sont décidés à le franchir pour gagner le tranquille pays de la mort ; mais la vie a de nouveaux sourires, et l'espérance, qui toujours l'accompagne, arrache le poignard de la main déjà levée. C'est la VOLONTÉ DIVINE que nous vivions pour mûrir et nous

élever à une plus haute destinée; par conséquent, nous sommes attachés à la vie par les plus tendres et les plus forts liens.

Sans cet amour ardent de la vie, la continuation de notre existence après la mort nous serait indifférente, et nous ne ferions pas tant d'efforts pour parvenir à une plus grande perfection. Mais la passion de la vie est invétérée en nous, et avec elle suit le désir d'une existence continuée même après le changement opéré par la mort. Et à l'espoir de l'éternité se joint le sentiment de la nécessité de nous rendre dignes d'une existence plus élevée dans l'avenir.

Ainsi cet amour inné, cet instinctif cramponnement à la vie, nous devient une Divine révélation de la continuation de l'existence après la mort. Et non-seulement le Chrétien a reçu de Jésus-Christ la révélation qui réveille l'âme et le courage, mais elle a été annoncée à toutes les nations de la terre.

Le plus sauvage des sauvages qui errent dans les bois et jusque dans les terres encore inconnues, regarde l'éternité avec la même joyeuse espérance que le sage de l'antiquité.

Mais l'homme s'égare grossièrement quand il permet à cet amour instinctif de dégénérer en une passion inquiète et contre nature de la vie, qui le conduit à concevoir une frayeur déraisonnable de

la mort, et à attacher un prix exagéré à l'existence d'ici-bas.

Dans la plupart des cas, c'est seulement un état maladif du corps qui nous fait en imagination entourer la mort de terreurs fantastiques, — une tendance à la mélancolie, qui, lorsqu'il nous est permis de gagner la terre, nous excède par une constante et aveugle crainte du trépas. Ce n'est pas le changement réel qui s'opère dans la mort qui nous effraye, mais les fausses images que l'imagination a commencé par s'en faire, et qui sont toutes de nature à éveiller la terreur; c'est donc l'homme lui-même qui a créé son propre tourment.

Cette déplorable tendance de l'esprit n'est souvent que le résultat d'une vie trop sédentaire, et de l'épaisseur des humeurs du corps, qui en est la conséquence, et l'obstruction par celles-ci du jeu si délicat des nerfs. On pourrait plus aisément quelquefois la surmonter par l'exercice, le travail, et les distractions, que par les raisonnements les plus consolants et les mieux fondés. L'état d'une personne qui vit dans une appréhension continuelle de la maladie, ou de la mort, est très-triste, et il serait sage de la livrer aux soins d'un fort habile médecin.

Nous ne devons jamais, ni à nous-mêmes ni aux autres, dépeindre la mort et la tombe sous de plus

sombres couleurs qu'elles ne le méritent en réalité. Les tristes images de ce genre ne servent uniquement qu'à troubler l'imagination, et à exercer une funeste influence sur les esprits faibles.

Les mourants ont aussi peu conscience de la transition de la vie à la mort, que les vivants sont peu instruits de la transition de l'état de veille au sommeil. Nous avons connu un grand nombre de personnes qui, sur leur dernier lit de souffrance, attendaient avec toute leur connaissance le moment de la dissolution, et qui le prédisaient même. Leurs imaginations n'avaient pas été préalablement excitées, elles s'endormaient en souriant et sans aucune crainte, comme devrait faire tout Chrétien qui croit en Dieu, et qui conserve, dans un cœur pieux, une pleine confiance en Sa bonté infinie. Ce changement qu'aperçoivent dans la figure des mourants les personnes qui se tiennent auprès de leur lit, ils ne le voient pas eux-mêmes. La maladie peut être pénible; sa cessation ne saurait l'être.

Quand nous frissonnons à la vue d'un corps privé de vie, couché devant nous immobile et glacé, pâle et sans souffle, qui n'a ni sympathie pour nos douleurs, ni pitié pour nos larmes, comme s'il ne nous avait jamais appartenu et jamais connu, — c'est l'illusion seule qui cause ce frisson. Si nous pouvions regarder plus attentivement en nous-mêmes, à ces

moments-là, nous trouverions que nous plaignons le mort pour tout ce qu'il a perdu. Mais *lui* n'a conscience d'aucune perte. Nous nous représentons combien tendrement il nous aimait, combien il serait volontiers resté avec nous, comme il nous a été tout à coup enlevé par une main inconnue, et combien vainement nous avons cherché à le retenir. Mais le trépassé ne sait rien, il ne s'inquiète pas de tout cela, et même dans ses derniers jours et dans ses dernières heures les tristes pensées et les douloureux sentiments étaient bien moins vivaces et bien moins présents à son esprit qu'ils ne le sont généralement à celui des personnes en bonne santé. Il s'est évanoui du royaume de la vie, et nous a laissé ses cendres, sa forme terrestre, cette statue glacée, que nous aimions quand elle était animée par l'âme, mais qui ne lui a jamais appartenue, et qui maintenant retourne aux éléments d'où graduellement elle avait été tirée.

Ce n'est pas à la mort elle-même que la terreur est inhérente, mais aux idées que nous y attachons. Éloignez-en votre esprit et portez-le vers le fait simple, et plus elle perdra de sa tristesse à vos yeux.

Un autre égarement peu naturel de l'amour instinctif de la vie que Dieu a implanté en nous, est cette manière ardente de se cramponner à l'exis-

tence que manifestent beaucoup de gens, et la valeur exagérée qu'ils y attachent. La vie est sans valeur, excepté si nous en usons pour perfectionner nos âmes, pour enrichir nos esprits des plus nobles qualités, et répandre le bonheur autour de nous. Quand nous ne pouvons plus agir ainsi ; quand, dans un âge très-avancé, toute espérance de pouvoir marcher dans cette voie nous est ôtée, alors cette vie a perdu son plus grand prix, et une nouvelle existence devient désirable.

Ames exaltées, vous connaissez de plus nobles possessions que la vie ! Vous qui êtes allées au-devant d'une mort héroïque pour la liberté et le bonheur de votre patrie, ou pour venger des milliers de vos concitoyens opprimés ; vous qui, pour soutenir la vérité de la religion de Jésus-Christ, avez courageusement choisi le chemin du tombeau ; vous qui avez préféré la mort à une vie sans dignité et sans vertu, — vous connaissiez la véritable valeur de l'existence. Vous êtes morts courageusement au service de la vertu, dans l'accomplissement d'actions célestes. Votre mort est plus enviable que la vie de milliers d'individus ! Vous êtes bénis du ciel, vous qui apprenez à ceux qui vous survivent ce que doivent être leurs vies. (SAINT MATTHIEU XVI. 25.)

La vie n'a de prix que par nos vertus, et par le bonheur que nous préparons aux autres. Donc, celui

qui, comme la brute, ne vit uniquement que pour satisfaire sa faim et sa soif, sans aucun effort pour préparer son esprit à une vie future plus noble ; celui qui ne vit simplement que pour flatter son palais avec des viandes plus délicates et des vins plus exquis que les autres hommes ; celui qui ne vit que pour vêtir son corps de plus beaux vêtements que ses pareils, pour satisfaire sa vanité et étaler son misérable orgueil, — futilités qui doivent s'évanouir sur le bord de la tombe, — son existence n'a point de prix, sa mort ne mérite pas une larme.

Fréquemment encore, cette attache à la vie n'est qu'une conséquence d'un trop grand amour et d'une trop grande sollicitude pour ceux que nous pouvons laisser derrière nous. Nous tremblons devant la mort parce qu'elle nous arrachera des bras d'un mari ou d'une femme aimés. Nous reculons devant la tombe, quand nous allons y descendre, parce que de chers enfants sont rassemblés autour d'elle, — de pauvres orphelins sans éducation, sans appui, sans soutien.

C'est pour cette raison que nous voyons souvent des jeunes gens, qui n'ont pas d'êtres chéris qui dépendent d'eux, mourir plus tranquillement que des pères et des mères, dont les yeux sont fixés amoureusement sur leurs enfants. Mais, même dans ce cas, l'esprit d'un Chrétien ne doit pas être accablé par la crainte de la mort. Ce n'est pas toi, ô père !

ce n'est pas toi, ô mère! qui as jusqu'à présent protégé ton enfant; c'est Dieu! Dieu est le Père de l'orphelin; ce même Dieu qui veille sur la vie et le bien-être du plus humble ver de terre. S'il veut le bonheur de tes enfants, aucun pouvoir humain ne pourra l'emporter sur eux. Si Dieu devait t'arracher à eux, hâte-toi joyeusement d'aller vers le Père Céleste; le temps viendra où Il rappellera également tes enfants.

II. La seconde source principale d'où vient la peur de la mort, est l'éloignement du cœur des hommes des vérités éternelles de la religion.

Vous êtes, cela est vrai, baptisé en Jésus-Christ; vous Le confessez à la Sainte Table; vous vous conformez aux rites habituels de la religion; mais marchez-vous également dans l'esprit du Christ et de Ses commandements? Avez-vous conscience de votre Dieu, et êtes-vous uni à Lui dans les profondeurs d'un cœur pieux? Marchez-vous en tout temps dans les voies du Seigneur? Aspirez-vous en tout temps à être juste? Faites-vous le bien qu'il est en votre pouvoir de faire? Avez-vous fait la paix avec vos ennemis? Votre conscience est-elle troublée par le souvenir de fautes secrètes?

L'homme religieux se tient au plus haut degré de l'échelle humaine sur terre. Les yeux fixés sur l'éternité, et la main étendue pour faire le bien, il y

entre avec Dieu; calme au milieu des orages et des tempêtes, suivi par la paix que Dieu seul peut accorder. Mais jamais la sublimité de la religion n'apparaît dans un jour plus bienfaisant qu'à l'heure de la mort, ou même quand elle s'unit à la simple pensée de la tombe. C'est alors que se révèle sa plus heureuse puissance.

Un homme sensuel, inculte, quand il pense à la mort, sent l'isolement effrayant de son esprit, et anticipe sur l'anéantissement de tout ce qu'il possède. Que lui reste-t-il quand il est dépouillé de ce qui jusqu'alors avait constitué ses délices? Il n'a jamais contemplé une plus haute destinée; que devient-il quand il perd les biens terrestres, que seuls il connaît et apprécie? Il descend au tombeau, et derrière lui il laisse de joyeux festins, de brillants honneurs, des parures coûteuses, les flagorneries des parasites, l'obséquiosité des inférieurs, des trésors amassés, que d'avides héritiers brûlent de se partager. Plus pauvre que le mendiant qui se tient à sa porte, il se présente devant les portes de l'éternité, — il a perdu *tout* ce qui était lui; — il ne connaissait qu'*un* mot, — sa demeure terrestre. Que va-t-il devenir à présent?

O religion, ô douce paix de la conscience, et toi, ô union de mon âme avec le Très-Haut, ne m'abandonne pas! Malheur à celui qui n'étend les bras vers

vous que lorsque toutes les choses terrestres ont disparu! Malheur à celui qui ne fixe pas ses regards sur une existence plus élevée, quand ce monde sublunaire va disparaître sous ses pieds!

O Jésus! dans Ta sainte révélation je veux vivre, et dans elle je veux mourir! Bénie soit la puissance de Ta parole; la puissance de la mort doit s'y soumettre. Je vis en Toi, et je ne mourrai pas. Il n'y a point de mort, il n'y a point de tombe; il n'y a qu'un changement et une glorification. Dieu n'est pas le Dieu de la mort; Il est notre vie. Il a créé la vie, et mon esprit est Son ouvrage. Mon esprit est la vie, aussi longtemps qu'il anime mon corps, et reste la vie, quand la poussière, qui pendant un temps le revêtait comme un vêtement, et qui n'était pour lui qu'un instrument, retourne de nouveau à la poussière.

Père éternel et céleste, Source de tout ce qui est, Toi dont je suis sorti et vers qui je retournerai, — je T'appartiendrai toujours! La vie est douce, c'est vrai, mais la mort néanmoins pour moi n'a pas d'affres; aucune crainte ne doit m'accabler, ni ne doit me détourner de Toi et des chemins de la vertu. Je regarde comme nuls les jours que je n'embellis pas de bonnes actions; je considère comme nulle une existence que je ne puis glorifier par la vertu.

Et moi aussi, moi au..., ô Dieu! tu m'appelleras

vers Toi, quand mon heure sera venue, quand mon but terrestre aura été atteint. Bien heureux je serai alors si je puis me dire en moi-même : *J'ai livré un bon combat;* j'ai achevé, autant que mes forces me l'ont permis, une vie de bonnes actions; *aussi la couronne de la vie éternelle m'attend!*

Et quand à la dernière heure je devrai goûter l'amertume de la mort, boire jusqu'à la lie la dernière coupe des épreuves ; quand ma main roidie ne pourra plus donner sa bénédiction aux êtres qui me sont chers, qui, les yeux pleins de douleur, auront répandu les larmes d'adieu sur mon oreiller, mes lèvres fermées ne pourront plus prononcer des paroles d'amour, d'amour sincère jusqu'à la mort; quand le tumulte du monde et tous les doux bruits de l'existence auront cessé de frapper mon oreille, — alors, alors, ô Seigneur! je Te recommande mon âme. Je détournerai joyeusement mes yeux obscurcis de ceux qui furent chers à mon cœur; je sais qu'ils sont sous Ta garde. Tu habites avec eux comme Tu habites avec moi, pour toujours dans les régions de la vie éternelle.

Non, je ne crains pas la mort, *ô Père de la vie!* car la mort n'est pas un sommeil éternel ; c'est la transition vers une nouvelle existence, un moment de grande et glorieuse transformation. une ascension vers Toi.

Encore nous ne pouvons regarder comme impardonnables les larmes qui se répandent sur le cercueil d'un être aimé. O Source de Tout Amour, Ton œil pénètre le coin le plus intime de notre être. Tu vois le cœur saignant de la mère qui se tient près du cercueil de son enfant, qui emporte avec lui dans la tombe ses plus belles espérances. Tu connais le chagrin déchirant d'un père qui a, par la mort d'un fils chéri ou d'une fille aimée, été privé de tout bonheur dans la vie. Puisse Ton Esprit, le bienfaisant Consolateur, pénétrer dans nos âmes et inspirer par sa force nos pauvres cœurs humains! Hélas! nous ne sommes que des mortels. Nous sommes accablés par la puissance du moment; — dans de tels moments, les anges devraient T'implorer?

Finalement, la mort de quelqu'un qui nous est cher adoucit notre propre mort, qui nous conduit à l'éternelle réunion. Les paroles affectueuses du Christ sont pour nous le gage d'un avenir plein de joie. Nous serons donc un jour réunis dans le paradis à tous ceux que nous aimons. Ainsi soit-il, ô Dieu notre Père! Ainsi soit-il!

CRAINTE DE LA MORT.

DEUXIÈME PARTIE.

Fuyez, craintes de la mort, fuyez! Réjouis-toi dans la mort, mon cœur : le corps glacé va rejoindre la terre; les peines, les chagrins vont finir, et la source des larmes tarira quand la poussière sera redevenue poussière.

O mort! tu guéris toutes les blessures! Au même instant où je quitte la terre, tes ailes en me touchant ont calmé toutes mes douleurs, et je vole dans les bras des anges. Bien qu'enfermé dans la tombe, je jouirai de la lumière et de la liberté.

O Père! reçois l'hommage de ma profonde reconnaissance pour toutes mes joies terrestres, et, dussent les douleurs dépasser la mesure, je T'adresserai mes louanges avec une égale allégresse.

(II. CORINTHIENS V. 1.)

Un frisson glacé me saisit à la pensée de la mort, et chacune des fibres de mon corps semble lutter contre toute idée de dissolution et de séparation.

Cependant, malgré la répulsion qu'éprouve tout mon être, je dois mourir; c'est le sort de tout homme. Je vois s'acheminer vers la tombe le cadavre de l'enfant, fleur à peine éclose, et celui du vieillard usé par les années. Les cendres de la jeune fille, trop tôt moissonnée, sont mêlées à celles de l'homme que la souffrance, la maladie, un accident imprévu, a retranché du monde dans la plénitude de sa force et de son activité. De même un jour mon corps reposera à côté des leurs.

Pourquoi suis-je venu sur la terre? Pourquoi ne me familiariserais-je pas avec la mort comme avec la vie, puisque l'une et l'autre m'ont été départies sans ma volonté et sans que j'en puisse comprendre l'essence?

L'époux fidèle verse des pleurs amers sur la tombe d'un autre lui-même, de sa chère compagne, de celle qu'il appelait la meilleure moitié de son cœur; c'est en proie à une douleur semblable qu'un fils pieux regrette un père bon et affectueux, une mère douce et tendre, ravis trop tôt, hélas! à son amour; les larmes d'une fiancée désolée arrosent la froide pierre qui marque la place de son bien-aimé, dont le trépas est pour elle une double mort, puisqu'il emporte toutes ses espérances en ce monde; profonde est la tristesse avec laquelle un père et une mère contemplent l'humble tombeau qui recouvre

les restes de l'enfant chéri dont l'innocence et la grâce ont si longtemps réjoui leurs cœurs, et peuplé de riantes images l'horizon de leur avenir.

Pourquoi pleuré-je, et pourquoi pleurez-vous, vous qui avez perdu des êtres chéris? Plaignons-nous les morts de ce qu'ils ont dû quitter ceux qu'ils aimaient, — quitter une vie qui leur a procuré tant de jouissances, et leur en promettait encore tant d'autres? Oh! vaine compassion! Pleurons-nous chaque soir sur ceux qui nous sont chers, parce qu'ils se livrent au sommeil, ou bien sur nous-mêmes, au moment où nous allons nous reposer? Mais quelle différence y a-t-il donc entre le sommeil et la mort? Celui qui cède au sommeil, il est vrai, conserve l'espérance de se réveiller avec des forces nouvelles, dès que le soleil se lèvera ; tandis que pour le mourant l'espoir est moins proche. Mais, à son réveil, il retrouvera avant vous ces êtres chéris depuis longtemps perdus, partis avant lui; il retrouvera son Dieu, qui sera plus précieux pour lui que vous n'auriez jamais pu l'être, pauvres délaissés! il trouvera une félicité éternelle; et il vous retrouvera, vous-même, avant peu; car, quelle est la durée de la vie la plus longue sur la terre? Demandez au septuagénaire, il vous répondra: — « J'ai retenu si peu de chose de ma vie, qu'elle m'apparaît à peine comme soixante-dix minutes d'un rêve d'une nuit

d'été. » Pourquoi donc pleurons-nous? Le sommeil lui-même cause une séparation; et la séparation dans la mort est-elle donc beaucoup plus longue?

Non, nous devrions pouvoir souhaiter le repos à nos amis mourants avec autant de calme que lorsque nous les quittons le soir, en envisageant avec confiance la nuit qui vient, et que nous goûtons d'avance les joies du lendemain; ou bien encore, nous devrions leur adresser un adieu affectueux, comme s'ils allaient entreprendre un voyage sans péril pour un pays agréable, vers la demeure de notre Père, la maison de nos bien-aimés, d'où nous est venue une invitation, et où nous irons les retrouver avant peu.

En vérité, la mort n'est pas si terrible, lorsqu'elle est dépouillée des circonstances effrayantes dont mon imagination l'entoure. Aucun homme ne la trouverait si horrible s'il n'avait encore vu de cadavre — dont la pâleur, l'immobilité glaciale lui causent un affreux frisson; s'il ne savait rien de la mort, sinon que c'est une transformation de notre âme, un passage à une vie plus heureuse et plus sanctifiée.

C'est à notre imagination que nous devons les sombres pensées qui nous effrayent le plus, dans la plénitude de la santé et de la force, et dans notre amour de la vie, elle nous fait nous mettre à la place du mourant, et nous ressentons ainsi une dou-

leur qu'il ignore, et nous endurons des peines qu'il ne souffre point. Nous nous voyons dans un tombeau obscur, et nous voyons les membres de notre corps se changer en poussière, et la tombe nous paraît alors être la fin de toute vie.

Mais si nous mettons de côté ces terrifiantes images, ces créations du cerveau, qui en réalité n'ont point d'existence, nous ne trouverons que peu de différence entre le sommeil et la mort. Nombre de personnes, qui pendant leur vie avaient éprouvé une crainte inexplicable de la mort, sont à l'instant suprême mortes avec un calme, une sérénité à laquelle elles ne s'étaient jamais attendues.

Il est encore plus déraisonnable de nous peindre comme particulièrement pénible le moment où l'âme se sépare du corps. Personne ne peut dire si cette rupture cause au corps quelque souffrance. Les convulsions des muscles (qui dans bien des cas n'existent pas) font mal à voir, la sensation n'en est pas pénible. Si ce n'est l'assoupissement, rien n'est aussi semblable à la mort que l'évanouissement; encore celui qui tombe en défaillance n'éprouve-t-il guère de souffrance. Il se peut que si des excitants artificiels n'étaient pas appliqués pour rendre au système nerveux la faculté de venir au secours de l'âme, le patient passerait de l'évanouissement à la mort sans plus de douleur et sans autre sensation. C'est ainsi

qu'il arrive que des personnes réduites à l'insensibilité par un froid excessif sont rendues à la vie. Leurs membres sont engourdis, leur sang coule de plus en plus lentement, et finalement le corps se roidit comme dans la mort. La seule sensation qu'elles éprouvent est un assoupissement insurmontable, et un désir de rester étendues et tranquilles; et bien qu'elles sachent parfaitement que le sommeil doit probablement finir par la mort, elles la bravent néanmoins afin de goûter les délices du repos.

Il est donc établi que le moment de dissolution n'a en lui-même rien de terrible, que très-peu de personnes en ont clairement conscience, et que c'est l'imagination des survivants qui l'environne ainsi d'horreurs. Et cependant, même dans ce cas, ce n'est pas l'acte, mais la pensée de la mort qui semble si terrible : — « Que serai-je quand je n'appartiendrai plus à l'humanité, quand j'aurai été dépouillé de ma forme humaine? » C'est cette incertitude sur tout ce qui nous est réservé qui nous remplit ainsi de terreur. L'obscurité qui enveloppe l'avenir nous fait nous réjouir doublement de la vive lumière qui nous entoure; nous apprenons à apprécier ce que nous possédons; et nous tremblons à la pensée de changer tout ce qui nous est familier pour un état que nous ne pouvons guère concevoir.

Si, dans sa sagesse, le Créateur nous eût accordé

en cette vie la connaissance de ce que nous devons trouver dans l'autre, très-certainement, la mort cesserait d'être une barrière, et un petit nombre d'entre nous seulement attendraient patiemment leur dernière heure.

Mais l'incertitude même dans laquelle nous sommes constitue le plus fort lien qui attache à la vie : l'impatient comme le frivole, que la moindre adversité suffit à plonger dans le désespoir, sont retenus par elle, et c'est elle seule qui les empêche de hâter le terme de l'épreuve qui leur est destinée. C'est donc cette cruelle incertitude qui entoure la mort de tant de terreurs, qui fait que tous ceux qui ne sont pas privés de raison reculent devant elle.

Mais cette incertitude elle-même n'est terrible qu'autant que la vie future paraît éloignée ; à l'heure de la mort, elle change de caractère. Alors c'est la vie que nous laissons derrière nous qui nous semble sombre et vague ; tandis que l'avenir, avec sa vie nouvelle, est rendu plus radieux par la lumière de l'éternité. L'homme qui meurt règle son compte avec le monde, une fois encore il répand ses bénédictions sur ceux qui lui sont chers, puis il se détourne de tout ce qu'il aime le mieux, afin de s'enfermer en lui-même, et de franchir la limite qui le sépare d'une existence plus heureuse. Le passé n'a plus de charmes pour lui ; il n'est plus attiré que

par l'autre monde, sur le seuil duquel il se trouve.

Tous, cependant, ne sont pas exempts des affres de la mort. C'est avec raison que le pécheur tremble dès qu'il l'aperçoit à distance, et plus encore quand il se trouve inévitablement face à face avec elle.

Mais quels sont les pécheurs? Tous ceux pour qui la vie terrestre est tout, pour qui l'élément Divin qui s'y trouve n'est rien; tous ceux qui vivent pour ce monde comme s'il ne devait pas finir; tous ceux qui accordent plus à la satisfaction de leurs sens qu'à l'élévation de leur âme; tous ceux qui épuisent leurs années à des efforts qui ne tendent qu'à accroître leurs biens et leurs dignités terrestres, qui ne vivent que pour embellir leur personne, et goûter de frivoles plaisirs, pour triompher de leurs rivaux et de leurs adversaires; en un mot, pour s'assurer à eux-mêmes la possession de ces biens terrestres qui leur semblent seuls enviables, pendant qu'ils trouvent absurde de sacrifier un moment pour la perfection de leur âme immortelle.

Quand meurt un de ces pécheurs, son âme est dans la mort plus pauvre même qu'à la première heure de sa naissance : alors au moins elle possédait un joyau, l'innocence. Il meurt, et son âme disparaît dans le néant; car les biens du monde étaient *tout* pour lui, et il ne fut lui-même que l'instrument de toutes les passions fougueuses. Que

devient l'âme, devenue l'esclave du corps, quand le corps, son maître, son idole, a été changé en poussière? Que deviennent dans la mort les perfections du corps, le langage maniéré du geste, l'esprit mondain du moment, l'aptitude à surpasser, à séduire les autres, le pouvoir de la flatterie, les mille petites ruses de la vanité et de l'intelligence? Ils meurent avec la chair. Et la pauvre âme négligée, que devient-elle devant l'éternité à laquelle on n'a point pensé? — Elle souffre, hélas! Cela paraît terrible, mais elle souffre, et des suites du péché, et des comptes à rendre, et du jugement dernier, et de la présence du juste devant Dieu; — elle souffre.

O toi qui t'es perdu! mon âme s'émeut à la pensée du châtiment qui t'attend. Les anges peuvent pleurer sur ton sort; mais tu avais reçu des avertissements. Dieu, la nature, la raison, tout en ce monde, la joie, le malheur, les hommes, les livres, — tous t'avaient prêché, tous t'avaient rappelé qu'une destinée plus haute t'attendait; tous t'avaient averti, tantôt à haute voix, tantôt plus bas, tantôt d'une voix menaçante, tantôt avec des accents suppliants, de te souvenir de la *seule chose* qui t'était nécessaire. Tu souriais avec orgueil alors, et ton orgueil était ton Dieu. Tu rougissais d'être bon, — tu appelais exaltation, roman, folie, tout ce qui te demandait d'être vrai-

ment, humainement noble, en t'élevant au-dessus de tes passions les plus chères! Et en les foulant aux pieds, tu as préparé toi-même ta destinée, et les anges ne changeront rien aux lois éternelles de la nature ni à celles du monde des esprits. Dieu est juste, ni les prières ni les douleurs qui font perler la sueur sur ton front ne peuvent te sauver; ta vie reste inutile après toi, ton âme passe, sans l'espérance d'un sort meilleur, dans la vie nouvelle. Tu as joui de tes biens, et tu reçois maintenant la récompense que tu as méritée.

Et même, très-probablement, une certitude terrible attend celui qui en ce monde n'a vécu que pour le présent, comme si après lui il n'y avait plus rien! Mais celle qui attend l'homme juste qui a parcouru tranquillement le sentier du devoir et de la vertu n'est pas moins certaine, de même celui qui a préféré le bien-être, la paix, le bonheur de son prochain au sien propre, doit être sûr de sa récompense.

Cette certitude est un bonheur constant. Son cœur lui répète sans cesse : — « Tu ne mourras pas entièrement; l'amour éternel veille sur toi. » La nature le lui dit aussi quand dans ses merveilleuses beautés il entrevoit, comme à travers un voile, Dieu dans toute Sa Majesté, dans Son infini, dans Sa miséricorde. Sa religion, telle que la lui a révélée

Jésus, le lui enseigne. Il sait que notre demeure terrestre, notre enveloppe fragile, doivent être détruites un jour, mais il sait aussi qu'un édifice stable, construit par Dieu, une maison qui ne sera point faite de main d'homme, et qui subsistera éternellement, nous attend dans le ciel. (II. CORINTHIENS V. 1.)

Que sont les terreurs de la mort pour un cœur noble? Un jeu de l'imagination devant lequel ce n'est pas l'âme qui tremble, mais seulement ce qu'il y a en nous de terrestre. Jésus-Christ n'a-t-il pas triomphé pour nous des terreurs de la mort? Ne nous a-t-Il pas préparé auprès de Dieu le Père une réception joyeuse en nous enseignant à être parfaits, comme notre Père dans le Ciel est parfait?

Si le corps tremble au moment de retourner à la terre, et lorsqu'il cesse d'être l'instrument de l'âme qui jusqu'alors l'a animé, l'esprit du juste est en même temps saisi d'un saint transport; car en contemplant l'univers tout entier, il ne découvre que la Vie, et la mort nulle part; il voit les rapports constants qui existent entre toutes choses, il n'aperçoit aucun anneau manquant à la grande chaîne des créations que la main toute-puissante de Dieu a forgée.

Des millions d'hommes avant moi ont combattu et remporté la victoire, et des millions d'hommes

feront de même après moi. Serai-je donc seul à reculer lâchement devant une mort qui n'est pas la mort? Sachons donc partir avec joie, parce que nous allons à Lui par la foi, quoique nous ne Le voyions pas encore. (II. CORINTHIENS V. 7.) Ces amis, ces enfants, ces êtres chers auxquels mon cœur se cramponne avec tant de tendresse, quand je les quitterai, sera-ce pour toujours? Non, cette séparation ne durera pas plus qu'une nuit d'été. Leurs âmes resteront fidèles à la mienne. La main mystérieuse mais tendre de la Providence, qui nous conduit dans l'obscurité de cette vie, nous a fait nous rencontrer dans la lumière bienfaisante de l'Être éternel. Dieu que le Fils, que Jésus appelle Amour, l'Amour le plus pur et le plus élevé, ne détruira pas, ne brisera pas cet amour qu'Il a lui-même créé. Non, le Saint des saints, à l'exemple duquel nous pouvons grandir dans l'amour et dans la vertu, ne souffrira pas que l'amour et la vertu se mêlent à la poussière, dont ils ne sont pas sortis.

Si, donc, c'est la volonté de mon Père que je parte d'ici avant vous, qu'Il a confiés à mes soins, — vous, mes bien-aimés, qu'Il m'a donnés pour être la joie de ma vie, — mon dernier regard sera pour vous, il vous portera mes tendres bénédictions, à l'heure où l'éternité commencera pour moi. Les larmes de douleur que vous verserez à mon lit de mort seront

pour moi le dernier témoignage de votre affection fidèle, qui a répandu autour de moi des flots de bonheur, et ne peut jamais mourir ! Vous pouvez cesser de pleurer sur moi, mais non de m'aimer ; et jusque dans sa demeure céleste, au milieu même des transports qu'elle y goûtera peut-être, mon âme continuera de vous aimer, — et je rapporterai devant le trône de Dieu ce sentiment qu'Il y a Lui-même implanté. — « Ne pleurez pas, » vous dirai-je doucement, quand ma dernière heure sera venue ; « il n'y a pas de mort là où il y eut innocence, vertu et sainteté. Il n'y a que le péché qui cause la mort de l'âme. Fuyez le péché, tenez-vous le plus près possible de Dieu, agissez aussi divinement que vos forces vous le permettent, et nous continuerons à être les uns aux autres, et nous demeurerons unis dans l'autre monde comme dans celui-ci. »

Oui, désormais, je marcherai d'un pas plus ferme dans la voie du juste, et les terreurs de la mort s'évanouiront devant la certitude que j'aurai progressé dans le bien, comme le brouillard se dissipe devant les rayons du soleil matinal. Avec quelle joie de nobles mortels n'ont-ils pas bravé volontairement une mort certaine pour la vérité et la justice, pour leur pays et pour le bien de l'humanité ! Ils sont morts pour la bonne cause et martyrs de leur noblesse d'âme. Esprits exaltés, vous avez attaché un

plus haut prix aux buts sacrés qu'à une vie sans mérite, — vous avez préféré les devoirs de l'âme à quelques heures ou à quelques années rapides dépensées dans les jouissances sensuelles de la terre. Pour vous, mourir pour Dieu, c'était une victoire; c'était comme un changement de vêtement, et en réalité ce n'était pas autre chose; vous vous êtes dépouillés du vêtement mortel, pour vous couvrir du vêtement éternel.

Ah! qu'il est enviable de rendre son âme à Dieu, en sacrifiant une vie indigne et vide à l'accomplissement du devoir! O Jésus! telle fut Ta mort, cette mort qui racheta le monde! Ah! puisse cette mort être celle de tous ceux qui viendront après Toi, puisse cette mort être la mienne! Puisse-t-il être mon sort de rendre l'âme au milieu de bonnes actions, et entourée des bénédictions d'un monde que mes efforts ont cherché à rendre plus heureux!

Enfin, quels sont donc les attraits de cette terre qui en rendent la séparation si cruelle? Le désir du juste est de grandir à jamais en justice. Ce progrès perpétuel est-il possible ici-bas? Non, ce saint désir ne peut être satisfait qu'après qu'ils auront ouvert les yeux dans l'existence d'en haut.

Et les joies de ce monde, — bien que je ne les considère pas légèrement, car elles sont un don de Dieu,

combien elles sont frivoles! Combien nous nous fatiguons vite des plus grandes jouissances de ce monde! Qu'avons-nous gagné quand nous avons obtenu tout ce que nous avons convoité? A quoi bon recommencer sans cesse à tremper nos lèvres à cette coupe mélangée de miel et de fiel? Aucun plaisir en ce monde n'est sans mélange.

Tu crains la mort, ô faible mortel! Que gagnerais-tu donc à une vie plus longue? Tu verrais les amis de ton enfance, tes enfants, tous ceux que tu aimes, descendre avant toi dans la tombe; tu finirais par te trouver seul au monde, étranger délaissé, n'ayant plus rien à démêler avec lui. Tu étendrais avec impatience les bras vers ceux qui seraient partis avant toi, et bientôt tu te lasserais des heures vides et inutiles de la vie terrestre. Cette vie ne serait plus pour toi qu'un pesant fardeau, que tu souhaiterais remettre au plus vite entre les bras de la mort, afin de rejoindre promptement, libre et plein de joie, les âmes aimées qui t'attendent là-bas, dans un lieu où ni les douleurs, ni les séparations, ni les larmes ne sont connues!

Oui, ô mon Sauveur, je deviendrai ce que Tu me demandes, — un véritable fils de Dieu, utile, aimant, heureux dans le bien, ignorant la haine, la vanité ou la convoitise, pur comme Tu l'étais, divin Ami de l'humanité! Alors la mort n'aura plus de ter-

reurs pour moi; alors la tombe ne sera plus pour moi que la transition douce et facile du rêve au réveil.

Et quand je m'éveillerai dans la vie éternelle et bienheureuse, ô Jésus, Révélateur de l'éternité! ô Dieu, généreux Dispensateur du bien-être infini de nos âmes! quels saints transports remplissent tout mon être à la seule pensée de ce que je goûterai alors! La tombe est mon berceau, la mort est mon réveil, le coucher du soleil de cette vie est l'aurore dans les régions de l'éternité!

O chers amis, qui êtes partis avant moi, vous, êtres chéris dont j'honore encore le souvenir sur terre par les larmes que je répands : combien mon cœur vous désire! — Et je me retrouverai avec vous. Bien que plus parfaits que moi, vous m'aimez encore comme je vous aime. C'est l'amour qui relie ensemble les âmes des mondes lointains, et forme l'anneau qui rattache le ciel à la terre; c'est pourquoi sa flamme ne mourra jamais en mon cœur! Et cet amour me sanctifiera, cet espoir de réunion sera ma sauvegarde contre toutes les séductions du péché. C'est vers vous que tendent tous mes désirs, — je voudrais encore confondre mon être avec le vôtre. Je voue mon âme à Dieu et à la vertu, afin qu'à l'aide du Seigneur je puisse vous retrouver. Je ne crains plus la mort! Elle n'est que la messagère

de Dieu, envoyée pour me délivrer, et me conduire vers vous.

> **La fin approche! le moment sera bientôt venu; — je m'appuie sur Toi, Seigneur; mille autres ont vaincu, je saurai vaincre comme eux. Je trouverai à l'heure de la mort une voix plus puissante que la voix de la nature; et mon cœur s'écriera : « Crois! Réjouis-toi! »**



DIEU EST CHARITÉ

Quand on réduirait au silence toutes les langues, ô Charité! tes louanges n'en retentiraient pas moins. Le soleil, la lune, les étoiles, le répètent : Dieu est charité. Si le ciel et la terre, si les monts et les plaines se taisaient, l'âme parlerait.

L'activité, — le repos, — les joies de la vie, — viennent de Toi. Que suis-je? d'où vient ma force ? Cette puissance m'a-t-elle été donnée par un ennemi? Je le demande, la parole, l'ouïe, la vue, et tous les sens sont-ils des gages d'amour ou révèlent-ils la haine?

Oh ! je suis pénétré de reconnaissance, — et je tombe à Tes pieds, mon Père, en chantant Tes louanges. Tel que je suis, je T'adore. — Joignez tous vos voix à la mienne. La charité m'a donné la vie, — tous les biens me viennent du ciel, — le ciel c'est l'amour.

—

(I. Saint Jean iv. 3.)

—

« Dieu est Charité! » Cette pensée — la plus consolante de toutes pour le cœur inquiet d'un mortel — ne se retrouve-t-elle pas dans tous les écrits,

dans toutes les prières des Chrétiens, et cependant combien peu la comprennent parfaitement! et, ce qui est plus déplorable encore, combien peu ont une foi entière en cette sainte vérité!

Le ciel et la terre la proclament, car toutes les lois de la nature en témoignent; la raison, elle-même, nous ordonne d'y croire, les révélations de Jésus-Christ la prêchent, — et pourtant, combien cette croyance est vague et incertaine dans le cœur de la plupart des hommes!

Toutes les nations de l'antiquité l'ont dit : Dieu est l'Amour le plus pur et le plus éclairé. Les nations modernes les plus civilisées et les plus éclairées le reconnaissent. Cependant toutes ont constaté de terribles événements qui semblent en opposition avec cette foi. Elles ont assisté à des guerres effroyables qui ont anéanti chez elles tout espoir de bonheur, — et Dieu avait permis ces guerres; et les peuples sont restés terrifiés à la pensée que Dieu, le Dieu de Charité, était l'auteur des calamités qui les frappaient. Ils ont vu des inondations dévaster des contrées entières; ils ont vu des tremblements de terre remuer le globe jusque dans ses fondements, des villes, des villages engloutis dans des abîmes brûlants, et des millions de créatures humaines détruits en un moment. Ils ont vu des montagnes s'affaisser et enfouir sous leurs ruines des pays peuplés; ils ont vu

une seule tempête anéantir tous les vaisseaux sur toutes les mers du globe, la famine et la peste changer en déserts de souriantes contrées, — et, le doute au fond du cœur, ils ont demandé : Se peut-il que tout ce carnage soit l'œuvre d'un Dieu de Charité?

Non ! fait entendre une voix du fond de leur être ; et cependant ces terribles événements se gravent dans leur souvenir. A l'aide de leur raison, encore dans l'enfance, ils tentent de résoudre les contradictions apparentes qu'ils rencontrent dans le gouvernement du monde, et ils arrivent de cette manière à croire, non-seulement au Père protecteur de l'univers, mais encore à l'existence du DÉMON qui lutte toujours contre Sa bonté. Leurs imaginations enfantines se créent deux Déités d'une puissance presque égale, et ils les placent toutes deux en opposition l'une de l'autre sur le trône de l'univers. Ils aiment le Divin principe du bien, et Lui apportent des offrandes; ils éprouvent de la crainte à la pensée du principe du mal; ou du Démon, et ils s'efforcent d'atténuer son inimitié par des prières.

C'est ainsi que le paganisme ignorant interpréta l'origine du mal dans le monde, que le faible entendement des hommes et leurs conceptions imparfaites de la grandeur de Dieu ne pouvaient concilier avec Sa bonté. En conséquence, l'idée d'un esprit du mal

très-puissant, opposé à Dieu, fut aussi introduite chez les Juifs pendant leur captivité à Babylone, alors qu'ils vivaient au milieu des païens; et cette notion de l'existence d'un Démon, auteur de tout mal dans le monde, fut encore transmise des Juifs aux Chrétiens, Jésus et Ses apôtres ayant, en parlant aux Juifs, employé des figures qui y faisaient allusion, afin de se faire mieux comprendre par le peuple.

Cette idée, si incompatible avec l'omnipotence et l'omniscience de Dieu, est à peine digne d'être réfutée. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Lui, et Lui seul de tous les êtres, est le Seigneur des vivants et des morts. Lui seul règle les destinées des mondes aussi bien que celles du ver le plus humble qui rampe dans la poussière.

Ainsi pense le Chrétien. Mais, malheureusement, l'idée que se font un grand nombre de Chrétiens du Dieu de charité n'est en réalité pas plus élevée, mais souvent (il est peut-être difficile de le croire) moins pure que celle du paganisme. Quand les païens reconnurent qu'il était impossible de concilier la bonté de Dieu avec les maux de la vie, ils inventèrent, pour expliquer cette contradiction, une seconde Déité, mais ils n'accusèrent pas le Dieu de bonté d'être l'auteur du mal, et ils ne lui attribuèrent pas de passions humaines ou plutôt animales. Beaucoup

de Chrétiens, au contraire, qui, comme tels, ne croient qu'à un seul Dieu, en voyant les maux qui affligent l'humanité, les expliquent en créant un Dieu de vengeance, un Dieu courroucé, un Dieu jaloux et inexorable, qui punit les fautes d'un moment (car la vie de l'homme est-elle plus qu'un court moment?) de souffrances éternelles, et qui se venge des péchés des pères sur leurs innocents enfants,— actions qui, commises par une créature humaine, seraient considérées comme exécrables et inqualifiables.

Ces idées remontent à une époque où la race humaine était encore dans l'enfance, où les hommes ne se figuraient guère Dieu autrement que comme un être humain doué d'une grande puissance, et où ils étaient assez fous pour donner à la Déité la forme humaine. Elles remontent à une époque où Moïse parlait aux Israélites, comme il convenait à cette époque, pour produire une grande impression sur leurs cœurs endurcis. Car qu'étaient les enfants d'Israël, au moment où ils furent emmenés du pays d'Égypte? N'étaient-ils pas des gens grossiers et ignorants, sans instruction, sans éducation, habitués à la servitude sous des despotes Égyptiens, n'obéissant que sous l'action du fouet? Ne se firent-ils pas des idoles de pierre et d'or, et ne les adorèrent-ils pas comme ils avaient vu les Égyptiens adorer leurs idoles!

N'agirent-ils point ainsi même après que Moïse leur eut expliqué qu'il n'y avait qu'un seul Dieu Tout-Puissant, et pas d'autre Dieu?

Pour guider un tel peuple, et pour l'habituer à obéir strictement aux préceptes célestes, Moïse fut obligé de s'adresser à eux dans leur langage grossier. Il faut parler aux enfants un langage différent de celui qu'on tient aux grandes personnes, et l'on ne prêche pas une nation ignorante et barbare dans les mêmes termes qu'un peuple pensant et très-cultivé.

Cependant, longtemps après avoir reçu les lois de Moïse, et après s'y être fidèlement conformés, les Israélites conservèrent ces absurdes idées sur Dieu qui n'avaient été appropriées qu'au sens grossier de leurs pères, lors de leur sortie d'Égypte, plus de mille ans auparavant. Comme les premiers Chrétiens avaient pour la plupart été Juifs, il arriva que naturellement ils transportèrent dans le Christianisme leurs idées sur Dieu. C'est ainsi que de génération en génération elles sont parvenues jusqu'à nos jours, et ont été maintenues en partie par les erreurs des siècles et des sociétés, en partie par les connaissances bornées de nombreux docteurs, en partie par des interprétations fausses, et des applications erronées de certains passages de la Sainte Bible.

Cependant, nous nous en tiendrons fermement à ce que Jésus-Christ nous a enseigné et révélé. Et le Fils éternel nous montre Dieu le Père comme la Charité la plus pure, en laquelle il n'y a pas la plus petite parcelle de mal, — comme l'Être parfait, avec lequel toute passion ou faiblesse humaine est incompatible, également incapable de jalousie, de colère, de vengeance, et de repentir. Il blâme l'élan de ces passions chez l'homme, comment pourrait-Il le louer chez l'Être-Suprême, chez Celui qui est l'essence de toute Charité et de toute Bonté!

Cependant, si Dieu ne connaît ni la colère ni la vengeance, mais seulement la charité, comment le mal est-il venu sur la terre? Qui donc est l'auteur de toutes les misères, de toutes les souffrances que nous voyons sur le globe? C'est la demande que dans le doute fait le Chrétien souffrant, qui ne sait comment expliquer l'existence de tant de fatalités. Si Dieu est l'Auteur de toutes choses, n'est-Il pas aussi l'Auteur du mal? Et comment concilier ce fait avec Sa Sagesse et Sa Bonté, et même avec Sa Justice?

Comment répondre à ceci autrement que par l'assurance *qu'il n'y a dans l'univers d'autre mal que le péché?* Et le péché est l'œuvre de l'homme, et vient de la liberté que Dieu lui a accordée, de vouloir et de faire le bien ou le mal.

Maintenant, comme tout dans la création Divine est juste et bon, tout ce qui est mal et injuste se sépare, pour ainsi dire, du principe du bien; et quand l'homme veut le mal, il éprouve la souffrance qui accompagne toute séparation. Cette souffrance, cependant, tend à le réformer et à l'éclairer, afin qu'il ne puisse pas agir plus longtemps dans un sens contraire à l'ordre de Dieu. Et c'est de Dieu que ressortent non-seulement les lois de la nature qui nous entourent, mais aussi les lois qui sont en nous.

Nous sommes donc nous-mêmes les principaux auteurs de nos souffrances, en nous précipitant, dans nos passions aveugles, contre les lois éternelles et immuables de la création. C'est ainsi qu'un enfant se cause à lui-même une souffrance quand, par ignorance, il se blesse avec une arme dangereuse; mais cette douleur lui enseigne la prudence. L'enfant est encore la propre cause de sa douleur, quand, par désobéissance, entêtement, ou étourderie, il goûte à des fruits nuisibles à sa santé; mais cette peine physique lui enseigne la prudence, la réflexion, et la vertu.

Les lois Divines qui gouvernent le monde nous enseignent à grandir constamment en science, en sagesse, en vertu, et en bonté. Les peines et les souffrances conduisent l'homme à la perfection, et

si la sagesse et la vertu n'avaient jamais été prêchées aux hommes, le langage de la nature les leur aurait enseignées.

Il est vrai que bien des maux en ce monde ne peuvent être considérés comme les conséquences de nos actes. Quand la grêle détruit les moissons, quand la guerre désole nos foyers, quand la peste dévaste nos villes, quand les inondations ou les tremblements de terre engloutissent des cités florissantes et leurs habitants, — que peuvent de pauvres hommes pour calmer les fureurs de la nature? Comment peuvent-ils lutter contre la puissance de Dieu? Et pourtant, ce sont de terribles maux, — et pourtant Dieu est Charité.

Oui, même au milieu des phénomènes les plus terribles et les plus funestes de la nature, disons-le, Dieu est Charité.

Car, après tout, que détruisent ces terribles révolutions? La forme matérielle de l'homme, — et non pas lui réellement, non pas son âme immortelle. Et devons-nous donner le nom de maux à tous ces accidents terrestres? La mort n'est-elle pas la fin de cette vie et le commencement d'une vie plus sainte et plus élevée? Quand des milliers d'individus, des pères avec leurs enfants, des maris avec leurs femmes meurent à la même heure, moissonnés par une même catastrophe, selon les desseins de la Pro-

vidence, — y a-t-il une différence bien grande entre cet événement et une mort causée par une maladie quelconque? Ceux qui ont péri n'auraient-ils pas, quelques années plus tard, été rappelés par Dieu? Si la mort n'est pas un mal, les tremblements de terre, les inondations, la peste, ou toute autre cause de destruction ne sont pas des maux pour ceux que ces accidents retranchent du nombre des vivants. Ce grand spectacle de destruction n'épouvante que ceux qui y survivent. Pourquoi? parce qu'ils voient là une preuve de la faiblesse de l'être humain, et qu'ils tremblent à la pensée de la puissance du Très-Haut. Est-ce une raison pour que nous doutions de l'amour de Dieu? Qui serait assez fou pour douter de cet amour, parce que les hommes arrivent quelques années plus tôt au terme de leur course?

Les souffrances endurées par les victimes des catastrophes sont souvent plus pénibles que la mort commune. Mais ces peines corporelles, fondées sur l'ordre de la nature, ne constituent pas une raison pour attribuer à la Divinité des passions cruelles ou l'amour de la vengeance. Ces souffrances ne sont que momentanées; et quand les douleurs corporelles dépassent nos forces, elles finissent généralement par un évanouissement, et le patient devient insensible. La main bienfaisante de Dieu l'a ainsi ordonné;

et plus encore, il a placé à côté de toute affliction mortelle une félicité compensatrice, que l'homme peut recueillir. La vie sur terre n'est qu'une série de changements multicolores.

Mais les peines physiques que nous endurons ici-bas sont, comme toutes les autres souffrances, d'excellents exemples. Elles nous apprennent combien est fragile et peu stable tout ce qui appartient à la terre, et tout ce qui naît de la terre. Elles nous avertissent de ne point attacher une importance trop grande à ces choses, et d'occuper plutôt notre esprit de ce qui est immuable, éternel, et divin. Celui qui suit ces conseils ne se laisse jamais abattre complétement, soit par la pauvreté, soit par la maladie, soit par l'abandon, soit par la mort de ceux qui lui sont chers, ou toute autre adversité. Il est au-dessus des fluctuations du bonheur terrestre, et tourne les yeux vers l'éternité.

Il y a d'autres Chrétiens qui pensent qu'après avoir considéré Dieu comme un Etre infiniment parfait, ils ne doivent Lui attribuer aucune vertu humaine, pas même les plus sublimes et les plus saintes qui embellissent l'humanité. Car, disent-ils, ce qu'il y a chez l'homme de plus élevé, et ce que l'esprit humain se représente comme tel, peut, chez la Divinité, n'être qu'une imperfection. C'est ainsi qu'ils soutiennent que, bien que ce que nous appe-

lons amour puisse être le joyau le plus précieux, nous pouvons cependant ne pas faire de cet amour un attribut de la Divinité; car nous sommes bien trop bas sur l'échelle des êtres pour être à même de comprendre la perfection de Dieu.

Cette manière d'envisager les choses paraîtra probablement juste à beaucoup de Chrétiens; mais si je leur demande s'ils y trouvent la paix et le bonheur, ils sont forcés de répondre non; car si nous dépouillons Dieu de l'attribut de charité, nous demeurons seuls au monde sans consolation, et la vie devient une énigme obscure et insoluble. Ceux qui pensent ainsi ne le nient pas, il est vrai, mais ils contestent la possibilité de nous former une conception juste et exacte de Lui.

Malheureux! vous avouez que votre manière de voir ne vous donne pas le bonheur: mais pourquoi en est-il ainsi? Parce que vous êtes en désaccord avec votre propre raisonnement. Mettez votre raison en harmonie avec vous-mêmes et avec l'univers, et vous retrouverez votre tranquillité d'esprit.

Il est vrai que nous ne pouvons nous faire qu'une idée très-imparfaite de la grandeur de Dieu. Mais il est aussi vrai que Dieu existe, que vous existez. Et ceci une fois admis, votre raison ne peut s'empêcher d'ajouter qu'Il est le plus parfait de tous les êtres

parfaits. Toute imperfection, en effet, est incompatible avec la Divinité.

Il est incontestable que la raison humaine, quand elle se forme une idée de l'Etre Suprême, doit Le dépouiller de tous les sentiments et de toutes les passions qui ont leur origine dans la nature terrestre, — tels que la colère, la haine, la rancune, la cruauté, ou la vengeance ; car comment pouvons-nous nous faire une idée de Lui comme le plus parfait de tous les êtres, si nous ne Lui attribuons pas la Suprême perfection qu'il est en notre pouvoir de concevoir? Pourquoi cette contradiction avec nous-mêmes ? Pourquoi cette hésitation à attribuer à l'Etre suprême la suprême perfection ? Comment nous faisons-nous une idée de Dieu, si ce n'est par le grand œuvre de Sa création? Notre raison n'est-elle pas un don de Dieu? N'est-ce pas à l'aide de cette raison qu'Il s'est révélé Lui-même à toutes les nations ? N'avons - nous pas sous les yeux Ses œuvres, à l'aide desquelles Il nous a permis de mesurer bien imparfaitement Sa grandeur ?

Si vous refusez de concevoir Dieu comme un Esprit de perfection, vous ne Le pouvez concevoir du tout. Alors Dieu a fait mentir votre raison et vous a entourés de rêveries, d'illusions trompeuses. Si vous en faites un Etre inanimé, mais qui anime et met en mouvement l'univers entier, — comme une

puissante machine qui s'ignore elle-même, mais qui fait rouler les mondes suivant leurs orbes immenses, qui fait monter la séve dans les veines de la plante la plus insignifiante, selon les lois éternelles, — vous faites de l'homme qui se comprend lui-même un être plus parfait et plus divin que Dieu; et vous faites de la raison, de la vérité, et de la révélation, des sons vides de sens.

Si, au contraire, vous concevez l'Etre suprême, *votre* Dieu, le maître de l'*Univers*, non pas comme un être inanimé qui accomplit Ses merveilleuses œuvres sans en avoir conscience (cela semble insensé de le supposer), oh! alors, honorez en Lui l'idée la plus sublime qu'Il vous donne de Lui-même. Vous craignez que, si sublime que cela puisse être, cela ne soit indigne de Sa majesté. Non, ces idées qu'il nous a Lui-même permis de concevoir ne peuvent être indignes de Lui. Voyez les Cieux parsemés d'innombrables mondes qui se reflètent sur la rétine de votre œil; et pourtant combien votre œil est petit, et combien ces distances sont incommensurables, combien est illimité cet espace que la raison la plus cultivée ne peut ni calculer ni mesurer! Ce n'est cependant que sur cette miniature reproduite sur la surface brillante de votre œil que vous pouvez les discerner et les admirer ainsi que le Dieu infini! Il reflète Sa perfection et Sa gran-

deur, qu'aucun esprit ne peut mesurer sur l'œil de l'esprit.

L'amour, par ce qui est bon, grand, beau, saint et parfait, règne dans tout le monde spirituel ; une sagesse généreuse et bienveillante se révèle dans toutes les merveilles du ciel et de la terre ; et ce que Dieu vous dit et vous prouve par l'évidence de Son pouvoir, voudriez-vous le nier? Vous osez dire que l'homme est sublime dans son saint amour, et vous hésitez à acclamer Dieu l'Amour le plus pur! Quand l'homme sacrifie, de sa propre volonté, la vie et toutes ses joies pour l'amour de Dieu et la vertu, combien grand ne nous semble-t-il pas ! — Et pourtant vous osez mettre en doute que Dieu est Charité ! L'homme a-t-il donc en lui-même quelque chose de plus divin que Dieu?

Repoussons ces mensonges engendrés des sophismes humains et d'une science imparfaite. Tu es Charité, ô Dieu ! ce n'est pas en vain que Tu nous a doués de ce sentiment qui rattache l'âme à l'âme, le vivant au mort, et qui n'est qu'un rayonnement de Ta perfection infinie qui se reflète fidèlement dans le cœur de l'homme. Tu es Amour, rien qu'Amour ! La création tout entière ne le proclame-t-elle pas? Les événements de ma propre vie n'en témoignent-ils pas? Jésus-Christ, le Divin Éclaireur des hommes, ne le déclare-t-il pas?

Tu es l'Amour Éternel ! Jamais Tu ne désuniras ce que Tu as uni ; Tu ne nous sépareras jamais, ô Père, nous Tes enfants, de Toi-même. Ce n'est pas en vain que Tu nous auras envoyé Jésus pour nous guider vers Toi. Tu ne sépareras jamais les esprits aimants que Tu as unis sur la terre. De même qu'ils s'appartiennent aujourd'hui, ils continueront à s'appartenir plus tard. Ils seront réunis en Toi, Tu seras le Centre de tout ce qui est spirituel et miséricordieux !

O délicieuse pensée ! ô douce espérance ! Dieu est Charité, et quiconque vit en charité, ne se sentira jamais abandonné, et ne cessera jamais d'exister !

CONSOLATION DE L'ÊTRE SOUFFRANT.

Sois forte, mon âme, quoiqu'il puisse se faire que demain tu sois arrachée aux joies du monde ;— courage, quoique peut-être la douleur la plus amère te laissera inconsolable. Relève-toi, prépare-toi à paraître devant Dieu, et espère ; sois digne de la glorieuse destinée que Celui qui est mort pour toi, le Fils, a obtenue de son Père. Cette vie n'est qu'un rêve de courte durée.

Mets tout ton zèle à rendre heureux ton prochain, — et, quand le monde entier s'allierait contre toi, — ne te repens jamais de ta droiture, de ton zèle. Que les ruses ni les moqueries du péché n'étouffent la voix qui parle en toi, qu'elles n'arrêtent pas tes actes de charité et d'amour. Dieu dans le ciel te tiendra compte du bien que tu auras fait.

—

(II. TIMOTHÉE IV. 7-8.)

—

Le Chrétien le plus vertueux devrait déjà être le plus heureux ici-bas, cependant il n'en est pas toujours ainsi. La Religion, il est vrai, verse son baume consolateur, sa paix céleste dans le cœur de

ses adeptes, de sorte qu'au plus profond de leurs misères, ils ne sont jamais complétement malheureux; elle est une ancre de salut dans les orages les plus furieux, une étoile qui les guide dans la nuit la plus sombre. Mais il est des heures, des jours, où cette ancre même ne suffit pas, où l'éclat de cette étoile semble faiblir. Il est des heures et des jours où la conscience de notre droiture, le sentiment de notre mérite, le souvenir de nos vertus, loin de consoler notre abattement, ne font que l'assombrir et nous accablent même d'un excès d'angoisse. C'est à une heure semblable que Jésus se prosterna dans la poussière, et, qu'en répandant des larmes de sang, il s'écria : « O mon Père, faites, s'il se peut, que cette coupe s'éloigne de moi! » C'est à une heure semblable, étant sur la croix, qu'Il fit entendre d'une voix mourante ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné? »

Il se peut que des souffrances extraordinaires viennent quelquefois ébranler notre foi. Quand — pleins de résignation aux voies de la Providence, d'une foi immuable en l'amour éternel de Dieu, d'une affectueuse sympathie pour le malheur de notre prochain, et quoiqu'en nous dévouant avec zèle aux devoirs qui nous sont échus — nous sommes visités par le malheur et l'affliction, pendant

que les méchants, auxquels la fortune sourit, vivent dans le bien-être, gagnent des positions élevées, bien qu'entièrement dépourvus de mérite, et ne connaissent ni le chagrin ni la douleur, — ah ! combien est pardonnable dans un tel moment la plainte du chrétien découragé : — « A quoi bon ma vertu, mes prières, si pleines de dévotion sincère, mes efforts pour assurer le bonheur des autres, ou les nombreux sacrifices que j'ai si fréquemments faits aux principes? Voyez, le vice s'élève ; et la vertu est méprisée. Celui qui brave Dieu triomphe; la crainte de Dieu, l'innocence du cœur ne sont que folies, et l'adorateur de Dieu mouille la poussière de ses larmes. Personne ne s'approche avec affection du pauvre patient délaissé; Dieu lui-même semble lui avoir retiré sa miséricorde. L'ordre du monde, tel que Dieu l'a créé, est-il donc opposé à tout ce qui s'appelle religion et piété? Les nobles cœurs sont-ils donc destinés à souffrir? Celui qui gouverne l'univers ne récompense-t-il donc que le manque de foi, le crime, la bassesse et la ruse? — Où suis-je? Pourquoi Jésus m'a-t-il enseigné à regarder un cœur comme le plus précieux des trésors, si ce cœur est, plus que tout autre, exposé à toutes les douleurs? »

Qu'a donc fait le Chrétien pieux, pour que la nue qui porte le feu du ciel éclate sur sa chaumière et

la détruise? Peut-être ses fils, l'espérance de sa vie, ont-ils été assassinés, ses filles déshonorées, ses biens dispersés, ses moyens de subsistance ravis. Comme un mendiant sans appui, il faut qu'il lutte contre la misère jusqu'à la fin de ses jours, et qu'il marche en chancelant jusqu'à la tombe, sans un seul ami pour le soutenir et le consoler, tandis que des hommes moins dignes que lui se sont enrichis par des moyens peu scrupuleux, et ont vécu honorés, aimés, et flattés. De quoi cet enfant s'est-il rendu coupable, pour être ainsi torturé par la maladie dont il n'est pas cause, et pour qu'il ait à traîner à travers une vie flétrie un corps malsain et souffrant? Il atteint la jeunesse, il devient homme, — mais à quoi servent les ardentes prières qu'il adresse pour recouvrer la santé à Celui qui écoute toutes les plaintes? Elles restent sans résultat. A quoi servent la piété de son cœur, son ardent désir d'être utile aux autres? Il vit et il meurt dans une misère constante, tandis que d'autres, dans la parfaite jouissance d'une santé florissante, ne semblent avoir reçu du Ciel la plénitude de la force que pour pouvoir infliger au monde plus de maux.

Oui, qui osera le nier? Il y a sur la terre des souffrances qui nous portent à douter de la justice de la Providence, et du mérite de la piété et de

la vertu ; alors notre foi nous abandonne, et une insurmontable tristesse prend possession de notre âme.

Mais même pendant ces moments de désespoir une voix amie, qui vient du Ciel, crie à nos cœurs les paroles de Jésus : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qu'un lourd fardeau accable, et je vous donnerai le repos. » La seule source de consolation, quand le raisonnement ne nous en fournit plus, est la religion de Jésus. En effet, où pourrions-nous nous réfugier quand le monde nous abandonne, si ce n'est dans les bras de Dieu, au pouvoir duquel nous sommes?

Et quelle que soit la fureur des orages qui fondent sur notre vie ; quoique toute porte de salut semble se fermer devant nous ; quoique la lumière soit éteinte sur le sentier de notre vie ; quoique notre dernier ami nous ait quitté ; quoique notre douleur et notre détresse aient atteint le comble ; que la vie et la mort luttent en nous à qui triomphera, — notre Dieu est toujours notre Dieu! Tout ce qui nous arrive est toujours Son œuvre et l'œuvre de l'Amour Suprême. Ce qu'Il retient de notre part terrestre fera la force de notre âme immortelle, ce que nous avons perdu et pouvons perdre encore, n'a été et ne sera que transitoire, et nous devons tous être préparés à subir ces pertes ; mais nos âmes s'enrichissent de ces

privations et par là se trouvent plus rapprochées de Dieu.

Montre donc du courage, de la fermeté, de la foi, même à l'heure de l'épreuve la plus cruelle! IL ne t'abandonnera pas, IL ne t'oubliera pas, LUI, quoique toutes les consolations terrestres te manquent, si tu ne L'oublies pas! Qui t'a jamais promis que les choses de ce monde ne seraient pas passagères? que tes doux rêves seraient éternels? Et même si, comme Job, tu as été dépouillé de tous tes biens, de tout ce que tu possédais, qu'as-tu perdu? Rien qu'un peu de poussière, un peu de cendre! « Dieu te l'avait donné, Dieu te l'a ôté! »

Si tu conserves ton courage et ta foi, tu n'as rien perdu; car Dieu est Tout dans tout, et sans Lui c'est le néant. Dieu sera près de toi, car tu es Sa créature; tu es l'objet de Ses soins, et de Son amour! Dieu reste près de toi, même quand le monde te semble plongé dans l'obscurité, et que les ailes de la Mort s'agitent au-dessus de toi, — car le but de ton âme c'est l'éternité.

Tu seras béni, si, à la fin de ta vie, tu peux dire, avec l'orgueilleuse conscience de la résignation avec laquelle tu auras traversé chaque épreuve : « J'ai lutté, j'ai fourni ma course, et j'ai gardé ma foi! »

C'est une erreur de croire que la vertu peut être *récompensée* par les biens terrestres, par la richesse,

les honneurs, la santé, et toutes les jouissances humaines. Non, l'âme ne peut être récompensée avec ce qui appartient à la chair ; sa récompense ne doit être que spirituelle. La nature de l'âme est immortelle, comme ses jouissances doivent l'être également. Seulement, tant que nous appartiendrons à la terre, c'est-à-dire, tant que nous serons des êtres sensibles, nous chercherons les plaisirs sensuels. Ceux-ci, cependant, nous sont échus, ou nous sont retirés, indépendamment de notre vertu et de notre piété. Ils sont les résultats, en partie de notre prudence et de notre jugement, en partie de notre industrie, en partie de la confiance que nous avons su inspirer aux autres. Ils sont en partie ou même entièrement les conséquences des sages ordonnances de Celui qui gouverne le monde, selon qu'Il trouve chez les uns ou chez les autres des auxiliaires mieux adaptés aux qualités de nos âmes.

Il est donc erroné de conclure, que parce qu'un homme est accablé de privations de toute espèce ou de la perte de tous ses biens, Dieu le punit. Il est également faux de considérer les richesses, les honneurs, et autres dons de la fortune, comme des récompenses accordées par Dieu. Le Chrétien le plus méritant, le plus fidèle, est souvent sujet aux plus grandes privations. Le plus audacieux misérable, qui se moque de la religion, amasse souvent une

grande fortune. Une récompense plus glorieuse attend le juste; un châtiment plus terrible que des privations physiques est réservé au pécheur.

Il est vrai que les parents encouragent leurs enfants à l'obéissance en leur donnant des récompenses terrestres; il est vrai que les princes honorent le mérite de leurs sujets à l'aide de richesses et de faveurs, — non pas que la vertu puisse se payer avec une certaine somme d'argent; mais parce que les princes n'étant pas des divinités, mais des hommes, ils ne peuvent reconnaître les services, et témoigner leur estime, qu'en accordant des biens terrestres.

D'un autre côté, les souffrances auxquelles nous autres mortels sommes sujets nous sont souvent imposées par nous-mêmes; — dans certains cas, elles sont les pénibles conséquences de l'abus que nous avons fait des dons et des capacités que nous tenions de la main de Dieu, et des transgressions à Ses lois; alors elles sont réellement des châtiments infligés au péché par le péché même; ou bien elles fondent sur nous sans qu'il y ait la moindre faute de notre part; et dans ce cas, la volonté de Dieu les rendra peut-être pour nous ce que les dons de la fortune sont peut-être pour les autres : des moyens de purifier et de sauver nos âmes. Et ainsi toute souffrance finit par conduire au triomphe de l'esprit victorieux, et lui ouvre une carrière plus glorieuse dans l'Eternité.

Dieu est juste ! Dans toute la création, il n'y a rien de mal ou d'injuste. Tout mène à une fin glorieuse, Dieu, le Dispensateur des récompenses, vit ! Et que sont, après tout, les souffrances sur cette terre, quand nous les comparons à la gloire qu'elles nous préparent au ciel, en donnant à notre âme une plus grande force, un plus grand pouvoir, une plus grande dignité ?

En outre, dans sa sagesse infinie, le Très-Haut a ordonné qu'aucune peine liée à la terre ne puisse durer toujours. Celui qui néglige son âme, qui oublie de cultiver son esprit, — celui-là seulement perd l'éternité, parce qu'il néglige ce qui est éternel. L'habitude dépouille les maux les plus terribles de leur aspect effrayant, et rend plus légers les plus lourds fardeaux. Aucune souffrance ne dure longtemps. Sur toutes les blessures, quelque cruelles qu'elles puissent être, le temps verse un baume bienfaisant. La nuit est toujours suivie du jour, l'orage du calme. Nous vivons dans l'empire du transitoire; et comme aucune joie ne dure éternellement, les chagrins, la misère, et l'inquiétude ne sont que des nuages qui passent sur notre ciel.

Persévère avec courage dans le bien, garde ta foi et ta confiance en Dieu, et tu sortiras triomphant de la lutte, le front ceint d'une auréole de gloire que Dieu y aura placée.

Tu t'épuises dans une misère horrible , et tu n'entrevois pas la fin de tes tribulations. Tu as travaillé avec zèle et probité, et cependant tu n'as rien amassé, et chaque jour qui se succède te fait trembler pour l'avenir. Quoique resté fidèle à l'accomplissement de ta vocation, plein de foi aux prières que tu adresses au Dispensateur de tous biens, tu plonges néanmoins plus à fond dans la pauvreté et dans l'infortune. Au lieu de diminuer, tes difficultés augmentent chaque jour avec une effrayante rapidité ; et tu ne vois aucun moyen d'en sortir. Aux yeux de ta famille, c'est un avenir semé de peines et de privations ; — aux tiens, c'est une vie dépouillée d'honneurs et de contentement. Pourtant, arme-toi de courage, ô infortuné mortel ! et bien que tout t'abandonne, n'abandonne pas, toi, le sentier de la vertu. Bien que tout espoir te soit ravi, ne perds pas de vue le Seigneur, n'oublie pas ton Dieu ! Sauve l'innocence de ton âme, et tu auras tout sauvé. D'autres ont été frappés plus cruellement que toi encore, et pourtant ils ont été miraculeusement sauvés par la Providence. Lutte avec courage, et garde ta foi. Lors même que tout t'aura abandonné, Dieu sera encore ton Dieu.

Et toi qui n'as jamais reculé devant les labeurs et les peines pour assurer, quand cela était en ton pouvoir, le bonheur de ton prochain; toi qui as

sacrifié les plus belles années de ta vie, ta fortune, ton temps, et ton repos au salut des autres — pourquoi t'étonner de l'ingratitude des hommes? Ils payent ton amour par de honteuses calomnies, la générosité par des bassesses, les sacrifices par le mépris, la fidélité par le dédain et l'abandon. Le mal triomphe, le préjugé l'emporte, tu succombes. N'importe! courage! lutte avec confiance jusqu'à la fin. Il est quelqu'un qui ne se méprendra pas, qui saura te rendre justice. Le Seigneur est omniscient! Jésus a-t-il fait moins que toi? Le monde l'a-t-il mieux récompensé?

O toi qu'une maladie pénible vient frapper dans la plénitude de ta force, qui te prive de toutes tes joies, de toutes les espérances de la vie, — ne désespère pas! Pour ton bonheur sur la terre, ces heures que tu passes en soupirant sur ton lit de douleur sont en effet perdues; mais pour ton âme, elles ne le sont pas. Ces moments d'agonie amère t'assurent un bonheur plus grand et plus précieux. Toi qu'on vit si fier dans la plénitude de la santé et de la force, qui fus si prodigue de projets d'avenir, — tu reconnais maintenant en tremblant de crainte la main du Tout-Puissant, qui règle les destinées des mondes comme celle de la plus vile créature. C'est Sa volonté qui fixe ta destinée. Il est vrai que ta fortune souffrira, maintenant que ton bras ne peut plus

la soutenir; il est vrai que tes enfants, dépourvus de soins, ressemblent à des orphelins autour de ton lit et jettent sur toi des regards inquiets et attristés; il est vrai qu'une douleur profonde ronge le cœur de ton affectueuse compagne, bien qu'elle tâche de te la cacher ; — cependant, ne désespère pas ! Le bras de la divine Providence, ce bras puissant te soutient. Et si tes souffrances devenaient plus pénibles, si ta fortune s'amoindrissait davantage, si ton avenir était encore plus désespéré, Dieu serait encore et toujours ton Dieu ! Lutte avec courage dans les heures de souffrance, et garde ta foi. Le sort de tes enfants ne sera pas celui que tu entrevois, mais celui que Dieu a ordonné. Et si tu es destiné à quitter les êtres qui te sont chers, si les larmes qui coulent des yeux de ta chère famille sont les premières larmes de la dernière séparation, — alors tu es béni ! Le Père qui créa tout t'appelle quelques moments plus tôt dans un monde meilleur. Nous te suivrons bientôt, après un autre rêve de courte durée. Pourquoi te chagriner avec cette inquiétude anxieuse pour ceux qui ne séjourneront sur la terre que bien peu de temps après toi? Qui s'est inquiété de ton sort quand aucun mortel ne veillait sur toi? Ton Dieu n'est-il pas aussi le Dieu des êtres que tu aimes?

Et toi, qui, avec un cœur aimant, t'es attaché au-

tant que tu as pu à un esprit semblable au tien, et qui cherches le bonheur de ta vie dans cette seule amitié, —pourquoi es-tu ainsi abattu? Parce que ce cœur ta trompé? parce que ces lèvres ont seulement feint l'amour que tu donnes de toute ton âme? parce que ces yeux ont jeté sur toi un sourire mensonger? parce qu'on a répondu à ta confiance par un lâche parjure, et à ta tendresse par une infâme trahison? Infortuné qui te désoles, tu as en effet beaucoup perdu; ton expérience a peut-être pour jamais versé l'amertume dans ton cœur affectueux, et t'a retiré ta confiance en l'humanité. La trahison dont tu as souffert a peut-être rempli pour jamais ton cœur d'incrédulité en la vertu humaine. Tu n'as plus un ami en qui tu puisses avoir foi, auquel tu puisses te dévouer. Tu es seul au monde; et sans affection, la vie n'a pas d'attraits pour ton âme délicate et tendre. Conduis-toi cependant avec force et avec courage. Toi aussi, tu te prépares à combattre en véritable Chrétien; sois généreux, sois noble jusqu'à la fin! Dieu est fidèle si personne ne l'est sur terre! Si le monde entier te trompe, il est un Dieu qui ne trompe jamais. Il est ton Dieu, un Dieu de vérité et d'amour, le Dieu qui a doté ton âme de ses tendres aspirations. Quand même tu serais destiné à passer en ce monde sans un ami, il en est un qui te reste, — le Père éternel, ton Créateur! Si ceux qui te

sont chers t'abandonnent, que ce jeu d'ombres, ces changements continuels des scènes sublunaires soutiennent ton âme dans son indépendance, et te rapprochent de ce qui est éternellement vrai et durable, — Dieu !

Pourquoi pleures-tu, veuve désolée, sur le cercueil de ton époux? Et toi, affectueux enfant, sur la tombe de ton père, ton ami? Et toi, mère inconsolable sur la bière de ton enfant? Qu'est-ce qu'on porte au cimetière? N'est-ce pas une dépouille mortelle? ou se peut-il que l'âme meure et se mêle à la terre? Ah! ce qui t'a quitté, ce que cherchent tes yeux n'est pas là! Lève tes regards au Ciel, fais-les traverser l'univers sans bornes! Ton ami est là. Le mystérieux pouvoir qui animait la poussière, et que nous appelons âme, cette âme qui te souriait si souvent au travers de ses yeux tendres, qui te parlait par des lèvres amies, tantôt avec empressement, tantôt avec joie, elle est partie vers Dieu, elle est avec Dieu, elle est entrée dans un milieu plus glorieux, dans des sphères d'action plus hautes; elle est plus élevée, plus libre, plus heureuse, plus parfaite que toi! Pourquoi, alors, tourner les yeux vers la tombe? Les corps qui reposent sous cette pierre n'étaient qu'un vêtement d'emprunt; ils n'appartenaient pas à l'Être immortel; ils n'étaient qu'un instrument utile pour le peu de temps qu'ils devaient

passer ici-bas; maintenant ils sont inutiles. L'âme a fourni sa course en ce monde, elle a lutté et gardé sa foi. Désormais elle porte la couronne de l'immortalité. — Sois homme, ô toi qui pleures, prépare-toi aussi à soutenir une lutte vigoureuse. Les êtres aimés que tu as perdus viendront un jour te recevoir aux portes de l'éternité, te souhaiter la bienvenue comme à un glorieux compagnon, et ils te diront : Ici encore Dieu est ton Dieu.

O Dieu! ô Père! tu es aussi mon Dieu, mon Père; pourquoi alors serais-je courbé par la douleur? Pourquoi me rendrais-je avant d'avoir fini ma course tout entière, avant d'avoir lutté jusqu'à la fin de la bataille? Oh! donne moi la force, la puissance! Quelque douleur que tu puisses m'imposer, je la supporterai, car elle me rapprochera de toi.

Père, reçois l'expression de ma reconnaissance pour tous les plaisirs terrestres; — je Te rends grâce, ô Père! quand même la douleur dépasserait la mesure. Si Tu me les reprenais tous les deux, je ne chanterais pas moins Tes louanges!

Au doux et souriant printemps, quand de vrais amis m'entourent, quoique chaque heure apporte des joies nouvelles, des désirs accomplis aussitôt que conçus, — cependant je vois avec tristesse que toutes les joies de la terre ne sont que vanité.

Si éclatantes que soient les joies qui nous attachent à la Terre et au Temps, mon âme

s'efforce de gagner l'immortalité. Je ne vois qu'une seule joie pure, — être saint et béni de Dieu.

Bientôt, oh! bientôt! tout sera fini, je m reposerai en Toi, ô Seigneur; moi aussi, je remporterai la victoire. Déjà mon cœur, d'une voix plus puissante que celle du tonnerre, s'écrie : Crois, réjouis-toi.

Oui, je crois que, jusqu'à la fin de mes jours, le Dieu en qui j'ai mis ma confiance ne m'abandonnera jamais. En Lui j'espère, en Lui je me reposerai quand le dernier lien de mes affections sera rompu. Que je puisse seulement Le posséder, et je ne me trouverai jamais seul.

Seigneur, aie pitié de mes larmes, vois mes inquiétudes, — mon abattement. Souverain Consolateur, viens, apaise mes craintes. Oh! je suis si abandonné, si désolé! Soutiens-moi, mon Sauveur; calme la douleur qui me ronge; verse la joie et la paix dans mon cœur.

Pourtant, ô mon Père, que Ta volonté, et non la mienne, que Ta volonté seule soit faite et s'appesantisse sur moi. Comme Jésus supplicié, je m'avance vers Gethsémani; mais, ô mon Dieu, quand tout sera terminé, j'aurai gagné la glorieuse récompense.

LE MALADE.

Je supporterai en silence, sans murmurer ni me plaindre, les maux qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. Quoiqu'il me frappe, il m'aime encore; en proie à la maladie, je n'en suis pas moins l'enfant de Dieu, alors même que le monde sourit autour de moi. Fidèle à lui-même, Dieu ne change jamais; il est toujours sage, tout-puissant, miséricordieux.

(SAINT MATTHIEU XXV. 36.)

Parmi les malheurs nombreux qui peuvent assaillir l'humanité, la perte de la santé est l'un des plus cruels. Toutes les joies que la vie peut procurer ne sauraient surpasser les souffrances du malade. Donnez-lui tout et laissez-lui ses maux, il trouvera que la moitié du monde est perdue pour lui. Couchez-le sur une couche aussi molle que la soie, il n'en gémira pas moins sous l'angoisse de la douleur; et le sommeil s'éloignera de ses paupières, tandis que le

mendiant dénué de tout, mais jouissant de la santé, dort paisiblement sur la dure. Couvrez sa table de mets délicats, de boissons exquises, il repousse la main qui les lui présente, et porte envie au pauvre qui dévore avec appétit son morceau de pain sec. Entourez-le de la pompe des rois; que son siége soit un trône, sa béquille le sceptre puissant d'un des princes de la terre; il regarde d'un air dédaigneux le marbre, l'or et la pourpre, et il s'estimerait heureux s'il pouvait, fût-ce sous un toit de chaume, jouir de la santé du plus humble de ses sujets.

Voilà ce qui rend la vue d'un malade pénible pour tout le monde. Qui peut voir sans pitié et sans émotion les joues pâles, les yeux ternes, le corps amaigri de l'être qui souffre? A ce spectacle, le farouche guerrier lui-même contient son impitoyable fureur et épargne l'infortuné.

Le malade est un objet sacré pour tout Chrétien, et il doit l'être. Les plus légers même deviennent graves près du lit d'un malade.

Peut-être as-tu souffert toi-même, peut-être as-tu été jadis un objet de pitié; s'il en est ainsi, souviens-toi de tes jours de souffrance. Tu as subi alors de grandes et graves épreuves. Aujourd'hui viens en pensée au chevet d'un de tes semblables, accablé par la maladie, renouveler les réflexions et les résolutions que tu as prises alors.

Mais si tu n'as pas encore appris ce que c'est que de souffrir, l'heure où tu feras cette triste expérience peut sonner d'un moment à l'autre. Tiens-toi prêt, comme le sage, pour le temps de l'épreuve. Apprends à aimer les malades, à leur donner des soins affectueux, afin qu'à ton tour, lorsque le jour sera venu, tu sois traité avec le même respect et les mêmes égards.

La maladie n'est pas une condition inhérente à la vie humaine. Dans l'origine, l'homme fut créé parfait dans toutes ses parties. Des milliers d'hommes passent leur vie sans jamais avoir éprouvé le moindre dérangement dans leur organisation physique, l'approche même de la mort ne leur apporte aucune maladie. Ils meurent comme s'éteint une lampe dont la dernière goutte d'huile est consumée ; ils s'endorment tranquillement de lassitude, comme le moissonneur qui a fini sa journée.

Lorsque nous n'avons pas reçu en héritage de nos parents le germe d'une maladie, c'est généralement à notre imprudence, à notre irréflexion, que nous devons attribuer la perte du don le plus précieux de la vie, — la santé de notre corps, — la destruction partielle de l'instrument à l'aide duquel notre âme doit déployer son activité et se rendre utile.

Dans tous les cas, étudie la nature de ton corps, et conformes-y ton genre d'existence. Règle d'après

ses besoins ta nourriture, ta boisson, tes plaisirs, tes travaux. N'oublie jamais qu'une seule heure d'intempérance peut engendrer de longues années de souffrance; n'oublie jamais qu'un instant d'égarement coupable, dans les transports de la joie, suffit pour empoisonner la coupe de ton bonheur.

Le corps de l'homme n'est pas sa propriété inaliénable; c'est un prêt qu'il tient de la main de Dieu, et que nous devons restituer un jour, — c'est l'instrument sans lequel notre esprit serait incapable de remplir sa tâche sur la terre. Si l'homme mérite d'être puni lorsqu'il commet une faute, il le mérite assurément lorsqu'il pèche contre son propre corps; car il se ravit à lui-même le plaisir de la vie, et pour longtemps, peut-être pour toujours, la faculté de faire tout le bien qu'il pourrait faire autrement.

En négligeant notre santé, non-seulement nous nous rendons incapables de nous acquitter, comme nous le devons, de nos devoirs envers Dieu, notre patrie, nos concitoyens, les étrangers, et nos amis, mais encore, lors même qu'en apparence nous paraissons guéris, nous pouvons, en réalité avoir hâté l'heure de notre mort. C'est commettre un suicide, involontaire, il est vrai, que de manquer de modération, que de s'exposer inutilement, par une vanité téméraire, au danger, ou d'amollir son corps par des soins exagérés.

Ce n'est pas tout. Les germes de la maladie se transmettent souvent des parents aux enfants : les maux d'une génération se propagent ainsi à une postérité éloignée. Aie donc le soin le plus scrupuleux de la santé de ton corps, de peur qu'un jour tes enfants ne t'accusent de leurs souffrances, de peur qu'un moment de folie dans ton existence ne devienne une source de maux pour les enfants de tes enfants ! C'est ce que donne à entendre l'Écriture Sainte, en disant : Les fautes des parents sont punies jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

Approche-toi souvent par la pensée du chevet du malade : ce peut être pour toi une école de sagesse. Quand l'œil creux et la pâleur mortelle de l'infortuné qui souffre te font trembler, tu te raffermis dans la résolution d'éviter tout ce qui peut porter atteinte à ta santé.

Mais ne te préoccupe pas de toi seulement ; veille aussi à la santé de ton prochain. N'excite pas les autres à des plaisirs immodérés ; ne les entraîne pas à des excès qui peuvent engendrer des maladies. Quelle satisfaction sera-ce pour toi de les avoir dépouillés des charmes de la santé, d'avoir détruit en eux le bien le plus précieux de la vie ?

Néanmoins on voit bien des gens, ayant bon cœur du reste, sans préméditation, mais dans l'ivresse des plaisirs, pécher à cet égard. Leur exemple,

leurs discours excitent des personnes plus faibles qu'eux à se livrer à des excès. C'est en cherchant même à prodiguer à leurs amis les preuves de leur affection, que souvent ils leur versent le poison et deviennent en quelque sorte leurs meurtriers. La méchanceté, la cruauté de l'homme n'est pas aussi dangereuse que son imprudente légèreté.

Respecte, ô Chrétien, chez toi et chez les autres, le caractère divin de la santé! Accomplis envers les malades le pieux devoir de la charité !

Sois l'ami des malades, comme le fut Jésus, ce type sublime de ce que nous devrions être et de ce que nous ne pouvons pas être. Ne s'approchait-Il pas du lit des malades pour leur tendre une main secourable? N'appelait-Il pas à Lui avec amour les boiteux, les aveugles, les lépreux, et les paralytiques? N'était-Il pas le refuge de tous les malades et de tous les malheureux? Tous ceux qui souffraient ne vinrent-ils pas ou ne se firent-il pas porter vers Lui, lorsqu'ils apprirent la venue du Divin Sauveur de l'humanité souffrante? Toi qui te dis Chrétien, sois Chrétien réellement; — disciple de Jésus, sois ce que Jésus a été!

Ta main, il est vrai, ne peut faire de miracles; mais elle peut faire des actes de charité ! Ton bras ne peut remettre sur pied le malade dont la vie est condamnée, ni lui rendre la santé ; ton bras ne peut arrêter

la mort ; mais il peut servir d'appui au faible. Ta parole, il est vrai, ne peut dissiper tous les maux, mais elle peut donner des consolations, des conseils, du courage à celui qui ne goûte plus aucune des joies de la terre, parce la santé l'a abandonné.

« J'ai été malade et vous ne m'avez pas visité ! » dira Jésus à ceux qui auront été assez peu charitables pour laisser les malades sans soins et sans secours.

Soulage, plus particulièrement, l'étranger pauvre et malade ! Ceux qui sont dans leur pays reçoivent des secours de leurs familles affligées. Le riche ne manque pas de soins, car chacun s'empresse de le servir, et il a le moyen de se procurer tout ce qu'il lui faut, tout ce qui peut contribuer à alléger ses souffrances. Mais qui prendra soin du pauvre ? Pas même un mercenaire insensible peut-être. Qui soignera l'étranger qui souffre ? Hélas ! personne peut-être, tandis que ses frères et ses sœurs pensent à lui, les larmes aux yeux, au pays éloigné.

Tu désires souvent être mis à même de faire du bien. Sans doute tu penses avoir fait assez quand tu as fait charitablement l'aumône à l'indigent qui mendie dans la rue. Mais que cette aumône est peu de chose ! Dieu t'a donné plus, bien plus que cela ; et pourtant dans quel état de faiblesse et de dénûment n'étais-tu pas quand tu es entré dans le monde ? Fais

plus que de distribuer des aumônes. Rappelle-toi les paroles de Jésus, et qu'elles aient de l'écho dans ton cœur : « Ce que vous avez fait à l'égard du plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Va visiter la demeure de la pauvreté et de la misère, vois sur leur grabat le père que la faim dévore, et la mère qui se meurt d'épuisement et de douleur: ils n'ont personne pour leur donner des soins et des avis, ni médecin, ni médicaments; ils n'ont autour d'eux que des enfants en pleurs et effrayés; voilà ton poste d'honneur; voilà le champ où tu es appelé à semer le grain de l'éternité ; voilà le sentier qui doit te conduire à la gloire. Si Dieu t'a comblé des biens de ce monde, ou même ne t'en a accordé qu'une part modique, cherche les familles pauvres de ton voisinage ; informe-toi de la manière dont elles vivent; et si tu rencontres des malades, sois leur ange gardien !

Dans bien des cas l'aumône qu'on jette dans la rue à un mendiant de profession n'est rien de moins qu'un moyen d'encourager sa paresse, un aliment à son manque d'ordre et d'économie. Mais si tu pouvais voir de tes propres yeux l'intérieur de tant de pauvres taudis d'indigents, tes yeux pleureraient des larmes de sang; tu serais saisi d'effroi en découvrant une misère si hideuse à côté de ce palais où

s'étale le luxe le plus pompeux ; tu frémirais en pensant que, dans une ville chrétienne, il peut y avoir tant de souffrances non soulagées, tant de douleurs inconnues au milieu de tant de créatures adonnées aux plaisirs. De nos jours on ne voit pas toujours le pauvre Lazare, couvert d'ulcères, couché à la porte du riche, chercher à apaiser sa faim avec les miettes qui tombent de la table opulente; mais on le trouve dans la maison voisine, où nul n'entend ses soupirs que Dieu, qui est présent partout.

Si c'est en ton pouvoir, fonde des intitutions charitables pour venir en aide aux étrangers malades. C'était une des plus louables coutumes de nos ancêtres : quand ils étaient riches, ils employaient une partie de leurs richesses à créer de pieux et charitables établissements. Dieu leur avait prodigué le superflu, et ils lui en témoignaient leur reconnaissance en lui en rendant une portion dans leurs testaments. Leurs cœurs pieux, qui appelaient Dieu le Père de tous, étaient ouverts à l'amour de leurs frères malheureux, et lorsque l'époque était venue, les indigents avaient leur part dans leur héritage.

Dans plusieurs pays, cette coutume généreuse, vraiment chrétienne, ne s'observe que rarement; dans d'autres, elle est tombée complétement en désuétude. Nos ancêtres sont morts, et aujourd'hui encore des milliers de malades, soignés dans les éta-

blissements dus à leur charité, prient, dans l'effusion de leur reconnaissance, pour leurs bienfaiteurs inconnus qui dorment depuis longtemps dans la tombe. Les générations futures prieront-elles de même pour nous? Hélas! riches et grands de la terre, les enfants de vos enfants regarderont d'un œil indifférent les mausolées de marbre que vous avez fait élever pour vous-mêmes. La frivole vanité qui vous fait rechercher le faste et la pompe jusque dans le tombeau leur arrachera un sourire dédaigneux. Une seule larme versée par la reconnaissance d'un pauvre malade, soulagé dans un établissement qui perpétue votre charité, même après votre mort, eût été plus précieuse que les pleurs mensongers simulés par le ciseau de l'artiste sur le visage de la statue de marbre qui orne votre sarcophage. Ces pleurs disparaîtront, tomberont en poussière avec la pierre dans laquelle ils sont taillés: la larme du pauvre, Dieu en tient compte dans le ciel.

Revenons à la bonne vieille coutume de nos pères; sur notre lit de souffrance souvenons-nous de ces malades indigents qui n'ont personne pour leur donner les soins qu'on nous prodigue; et concourons à adoucir leurs maux, même après que Dieu a mis fin aux nôtres.

Respecte, partout où elles frappent tes yeux, les

souffrances de ton frère malade. Si tu n'étais pas son ami auparavant, deviens-le alors qu'il souffre, et même, si tu as été son ennemi, va te réconcilier avec lui. S'il t'a offensé, va lui pardonner, afin qu'il se sépare de toi, et quitte la vie l'esprit content. Si tu lui as fourni quelque légitime sujet d'irritation, va implorer son pardon. Que personne n'emporte dans la tombe de ressentiment contre toi, et que dans l'éternité aucune âme ne se lève pour t'accuser!

Tôt ou tard tu peux être toi-même cloué sur un lit de souffrance. Alors nul baume, nul remède, ne sera aussi efficace pour calmer tes douleurs que la pensée qu'aucun de tes semblables n'a de grief contre toi, que plus d'un cœur aimant te suivra de ses soupirs et de ses regrets dans l'éternité, mais que pas une voix ne s'élèvera pour te maudire!

A l'heure de la souffrance, rends témoignage à ta foi Chrétienne par ta patience, par ta pieuse résignation à la volonté de ton Créateur, qui t'a toujours guidé, et ne cessera de te guider dans l'avenir comme par le passé. Manifeste ta foi en la Providence de Dieu par une confiance tranquille, une assurance calme, une courageuse abnégation. Ne désire pas ta dissolution, mais ne crains pas non plus le sommeil tranquille du trépas. Des millions d'hommes sont morts avant toi: des millions d'hommes mourront

après toi ; telle est la loi Divine qui régit l'univers ; et c'est pour le bonheur du monde. Toi-même tu es mort déjà bien souvent. Toutes les fois que tu t'es endormi tu as goûté de la mort, car elle n'est que le dernier sommeil. Ce n'est pas toi qui t'endors, ce n'est que ton corps. Ton âme ne dort pas, elle veille avec Dieu, elle vit près de Lui, elle s'élance vers des sphères plus fortunées, et elle rit de ses terreurs passées.

Suppose que ta maladie n'est pas mortelle, et que tu doives en guérir. Est-ce donc un si grand bonheur ? Tu ne t'éloignes du tombeau qui s'ouvrait que pour en approcher de nouveau quelques années plus tard. Ton rêve terrestre sera prolongé de quelques instants, et ton entrée dans la gloire du monde meilleur qui t'attend, selon la promesse de Jésus, sera différée de quelques jours.

Même sur ton lit de souffrance, ne cesse pas tes œuvres de charité ; même sur ton lit de souffrance, fais du bien sans relâche. Si tu as négligé d'en faire quand tu étais en bonne santé, fais-en maintenant qu'il en est temps encore. Qu'aucun jour de ta vie ne se passe sans un acte de charité Chrétienne : le souvenir de tes bonnes actions fera ton bonheur dans la mort.

Mais, malade ou plein de santé, le Chrétien est en tout temps prêt à échanger les biens temporels

pour ceux de l'éternité. Ce n'est pas que la pensée de la mort doive constamment absorber son esprit : non, ce serait de la folie que de gâter par de tristes idées les nombreux biens dont nous comble ici-bas la main généreuse et bienfaisante de Dieu; mais vis comme si tu devais être enlevé de ce monde tout à coup et à l'improviste. Prépare ton âme, afin qu'elle soit prête au départ à chaque instant; mets ta maison en ordre, afin que lorsque la maladie et la mort viendront te surprendre, tu te trouves avoir rempli tous tes devoirs envers ceux qui dépendent de toi. Mets ta maison en ordre. Apporte en tout temps tant de soin et d'exactitude à tes affaires, que tes parents, quand ils te perdront, n'aient pas à déplorer une double perte,—à supporter une double épreuve. Pendant que tu jouis de la santé, tu pourvois avec une tendre sollicitude aux besoins de ta famille; mais réfléchis un instant : aurait-elle les mêmes ressources si, aujourd'hui même, un accident malencontreux venait subitement vous séparer, et si, demain, privée de ton appui, elle n'avait plus que ses yeux pour pleurer! Ne te flatte pas de l'espérance qu'une longue et lente maladie te laissera le temps de régler tes affaires domestiques. Ne vois-tu pas chaque semaine des hommes moissonnés à la fleur de l'âge? N'en vois-tu pas d'autres qu'une maladie prolongée a rendus tout à fait incapables de s'occuper d'aucune

affaire sérieuse et chez qui elle en a même étouffé le désir ?

On montre qu'on est vraiment Chrétien en se tenant toujours prêt, toujours dispos dans toutes ses relations, soit comme habitant de la terre, soit comme appelé du royaume éternel. Le vrai Chrétien traverse la vie avec joie et sérénité, car il est à toute heure préparé à rendre ses comptes, en ce monde et dans l'autre.

Puissé-je lui ressembler, ô mon Dieu et mon Père ! Le Chrétien accompli est le plus grand des hommes ici-bas : il envisage avec le même calme le passé et l'avenir ; l'un et l'autre lui présentent une égale perspective de bonheur. C'est un véritable héros ; car, tandis qu'il savoure avec reconnaissance les plaisirs de la vie dont tu l'as comblé, ô Père Tout-Puissant, son esprit habite déjà par anticipation les régions de l'éternité. Il est au-dessus de tous les événements, car aucun ne saurait le surprendre ; il est plus grand que le sort qui peut l'atteindre, car, plein de confiance en toi, ô mon Dieu, son esprit plane au-dessus des choses de la terre.

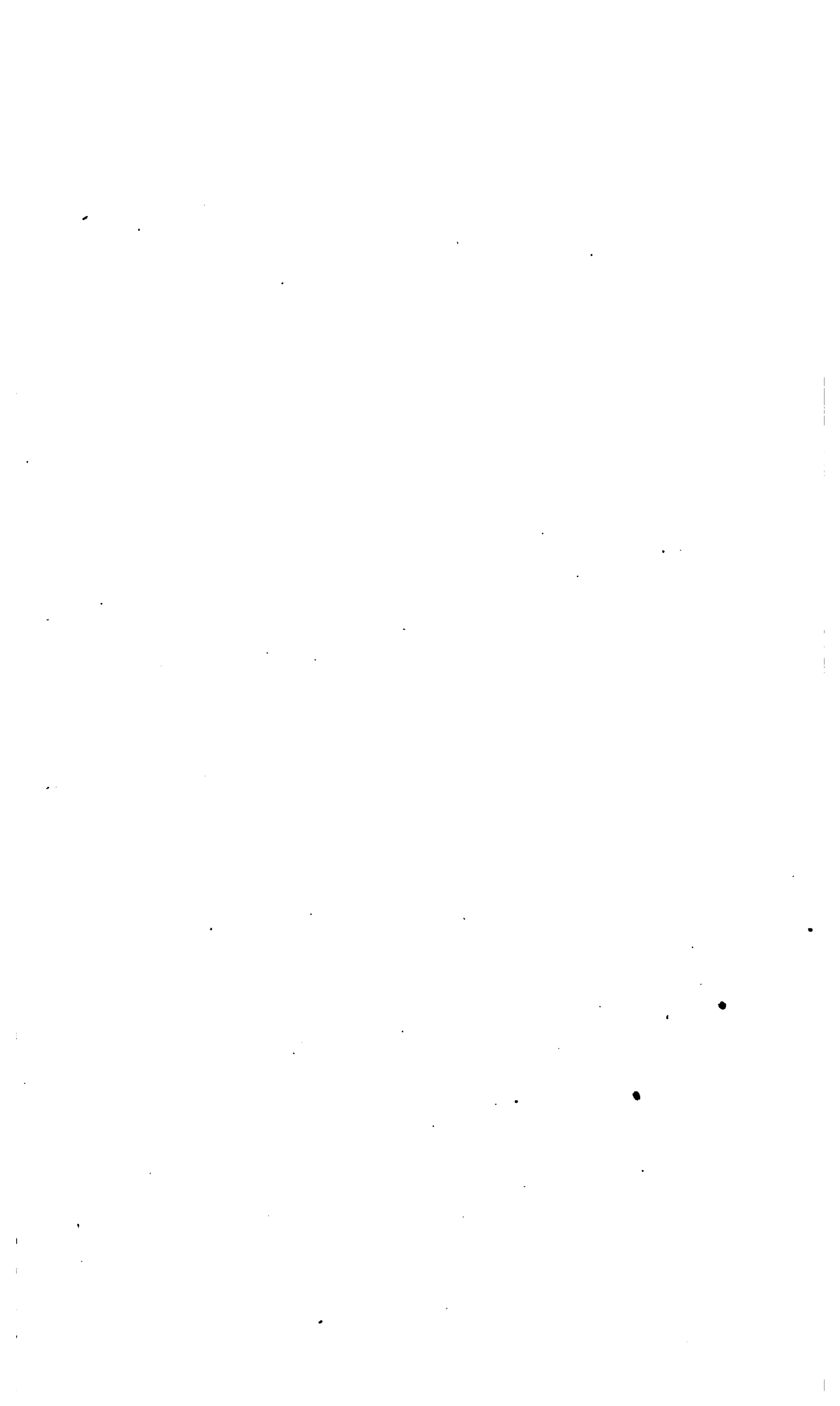
Puissé-je devenir comme lui ! puisse ma mort enseigner aux autres comment il faut vivre ; et puisse ma vie leur enseigner à mourir avec joie ! Ainsi vécut, ainsi est mort mon Sauveur, Celui qui m'a conquis ma félicité céleste, Jésus, mon Divin

Maître. Il a été l'ami fidèle des malades, leur conseiler, leur consolateur. Je veux l'imiter autant que mes faibles facultés me le permettront.

Oui, mon Père! sois mon soutien, mon consolateur dans la peine et le chagrin; — fais que la maladie elle-même pour moi se change en bien; attire mon cœur, — tous les cœurs tristes qui saignent, au plus fort de leurs angoisses, au moment où ils ont besoin de soulagement, vers Ton amour — et à Toi.

Jésus! mon cœur T'implore. — Oh! viens à mon secours, car Tu es Celui qui guérit. Tu sais adoucir le mal le plus cruel; Tu tournes nos maladies mêmes en bénédiction. — Tu es notre refuge dans la détresse, et Ta vue tarit toujours nos larmes.

Je Te conserverai ma confiance et ma foi. Oh! que jamais mon amour pour Toi ne se refroidisse, que je souffre ou que je jouisse de la santé, quel que soit mon sort. Aucune douleur ne peut ébranler mon esprit; je me réjouis de souffrir pour l'amour de Toi. Mon cœur reconnaissant Te remercie des épreuves auxquelles Tu me soumets.



UN AVANT-GOUT DU CIEL.

PREMIÈRE PARTIE.

Que tout ce qui respire loue le Seigneur! — L'écho harmonieux éveille dans notre esprit une profonde dévotion, et une joie sainte et sans mélange.

Goûtez-Le, éprouvez-Le, voyez combien Il est bon. La vérité, la compassion, le tendre amour, tels sont Ses attributs. Son règne est éternel, Il domine sur nous et sur tout ce qui nous entoure, et Sa miséricorde est inépuisable.

Que tout ce qui sait aimer aime le Seigneur, Il siége sur son trône, adoré par tous les saints, par les séraphins et les chérubins, par tous les habitants des cieux. Le plus heureux est celui qui L'aime le plus.

Comme les anges qui jouissent de la béatitude dans le céleste séjour, que nos âmes aient soif d'un amour constant pour Celui qui nous a créés, et qui nous soutient de Sa bienfaisante volonté.

Salut au Très-Haut! nous L'aimons à jamais. La poussière aime son Consolateur, — elle met en Lui sa confiance. Il satisfera toutes ses vives aspirations, tous ses désirs. — Il séchera lui-même ses larmes.

(SAINT MATTHIEU V. 8.)

Je sortirai de la fange de ce monde, je m'élèverai au-dessus des orages de cette vie, et je prendrai

possession des choses sublimes qui procurent la paix durable de l'esprit, une félicité inaltérable. Que me fait le tumulte bruyant du monde, au milieu duquel je n'éprouve jamais une satisfaction parfaite; où toute lumière a son ombre, où toute joie est accompagnée de tristesse? Puis-je y vivre entièrement pour moi-même, m'y posséder complètement? Non, j'y suis victime de toute espèce de maux, en butte à mille perturbations, aux soucis, aux vains désirs, aux déceptions, aux événements sinistres, aux plaisirs promptement suivis de lassitude et de dégoût. Je ne me sens jamais moins dans la solitude qu'à ces heures où, seul, plongé dans une muette méditation, j'élève mon âme jusqu'à Toi, Souverain Maître de toutes les destinées. J'ai pitié de ceux qui n'ont jamais goûté de semblables ravissements; heureusement le nombre en est peu considérable, car pour l'homme du monde même le plus frivole il finit par venir une heure — peut-être sonne-t-elle plus tôt pour lui que pour les autres — où le plaisir lui pèse, où la société est pour lui un fardeau, ou du moins ne lui procure plus qu'une bien faible jouissance, où il soupire après quelque chose d'inconnu, où, en réfléchissant à l'indignité de l'existence insignifiante qu'il mène, il commence à avoir le pressentiment et la soif ardente d'une vie meilleure.

Cependant il ne parvient pas à s'amender. Il lui semble incroyable, en effet, que ce soit au sein de la plus haute sagesse, dans la sainteté de la religion, qu'il lui faille chercher le souverain bien auquel il aspire. La religion, telle qu'il la comprend, lui inspire trop peu de respect. Ce n'est pour lui qu'un mélange confus de phrases, de préceptes vagues et décousus, restés dans sa mémoire depuis son enfance, mais sur lesquels il n'a jamais médité, ou qu'il n'a jamais fait le moindre effort pour coordonner. Il s'étonne que l'on s'accorde à y trouver des sujets d'une si haute importance ; il prend cela pour de l'affectation, et pareille folie le fait sourire de pitié ; puis, le cœur défaillant, il reprend son ancien genre de vie, ses amusements accoutumés, qui ne tardent pas à l'abreuver d'un nouveau dégoût, à le convaincre encore une fois qu'il n'y a aucune joie dans une pareille existence.

Sous un certain rapport, il a raison : les fragments sans liaison de phrases bibliques, appris par cœur dans l'enfance, qu'il appelle sa religion, et qu'il bannit de sa pensée aussitôt après la clôture du service divin (auquel il assiste simplement parce que c'est l'habitude générale), composent, il est vrai, une piètre religion, qui n'a aucune affinité avec la religion que le Messie nous a révélée. La religion de Jésus n'est pas une affaire de mémoire ni de rou-

tine, mais une puissance Divine qui vivifie l'âme humaine.

C'est pourtant de cette manière que des milliers de gens passent leur vie, poursuivant leur métier, leur art, leur commerce, leurs études; se laissant, en temps de paix comme en temps de guerre, dévorer par des plaisirs éphémères et des douleurs sans fin. Ils font du hasard l'arbitre de leur bonheur, de leur tranquillité; ils s'imaginent qu'il leur est après tout impossible de rien faire pour obtenir le contentement d'eux-mêmes, ignorant complétement qu'il dépend de l'homme de se procurer un bonheur durable et de savourer, même sur cette terre, un avant-goût du Ciel. Ils finissent par apprendre à mépriser tous les plaisirs, et quelquefois par devenir des mécontents, des misanthropes que rien ne peut satisfaire, — par être dégoûtés de la vie, parce qu'ils n'ont pas su en découvrir la véritable jouissance.

Il y en a d'autres plus sages, qui, fortifiés par la religion, ou animés et exaltés par de plus nobles sentiments, ne nient pas la valeur de cette vie terrestre, mais ils déplorent la nature périssable de tous les plaisirs. Beaucoup disent : « Moi aussi, il fut un temps où j'étais parfaitement heureux, j'avais un avant-goût du Ciel. Je nageais dans les délices. Mais — avec quelle rapidité mon rêve s'est éva-

noui ! Oui, ce n'était qu'un rêve qui est bien loin maintenant, dissipé comme une ombre légère dans les nuages du passé : bientôt il ne m'en restera même plus le souvenir. Alors je poursuivrai mon chemin à travers la morne monotonie de la vie, comme dans la solitude d'un désert. »

Que chacun de nous jette un regard en arrière sur les jours écoulés ; qu'il réfléchisse, et se demande : « Quel a été le temps le plus heureux de ma vie? Quels en ont été les moments les plus doux? »

Beaucoup se rappelleront l'innocence et les jeux de l'enfance, cet âge où la vie est colorée des teintes rosées de l'aurore. Alors la plus simple bagatelle nous paraissait un trésor, une fleur avait pour nous la valeur d'un bijou, une promenade faisait notre bonheur; chaque chose avait à nos yeux une plus haute signification ; notre âme ravie semblait s'identifier même avec les objets inanimés qui nous entouraient, et nous entrions en conversation, en commerce d'amitié avec des choses qui ne pouvaient nous rendre notre affection. Nous glissions avec une heureuse insouciance sur les épines semées sur notre chemin, et les meurtrissures qu'elles nous faisaient étaient oubliées aussitôt qu'était séchée la larme arrachée à nos yeux par la douleur. Oh ! quels brillants horizons nous déroulait l'avenir ! Quelles belles

espérances ne formait-on pas sur nous, et ne concevions-nous pas nous-mêmes sur ce que nous ferions plus tard! « Oui, c'était le plus beau temps de ma vie ! » s'écrieront plusieurs de nous.

Je le crois. Cependant, à considérer les choses de plus près, il me semble que chaque âge a ses joies, et que Dieu les a départies ainsi pour notre plaisir. Il ne saurait être dans notre destinée de rester toujours enfants; — qui de nous, en effet, voudrait qu'il en fût ainsi? Qui désirerait recommencer ce rêve du passé, duquel nous voyons chaque enfant aspirer si ardemment à sortir pour pouvoir prendre part aux plaisirs d'un âge plus avancé? Il serait triste que la vie ne renfermât pas une félicité plus élevée que celle de l'enfance, car celle-là ne revient jamais. Il me semble que le souverain bonheur ne devrait être que celui que l'homme d'une volonté ferme peut renouveler à n'importe quelle époque de sa vie.

Mais examinons de plus près ce qui constituait le bonheur de notre enfance. Étaient-ce les objets extérieurs dont nous étions environnés? la richesse, le luxe, les honneurs? Oh! non ! Assis sur un tas de sable, nous nous trouvions plus riches qu'un roi, avec quelques planches nous nous bâtissions des palais; une petite image nous enivrait de joie. Pourquoi? Assurément ces plaisirs prenaient leur

source *en* nous, et non dans le monde extérieur. Nous nous *contentions* de ce que nous avions, et comme l'abeille nous butinions le miel même sur la plus humble des fleurs. Sans souci du lendemain, nous nous figurions que chaque jour possédait ses joies, et nous ne songions qu'au présent. Avions-nous des vêtements et une nourriture suffisante, nous n'en demandions pas davantage. Nous avions le cœur léger, et bien qu'ayant éprouvé alors dans une petite sphère, comme nous l'avons éprouvé depuis dans une plus grande, que la vie était pleine de désagréments, de larmes, et de craintes, nous ne nous appesantissions jamais longtemps sur la cause de nos chagrins ; au contraire, notre bonheur était rehaussé par la pensée d'avoir échappé à quelque sujet de terreur, notre joie était doublée au sortir d'un état de souffrance. C'est pourquoi nous nous plaignions rarement. Nous étions gais parce que nous ne prévoyions pas le mal, *parce que nous avions le cœur pur et la conscience libre.* Rappelons-nous quels furent les moments les plus amers de notre enfance ! Ce furent ceux où nous fîmes mal pour la première fois : craignant d'être découverts, nous attendions, en tremblant, le châtiment qui nous était réservé ; mais cette crainte même nous servait de correction. Nous avons résisté au péché lorsqu'il est venu ensuite nous tenter de nouveau. Le châtiment subi,

la faute expiée, nous reprenions notre enjouement habituel.

Hélas! pourquoi avons-nous oublié la sagesse de notre jeunesse? Pourquoi, en vieillissant, sommes-nous devenus plus insensés que nous ne l'étions dans l'enfance? Pourquoi nous plaisons-nous à nous tromper nous-mêmes d'une façon impardonnable? Pourquoi, au lieu de chercher notre bonheur et notre bien-être *en nous-mêmes*, l'attendons-nous de circonstances qui sont hors de notre portée, et qui, en définitive, ne prennent, par rapport à nous, que le caractère dont nous les revêtons nous-mêmes?

Pourquoi nous obstiner follement à fixer nos pensées sur ce qui est désagréable plutôt que sur ce qui peut nous procurer d'innocentes jouissances? Pourquoi notre cœur n'est-il plus aussi facile à satisfaire qu'à cet âge heureux où un rien nous causait du plaisir? Pourquoi ne trouvons-nous pas notre position assez élevée, notre revenu suffisant, nos vêtements, nos meubles assez splendides, quoique nous habitions aujourd'hui une maison bien plus riche que l'humble chaumière dont nous nous contentions autrefois? Pourquoi sommes-nous perpétuellement troublés par une inquiétude secrète et incessante, par un remords qui ne nous laisse pas un instant de repos? Pourquoi ne goûtons-nous jamais un plaisir sans savoir que le fiel est au fond de la coupe?

Parce que nous avons dépouillé la sagesse, apanage de l'enfance! Ni le monde, ni les gens qui nous entourent n'ont changé ; c'est nous qui avons changé. Nous nous sommes menti à nous-mêmes, et nous nous sommes attachés à des objets étrangers, comme s'ils pouvaient nous rendre le bonheur que nous avons perdu ; nous avons beau nous acharner à présent avec une opiniâtreté aveugle, jamais nous ne retrouvons la félicité des premiers jours. Ce n'est pas un ange déchu, c'est notre vanité, notre ambition, notre convoitise, notre dissipation, notre orgueil, notre astuce, notre envie, notre haine, qui nous a chassés du paradis de la jeunesse. — « A moins que vous ne deveniez comme les petits enfants, » dit Jésus-Christ, le Sage des sages, « vous ne pouvez entrer dans le royaume des Cieux ! »

Si donc tu crois que ton enfance a été le plus heureux temps de ta vie, n'oublie pas pourquoi il en a été ainsi. Il dépend de toi d'étendre aux autres époques de ta vie la joie céleste de tes premières années. Redeviens ce que tu étais dans ton bas âge : simple, pieux, indulgent, aimant, content de peu, et tu savoureras de nouveau l'avant-goût du Ciel quc tu avais autrefois. Alors tu comprendras Jésus, le Sage des sages, dont tu as sans doute lu souvent les paroles, mais sans en comprendre entièrement la profondeur.

Il y a, toutefois, un grand nombre de personnes dont l'enfance a été troublée par des maladies, par les mauvais traitements d'un beau-père ou d'une marâtre, par d'autres malheurs encore, et qui ne peuvent par conséquent regarder cet âge comme le plus heureux temps de leur existence. Mais si tu dois être rangé parmi ces infortunés, dis-nous quelle a été la période la plus agréable d'une autre fraction de ta vie. Ç'a été sans doute celle où ton cœur s'est ouvert pour la première fois à l'amour, où, maître de tes actions, tu as marché pour la première fois d'un pas libre dans le monde. Tu te rappelles encore ces heures de douce rêverie, tes espérances, tes aspirations. Sous l'influence des sentiments ineffables qui agitaient alors ton cœur, le ciel et la terre avaient plus d'éclat à tes yeux; chacune de tes pensées était consacrée à l'être aimé; tout ce qui s'y rattachait prenait une plus grande valeur dans ton esprit. Il suffisait d'un regard pour te rendre heureux; pour toi le présent le plus modeste était plus précieux qu'une couronne; tu n'aurais pas changé pour le joyau du plus grand prix la première fleur que tu reçus de la main de ta bien-aimée. Tu étais revenu une seconde fois dans le ciel de ton enfance, mais animé de nouveaux sentiments, d'un nouvel esprit. Tout te paraissait entouré d'une Divine auréole, et l'être cher à ton cœur paré des

plus nobles vertus ! Que de fois, dans ton humilité, ne t'es-tu pas considéré comme indigne de l'amour qu'on te prodiguait ! Quelle ardeur ne mettais-tu pas à t'efforcer de devenir meilleur et de plaire en possédant les plus belles qualités ! Quelle source de félicité et de consolation ne trouvais-tu pas souvent dans ta tristesse et même dans tes souffrances ! De quelles sublimes résolutions ton âme n'était-elle pas capable à cette époque ! Comme le vice, comme toute pensée et toute action impures faisaient alors rougir ton front !

« Moi aussi, » s'écrient bien des gens dans la mémoire desquels se réveille le souvenir de ces jours passés, « moi aussi j'ai été autrefois dans le paradis ! J'ai nagé dans le bonheur ! Et pourtant ce n'était qu'une folle illusion, le mensonge d'une imagination en délire. Trop tôt, hélas ! mon rêve a cessé, et, redevenu plus calme, je me suis aperçu que les nombreuses perfections que j'attribuais à l'objet aimé n'étaient qu'imaginaires ou n'existaient qu'à un très-faible degré. »

Oui, voilà ce que tu as éprouvé ; néanmoins, ces jours comptent parmi les plus heureux de ton existence terrestre. Où la félicité qui remplissait ton cœur avait-elle donc sa source ? Ce n'était pas dans le monde *extérieur*, — car tu viens d'avouer ton erreur ; non, l'être céleste que tu aimais vivait en

toi, et tu avais transporté son image dans le monde extérieur. Tu aimais la perfection, la noblesse du devoir, le charme de la bonté, la grandeur de la vérité, — et non la perfidie, la vanité, la richesse, le rang. Tu aimais, et ton amour embellissait jusqu'aux défauts de l'être auquel il s'était donné.

Le premier éveil de l'amour n'est qu'une renaissance de l'innocence et du respect pour l'élément Divin de la nature de l'homme. Et cet élément Divin, objet de ton hommage, tu le renfermais en toi-même, et maintenant tu le qualifies d'illusion, parce que tu n'as pu trouver hors de toi cet idéal de toutes les perfections que tu avais rêvé.

Pourquoi n'as-tu jamais depuis goûté un bonheur égal? Pourquoi as-tu rejeté avec l'illusion le bienheureux amour des choses Divines et de la Perfection? Pourquoi n'as-tu pas cherché l'idéal au dedans de toi, puisque tu ne pouvais le trouver ailleurs? Pourquoi n'as-tu pas fait tous tes efforts pour acquérir cette rare perfection, ce charme de la bonté, cette grandeur de la vérité, dont l'idée te causait un si grand ravissement? Pourquoi as-tu cessé de t'améliorer, de te parer de nobles qualités, comme tu avais cherché à le faire auparavant pour plaire à ta bien-aimée? Pourquoi n'évites-tu plus aujourd'hui, comme tu le faisais autrefois, l'impureté, le vice, les mauvaises passions? Si tu avais continué de

le faire, tu nagerais encore dans la félicité, car le monde te rendrait hommage, et l'approbation de Dieu t'élèverait au-dessus de tous les maux de la terre. O homme dégénéré! si tu étais resté fidèle à l'idéal de perfection que tu avais conçu dans ta jeunesse, tu aurais encore aujourd'hui un avant-goût du Ciel!

Mais tu as été infidèle à toi-même, à la noble nature qui vit en toi. Tu n'as pas trouvé chez autrui toutes les perfections que tu adorais, et par conséquent tu t'es oublié, tu es devenu aussi abject, aussi mauvais, peut-être même pire que les autres hommes; c'est à cela que tu dois que ton Ciel a fui loin de toi.

O Seigneur, mon Dieu, Créateur de la félicité céleste que l'on goûte sur la terre, moi aussi, j'ai autrefois nagé dans les délices; moi aussi, j'ai autrefois eu l'avant-goût des choses du Ciel. Ah! ta bonté inépuisable accorde encore aujourd'hui un paradis à chaque âme terrestre, comme autrefois tu en donnas un au premier homme, créé à Ton image. Il dépend de chacun de nous de le conserver, et nous le conservons tant que nous gardons pur notre cœur, tant que nous ne profanons pas l'élément divin de notre nature. Mais la soif impure d'un bonheur étranger nous fait sortir de notre Éden, et nous ne Te voyons plus. Comme la brute, nous dévorons des yeux les

biens de ce monde périssable, au lieu d'élever nos regards vers le Ciel, ainsi qu'il convient à des créatures formées à Ton image.

Une seconde fois le chemin du paradis perdu nous a été rouvert par Toi, ô Divin Sauveur et Maître ! qui a pris pitié du monde, par Toi et par Ton verbe ! Pourquoi fermons-nous l'oreille à Ta voix ? Le plus grand désir de tous les hommes, c'est d'être parfaitement heureux : dans l'enfance, dans la jeunesse, le pouvoir magique de la vertu nous donne un avant-goût de la béatitude céleste ; — pourquoi, ô Jésus, ne comprenons-nous pas le véritable sens de la sagesse de tes paroles, quand tu nous dis : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

UN AVANT-GOUT DU CIEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Si je mets ma confiance en Dieu seul, si je sens qu'Il est mon seul bien, si mon cœur Lui reste fidèle jusqu'à l'heure de ma mort, je ne connaîtrai plus la souffrance, je ne sentirai plus qu'amour, dévotion, et ravissement.

Si mon âme est bénie en Lui, j'abandonne volontiers tous les autres biens; plein de foi, je veux poursuivre mon pélerinage, je ne veux me fier qu'à mon Dieu. Je ne redoute aucun des troubles, des orages de la terre, tant que je puis me reposer sur Lui.

Où je puis jouir de la vue de Dieu, là seulement est ma patrie; tous les biens qu'il m'envoie de ce céleste séjour sont autant de gages qui prouvent mes droits à y prendre place. C'est là que, renaissant à une vie nouvelle, à une seconde jeunesse, je retrouverai les parents et les amis que je pleure en vain depuis si longtemps.

—

(ROMAINS V, 3.)

—

Oui, je le sais, je le crois, je le sens, je le vois dans tous les événements de ma vie, dans les desti-

nées diverses de mes semblables, dans toutes les merveilles de la nature, — ce temple éternel et sublime de la Divinité, — que le Père des hommes, qui est tout amour, nous a créés, tous tant que nous sommes, enfants de la terre, pour le parfait bonheur, et que nous pouvons ici-bas avoir un avant-goût de la béatitude céleste ; mais que nos plaisirs, comme nos maux, ont leur source dans notre sein, qu'ils proviennent de nos vertus ou de nos vices.

De quel bonheur inexprimable doit jouir l'homme qui n'a rien à se reprocher dans aucune de ses relations sociales ; qui ne laisse troubler son esprit par aucune espèce de soins ou de soucis ; qui ne commet point d'excès ; qui sait maîtriser sa colère, et mettre de justes bornes à son affection ! Son âme est l'asile d'un calme auguste dont les hommes ordinaires peuvent à peine se faire une idée, — de ce calme qui est la véritable paix divine.

Avez-vous jamais passé une belle matinée de printemps au milieu des charmes de la nature renaissante ? Vous vous promeniez seul à l'ombre des paisibles bocages, dont les rayons dorés du soleil éclairaient la tendre verdure ; la douce haleine de l'aurore agitait les herbes de la prairie ; les innombrables fleurs semblaient trembler sur leurs tiges ; les gouttes de la rosée étincelaient comme des

larmes de joie versées par le ciel, ému de la sainteté et de la bonté du Créateur ; l'écho répétait le murmure solennel de la cascade qui se précipitait avec fracas de la cime du rocher, de la rivière qui coulait paisiblement dans son lit, et de la forêt dont le vent balançait les arbres sur la colline ; au-dessus de votre tête et à vos pieds, l'air retentissait du chant merveilleux des oiseaux et du bourdonnement des insectes ; — oh ! que ressentiez-vous en ce moment ? N'éprouviez-vous pas un ravissement inexprimable ? Vous respiriez à pleins poumons, votre corps semblait plus éthéré ; vous auriez voulu joindre vos accents à ceux qui remplissaient les airs, mêler vos larmes à celles tombées du ciel ; vous auriez voulu avoir des ailes pour vous élancer à travers l'empyrée, vous enfoncer dans les vertes solitudes des forêts, ou vous perdre dans la brume bleuâtre qui voilait à vos yeux un horizon lointain et inconnu. Vous auriez voulu embrasser le monde entier dans votre amour.

Vous êtes-vous jamais couché sur le sommet d'une montagne, d'où votre vue pouvait contempler un vaste paysage qui se déroulait à vos pieds avec ses champs et ses chaumières dans le calme et le silence ? Une tranquillité parfaite régnait aussi dans votre cœur. Vous oubliiez tout le tracas des affaires domestiques ; aucun chagrin ne pesait sur votre

esprit, aucun souvenir pénible ne gâtait la salutaire sérénité de votre cœur, aucune passion n'osait venir troubler la paix de votre âme, et une voix intérieure vous disait : « Oh! que je serais heureux si je pouvais demeurer toujours dans cet état! » Ce que vous ressentiez était un avant-goût passager du ciel, tel qu'il en est quelquefois accordé même à des esprits inquiets, passionnés, afin qu'ils se recueillent et réfléchissent sérieusement au moyen de rendre durables ce calme et cette félicité. Ce que vous ressentiez alors, c'était la paix de Dieu, que les hommes vertueux et sages, les vrais disciples du Christ, goûtent même au milieu des plus grandes tribulations, au-dessus desquelles elle les élève. Dans les moments dont nous venons de parler vous étiez heureux, parce que vous saviez vous oublier vous-même, parce que vous étiez exempt des désirs mondains qui ont repris possession de vous, une fois rentré dans votre demeure. Mais malheur à celui qui, pour jouir entièrement de la vie, doit s'oublier lui-même! C'est une preuve que son cœur est bourrelé par le remords de bien des fautes, ou qu'il est oppressé par des désirs non satisfaits, les déboires qu'il s'est attirés par sa vanité, sa frivolité, sa convoitise, ou d'autres passions impures; ou que la sagesse n'est la règle ni de ses actions ni de ses jouissances; mais qu'il se laisse dévorer par mille inquiétudes vaines

et mesquines, et se crée des chagrins dont il finira par reconnaître l'inanité.

Le vrai disciple de Jésus n'a jamais besoin de s'oublier pour trouver la sérénité intérieure de l'âme. Au contraire, c'est quand il descend en lui-même et sonde ses rapports avec le Père de toute vie, qu'il se sent le plus heureux. Le présent peut avoir ses orages, mais l'avenir n'en paraît que plus riant et plus brillant à ses yeux. Il vit en Dieu, et Dieu vit en lui. Qu'il soit dans la grandeur ou dans une humble position, dans la richesse ou dans la pauvreté; que le monde lui prodigue ses louanges ou l'accable de sa réprobation, cela lui est indifférent; car la source de son bonheur ne se trouve point dans le monde extérieur, mais au dedans de lui-même. Et il vit en Dieu, et Dieu vit en lui. Et « bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu; » ils le voient même déjà sur cette terre, où ils ont un avant-goût de la béatitude Céleste.

Presque tous les âges de la vie humaine ont leurs instants divins, pendant lesquels le mortel se sent en quelque sorte élevé involontairement au-dessus de lui-même. La véritable source du bonheur ne consiste ni dans ce que nous possédons ou gagnons, ni dans le boire ou le manger, ni dans le luxe des vêtements, ni dans l'opinion que les hommes ont de nous, mais dans la pureté du cœur.

As-tu vu l'innocence persécutée échapper à ses bourreaux? as-tu vu un homme de bien et de mérite, longtemps méconnu et calomnié, triompher des accusations de ses ennemis, et recevoir les témoignages d'estime du monde revenu de son injustice? ou as-tu lu quelque histoire de ce genre? Te rappelles-tu l'émotion dont cette réhabilitation de l'innocence opprimée a fait battre ton cœur; la joie sereine qui s'est emparée de toi, comme s'il se fût agi de ta propre justification; les larmes de muette satisfaction que te fit répandre le bonheur de la vertu enfin récompensée? Tu as alors partagé avec celui dont l'innocence était reconnue un avant-goût du Ciel. La joie que tu éprouvais avait sa source dans les sentiments vertueux dont tu étais doué toi-même. C'étaient les germes du vrai bonheur qui s'agitaient au dedans de toi; c'était la source de ta félicité éternelle qui commençait à jaillir. Hélas! pourquoi en as-tu arrêté le cours, en l'obstruant, en y jetant la fange des désirs impurs et des basses inquiétudes? Pourquoi n'avoir pas fait tous tes efforts pour résister désormais aux vils penchants, et n'avoir pas pris la résolution de rester tel que tu étais dans ces courts moments d'émotion, de conserver cette dignité, cette élévation de sentiments?

L'enfance a son Éden. L'adolescence a ses heures de Paradis. Dans les autres âges, l'homme voit de

temps en temps un rayon de lumière, échappé à un monde meilleur, éclairer le sentier de sa vie et la poussière au milieu de laquelle il se meut. Ce rayon, c'est un avant-goût du Ciel, comme la Providence en envoie parfois aux pauvres mortels pour les stimuler à rechercher ce qui peut seul rendre durable une pareille félicité.

As-tu idée des sentiments qui animent une mère à la vue de son enfant qui lui sourit, dont la fraîcheur a l'éclat de la beauté et de la grâce? Dans le transport d'un saint et muet attendrissement, elle se penche sur cet ange de sa vie, dont elle semble, dans ses baisers, aspirer l'âme pure vers la sienne? As-tu l'idée du bonheur d'un père, la première fois qu'il contemple le nouveau-né qui lui doit l'existence, la première fois que l'enfant lui sourit, la première fois qu'un mot s'échappe des lèvres bégayantes du joyeux bambin, lorsqu'il le voit croître en santé, en activité, et en vertu? Non, il ne changerait pas les délices de ces moments célestes pour tous les trésors du monde! La mère, elle aussi, est profondément émue: « Enlevez-moi tout le reste, » s'écrie-t-elle, « je n'en serai pas moins heureuse! » Une Reine peut être misérable, et une mendiante fortunée à un point qu'on ne peut mesurer.

De pareils sentiments sont les vibrations des cordes les plus délicates du cœur. Hélas! pourquoi

négligeons-nous si souvent de les faire vibrer! Quelle puissance irrésistible et secrète nous entraîne tous vers le monde enchanteur de nos premières années? Pourquoi la vue d'un enfant touche-t-elle le cœur du barbare et captive-t-elle celui de l'étranger? C'est la naïve candeur, la douce innocence, la grâce séduisante de l'enfance, qui nous charment. C'est la pureté sans tache de la nature angélique; c'est le vague espoir d'un brillant avenir pour l'enfant, appelé à juste titre à mériter les hommages du monde, — s'il sait conserver sa pureté et ses vertus dans les autres âges de sa vie. Chez l'enfant, nous respectons la sainteté vierge du cœur, que nul pressentiment du mal n'a encore souillé. Ce n'est pas la forme extérieure, la chair et le sang qui excitent notre amour et notre admiration; c'est cette innocence, cette pureté, cette expression Divine qui respirent dans l'œil candide et ouvert du jeune être, qui se reflètent sur son doux et franc visage. C'est le sentiment de la vertu inné chez nous, qui, à notre insu, nous anime en de pareils moments. La société de ces innocentes petites créatures nous rend nous-mêmes plus innocents, plus nobles et plus sages; nous rougissons de leur laisser voir toutes nos imperfections, et l'homme qui n'a pas le courage de se corriger de ses défauts essaye au moins de les cacher. En vérité, nous avons souvent plus à apprendre,

sous le rapport de la sagesse et de la bonté, dans la société des enfants que dans celle des personnages les plus habiles de notre connaissance « Laissez venir à moi les petits enfants, » a dit Jésus ; « car le Royaume des Cieux est à eux. »

L'expérience de tous les âges prouve donc évidemment que la plus grande somme de bonheur dont l'homme est susceptible ne dépend pas du plus ou du moins qu'il possède, mais *de la pureté du cœur*. Les moments où son bonheur est à son comble sont toujours ceux où l'amour de la vertu se réveille avec le plus de force dans son âme. Dans ces moments-là, il est bon, il s'élève au-dessus de l'égoïsme, de la méchanceté, de la fourberie, des désirs impurs. Dans ces moments-là, il partage volontiers ses biens avec le pauvre ; il ferait volontiers le bonheur du monde entier, si cela dépendait de lui ; il pardonne à son ennemi mortel, et son amour embrasse tout le genre humain.

C'est l'influence de la vertu qui le domine et rend témoignage à la vérité de cette promesse faite par Jésus : « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.* »

Conserve la pureté du cœur, et dans ton sein jailliront toutes les sources de la béatitude céleste, et tu jouiras constamment de cet avant-goût du Ciel qui jusqu'à ce jour n'a été ton partage que dans les

moments les plus favorisés de ton existence. Ces moments ont été les plus heureux de ta vie, simplement parce que, tant qu'ils ont duré, tu as été meilleur. Pourquoi n'es-tu pas resté ce que tu étais alors? Pourquoi es-tu devenu infidèle à toi-même?

Tu as été infidèle à toi-même en te soumettant de nouveau à l'empire du monde extérieur, en lui demandant des plaisirs qu'il ne peut donner. Tu es volontairement devenu infidèle à toi-même, parce que tu n'as plus veillé à être ton propre maître, et que tu as préféré subir le joug de choses qui ne pouvaient nullement te procurer la paix de l'esprit. Tu t'abandonnes à des inquiétudes excessives pour tes intérêts mondains, oubliant que c'est la situation de ton âme qui est l'affaire essentielle de la vie, et que, lorsqu'elle n'est pas ce qu'elle doit être, honneurs, plaisirs, richesse, luxe, pompes et grandeurs, rien n'est capable de te rendre heureux. Semblable à un insensé, tu sacrifies la vie pour la mort, la paix de l'esprit pour une inquiétude perpétuelle, la joie du cœur pour la tristesse, le calme d'une conscience pure pour les tortures du remords, la fierté de l'indépendance pour la honte de l'esclavage, la sécurité pour des terreurs sans fin. Peut-être as-tu souvent adressé au Ciel cette prière : « O Dieu, donne-moi la pureté du cœur, et que Ton Saint-Esprit m'inspire! » Mais, à peine ta prière terminée, tu

t'emportais de nouveau contre ton frère, ton hypocrisie trompait sans scrupule ton prochain sans défiance, tu refusais aide et consolation à un malheureux en proie à la souffrance, tu te remettais à amasser de l'argent par des moyens illicites, tu laissais la jalousie remplir ton cœur de haine et de malveillance. Et que t'ont valu jusqu'ici tes nombreuses inquiétudes? Peut-être des infirmités corporelles qui t'empêchent de jouir des autres avantages que tu peux posséder; peut-être quelques richesses de plus, mais peut-être aussi moins de bonheur que lorsque tu possédais moins de biens terrestres; peut-être un emploi honorable qui t'expose aux attaques malveillantes de l'envie, et t'accable de responsabilités et de soucis. Est-ce là un avant-goût du Ciel? De tels gains sont-ils comparables au bonheur dont tu jouissais dans ces heures fortunées où tu ne possédais aucun de ces biens, il est vrai, mais où tu possédais un cœur pur, et un esprit libre et exempt de crainte?

Celui qui possède le parfait bonheur en lui-même ne convoite point d'autres plaisirs, et ne demande qu'à rester toujours tel qu'il est. Si les circonstances extérieures rendent l'homme heureux, pourquoi donc le voyons-nous sans relâche, lors même qu'il a touché le but qu'il désirait, soupirer après quelque chose de mieux, après quelque objet différent ou nou-

veau? Pourquoi donc court-il sans cesse à la recherche du bonheur, comme l'enfant qui poursuit les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, sans jamais pouvoir y atteindre?

Arrête, interroge-toi, réfléchis aux heures célestes dont tu as joui dans le cours de ta vie, et aux causes qui te les ont procurées. Ce n'est ni à la grandeur, ni à la richesse, ni à la magnificence de tes vêtements, ni à la délicatesse de ta table, que tu en as été redevable, mais à la pureté de ton cœur. Tu étais alors un homme meilleur; c'est pourquoi tout ce qui t'entourait était meilleur aussi. Quitte la fausse route que tu as prise, et qui ne saurait te conduire au bonheur, et travaille de nouveau à rentrer dans la seule voie qui puisse te ramener vers ton paradis.

Vis en Dieu dans toute la pureté de l'enfance. Ne te laisse jamais trop absorber par les préoccupations mondaines. Fais ton devoir, garde ta conscience libre ; pour tout le reste, mets ta confiance en Celui qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Extirpe de ton cœur tes défauts et tes mauvais penchants ; dans ton enfance, tu ne les avais pas, voilà pourquoi tu étais plus heureux qu'aujourd'hui. Avant tout renonce aux désirs qui troublent le plus ta tranquillité; combats avec une ferme persévérance ces défauts de caractère et de conduite qui sont la

source principale de tes inquiétudes. L'homme exerce, lorsqu'il le veut, un grand empire sur lui-même. Ne songe pas à satisfaire tes penchants ; mais, chaque jour de ta vie, ne perds pas de vue le bien que tu peux faire aux autres. Réclame tes droits ; mais, d'un autre côté, ne fais pas le moindre tort à personne. Pour continuer à devenir meilleur, étudie assidûment les préceptes de Jésus, et inspire-toi de son esprit. Ils te révéleront la souveraine sagesse et le chemin qui doit te ramener au Paradis que tu as perdu. Là tu retrouveras ton Dieu ; et, au milieu même des plus rudes épreuves de la vie, tu goûteras une paix, une félicité intérieures, que nul mortel ne pourra jamais t'enlever. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

Dieu éternel et miséricordieux, Amour intarissable, Père de l'univers, mon Père ! auprès de Ta possession, tous les biens de la vie ne sont qu'ombres vaines et chimères. Pourvu que je Te possède, je marcherai sans crainte à travers les ténèbres comme à la lumière, et je suivrai mon chemin sans chanceler, sans être ébranlé par les menaces de la misère et de la mort. Si je Te possède, je serai assez riche, dussé-je manquer de tous les biens qui constituent la richesse ici-bas ; je m'estimerai assez haut placé, malgré le mépris et le dédain du monde ; je serai assez fort, quoique des milliers d'ennemis aient

conjuré ma ruine ; je supporterai, impassible et sans faiblir, les malheurs qui pourront m'accabler, la perte de tous mes biens terrestres. Pourvu que je Te possède, la mort même ne saurait me ravir ma joie, dût-elle séparer de mon cœur saignant les âmes qui me sont le plus chères. Oui, la mort est *Ton* messager, un ange que Tu nous envoies pour nous remmener vers Toi, et dans le sein de Ton amour je retrouverai les êtres que je regrette. En te possédant, je possède tout ! Ainsi soit-il !

LE MONDE, MIROIR DE L'ÉTERNITÉ

Le Seigneur est Roi! Son règne est éternel.— Le Seigneur est Dieu! Il n'a ni commencement ni fin;—Il est Celui qui a été, qui est et qui sera. Qui est-ce qui osera changer ce qu'il a ordonné? L'univers repose dans Sa main, — il s'écroulerait si cet appui venait à lui manquer;—cependant le globe terrestre continue chaque jour de rouler régulièrement dans l'océan infini de l'air, sans que rien vienne en troubler la marche ni en altérer la beauté.

Jusques à quand, nations, mettrez-vous Sa patience à l'épreuve et braverez-vous Son courroux? Grains de poussière, semés sur la terre,— Son amour vous épargne;—combien de temps s'écoulera-t-il avant que Sa colère ne vous réduise en cendres? Il est tout-puissant, et pourtant vous faites fi de Sa puissance; vous Le méconnaissez.—Père et Juge à la fois, Il sait frapper, malgré Son immense miséricorde;—la terre ne subsiste que par Sa volonté! et vous aussi, vous qui Le méprisez! cependant Sa clémence diffère encore le châtiment.

—

(I. Corinthiens xiii. 12-13.)

—

Quel harmonieux accord entre le Dieu qui nous éblouit dans les Célestes révélations de Jésus, et le

Dieu admirable qui manifeste Sa Majesté à tous les peuples, à tous les siècles, dans la magnificence et dans la grandeur si variées de la nature ! Il nous apparaît grand et mystérieux dans Son action sur le monde des esprits, comme dans l'harmonie des myriades de mondes flamboyants qui se meuvent éternellement dans leurs orbites respectifs, sans jamais s'écarter de la route qui leur est tracée, sans jamais se choquer les uns avec les autres. Dieu règne plein de miséricorde dans le royaume des esprits immortels, où Son verbe, qui répand le bonheur, pénètre tous les êtres, où Sa justice gouverne ; Il règne aussi plein de miséricorde dans ce monde sublunaire, où son amour s'étend jusqu'à la plus humble créature.

Plus je médite et approfondis les révélations du Fils Éternel de Dieu, et plus je me plonge dans la contemplation de la création ; plus je me sens rapproché de Dieu, et plus je suis convaincu que cette œuvre infinie n'est pas simplement le produit d'un travail mécanique. Dans toutes les formes de notre monde sublunaire, quoique le jeu de toutes les forces occultes et mystérieuses soit caché, tout ne nous en révèle pas moins une Volonté pleine de Toute-Puissance, une Toute-Puissance pleine de Sagesse, une Sagesse pleine de Sainteté et d'Amour : — à ces traits je reconnais Dieu ! Mais la nature de Dieu est insondable. Un Dieu dont je pourrais définir la

nature ne serait pas Dieu; car la nature même de mon âme est une sombre énigme pour moi. Ne cherche pas à connaître en quoi consiste l'essence de cet Être Divin, car l'essence même de la plus chétive créature sortie de Ses mains est pour toi un mystère impénétrable. Mortel téméraire, plus tu regardes fixement la lumière éblouissante du soleil, plus son éclat t'aveugle et te brûle les yeux.

« Nos connaissances ici-bas sont bornées, » dit Saint Paul, le sage disciple de Jésus; « nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir ou une énigme, mais alors nous le verrons face à face; je ne le connais maintenant qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui. Maintenant la foi, l'espérance et la charité demeurent, mais entre elles la charité est la plus excellente. » (I. CORINTHIENS XIII. 12-13.)

Oui, ce monde qui nous est assigné pour demeure passagère est à mes yeux comme un obscur miroir de l'éternité. Je vois ici et imparfaitement en partie ce que je verrai un jour avec ravissement dans sa merveilleuse perfection et son intégrité. Les espérances que je forme ici-bas s'accompliront là-haut; ce qui n'est ici qu'un vague et sombre symbole deviendra ailleurs une brillante réalité, et le Dieu de Vie, dans toute Sa gloire dont je ne vois ici qu'un pâle reflet, Se révélera à ma vue dans toute Sa

splendeur, alors que mon âme immortelle s'épanouira en Lui et se plongera dans les flots de la béatitude céleste.

Le monde est pour moi un obscur miroir de l'éternité, dans lequel ma vue se repaît et dans lequel j'aperçois de petites échappées qui me font présager le spectacle dont je jouirai un jour dans une vie plus parfaite. Car dans la création Divine règne une unité harmonieuse que rien n'interrompt; tout se tient, tout s'enchaîne; il n'y a point de solution de continuité. Il ne manque aucun anneau à la chaîne de l'immense univers.

L'existence présente et l'existence future, la vie et l'éternité ne font qu'UN, ne forment qu'UN TOUT, un ensemble sans interruption. Si mon œil était assez fort, assez perçant, dans la graine ténue, qu'un brin d'herbe suffit pour cacher, je découvrirais l'arbre colossal qui, au bout d'un certain nombre d'années, couvrira toute une vallée de son ombrage. Dans toute chose il y a développement et progrès.

Dieu a répandu dans toute l'étendue du vaste univers un principe de vie, une vitalité secrète. Cette force, qui anime tout, se manifeste de toutes parts, et cependant il est rare que nous y fassions attention. Elle répare et refait constamment tout ce qui tombe en dissolution; elle agit avec une énergie extraordinaire dans le germe le plus caché de chaque graine,

elle tire sa nourriture de tous les éléments, attire à elle la poussière des siècles, lui communique la vie et produit une plante nouvelle, dont la beauté nous charme au printemps, dont les radieuses couleurs éblouissent nos yeux, dont le parfum nous enchante, ou dont les fruits nous fournissent une nourriture délicieuse.

Cette force vitale réside dans toutes les parties de la nature animale : à peine une partie est-elle séparée du tout, qu'au milieu de sa dissolution une vie nouvelle commence à se développer.

Ce principe de vie anime également notre substance terrestre. Cette force merveilleuse, répandue dans tout l'univers, agit dans chaque molécule corporelle. Elle est au service de notre âme, tant que celle-ci habite notre corps. C'est pour les besoins de l'âme qu'elle donne la sensibilité aux tissus nerveux les plus délicats, et qu'elle fait couler le sang à travers le labyrinthe des artères et des veines ; c'est pour les besoins de l'âme qu'elle puise sa nourriture dans les éléments, donne à l'œil son éclat, aspire le parfum des fleurs, et porte les sons du monde extérieur jusque dans les replis les plus profonds de notre être.

Cependant, lorsque l'essence immortelle qui gît en nous se dépouille de son enveloppe terrestre ; lorsque le principe pensant, agissant, libre, spon-

tané qui vit en nous, assujetti à ses propres lois, et que nous nommons notre esprit, notre *moi*, se sépare du corps, la force vitale cesse de fonctionner, et le corps périt.

Mais, de même que ces forces vitales trouvent toujours de nouveaux éléments à façonner, à modeler sous des formes nouvelles, de même la plus noble de toutes, l'esprit immortel, dès qu'il renaît à la liberté, à la béatitude, à l'éternité, revêt une nouvelle enveloppe. Il ne dort ni ne meurt quand son premier corps rentre dans la poussière ; il ne manquera pas de trouver un nouveau voile pour se parer, lorsqu'il sera appelé peut-être à jouer un rôle plus glorieux, plus parfait dans la sphère de la vie éternelle. Il doit en être ainsi, — car *rien ne périt*. Qu'est-ce que la mort, si ce n'est une transformation? La fleur morte se transforme en poussière, et la poussière contribue bientôt à former d'autres fleurs. La force vitale occulte qui fonctionne conformément aux lois éternelles de Dieu ne cesse jamais d'agir; il en est de même de l'esprit libre de l'homme, affranchi de son enveloppe terrestre. Donc ce monde est pour nous un pâle miroir de l'éternité.

Quel œil peut mesurer l'immensité de l'univers, œuvre de Dieu? Avec le plus parfait des télescopes, l'astronome ne saurait parvenir à en découvrir les limites. Par delà tous ces astres, tous ces mondes

que l'instrument nous dévoile, nous apercevons les faibles lueurs d'une pâle lumière, indice de contrées inconnues encore, plus éloignées de nous dans l'immensité de l'espace, reflet d'astres situés à une distance plus incommensurable encore dans les régions de l'infini, qui resteront sans doute éternellement inaccessibles à l'œil de l'homme.

On a calculé la rapidité prodigieuse avec laquelle nous parvient la lumière ; on a mesuré les distances respectives qui existent entre le soleil et les planètes qui gravitent autour de lui, et lui empruntent leur lumière ; mais les mots et les chiffres nous manquent pour indiquer les distances, les positions de la plupart des constellations. Certaines étoiles que nous voyons briller dans les cieux, parce que leur lumière tombe directement sur nous à travers les espaces incommensurables, peuvent avoir été longtemps éteintes. Il peut exister, à un éloignement incalculable de notre globe, de nouveaux soleils, que nous ne voyons pas, parce que la lumière dont ils sont le foyer n'a pas encore eu le temps d'arriver jusqu'à nous. Telle est l'immensité de l'univers ! — Que dis-je? non pas de l'univers, mais seulement de la faible partie de l'univers qu'il nous est possible d'apercevoir de la terre ; et cette faible fraction, suivant les suppositions des astronomes les plus distingués, est loin du centre glorieux au-

tour duquel se meuvent les mondes. La terre, le soleil, une multitude d'étoiles, flottent dans le vaste océan de l'espace, et opèrent leur révolution autour d'un soleil plus grand qui reste caché à nos débiles regards. Le globe que nous habitons parcourt dans l'espace quinze mille milles par heure, et trois cent cinquante-cinq mille milles par jour. Chaque heure, chaque jour, le soleil, avec ses onze planètes (qui sont autant de mondes comme le nôtre) et les dix-huit lunes (que nous ne pouvons voir toutes à l'œil nu) qui appartiennent à son système, se meuvent également avec une rapidité inconcevable, sans que nous soyons capables de nous en apercevoir. Les distances qui séparent ces mondes faisant partie d'un seul et même système sont tellement incommensurables, que, même après un siècle d'observations, nous sommes à peine en état de découvrir leur mouvement autour d'un autre soleil — qui nous est totalement inconnu.

Ces sphères sans nombre, qui presque toutes sont infiniment plus grandes que le globe que nous habitons, ont entre elles d'intimes rapports, malgré les distances énormes qui les séparent. Semblables par leur forme, elles se communiquent mutuellement la lumière qu'elles projettent, et qui est sans doute la même que celle qui éclate dans la foudre, et brille dans l'Aurore Boréale.

Hélas! qu'est le plus beau chef-d'œuvre fait par le premier des artistes mortels, comparé à cet immense et merveilleux univers où règne Dieu! Et tous ces mondes forment une unité, — un système complet dont toutes les parties sont intimement liées ensemble! Du fond de ces distances incommensurables, ces mondes agissent les uns sur les autres. La lune règle le flux et le reflux des mers, et influe sur la température de notre globe; de même notre terre subit l'influence du soleil, qui tient sous sa dépendance toutes les sphères qui flottent dans l'espace à une distance de plusieurs centaines de millions de lieues. Ces mondes innombrables exercent constamment une influence réciproque les uns sur les autres, reliés entre eux à l'aide d'une matière que nous ne connaissons pas, et que, sans doute, nous ne connaîtrons jamais. Ainsi les mondes ne forment qu'un tout, unis par la Main Toute-Puissante de la Majesté Divine! Ainsi cette terre, quelque faible partie que j'en connaisse, est pour moi un pâle miroir de l'éternité! Et moi je vis dans cet océan infini de l'univers où rien n'est jamais anéanti. Comme tout ce qui en fait partie, je ne cesse d'y exister. J'habite aussi l'édifice Divin; et je puis appeler mon Père le Très-Haut, dont le souffle anime des myriades de soleils! Oui, mon Père! sur cette terre, comme dans le monde à venir, je suis dans les limites de l'éter-

nité! Il n'y a pas de différence, car tous les mondes ne forment qu'un seul univers; les heures, les années qui passent ici-bas sur ma tête sont des fractions de l'éternité, des gouttes d'eau dans son immense océan ; elles sont inséparables.

Lorsque les observations des astronomes et des physiciens les plus distingués m'apprennent que le volume du soleil surpasse quinze cent mille fois celui de notre globe; que le soleil est probablement composé de terres et de rochers semblables à ceux de notre sphère; qu'à sa surface apparaissent de vraies montagnes et de vraies vallées; que cet astre n'est pas, comme il nous semble l'être, un globe de feu resplendissant, mais qu'il est environné d'une vapeur lumineuse indéfinissable, comme notre terre est plongée dans les nuages ; — ou lorsque des télescopes de moyenne force m'aident à découvrir à la surface de la lune des chaînes entières de montagnes et des vallées de formes étranges, entrecoupées de taches noires, qu'on suppose être des océans et des plaines; — ou lorsque j'entends dire que, dans la sphère que nous appelons l'étoile du matin ou l'étoile du soir, on a découvert des montagnes surpassant les nôtres, un saint frémissement me saisit, mon esprit est frappé de vertige à la vue de l'immensité incompréhensible et de la structure merveilleuse de l'univers dans lequel j'aperçois une

multitude de globes semblables au nôtre, et probablement — que dis-je? — certainement, habités comme le nôtre par des êtres vivants, par des êtres dont les plus nobles reconnaissent Dieu et chantent ses louanges — hélas! avec plus de sincérité sans doute, et d'une manière plus digne que je ne le fais.

Alors je vois le monde comme dans un miroir terni; alors je m'élève jusqu'à des sentiments que je n'ai jamais éprouvés encore; alors j'ai conscience d'appartenir non-seulement à cette terre, à cette vie éphémère, insignifiante, mais aussi à d'autres mondes en rapport avec celui que j'habite aujourd'hui; que j'ai, dans des régions de ce vaste univers, situées à des distances incommensurables, des frères plus parfaits et plus heureux que moi. Les paroles me manquent. Mes pensées sont confuses. Il me semble avoir un pressentiment de l'infini. Je suis plongé au sein de l'éternité. Je m'abîme dans ses terribles profondeurs!

Quelles formes multiples et variées ne doit pas revêtir la vie, l'existence, dans ces vastes mondes qui roulent avec tant de majesté à travers l'espace! Quelle échelle ascendante de perfection et de bonheur allant de plus en plus croissants, dont, pauvre mortel que je suis, je ne puis me former une idée, même incomplète! Déjà sur terre je discerne et

admire la variété infinie qui caractérise les grandes et les petites choses. Déjà sur terre j'observe d'étranges inégalités. Quelle diversité de puissance, d'intelligence et de sensibilité, rien que parmi les animaux! Quelle misérable créature que le coquillage attaché au rocher qui borde la mer, en comparaison de la mouche aux ailes dorées qui parcourt, en voltigeant, l'atmosphère embaumée du printemps! Quel rang élevé occupent dans la création l'éléphant, doué d'une si subtile sagacité, le cheval, si intelligent, et le chien, ce fidèle ami de l'homme, en comparaison d'autres animaux d'une espèce plus grossière! Et qu'est-ce que l'instinct de l'animal si on le compare à la raison de l'homme? Or, pouvons-nous supposer que, pour avoir donné l'existence à l'homme, la puissance créative du Maître de toutes choses ait été épuisée? Pouvons-nous supposer que l'homme soit le plus parfait de tous les êtres créés dans l'univers, parce qu'il est l'être le plus noble et le plus parfait du globe qu'il habite? Qu'est-ce que notre terre? C'est une des plus petites planètes du firmament. Le soleil même qui nous éclaire, quoiqu'il soit un million et demi de fois plus gros que la terre, n'est qu'un des plus petits astres, si on le compare aux soleils qui, situés à des distances qu'il n'est donné à aucun mortel de pouvoir calculer, nous apparaissent cependant comme des étoiles

de première grandeur. A en juger par les proportions comparatives des corps célestes, l'homme doit être l'une des plus chétives et des plus insignifiantes des créatures sorties de la main de Dieu ; il existe dans l'infini de la création, dans les profondeurs de l'éternité, des êtres d'une nature bien supérieure à la nôtre, devant lesquels nous ne devons paraître que comme la poussière que nous foulons aux pieds, et dont la sagesse, la sainteté, la perfection, et le bonheur surpassent les nôtres autant que notre sagesse, notre sainteté, et notre bonheur surpassent ceux du ver rampant que nous écrasons sans le voir.

Oui, il y a des créatures, d'une nature plus élevée que la mienne, bien plus saintes et bien plus parfaites que moi, qui, comme moi, adressent leurs prières au Très-Haut. La révélation les qualifie d'anges, d'esprits Célestes, de Chérubins, et de Séraphins. Il y a des mondes supérieurs au nôtre. L'immense univers renferme des habitants auprès desquels je ne suis rien, à proprement parler. Et quand bien même la révélation ne m'eût pas enseigné cette vérité, je l'aurais apprise par les observations que j'ai faites ici-bas. Oui, assurément, le monde est pour moi le miroir de l'éternité, et quoique ce ne soit qu'un terne et pâle miroir, les images qu'il réflète sont assez vives pour m'émouvoir jusqu'au fond de l'âme.

Ce n'est qu'un miroir obscur; cependant que de choses j'y vois! Ici-bas ma perfection n'est qu'imparfaite, cependant combien elle est étendue dans son imperfection! Quand mon esprit se perd dans l'infini des créations Divines, je sens ma petitesse, mon néant; en même temps cependant un noble orgueil, une douce sensation s'empare de moi, quand je pense que je suis digne aussi du Dieu, Créateur de l'univers; et qu'un principe Divin vit et pense en moi!

Ah! que je souffre, lorsque, de cette hauteur sublime, où j'ai comme un pressentiment de Dieu, je jette un regard sur ma vie passée! Hélas! qu'ai-je été? qu'ai-je fait? Les peines que j'ai éprouvées se sont-elles plus rapprochées de celles qui peuvent affliger les anges ou de celles qui sont naturelles à la brute? Me suis-je plus attaché à rechercher la sublime et profonde sérénité que trouve le séraphin dans la conscience de sa perfection et de sa sainteté, qu'à satisfaire les désirs sensuels de mon corps, et les passions grossières que je partage avec les animaux d'un ordre inférieur?

Je baisse les yeux, en rougissant, devant le juge incorruptible qui réside en moi, devant l'Omniscience du Dieu de Sainteté. Je voudrais me cacher, — je voudrais dérober à tous les yeux le cours entier de ma vie! car j'ai regardé dans le pâle

miroir de l'éternité, mais je n'ai pas été touché de ce que j'ai vu. J'ai, par intuition, le pressentiment qu'une plus noble destinée m'attend et que je dois faire tous mes efforts pendant ma vie terrestre pour l'obtenir; mais, au lieu de m'élever au-dessus de ce monde et d'atteindre à la sphère des anges, je me suis vautré dans la fange de la vie animale. Je n'ai pris soin que de mon corps ; je ne me suis préoccupé que du boire et du manger; j'ai tendu les mains, avec une folle puérilité, vers les pompes et les magnificences de ce monde, aussi vaines que la poussière ; j'ai négligé la véritable partie de moi-même, celle qui constitue réellement mon essence ; je n'ai pas vécu pour mon âme, mais pour mon corps périssable, qui ne m'appartient que passagèrement. J'ai contemplé le pâle reflet de l'éternité; mais, semblable à la brute dont la tête est penchée vers la terre, je n'ai jamais levé les yeux vers le ciel. Les applaudissements des hommes, quelque frivoles et de courte durée qu'ils soient, ont eu pour moi plus de prix que la gloire de me rendre digne de Dieu et d'une destinée éternelle. Hélas! à quel point ai-je été insensé ! Combien je suis méprisable à mes propres yeux! « Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les Cieux est parfait ! » nous as-Tu dit, ô Toi, Jésus-Christ, mon saint et Divin Maître, qui as rempli le monde spirituel de Ta lumière, qui

n'était pas de ce monde. Malheur à moi! j'ai entendu Ta voix, ô fidèle pasteur des hommes, mais je n'ai pas répondu à Ton appel!

Hélas! ma volonté, comme mon intelligence, est incomplète et imparfaite. Mais elle est destinée à demeurer telle qu'elle est! Deviendrai-je plus imparfait que je ne suis? dois-je être précipité du rang que j'occupe maintenant sur l'échelle des êtres créés par Dieu? Eternité! Eternité! en toi réside l'amour Eternel; mais malheur à moi! pécheur que je suis, en toi aussi réside le Juge Eternel, dont la Justice nous réserve le traitement que nous avons mérité!

Consolez-moi, ô vous, douces filles du Ciel, Foi, Espérance, et Charité! accompagnez-moi dans le sentier qu'il me reste encore à parcourir; fortifie-moi, ô Foi en Dieu! élève mon esprit au-dessus des soucis et des inquiétudes de la terre, et guide-le vers sa véritable destinée. Sauve-moi quand mon âme est tentée de préférer les biens de la terre aux choses Divines, et chancelle entre le temps et l'éternité. Sauve-moi quand je suis sur le point de céder aux passions, quand les voluptés sensuelles menacent de triompher de la morale et du devoir. Et toi, Espérance, don Céleste de Dieu, promesse sortie des lèvres de Jésus lui-même, ne m'abandonne pas aux heures les plus troublées de la vie! Et quand je sacrifie tout pour l'amour du bien, pour garder la

pureté de mon âme, dût ma vertu me réduire à la pauvreté, à l'isolement, aux moqueries des hommes, — ô toi, ne m'abandonne pas, Espérance en l'Eternité, en Sa Divine Miséricorde!

Et toi, la plus douce de toutes les vertus, essence, source de toutes les perfections spirituelles, Charité, amour de Dieu, et amour du prochain, pénètre-moi afin que je vive et respire tout entier en toi. Celui-là seul qui marche dans la charité, marche dans la voie de Dieu; à celui-là seul qui demeure dans la charité, qui ne respire qu'amour et charité, l'éternité est ouverte ici-bas; celui-là seul a sur cette terre un avant-goût de la béatitude céleste. Car celui qui réside et règne dans l'éternité, c'est la Charité qui anime toute chose, c'est Dieu même!

L'EXISTENCE DES ANGES.

Livrés à nous-mêmes, n'ayant pour nous éclairer que la lumière vacillante de notre raison, nous cherchons confusément à dévoiler le mystère de notre nature; mais, pour Toi, tout était clair et brillant longtemps avant le lever de l'aurore de la création. A force de travaux et de fatigues, nous parvenons à recueillir, à condenser ensemble quelques rayons épars de la vérité; tandis que, devant Tes yeux, ces lueurs incertaines brillent comme un vaste océan de flammes aux reflets d'or.

Pour Toi rien n'est caché : Ton regard embrasse les êtres sans nombre qui peuplent les sphères, les fleurs à peine encore épanouies, les pierres précieuses que recèlent les entrailles de la terre; et Tu les appelles par leurs noms. Tu pénètres le germe de toutes choses; pour Toi point de doutes, point de dangers; rien n'échappe à Ta clairvoyance; Tu sais tout ce qui est, tout ce qui a été, et tout ce qui sera dans l'éternité.

Je tremble et m'incline devant Ta haute et prodigieuse intelligence, dont la glorieuse immensité me confond, et je me prends à prier lorsque je Te vois. Je frémis, je chancelle, ô mon Dieu! Tes voies sont infinies; sans Ton aide ou Ta volonté, l'œil même des archanges ne saurait en sonder la profondeur, ni en atteindre la hauteur.

(SAINT MATTHIEU XVIII. 10.)

Dès l'antiquité la plus reculée, le genre humain s'est montré disposé à croire à l'existence d'êtres

qui, quoique créés par Dieu, étaient infiniment supérieurs à l'homme. Cette croyance était bien naturelle, car plus les hommes ont étudié les diverses parties de la création, plus ils se sont convaincus qu'il n'existe point de lacunes dans la nature, que tout ce qu'elle embrasse ne forme qu'une seule grande chaîne continue, dont le dernier anneau, c'est-à-dire l'être le plus imparfait, se relie au premier, qui est le plus parfait, par l'intermédiaire d'un nombre incalculable d'autres anneaux qui s'élèvent progressivement sur l'échelle de la perfection; qu'entre l'homme et le fragment brisé d'un roc inanimé s'échelonne une longue série de plantes et d'animaux; que la pierre inorganique se rattache dans l'origine, par ses cristaux, à la dernière famille des végétaux; d'un autre côté, certaines plantes se rapprochent beaucoup de la vie animale, tels que les polypes et les coraux que l'on trouve dans l'eau; dans l'échelle sans fin des êtres vivants, une espèce plus parfaite succède toujours à une autre espèce qui l'est moins, jusqu'au point où l'animal le plus parfait touche à la race d'hommes la moins parfaite et la plus rapprochée de la brute, à une race d'hommes qu'une faible étincelle de raison met seule au-dessus de l'instinct du chien, de l'éléphant, ou du singe.

L'observation de cette gradation régulière remar-

quable dans la série des êtres a naturellement conduit l'homme à se demander si, bien qu'il fût capable de discerner ce qui était au-dessous de lui, il s'ensuivait qu'il n'y avait au-dessus de lui que ce qu'il connaissait. Les plus intelligents des animaux, s'est-il dit, savent évidemment que j'existe, mais sont-ils à même de se former la moindre idée de la nature de l'homme, de la puissance de ses facultés intellectuelles et de sa volonté? Oserais-je prétendre que dans l'échelle des êtres le plus parfait des hommes touche immédiatement à la Divinité qui régit l'univers?

C'est impossible! Plus j'approfondis l'œuvre de Dieu, plus je suis convaincu de Sa puissance sans bornes, et plus il m'éblouit de Sa gloire, et plus je sens vivement que je suis infiniment inférieur au Très-Haut, et quelle énorme distance m'en éloigne. Or, est-il supposable que l'immense intervalle qui me sépare de la Puissance qui régit l'univers est resté vide, que cette continuité de la nature, que je constate partout où mon esprit peut pénétrer, a été brusquement interrompue; qu'entre Dieu et l'homme il n'y a qu'un désert sans limites? — C'est impossible!

De même que, dans le système planétaire, les petites lunes tournent autour de la terre; de même la planète que nous habitons et les autres planètes

opèrent, avec leurs satellites, leur révolution autour du soleil, qui, à son tour, accompagné de toutes les planètes, de leurs satellites, et probablement d'un grand nombre d'autres soleils que nous appelons des étoiles fixes, se meut dans l'espace autour d'un soleil infiniment plus grand, inaccessible à nos yeux; puis, de même, ce dernier astre, avec son cortége de soleils, de planètes et de lunes, gravite autour d'un centre plus splendide encore, pendant des périodes de temps que la science humaine est incapable de calculer; de même il doit exister entre la nature humaine et la Divinité des myriades d'êtres d'un ordre plus élevé que l'homme, d'une nature surhumaine et plus rapprochée de l'essence divine que le misérable mortel Dans le langage ordinaire on désigne tous ces êtres sous le nom d'anges; mais on ne connaît ni le secret de leur nature supérieure, ni le nombre des degrés qu'il peut y avoir entre l'ange le moins parfait et par conséquent le plus voisin du plus parfait des hommes, et le plus glorieux de ces êtres qui jouissent d'une béatitude ineffable en se sentant si près de Dieu.

L'Écriture Sainte nous parle aussi de l'existence de ces natures éthérées, sans nous donner la moindre idée de leur essence et de leurs prérogatives. Elle se borne à glorifier leur félicité plus pure que la nôtre, et à dire qu'elles sont les serviteurs du Très-

Haut, les ministres de Ses volontés. Le Christ, en soulevant un coin du voile qui cache à nos yeux mortels le sanctuaire des célestes splendeurs, ne nous a laissé entrevoir que ce qu'Il a pensé que notre faible vue pourrait supporter. — Jésus parle, aussi, des esprits supérieurs qui interviennent entre nous et le Tout-Puissant. Mais Il nous les représente simplement comme des êtres intermédiaires étant beaucoup plus près que nous du trône du Père Éternel, prenant un tendre intérêt au bonheur des âmes humaines, comme souvent des mortels charitables se constituent les amis et les protecteurs d'êtres qui leur sont inférieurs. (SAINT MATTHIEU XVIII. 10.)

Vainement chercherions-nous à nous faire une idée de la nature de ces esprits supérieurs et de la félicité dont ils jouissent ; néanmoins il est utile de méditer sur ce que nous savons des éléments spirituels de notre existence terrestre, et d'en tirer des conclusions concernant les esprits placés au-dessus de nous. En effet, dans le monde que nous connaissons nous trouvons une aussi grande variété dans les forces spirituelles, dans les agents invisibles que dans les choses matérielles. Au nombre de ces forces ou essences spirituelles, dont l'existence ne nous est révélée que par les effets que nous leur attribuons, nous devons ranger non-seulement l'âme

humaine et celle des animaux, mais aussi ces puissances que nous appelons d'ordinaire les forces aveugles de la nature, et qui sont répandues dans tout, non-seulement dans l'animal et dans la plante, mais dans la pierre, dans l'eau, dans le feu, et dans toutes les substances primitives.

La chaleur n'est-elle pas une force particulière qui dilate et modifie tout ce qui est soumis à son influence? La lumière n'en est-elle pas une autre qui, tout en excitant l'activité de notre œil, se disperse dans tous les sens, et en droite ligne, avec une rapidité inconcevable? — Qui n'a pas été émerveillé de l'influence mystérieuse que l'aimant communique au fer? L'aimant agit suivant des lois éternelles qui lui sont propres; il attire à lui de petits morceaux de fer à une certaine distance, et l'aiguille frottée d'aimant tourne sans cesse vers l'une de ces extrémités, toujours la même, vers le pôle nord du globe terrestre, et devient, par suite de cette propriété, le guide sûr et fidèle du navigateur au milieu des tempêtes qui le font dévier de sa route sur le vaste océan, et aussi du laborieux mineur, enseveli dans les entrailles de la terre, loin de la lumière du jour.

N'est-ce pas une force étrange que celle qui se manifeste sous la forme de l'éclair fendant la nue, ou d'une étincelle jaillissant du poil de divers ani-

maux lorsqu'on les caresse, — qui se révèle chez certains poissons de mer par un choc violent, et que les savants obtiennent par le frottement de diverses substances, sous la forme d'un jet de lumière ou d'un choc épouvantable, — n'est-ce pas une force d'une nature particulière?

Toutes ces forces de la nature, et beaucoup d'autres, ont pour ainsi dire un caractère spirituel, — c'est-à-dire qu'elles existent dans les différents corps, bien qu'elles soient imperceptibles pour nos sens jusqu'à ce que certaines circonstances viennent à en provoquer la manifestation. Alors elles se révèlent par quelque changement qui se produit dans les corps, et nos sens sont avertis de leur présence. De même la force intellectuelle inhérente à l'homme demeure cachée, jusqu'à ce qu'elle se révèle par la parole et par les actes.

Ces forces aveugles de la nature sont répandues dans toute la matière. Elles agissent de concert ou contradictoirement, se combattent ou se secondent. Elles emplissent l'air et tout le vaste champ de l'espace. C'est par elles seulement que nous découvrons l'existence des étoiles. Elles occupent par conséquent l'océan sans borne de la création tout entière; elles sont inanimées, c'est-à-dire imperceptibles par elles-mêmes, et n'ont de vie et d'activité que quand elles sont mises en rapport avec certains corps, de

la même manière que l'esprit de l'homme ne donne signe d'existence que lorsqu'il est uni avec le corps.

Nous appelons phénomènes naturels les effets produits par ces forces mystérieuses. Ainsi que tous les animaux, toutes les pierres, toutes les plantes, nous sommes pénétrés de ce principe spirituel, dont nous ignorons la véritable essence et le mécanisme. Il demeure toujours caché sous le développement de ses phénomènes, comme l'esprit de l'homme demeure inconnu à lui-même, jusqu'à ce que ses effets sur le corps, ou son action à travers le corps, vienne lui donner la conscience de sa présence.

Au résumé, tout ce que nous savons de ces forces aveugles de la nature, c'est que leur influence contribue en grande partie à entretenir la vie des plantes, ainsi que la vie purement végétale des animaux et des hommes. Ce sont elles qui donnent à notre sang sa chaleur et sa couleur, et qui parent les fleurs de teintes si variées. Ce sont elles qui dans les profondes cavernes de la terre forment les divers métaux et les différents minéraux, qu'elles taillent en cristaux réguliers.

Néanmoins toutes ces forces réunies sont incapables de produire un brin d'herbe avec ses fibres, ses cellules, ses pores et ses canaux en spirale. Le brin d'herbe ne peut naître que d'une graine de son espèce; cette graine seule contient l'existence

future de la plante avec toutes ses formes, comme, par exemple, dans un gland il y a le germe d'un chêne majestueux.

Mais qu'est-ce qui se développe si merveilleusement et si magnifiquement dans et avec ce germe? Quelles sont les substances volatiles empruntées au sol, à l'eau, à l'air, qui forment avec une admirable régularité des tubes, des pores, des veines, des fruits, du duvet, des feuilles, des racines, enfin tout cet organisme d'une symétrie et d'une harmonie parfaites? Qu'est-ce qui produit dans le corps de l'homme et dans celui des animaux les os, le sang, les muscles et les nerfs; qui dispose régulièrement les organes intérieurs, fait circuler le sang d'après des lois particulières et établit la position respective de chaque partie par rapport à l'ensemble? L'esprit humain habite le corps sans savoir ce qui s'y passe, ou comment il se fait que tous les mouvements du corps sont réglés par des lois rationnelles.

Il y a évidemment là quelque chose de plus que les seules forces aveugles de la nature, telles que le magnétisme, la lumière et la chaleur. Il faut reconnaître la présence d'une force supérieure, qui, quoique à son insu et obéissant aveuglément aux lois du Créateur, prépare déjà des instruments pour des actes définis. — Ce principe plus élevé et plus puissant, c'est la force vitale.

Cette force vitale — qui développe le corps des hommes, des animaux et des plantes, qui les forme et les entretient selon des lois éternelles fixées par le Créateur — diffère totalement des simples forces aveugles de la nature. Un caillou ne deviendra jamais un rosier; les graines d'un arbre fruitier ne produiront jamais de l'or. Chaque chose demeure fidèle à son espèce, et la force vitale se développe conformément aux lois de la création. De même qu'elle attire à elle et transforme des matières terrestres pour en former le corps des plantes, des animaux et des hommes, de même pour compléter son œuvre, en quelque sorte, elle emploie toutes les substances éthérées ou spirituelles, c'est-à-dire les simples forces de la nature dont nous avons parlé plus haut. Toutefois, elle ne s'en sert que comme d'instrument, prouvant ainsi qu'elle leur est supérieure.

Quoi qu'il en soit, l'union entre la force vitale et les forces de la nature est si intime, que l'une serait réduite à l'inertie sans le concours des autres. Sans chaleur ni lumière, la force vitale qui est dans le germe de la plante ne peut développer son activité, ni étendre ses organes, ni dans l'intérieur de la terre, ni à sa surface, pour s'approprier de nouvelles substances.

Nous reconnaissons donc dans le royaume de la

création qui nous est connu deux espèces d'essences spirituelles : les forces aveugles de la nature et la véritable force vitale inhérente aux plantes et aux animaux. Mais le principe qui produit la vie, ou pour mieux dire, qui constitue par lui-même ce que dans les plantes et les animaux nous nommons la *vie*, ne se connaît pas plus que la chaleur ne se connaît. Comment nos cheveux poussent-ils sur notre tête, comment notre corps se développe-t-il avec tous ses membres ? nul ne le sait ; l'âme seule, qui réside dans notre organisme, a conscience de son activité.

La plante est douée de vie, ainsi que l'animal ; mais celui-ci possède de plus une âme, c'est-à-dire la faculté innée de percevoir et de juger les choses jusqu'à un certain point ; il est en outre susceptible de haine et d'affection, de colère et de joie, de désir et d'aversion. Les animaux ont encore une volonté ; mais les plantes, qui, il est vrai, dans de rares circonstances, manifestent un faible indice de sensation, n'offrent pas la moindre apparence de volonté.

C'est pourquoi le règne animal est aussi au-dessus du règne végétal que l'âme, maîtresse de ses actions, l'est au-dessus de la force vitale mécanique, ou que l'être animal s'élève au-dessus des forces aveugles de la nature.

Cependant l'âme de l'animal a un rapport intime

avec le principe vital des plantes, dont l'activité se manifeste souvent de la même manière. Exactement à l'instar de la plante qui, suivant les lois qu'elle ignore, tire de la terre, de l'air et de l'eau, la nourriture qui lui est nécessaire, l'âme de l'animal obéit à de mystérieux instincts auxquels il n'est pas en son pouvoir de résister. Ces instincts ont, toutefois, leur origine dans la structure particulière du corps de l'animal. Ainsi les bêtes à cornes passent, sans y toucher, près des herbes qui ne conviennent pas à la nature de leur corps, et recherchent celles qui peuvent leur fournir une nourriture saine. Ainsi la faim rend le loup féroce, tandis que l'instinct qui pousse les animaux à s'accoupler réunit en troupeaux les bêtes les plus farouches. Toutes les sensations, tous les désirs des animaux sont les conséquences de leur conformation physique, qui seule influe sur leurs actions; ils aiment ce qui flatte leurs sens; ils ont de l'aversion pour ce qui leur cause la moindre souffrance corporelle.

Combien l'âme élevée de l'homme se montre différente du simple instinct de l'animal! Non-seulement elle a le sentiment de sa propre existence, mais elle en a la conscience nette et claire. Non-seulement elle apprend à connaître les choses qui l'entourent (l'instinct de l'animal en fait autant), mais elle parvient à découvrir les rapports les plus

subtils qui existent entre elles, leurs causes et leurs conséquences. Son esprit investigateur sonde les merveilles de la création, son activité inventive se rend maîtresse des éléments et les soumet à son pouvoir ; elle transplante les produits du règne végétal dans des sols étrangers ; elle dompte et utilise la force des animaux les plus robustes ; elle calcule les mouvements des sphères célestes dans l'espace, et porte en elle une révélation de la Divinité.

L'animal ne connaît rien de tout cela. L'âme de la bête la plus intelligente est incapable de s'élever à la hauteur atteinte par la pensée même de l'enfant. L'âme de l'animal a une volonté, il est vrai, mais elle ne veut que ce que désire son corps, et n'agit qu'en se conformant à ses instincts corporels. Au contraire, l'âme de l'homme, qui n'a rien perdu de sa dignité native, reconnaît une loi plus élevée que celle des instincts physiques ; elle n'obéit pas à la chair qui lui sert d'enveloppe, mais à elle-même, à elle seule, c'est-à-dire aux lois de sa raison, qui lui fait distinguer le bien et le mal, le juste et l'injuste. Celui-là est libre qui ne suit que les lois qu'il s'est imposées lui-même. L'esprit humain est donc capable de liberté, et par conséquent l'âme de l'animal, étant l'esclave d'instincts sensuels, en diffère essentiellement. L'âme humaine est d'essence Di-

vine ; l'âme de l'animal est de la même nature que sa chair.

Mais les liens matériels dans lesquels l'esprit de l'homme est retenu l'unissent étroitement à l'âme de l'animal. Souvent l'esprit n'est guère maître de lui-même ; l'âme de l'animal, liée à son corps, maîtrise sa puissance supérieure, et une double loi se partage le cœur humain. L'homme ne fait pas toujours ce que veut l'esprit ; au contraire, il fait souvent ce que l'esprit abhorre. Voici ce que Saint Paul, l'apôtre inspiré, dit à cet égard : —

« Mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me fait violence pour me rendre captif sous cette loi du péché, qui est dans les membres de mon corps. » (ROMAINS VII. 23.)

L'esprit humain, malgré la conscience de son immortalité, ressemble encore à l'âme de l'animal, en ce que, tout en connaissant les choses dont il est entouré, il ignore sa propre nature. Tout lui est familier, mais il est étranger à lui-même, car il ne saurait dire ni comment ni pourquoi il existe. Il observe, comprend, organise toutes les affaires terrestres avec une admirable sagacité ; mais il ne peut sonder le monde spirituel, quoiqu'il soit lui-même un esprit.

La chaîne des forces et des essences supérieures

finit-elle à l'esprit de l'homme? Oh! s'il en était ainsi, qu'elle serait peu étendue? Quand tout dans l'univers porte le cachet de l'infini, qui peut croire que le cercle des forces supérieures ne se composerait que des forces aveugles de la nature, de la force vitale, de l'âme de l'animal et de l'esprit de l'homme?

Non, pénétré de la distance incalculable qui sépare mon esprit de la Divinité, je veux croire à l'existence d'un grand nombre de puissances et de forces d'une nature supérieure, — d'esprits doués de plus de lumières, de bonté et de fermeté que le nôtre, ou d'anges, comme nous les appelons dans le langage ordinaire.

Ces forces supérieures ont peut-être, ou même probablement, une aussi étroite affinité avec l'esprit humain que celui-ci en a avec l'âme particulière à l'animal, ou cette dernière avec la force vitale inhérente à la matière, ou cette force avec les forces inertes de la nature; dans tous les cas, il est hors de doute que ces esprits, de même essence que nous, sont aussi au-dessus de nous, sous le rapport des facultés et des capacités, que l'homme est au-dessus des animaux, que les animaux sont au-dessus des plantes, et les plantes au-dessus des minéraux.

Je crois devoir me représenter plus distinctement ces existences spirituelles supérieures, les plus rapprochées de nous dans l'échelle des êtres créés. Ces

esprits doivent être capables de pénétrer plus avant dans les mystères de Dieu. Tandis que nous autres mortels, qui sommes doués de la capacité de comprendre et de nous peindre des choses terrestres, nous restons dans une ignorance absolue de tout ce qui tient à la nature de l'esprit, — de même il est probable que les esprits supérieurs ne sont pas étrangers, ou même sont initiés aux lois de l'esprit. Les mystères des corps élémentaires sont ouverts à leurs yeux, comme l'est aux nôtres le calice de la fleur, avec ses corolles et ses pétales. Nous ne voyons que les contours, les formes et les rapports des choses, que nous ne connaissons que d'après leur aspect extérieur; les esprits plus élevés, grâce à leurs facultés supérieures dont nous ne pouvons même nous faire une idée exacte, voient et comprennent la nature intime et la structure intérieure des choses.

Mais où s'égare l'audace de ma pensée? Elle cherche à franchir les bornes de sa sphère légitime d'activité, à se frayer un accès sacrilége dans le sanctuaire des puissances et des esprits supérieurs. Arrière! attends l'heure que ton Créateur a fixée, l'heure où l'Esprit qui anime toute chose, le Père de l'univers t'appellera et te donnera peut-être aussi une place parmi les êtres les plus privilégiés.

O Seigneur! est-ce possible? Serai-je digne d'une si haute faveur? Mes forces spirituelles ont-elles été

suffisamment développées? Mon esprit a-t-il cessé d'obéir aux désirs terrestres, de suivre les instincts brutaux du corps? A-t-il cessé de se livrer à la luxure, à la convoitise, à la colère, à l'amour de la vengeance, à la haine, à la malveillance? Mon esprit est-il libre et n'agit-il que conformément à ses propres lois, c'est-à-dire aux lois de Dieu? Vit-il pour accomplir son devoir plutôt que pour acquérir des biens matériels? Est-il animé en tout temps de l'amour de son prochain et non d'un esprit d'inimitié?

O Père! ô Seigneur Dieu! avec quelle ferveur mon esprit aspire vers Toi! Comme il lui tarde de secouer les entraves de l'imperfection et d'atteindre la perfection! Si je pouvais remporter la victoire, que je mourrais volontiers!

Mourir! qu'est la mort pour l'esprit? Ce n'est que l'abandon du linceul terrestre, le corps,— et sa séparation d'avec sa sœur terrestre, l'âme. Celle-ci même s'échappe de son enveloppe usée, le corps, et se retire de la vie végétative.

La mort ne procède jamais de l'esprit au corps; car l'esprit, c'est la vie. La mort provient d'une perturbation violente survenue au véhicule de l'esprit, le corps; ou de ce que ses forces naturelles ont achevé leur circulation dans l'organisme, conformément à la règle divine. Alors elles quittent le

corps, qui ainsi perd la lumière, la chaleur, le mouvement, et l'activité ; et comme les forces naturelles sont pour ainsi dire l'huile qui alimente la lampe de la vie, celle-ci s'éteint,— l'esprit humain est affranchi, — il est mûr pour une autre vie.

O Dieu! puissé-je avoir le droit, à l'heure solennelle de ma dissolution, de m'écrier, dans un transport de joie : Je suis un esprit mûr pour une vie meilleure! Recevez-moi parmi vous, êtres supérieurs, mes frères, qui occupez un rang plus élevé dans l'échelle de la création! Je suis votre frère, car je suis immortel!

LA MORT EST POUR MOI UNE VICTOIRE.

Rocher de Dieu! mon bras se cramponne à toi. — Immortalité! je t'étreins; — la nuit et la tristesse peuvent m'environner; les chagrins et les soucis peuvent troubler ma tranquillité; — dois-je succomber sous leurs coups? Non, — je cherche ton ombre rafraîchissante, — l'ardent désir de trouver le repos en Dieu remplit mon âme — et je suis consolé.

A mesure que j'atteins au sommet de cette montagne, mon âme éprouve une calme félicité, — et lorsque les douces caresses de l'air frais viennent lui donner un nouvel élan (faible image des joies que Dieu nous réserve après un long repentir), je sens que j'ai parcouru ma carrière, et que bientôt je vais toucher au but.

Alors, oh alors! quel langage pourrait exprimer le ravissement qui fait bondir mon cœur, quand aucune souffrance ne peut plus m'affliger! alors le manteau de Dieu m'enveloppe pour ne plus jamais me quitter, et je suis affranchi de toutes les chaînes du péché; alors toute mon âme se fond en béatitude, tout mon être jouit d'une douce liberté.

—

(I. CORINTHIENS XV. 31.)

—

Le corps mortel, qui nous sert d'enveloppe sur cette terre, n'est que le voile transparent de notre

âme, et nous ne devrions jamais perdre de vue ce rapport entre l'âme et le corps, car cette manière de l'envisager est non-seulement vraie en elle-même, mais elle est utile et amène d'importantes réflexions sur la vie.

La Divinité a voulu que l'esprit de l'homme fût capable de se mettre en communication avec les existences qui ne sont pas d'une nature spirituelle; c'est pourquoi il l'a enveloppé dans une matière terrestre délicate, dont toutes les parties sont vivifiées par l'esprit. L'âme commande au corps, au moyen d'un tissu nerveux, si délié qu'il est à peine perceptible à l'œil nu, et qui pénètre et traverse notre charpente tout entière. Par l'entremise du corps l'âme reçoit les impressions du dehors, destinées à développer ses facultés, et peu à peu elle apprend à se servir du corps comme d'un instrument pour agir sur le monde extérieur. Si le voile corporel est déchiré, l'instrument brisé, l'esprit perd son empire sur son ancienne demeure : cette désunion de l'âme et du corps s'appelle la mort.

Le corps est le voile transparent de l'âme. Dans tous les mouvements du corps et dans toutes ses modifications, qu'il agisse ou reste en repos, nous reconnaissons l'âme derrière l'enveloppe du corps. Ce n'est pas le corps qui aime ou s'irrite; c'est l'âme qui fait entendre des accents foudroyants par

les organes de la voix, et qui sourit dans le doux regard de ses yeux; c'est la honte ressentie par l'âme qui répand la rougeur sur nos joues; c'est le courage, la peur, les désirs ou les souffrances de l'âme qui se manifestent par les mouvements variés de son enveloppe extérieure; car lorsque l'âme est séparée de ce voile délicat et mobile que nous appelons le corps, — que devient celui-ci? Il s'affaisse, et tombe à terre comme un vêtement dont on ne veut plus. Il devient roide et froid comme une statue de marbre, et l'on a peine à croire que cette cendre morte ait jamais été animée par une essence supérieure.

Ce n'est pas le corps non plus que nous aimons ou haïssons chez les autres; c'est l'âme cachée derrière son voile. C'est la bonté de l'âme qui nous charme; c'est sa sagesse, sa vertu qui nous inspire du respect; c'est sa dépravation qui soulève notre indignation. Devant le cadavre abandonné par l'âme, tout amour et toute haine cessent, car notre ami ou notre ennemi a disparu, et sa dépouille ne nous fait pas plus d'impression que toute autre matière morte.

S'il est naturel que personne n'aime le corps d'autrui, mais au contraire l'âme qui se manifeste en lui, il ne l'est pas moins que chaque homme aime le corps qui sert d'enveloppe à son âme. Il cherche à

le protéger et à le perfectionner, parce que l'âme a besoin d'un instrument noble et capable de fonctionner; il s'attache à l'orner et à l'embellir, parce que l'aspiration constante de l'âme vers la perfection et la distinction la porte involontairement à se préoccuper de ce qui est intimement lié à elle. L'âme s'efforce même, dans le sentiment de son indignité, de couvrir ses défauts par la beauté de son voile terrestre; elle essaye d'en serrer les plis plus étroitement autour d'elle, afin de ne point laisser voir sa laideur, — et nous disons des gens qui agissent ainsi qu'ils présentent de fausses apparences.

La nécessité que chaque âme soit couverte d'un voile de chair est un des décrets éternels de la Divinité. C'est là la source de l'amour vif et profond que l'âme a pour le corps qui lui sert d'enveloppe, et de cet attachement à la vie qu'il lui est presque impossible de surmonter.

Mais qu'est-ce que la mort? Rien que la séparation de l'âme de son enveloppe terrestre. Que devient l'enveloppe lorsqu'elle a été abandonnée? Disparaît-elle de la création de Dieu? Non, elle tombe en poussière et en cendre, et se mêle au reste de la terre, dont les éléments nutritifs l'avaient formée dans le principe. Elle ne sort pas de la création, mais elle y reste en attendant une autre destination. Mais que devient l'âme dépouillée de

son voile? Disparaît-elle de la création de Dieu? Oh, non! Comment serait-il possible que l'élément le plus noble cessât d'exister quand le plus vil est impérissable? Nous faut-il croire qu'elle a été enlevée de la multitude infinie des êtres créés, parce qu'elle a quitté le voile au travers duquel seulement elle pouvait révéler sa présence à nos sens? Non, elle vit! car sa poussière même, qui lui servait autrefois d'enveloppe, existe encore. Elle vit! car Dieu crée et n'anéantit pas! Elle vit! car dans sa Suprême Sagesse Il ne saurait se repentir, en quelque sorte, de la haute destinée pour laquelle Il lui avait donné l'être.

Est-il donc si pénible de dépouiller ce voile terrestre? A la vérité, l'amour naturel de la vie que le Créateur a implanté si profondément en nous, nous inspire de l'effroi à l'idée de nous séparer de notre enveloppe mortelle; mais la force de l'esprit humain peut triompher des terreurs de la nature. Combien d'hommes généreux n'ont-ils pas affronté la mort pour leur Dieu, leur patrie, leur foi, et pour leurs amis! La mort ne leur faisait point peur. Combien de pauvres êtres faibles et dégénérés, poussés par le désespoir, n'ont-ils pas consommé volontairement le sacrifice d'une vie qui leur était devenue à charge!

Les mourants ne dissimulent pas, et sur leurs traits nous pouvons juger de ce qui se passe dans

leur esprit. D'après cet examen, il paraîtrait presque que l'âme doit éprouver un sentiment agréable au moment où elle abandonne sa dépouille mortelle; car on a souvent observé que les traits des personnes qui meurent de maladies douloureuses prennent à l'instant suprême une expression de sérénité placide ; et l'ont voit même errer sur les lèvres du corps inanimé un calme sourire qu'y a laissé l'âme en le quittant, et qui semble dire : « — Ah! quel soulagement! »

Mais l'imagination des personnes qui attachent trop d'importance au corps, et partant frissonnent à la pensée que leurs restes mortels doivent être voués à la dissolution dans le sein de la terre, leur rend la mort plus terrible qu'elle ne l'est réellement. Elles se laissent aller à une folle illusion, et l'on dirait parfois qu'elles se figurent que la poussière inanimée a conscience de son état sous la terre et en souffre péniblement, tandis que la réalité est que la partie qui demeure encore sensible s'est empressée d'entrer dans une existence nouvelle, et le cadavre, l'enveloppe que l'esprit a quittée, n'est plus qu'une poignée d'argile inerte et insensible.

Il est certainement douloureux de quitter les relations habituelles et agréables de la vie, d'abandonner à jamais des plaisirs dont on connaît les charmes, de se séparer de ceux que l'on aime ici-

bas. Mais en pareil cas ce n'est pas la mort même, mais ce que nous laissons derrière nous, qui cause nos regrets. Le chagrin que nous éprouvons vient de notre attachement excessif pour les biens de la terre, biens qui ne nous ont été que prêtés, et n'ont jamais été destinés à rester éternellement en notre possession. Aussi, est-ce une imperfection de l'âme, un manque de vraie sagesse, qui cause et augmente nos souffrances, comme fait chaque faute que nous commettons. Oui, l'amitié même que nous portons à nos amis peut être répréhensible. Pouvons-nous compter que la Divinité prenne en considération nos affections opiniâtres, et change, pour satisfaire à nos vues, Ses desseins d'une portée plus haute et plus sublime? Et en quoi notre séparation à l'heure de la mort de ceux qui nous sont chers diffère-t-elle de toute autre séparation, de l'adieu que nous souhaitons le soir à nos amis avant d'aller nous livrer au sommeil?

La mort peut, il est vrai, effrayer ceux qui ont entièrement, ou en grande partie, négligé leur âme immortelle pendant le cour de cette vie; qui — comme la brute qui n'a nul souci de l'avenir au delà de la tombe — ne se sont préoccupés que de leur bien-être et de leurs jouissances corporelles; qui ont opprimé leurs semblables, les ont calomniés et trompés pour acquérir plus d'honneurs, plus de

richesses et plus de jouissances; qui regardent comme absurde de mettre un frein à leurs désirs sensuels, à leurs instincts brutaux, dans le but de fortifier leur âme; qui traitent de folie le sacrifice des plaisirs terrestres à la vertu; qui considèrent comme une exaltation insensée de travailler au bien d'autrui pour n'obtenir aucun remerciement, ou n'avoir pour récompense que de grands sacrifices ou des persécutions.

La mort doit être terrible en effet pour de pareilles gens, lorsque sonne l'heure de quitter leur enveloppe terrestre, lorsque le corps qu'ils aiment tant, pour l'amour duquel ils croient qu'ils ont été exclusivement créés par Dieu, va se séparer de la poussière, à laquelle ils ont uniquement consacré leur vie, à laquelle ils ont tout sacrifié, pour laquelle ils ont commis tant d'injustices. Car leur âme, qu'ils ont négligée, est pauvre, indigne, misérable, imparfaite; elle a perdu la douce innocence qui faisait son orgueil pendant l'enfance, et elle est désormais accablée sous le fardeau d'une multitude de fautes. Ils récoltent ce qu'ils ont semé pendant leur vie, et ils n'ont jamais semé pour l'éternité, pour la félicité future de leur esprit.

Même dans la plénitude de la santé, le méchant ne peut parfois s'empêcher de rougir de sa propre dégradation. Au milieu de ses débordements, il est

obligé de s'avouer qu'il a mené une vie qu'il est incapable de justifier devant Dieu et devant les hommes. Mais son âme, quoiqu'elle sache ce qui est bien, est sous l'empire de son être sensuel, auquel une longue habitude a donné la prédominance. Mais lorsque la puissance des sens s'affaiblit en même temps que les forces du corps, quand il n'est plus possible de se faire illusion, et que l'âme se reconnaît dans toute sa laideur, — dans quel état doit se trouver l'infortuné? De quel œil doit-il envisager l'avenir, celui qui a *tout* perdu ici-bas, et n'a rien à espérer de l'éternité?

Combien est différente la position de l'esprit noble et sage, qui connaît et accomplit ses devoirs, qui respecte la haute destinée pour laquelle l'a créé la Toute-Puissance divine! Combien est différente la position du Chrétien, qui a pris un entier ascendant sur tous les mauvais instincts de sa nature, qui met toujours les droits de son âme au-dessus de ceux de son corps, et qui comprend la profonde portée de ces paroles : vivre en Jésus-Christ!

Pour lui la mort est une victoire. Que pourrait-elle lui faire perdre? A lui qui s'est approprié les divines pensées du Christ, ni la terre, ni sa maison, ni le village qu'il habite ne sont sa véritable demeure. Il a la conviction qu'il n'est pas né pour rester à jamais attaché au coin de terre qu'il cultive pour

pourvoir à ses besoins terrestres, mais pour habiter un jour l'éternel et infini royaume de Dieu. Ce n'est pas la vie éphémère d'ici-bas qui est la plus importante à ses yeux, mais la vie dans le monde entier de la Divine création. L'univers est sa maison Paternelle, et Dieu, qui y règne, est son Père, et toute âme qui y séjourne est liée à la sienne par les liens de la fraternité.

Pour lui la mort est une victoire. Quelle perte, en effet, la mort peut-elle faire subir à son âme? Elle rejette sa lourde enveloppe terrestre, et reçoit du Père de tout amour un vêtement plus beau pour remplacer celui qu'elle abandonne, et que son changement de patrie rend inutile. L'âme reste ce qu'elle était; Dieu demeure avec elle, ainsi que le Divin univers avec toutes les merveilles de la création. Que perd-elle? Les amis et les parents qu'elle aimait sur la terre? Oh! non! elle les retrouve dans la maison du Père; ils lui sont toujours attachés par les mêmes liens fraternels qu'ici-bas, quoiqu'ils ne puissent plus communiquer avec elle par des moyens terrestres. Non, elle ne perd pas ceux qu'elle aime. Ce qui est dans les mains de Dieu ne peut pas être perdu.

La mort est une victoire pour celui qui sait vivre en Jésus. Car qui oserait affirmer que la vie de ce monde est remplie de roses sans épines? Il est vrai

qu en échange je perds certains plaisirs ; mais alors aussi je serai élevé au-dessus de bien des craintes, de bien des douleurs. Désormais je ne verserai plus de larmes ; car c'est un sort doux et heureux que celui des âmes affranchies ! — Cette vie terrestre est-elle donc remplie de bonheur sans mélange, que nous devions la voir se prolonger éternellement ? Pourquoi entendons-nous si fréquemment les vieillards soupirer après le repos, la mort, la délivrance, le passage à une existence meilleure ? Pourquoi, entre tant d'êtres mortels, en trouvons-nous si peu qui, si on leur en laissait le choix, voudraient recommencer leur vie, si le cours devait en être exactement le même ? Quelle grande perte peut donc nous causer au fond celle de la vie terrestre, lorsqu'il existe si peu de gens à qui elle ait, dans toute sa durée, procuré assez de bonheur pour leur en faire désirer la continuation ? N'est-ce pas plutôt une victoire pour des âmes, qui peuvent s'y résigner avec confiance, que de passer dans un monde meilleur ? Après tout, qu'est la crainte de la mort, si ce n'est celle d'une imagination puérile et timide ? Le même Dieu, ô mon âme, qui te dépouille d'un vêtement t'en donne un autre en échange.

Celui qui sait vivre en Jésus, sait aussi mourir avec lui sans effroi. (I. CORINTHIENS XV. 31.) Il meurt chaque fois qu'il élève sa pensée jusqu'à Dieu et

qu'il oublie toutes les choses de la terre. Il meurt chaque fois que son esprit est en communication avec les êtres aimés qu'il a perdus, car il sent qu'il est au milieu d'eux. Dans ces moments solennels, ce monde est pour lui comme s'il n'existait pas. Il est en présence de Dieu, en présence des êtres qu'il a aimés. Il est déjà ce que sera son âme lorsqu'elle sera débarrassée de son voile terrestre ; seulement il n'a pas encore atteint toutes les perfections qu'elle possédera lorsqu'elle sera capable de communiquer avec Dieu et ses bienheureux trépassés, revêtus d'un nouveau vêtement, et pour ainsi dire au moyen d'instruments plus parfaits.

La mort est pour moi une victoire ; car quel est le but de ma vie sur terre ? Comme tout le genre humain, je suis destiné à vivre éternellement ; voilà ce que m'enseigne la nature entière ; c'est pourquoi ici-bas même je dois vivre pour l'éternité ; et que toutes nos aspirations doivent tendre vers une existence plus élevée et meilleure. C'est dans ce but que je travaille à me corriger, à orner mon âme de toutes les vertus. Ce que je deviens par Jésus-Christ, c'est-à-dire en suivant Son divin exemple, je le serai au delà de la tombe ; c'est donc la mort qui me conduit au but désiré, qui me fait atteindre le terme de mes constants efforts, les fins de ma destinée.

La mort est pour moi une victoire. J'échange un

vêtement imparfait pour un meilleur, une place inférieure pour une plus élevée dans la grande maison paternelle de l'univers ; un bonheur moindre pour une félicité, dont mes faibles facultés mortelles ne peuvent pas plus se former une idée que le ver qui rampe dans la poussière ne peut s'en faire une des joies qui font vibrer les fibres du cœur de l'homme doué de raison. Je passe d'un état nécessiteux dans un monde d'abondance féconde, où une goutte d'eau devient un océan, une étincelle de lumière un soleil.

La mort est pour moi une victoire. Pourquoi mon âme s'effrayerait-elle du chemin inconnu qu'elle a à parcourir ? Le sentier sur lequel je suis condamné à errer ici-bas m'est-il mieux connu ? Chaque heure successive de ma vie n'est-elle pas enveloppée de ténèbres impénétrables à ma faible vue ? Est-ce que je sais ce que me réserve le moment qui va suivre celui où je parle ? Où vais-je ? Cependant je traverse pendant ma vie chacune de ces heures dont l'obscurité se dissipe à mesure que j'avance.

Une semblable lumière éclairera l'heure qui suivra celle de la mort ; je connaîtrai le chemin que j'ignore encore, dès que j'y mettrai le pied. Pourquoi donc frissonner d'avance ? N'est-ce pas le même qu'ont parcouru mes amis et mes parents bien-aimés qui y sont entrés avant moi ? Pourquoi ne pas me

réjouir de suivre la même route que ces âmes qui me seront toujours chères? Peut-être au moment même où le voile terrestre tombera de mon esprit, je reconnaîtrai ces êtres aimés que je croyais si loin de moi, et j'apprendrai qu'ils ont toujours été plus près que je ne l'avais soupçonné, quand j'étais revêtu de mon enveloppe terrestre.

Oui, assurément, la mort est pour moi une victoire! C'est mon union plus intime avec le Père des esprits; ma réunion avec les êtres regrettés, que mon âme aspire à revoir, et pour lesquels mon cœur saigne encore et mes yeux sont toujours mouillés de larmes. Oui, je les retrouverai! je les posséderai de nouveau! Ma vie recommencera! O vous, que la main de Dieu a guidés vers moi, auxquels il m'a attaché dans l'enchaînement de Sa création! Vous retrouver! Vous aimer de nouveau! Être réuni éternellement avec les âmes des bienheureux dans leur gloire! Que de bonheur dans cette seule pensée! Dieu vous a donnés à moi; Dieu, source des plus nobles affections, m'a inspiré pour vous cet amour que la mort ne saurait rompre, et qui relie comme par des liens invisibles l'homme mortel aux habitants du monde supérieur! Dieu ne détruit pas ce qui est saint, ce qui est bon — car c'est Son ouvrage! Et l'amour est le plus grand bien que les âmes puissent acquérir dans leurs rapports mutuels.

C'est parce qu'Il est Lui-Même l'Amour Infini, que Dieu a peuplé l'univers d'âmes aimantes.

La mort est pour moi le souverain bien! Puissé-je penser ainsi à mon dernier soupir sur mon lit de mort; puisse la pensée de l'amour de mon Créateur et des êtres chers qui m'ont précédé dans une autre vie, être la dernière de mon âme, avant qu'elle quitte son voile terrestre! Le voile tombé, mon esprit entrera immédiatement dans ce royaume de gloire où ils m'ont devancé.

O Christ! Divin Révélateur du Père Eternel, sois ma vie; car, sans Toi, mourir, ce serait voir mon âme s'abîmer dans la destruction! O Maître sublime, je veux penser avec Toi, je veux marcher dans la voie de Tes divines doctrines. Je veux contempler toutes les choses de la terre du haut de Ton élévation. Je veux aimer mes frères de Ton amour; je veux m'enflammer de Ton zèle afin de répandre autour de moi la joie et le bonheur. Je veux avoir Ton courage, afin de surmonter tous les obstacles qui m'écartent de la vertu, et prendre assez d'empire sur moi-même pour me conduire avec une intégrité et une noblesse dignes du ciel. Je veux m'armer de Ta patience pour supporter tous les maux de la vie; de Ta Sagesse et de Ta modération, afin d'en goûter les plaisirs; de Ta foi, afin de marcher avec humilité et confiance dans les voies

de la Providence; et par Tes yeux je veux regarder l'Eternité comme ma patrie, et Dieu comme mon Père.

Car, si le Christ est ma vie, la mort est une victoire pour moi

LA DESTINÉE ÉTERNELLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Étoile du jour, dont les doux rayons réjouissent nos demeures, — étoiles de la nuit, qui brillez d'un si vif éclat à la voûte azurée des cieux, — malgré votre divine et sereine splendeur, qui emplit de charmes et la Terre et la Mer, je ne puis m'empêcher de songer aux ténèbres qui enveloppent encore la vie de l'homme. Détournons tristement les yeux de votre lumière ardente et étincelante, je lève mes regards tremblants vers l'éternel flambeau qui, sans jamais pâlir, à travers les sourires ou les revers de la fortune, éclaire le berceau et la tombe, la vallée où se balance le palmier, le champ de bataille ensanglanté, les joies et les larmes de la vie.

(Romains xi. 33-44.)

Les ailes du temps passent tranquillement sur nos têtes sans s'inquiéter de nos espérances ou de nos

douleurs. Les saisons changent et se succèdent sans interruption. Les choses anciennes se renouvellent, et les nouvelles vieillissent; les œuvres des temps passés périssent et tombent à leur tour dans l'oubli. C'est toujours le même enchaînement. Chaque chose a sa marche invariablement tracée, son but inévitable. Chaque chose est soumise à une loi de fer, les étoiles du ciel comme les fleurs des champs, le rocher comme le ver qui rampe à ses pieds, la nation comme chacun des individus qui la composent. Rien ne peut être autrement qu'il n'est; rien ne sera autrement qu'il n'est appelé à être. Telle est la destinée, — l'éternelle destinée!

Qu'est-ce que la destinée? — Quoi? L'ordre des choses a-t-il été réglé d'avance de toute éternité? Nulle fleur ne se flétrit-elle, nul enfant ne pleure-t-il, nul rocher n'est-il précipité du haut d'une montagne, nulle nation ne périt-elle, sans que cela ait été déterminé depuis l'origine des temps? Que penser alors de nos vertus et de nos vices? Quel est le coupable, et quel est le juge? Ma volonté est-elle aussi déterminée à l'avance par la destinée? Ne suis-je dans le vaste univers ni plus ni moins que l'atome, qui flotte dans un rayon de soleil, non pas à son gré, mais suivant l'impulsion qu'il a reçue? Si tout ce qui arrive aujourd'hui a été résolu et décidé depuis le commencement des temps, à quoi servent mes soupirs, mes

désirs, mes efforts pour atteindre à la perfection? A quoi bon mes prières? Ces prières n'ont-elles pas été aussi déterminées d'avance dans les conseils éternels de la destinée? Je ne suis donc qu'une machine faisant partie du grand tout, et mon soi-disant libre arbitre n'est-il qu'une illusion?

Qu'est-ce que la destinée éternelle? C'est l'univers immense, infini, immuable, dans lequel tout s'enchaîne et se succède nécessairement comme cause et effet. Chaque effet devient à son tour la cause de nouveaux effets. L'arbre produit la graine, et la graine produit l'arbre. Ma jeunesse ayant été ce qu'elle a été, je dois être ce que je suis. Les événements prédéterminés de l'année dernière ont amené ceux de cette année, et sans les événements qui ont eu lieu dans des siècles déjà loin de notre mémoire, nous n'aurions pas vu les faits dont nous sommes témoins aujourd'hui. Ainsi les choses sont liées les unes aux autres depuis l'origine des temps, et cet enchaînement se continue jusqu'à l'infini des siècles, où, de même que dans le passé, un rouage de l'immense mécanisme du monde pousse l'autre, et où toutes les parties sont indissolublement unies entre elles. Telle est la loi de la destinée; aussi rien ne saurait la changer. De même que, lorsque nous jetons une pierre dans l'eau calme d'un lac, nous savons d'avance le bruit qu'en tombant fera cette

pierre, et les cercles qu'elle formera à la surface de l'onde, qui, en s'élargissant toujours progressivement, finissent par atteindre le rivage éloigné, tandis qu'au centre, point de départ du mouvement, l'eau a déjà repris son calme primitif; de même celui qui connaîtrait la nature de toutes choses en ce monde, pourrait connaître d'avance la marche qu'elles suivront et, en remontant à l'impulsion première donnée il y a des milliers d'années, prédire les événements qui devront survenir pendant des milliers d'années après nous. Mais ce serait la science universelle, et elle n'est pas le partage de l'intelligence humaine. L'homme, sujet à la mort, erre d'un pas incertain dans le vaste labyrinthe de l'univers; il ignore les événements passés et les événements futurs, et nomme tantôt fortune, tantôt hasard, tantôt nécessité inévitable, tout ce qui lui arrive. Mais les mots hasard et accident sont simplement des termes que l'homme applique aux choses dont il est incapable de découvrir la cause immédiate. Rien n'est dû au hasard, attendu qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Chaque chose est soumise à la loi de la nécessité; tout est renfermé dans les projets de la destinée universelle.

Tout? Comment? L'univers infini, avec tout ce qui s'y meut et s'y agite, n'est-il qu'une machine, qu'une horloge admirablement organisée, dont au-

cune partie ne saurait fonctionner autrement que ne l'a prévu et réglé d'avance Celui qui l'a construite? N'en suis-je donc moi-même qu'un rouage sans importance? Je frémis. Que suis-je? Où suis-je! Quoi? je vis seul avec mes joies et mes douleurs au milieu de cette froide et rigide organisation du monde, au milieu de cette nature morte sans volonté! Pourquoi serais-je destiné à sentir, à aimer, quand rien ne mérite mon amour, à haïr, quand tout le mal, même le vice, est inévitable et doit être selon les lois de la nécessité? Hélas! mes plus chers désirs, mes plus douces espérances m'abandonnent. A quoi bon cette jonglerie? Pourquoi aurais-je été créé susceptible d'éprouver du repentir pour des fautes que j'étais prédestiné à commettre? Pourquoi aurais-je de l'aversion pour le péché, si la destinée éternelle m'y avait condamné d'avance?

Non, non! C'est impossible! Tout en moi contredit cette manière d'envisager l'univers et les lois qui le régissent. Elle révolte mon esprit. J'ai nettement conscience de la liberté de ma volonté ; bien que mon corps ressemble à un instrument passif, mon esprit n'est pas une machine, il vit; il se gouverne et se détermine après mûre réflexion. Non, le monde n'est pas une masse froide, inerte, où tout se meut aveuglément, suivant des lois déterminées et éternelles. L'activité, la puissance, et la bonté

d'un Dieu de vie et d'amour animent tout, et répandent partout le bonheur. Oh! que serait le monde sans amour, sans Dieu, sans justice, sans liberté, sans rémunération? Un gigantesque cadavre d'où l'âme a fui; un mécanisme inintelligent, dans lequel il n'y aurait point de place pour ce qu'il y a de plus grand, de plus excellent, pour la vertu, l'amour, la perfection, qui n'existeraient que de nom. Enigme sans valeur, sans signification, sans solution et sans fin; le plus misérable des êtres habitant un pareil monde, ce serait l'homme, avec les besoins de sa raison et les sentiments de son cœur!

Non; une semblable idée de la destinée est une erreur de l'entendement; n'envisageant les choses que sous une seule face, elle l'embrouille et le met en contradiction avec lui-même, ainsi qu'avec tout ce que nous percevons du monde extérieur, et avec la conscience que nous avons de nos sentiments intimes.

Qu'est-ce que la destinée éternelle? C'est l'organisation immense, fixe, infinie du monde dans lequel tout se fait et s'enchaîne nécessairement comme cause et effet. Chaque effet devient cause à son tour, et c'est pourquoi ce qui a lieu aujourd'hui est la connaissance nécessaire du passé, et ce que je suis aujourd'hui est le résultat nécessaire de ce que j'ai été primitivement. Je ne saurais le nier; comment, donc,

éviter ces erreurs de l'entendement auxquelles je suis exposé de nouveau?

Je veux considérer l'univers sous ses divers aspects. Dans la pierre inerte, et dans toutes les choses créées, en remontant jusqu'à la créature de l'ordre le plus élevé, je discerne un nombre de forces infini. Tout ce qui existe a en soi une force ou une influence, — c'est-à-dire que tout agit sur la matière qui l'environne. La pierre inanimée, elle-même, est une force ou une influence; autrement, elle ne pourrait agir sur les choses qui l'entourent, par sa pesanteur et sa cohésion; elle ne pourrait non plus agir sur nos sens par sa couleur, sa forme ou son odeur. Ce qui ne produit aucun effet sur moi n'existe pas pour moi, mais ce qui exerce une action sur moi est une force.

Les forces que nous apercevons dans l'univers créé par Dieu sont aussi variées et multiples qu'innombrables. Elles forment une gradation immense, depuis l'entité la plus infime jusqu'à la plus élevée. Elles se combinent avec d'autres, et cette union produit de nouveaux phénomènes. Quelle variété de forces, par exemple, le corps que nous désignons sous le nom de pierre ne présente-t-il pas! Mais combien elle est plus grande dans les plantes, et plus considérable encore dans les animaux! Ces forces n'offrent pas seulement de la variété, mais

aussi des gradations. La force vitale inhérente au végétal est supérieure à toutes celles qui existent dans la pierre. La plante se multiplie ; elle a sa jeunesse et sa maturité, et propage son espèce. La force que nous appelons l'âme, propre à l'animal, est d'un ordre plus élevé, car elle sent, elle choisit, elle juge. La force de l'esprit humain est encore au-dessus par la clarté avec laquelle elle a conscience d'elle-même. Puis, au-dessus de nous, il existe des forces encore supérieures, que l'Ecriture Sainte appelle Anges et Archanges.

Mais toutes ces familles, tous ces royaumes de forces dans la création de Dieu, sont, ce qu'elles sont, par la VOLONTÉ DE DIEU ; chaque force a sa sphère particulière d'action, ses conditions spéciales, ses lois propres, conformément auxquelles elle doit exister et agir. C'est ainsi que la pierre est, et reste toujours pierre, avec ses qualités caractéristiques ; c'est ainsi que les racines de la vigne et du chardon ne recherchent que les substances nutritives appropriées à leur nature ; c'est ainsi que les oiseaux vivent et se meuvent dans l'air autrement que les poissons dans l'eau. Chaque force naturelle a reçu de Dieu sa loi particulière, et l'esprit humain a la sienne, qui n'est ni celle de l'animal, ni celle de la plante, ni celle de la pierre.

L'action de toutes les choses créées les unes sur les autres s'exerce en vertu de ces lois particulières à leur nature. Elles s'unissent et se séparent, s'attirent et se repoussent, se recherchent et s'évitent; de là naissent la vie et le mouvement incessant de l'univers. Le conflit mutuel entre les diverses forces constitue la vie de l'univers.

Comme aucune des forces dont l'ensemble compose l'univers ne peut agir autrement que ne le permettent la sphère d'action et les lois que Dieu lui a imposées, son action est la conséquence nécessaire de ces lois. En créant ces forces, la Volonté de Dieu, le Souverain et éternel Créateur des mondes, a prévu tous les effets qu'elles devaient produire. Telle a été l'*éternelle prédétermination* de ce qui devait être.

Mais lorsque Dieu, dans l'origine, a voulu l'existence du monde, Il l'a voulue dans Sa sagesse infinie. Aussi le conflit des forces, au lieu de créer de la confusion, a contribué à leur développement progressif; il n'en est pas résulté une lutte destructive, mais une grande et puissante vie les comprenant toutes, et dans laquelle elles se servent les unes les autres. Tel a été, tel est, et tel sera toujours l'ordre général de l'univers, dans lequel les étoiles et les grains de poussière se meuvent dans les cercles qui leur sont assignés, dans lequel les herbes et les

mousses les plus humbles naissent et meurent aussi bien que des nations entières.

Et quand Dieu, dans Sa sagesse infinie, a créé l'ordre de l'univers, il l'a fait dans des fins infiniment élevées; il l'a créé aussi dans la plénitude de Son amour. Souverainement bon, il a voulu que l'ensemble fût infiniment harmonieux, et que toutes les forces sensitives qu'il renferme pussent jouir du bonheur. Donc, si nous voyons que dans sa bonté il a pourvu au bien-être de l'insecte le plus humble, nous devons savoir qu'il a été réservé une félicité bien plus noble à l'esprit de l'homme. Mais l'insecte est privé de ses joies, et souffre dès qu'il enfreint les lois de sa nature ; de même l'esprit humain perd les hautes félicités qui lui sont départies lorsqu'il cesse d'obéir à la loi de son existence. Et cette loi lui prescrit de s'appliquer à devenir parfait, comme est parfait son Père qui est aux Cieux, par conséquent, de conserver la position élevée qui lui est assignée et de maîtriser les forces inférieures, par lesquelles il ne doit pas se laisser gouverner. L'esprit est obligé de tenir en expectative les forces animales dont son corps est le siége, de soumettre les désirs impurs de ce dernier, et de porter ses regards vers Dieu et vers le monde spirituel auquel il appartient. La loi de l'esprit, c'est la conscience, l'aspiration vers la perfection, l'horreur du mal, et un désir

invincible de liberté. Si l'homme laisse abattre son esprit dans ses luttes avec les parties animales et végétatives de sa nature, il devient malheureux et méprisable à ses propres yeux ; car, dans l'ordre de l'univers, tout est un enchaînement de conséquences nécessaires. Le péché et l'imperfection engendrent la souffrance.

L'homme n'est donc pas prédestiné à être la victime du péché et de la corruption, mais à acquérir le bonheur par ses vertus. S'il le veut fermement, il peut atteindre cette perfection dans toutes les relations de la vie. Il peut savoir d'avance que lorsqu'il éprouve du chagrin ou de la souffrance il y a en lui quelque chose qui n'est pas comme cela devrait être. Le chagrin et la souffrance doivent même le guider vers le bonheur. Telle est sa *destinée !*

Quel que soit notre sort, *nous en sommes par conséquent indépendants, si nous sommes tels que nous devons être.* Les êtres qui nous sont chers peuvent mourir, mais cette mort ne nous rend malheureux qu'autant que nous oublions qu'ils sont, ainsi que nous, membres du monde spirituel ; que, comme esprits, ils ne peuvent être perdus pour nous ; et que nous ne devons pas demeurer attachés à la poussière périssable enfermée dans le tombeau, comme si elle était immortelle. La mort du corps étant

nécessaire, selon les lois qui régissent ce qui est terrestre ; notre chagrin est la conséquence nécessaire de notre trop grand attachement à ce qui appartient à la terre. Telle est la destinée! *Mais toutes les choses prédéterminées par Dieu sont bienfaisantes*, elles fortifient nos facultés ; elles entraînent l'esprit par leur douceur, ou le forcent, par leur terrible insistance, à se détacher de ce qui est terrestre et périssable, et à s'élever à la connaissance et à l'amour de ce qui est impérissable, à abandonner les intérêts brutaux pour le principe spirituel, qui constitue notre véritable dignité. Les guerres, les batailles, la famine, la misère, les maladies, le pillage, le vol, l'incendie rentrent dans les règles de la destinée. Mais que voyons-nous dans tous ces accidents? Rien que la destruction de ce qui est périssable. Il nous faut distinguer ce qui est impérissable, éternel ; apprécier ce bonheur intime dont rien ne saurait nous priver. Le désespoir que te causent les malheurs qui t'accablent était-il compris dans les décrets de ta destinée? Oui, parce que c'est une conséquence nécessaire de ton imperfection. La paix de l'esprit dont le sage jouit malgré tous les malheurs, est également la conséquence nécessaire de sa grandeur d'âme et de sa force invincible. Plus l'esprit humain est vertueux et maître de lui-même, plus il est invulnérable et plus il

devient indépendant de sa destinée. Dieu est élevé au-dessus de la destinée parce qu'Il est Souverainement Saint. Plus notre être intérieur est saint, plus nous nous rapprochons de Dieu ; et plus nous sommes proches de Dieu, plus nous nous élevons au-dessus du pouvoir de la destinée.

Ainsi, les contradictions apparentes aboutissent à de sublimes harmonies, et la lumière jaillit des ténèbres. Tout doit tourner à notre bien et nous seconder, parce que Dieu est avec nous. Les décrets du Seigneur sont sages, justes et bienfaisants : ils n'ont pas pour but de faire de nous des esclaves dépouillés de libre arbitre, mais de donner la liberté à nos esprits et de les aider à s'élever au-dessus du sort. Oh! quel trésor inépuisable il y a dans la sagesse et dans la connaissance de Dieu! Que les jugements de Dieu sont impénétrables et ses voies insondables!

LA DESTINÉE ÉTERNELLE.

DEUXIÈME PARTIE.

Des profondeurs des immenses ténèbres, la Destinée nous départit notre sort, — elle enveloppe de ses réseaux toutes les choses de la terre, et le monde reconnaît ses lois.

Mais il est un Être, assis sur un trône élevé, qui tient la Destinée sous Ses pieds, qui unit l'âme et la chair, et qui garde le Sort lui-même sous Son contrôle.

Car la Destinée n'est que l'esclave de Dieu, — c'est Lui qui domine, — Sa grâce seule peut nous sauver; et les mortels tâchent à l'envi de gagner la partie, dont la Destinée est le précieux enjeu.

Jésus conduit le chœur des esprits, dont les âmes, du sein de la poussière, aspirent vers Dieu. Quiconque peut élever son âme jusqu'à Dieu, tient le Sort dans sa dépendance.

—

(Isaïe lv. 8-9.)

—

Tous les sages qui ont instruit les peuples dans l'antiquité la plus reculée, et plus tard des nations

entières, ont observé que la destinée régit la marche des choses humaines, et tous les cœurs ont tremblé devant cette puissance redoutable, généralement reconnue. La philosophie païenne a cherché le mot de la terrible énigme. Elle a appelé ce pouvoir éternel, inexorable, auquel tout est soumis et auquel rien ne saurait résister, l'aveugle Destin. Elle croyait que de lui dépendait le sort du ver le plus infime, aussi bien que celui de l'homme le plus élevé et celui des différentes nations. Toutes les divinités dont l'imagination des mortels avait peuplé le Ciel et la terre se croyaient sujettes elles-mêmes de cette loi universelle; et même les plus puissants des dieux n'étaient pas à l'abri de ses coups.

Cette croyance dans la toute-puissance du Destin ne pouvait manquer de prendre racine chez des hommes qui n'avaient pas encore appris à distinguer clairement la différence entre le monde matériel et le monde spirituel, mais qui, au contraire, étaient tellement enfoncés dans la matière, qu'à leurs yeux le bien-être physique et le bonheur moral étaient identiques. La beauté, la puissance, la richesse, les honneurs étaient leurs dieux suprêmes. C'était là le but de leur existence; et comme ils ne connaissaient rien de plus désirable en ce monde, la vie avait plus ou moins de prix à leurs yeux, suivant qu'ils arrivaient à les posséder en plus ou en moins

grande abondance. Aussi pensaient-ils que le Destin qui les avait privés de ces biens, pouvait bien les dépouiller de tout. Mais très-peu de penseurs ont eu le pressentiment et l'intuition d'un bien d'une nature plus élevée, d'un bien dont le destin même le plus acharné ne peut dépouiller l'homme sans son consentement. Le nombre de ceux qui eurent le courage de se mettre au-dessus des atteintes du destin par l'élévation de leur âme fut encore plus restreint : toutefois, ceux qui s'en montrèrent capables excitèrent déjà à cette époque l'étonnement et le respect de leurs contemporains par l'héroïsme de leurs vertus; et plus encore, le monde fut même porté à les mettre au rang des dieux.

Les vues des Chrétiens à cet égard sont bien différentes de celles des païens. Jésus a guéri le genre humain des terreurs de l'imagination et de l'entendement, et l'a ramené dans les sentiers de la vérité éternelle. Il nous a révélé le Dieu unique comme le plus parfait de tous les êtres et comme le Père des esprits, que nous devons adorer dans notre âme, et non par des sacrifices et des offrandes. Il nous a révélé que le but de l'existence de l'homme n'est pas tout entier circonscrit entre le berceau et la tombe, et Il nous a permis de jeter un coup d'œil dans les mystères de l'éternité. Il nous a enseigné à faire peu de cas de la vie terrestre, parce que ce n'est pas

là la sphère véritable de notre bonheur : « Dans la maison de mon Père, » a dit Jésus, « il y a plusieurs demeures. » Il nous a appris à apprécier la différence qui existe entre la valeur des choses terrestres et celle des choses célestes et spirituelles : « Si vous avez de quoi revêtir et nourrir votre corps, » a dit encore Jésus, « soyez content. N'amassez pas de trésors pour vous sur la terre, mais dans le Ciel, et cherchez avant tout le royaume de Dieu. Soyez parfaits, comme votre Père qui est dans le Ciel est parfait. Car à quoi sert à un homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? » Il nous a enseigné que l'âme doit dominer le corps, et Il nous a fait ressortir la majesté de l'esprit et sa supériorité sur tous les biens que cette terre peut nous offrir. Il nous a montré, par l'exemple de Sa vie, comment l'homme peut s'élever au-dessus de son destin et se mettre à l'abri de ses coups. Il nous a prouvé que l'ordre prédéterminé des événements peut, il est vrai, porter atteinte à nos intérêts terrestres, mais qu'il est impuissant à détruire notre paix intérieure et la félicité de notre esprit.

La destinée ou le sort est par conséquent la loi Divine à laquelle est soumis le monde matériel. La santé et les maladies du corps, la vie et la mort, l'élévation ou le déclin de notre position ici-bas, l'augmentation ou la diminution de la considération,

de l'influence ou du pouvoir dont nous jouissons, la grandeur ou la décadence des nations, la victoire ou les défaites sur les champs de bataille, — tous ces accidents terrestres sont soumis à la loi de la destinée qui régit toutes les choses de la terre.

Mais les esprits sont soumis à une loi bien différente. Ils ne participent pas au sort inhérent à la terre. La liberté est leur essence, la vertu leur loi, la similitude à Dieu leur fin. Le sort du monde matériel ne les touche que dans les relations qu'ils ont avec la matière. Moins ils s'appartiennent et plus ils ont de penchant pour les choses terrestres ; plus ils se mêlent à ce bas monde, plus aussi ils s'assujettissent à la loi de la destinée. Quiconque se soumet à un maître étranger doit en porter le joug. Quiconque renonce à sa liberté personnelle et à l'empire qu'il a sur soi-même doit être traité en esclave. Aussi n'y a-t-il de réellement malheureux que l'homme qui place son bonheur dans les choses du monde extérieur, et de réellement heureux que le vrai sage, le disciple du Christ. Toutes ces choses (même celles qui sont en apparence les plus redoutables) concourent au bien de ceux qui aiment Dieu.

Les esprits sont soumis à une loi bien différente de celle qui gouverne les choses matérielles ; aussi souffrent-ils lorsqu'ils subissent un joug étranger.

Ils perdent alors leur dignité originelle et deviennent infidèles à leur vocation ; ils désirent être non pas des esprits élevés, mais seulement des animaux supérieurs. Cependant Dieu continue toujours de les aimer. La loi de la destinée devient la verge de leur châtiment, et les ramène à la connaissance d'eux-mêmes et les stimule à s'attacher à des choses plus élevées. Et au milieu de leurs désastres et de leurs malheurs terribles, la voix de Dieu leur parle en ces termes : — « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies; mais autant les Cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées. » (ISAIE LV, 8-9.)

Nous ne pouvons, il est vrai, rompre entièrement les liens qui nous attachent à la terre. Nous sommes encore placés si bas sur l'échelle des esprits, que nous devons nécessairement vivre en contact immédiat et intime avec les êtres inférieurs de l'univers. Mais il dépend de nous de nous élever à un échelon supérieur. C'est pour nous y aider que Jésus le Messie a été envoyé sur la terre. Il est venu nous affranchir de la puissance des ténèbres et des liens de la mort, auxquels est soumis tout ce qui appartient à la terre. Il est venu nous aider à reconquérir notre liberté que nous avions perdue. Mais le sacri-

fice de Sa vie rédemptrice ne profitera nullement à ceux qui ne peuvent faire abnégation d'eux-mêmes, qui ne peuvent pas renoncer au monde, ni, à Son exemple, mener une vie juste, désintéressée, et sans tache. L'expiation de Sa mort ne profitera nullement à ceux qui n'ont ni assez de liberté d'esprit, ni assez de grandeur d'âme pour ne pas désirer plaire plutôt à Dieu qu'aux hommes, et mourir comme est mort le Sauveur.

Nous ne pouvons nous affranchir complétement des choses de la terre; mais nous ne devons pas nous laisser dominer par notre amour pour elles; nous devons au contraire savoir conserver notre liberté en tout ce qui la concerne. Nous sommes obligés et tenus de pourvoir à la subsistance de notre corps, mais nous le sommes également de ne pas attacher une trop grande importance à la satisfaction de notre palais. Nous devons nous vêtir décemment; sans nous laisser entraîner par l'orgueil du faste extérieur, au point de nous regarder comme malheureux parce que nous ne sommes plus en état de porter des vêtements dispendieux. La pourpre, le velours et la soie, après tout, ne diffèrent pas tant du linceul dans lequel on ensevelit les cadavres. Nous devons travailler à améliorer notre position pécuniaire, afin que nous et tous les membres de notre famille puissions rester indépendants des

caprices d'autrui, et que nous puissions être à même de contribuer dans une plus large proportion au bien public ; mais nous ne devons pas faire consister notre suprême bonheur dans l'accumulation des richesses, ni nous enorgueillir d'en posséder plus que les autres, et alors, quelles que soient les circonstances où nous soyons réduits, quelques pertes que nous puissions éprouver, la diminution de notre fortune ne nous causera ni honte ni grande affliction. Nous ne devons ni faire fi de l'estime d'autrui, ni être indifférents à l'influence que nous pouvons exercer sur notre prochain ; mais c'est à notre mérite, à nos vertus seules qu'il nous faut devoir cette considération et cette influence. Car ce n'est qu'autant que l'estime publique dont jouit un homme a pris sa source dans la confiance générale, et en reste entourée, qu'elle peut devenir un moyen de faire beaucoup de bien. Mais n'être avide de considération que pour la considération même, ne convoiter le pouvoir que pour le plaisir d'en jouir, c'est prendre le chemin qui mène au but pour le but lui-même, les moyens pour la fin, l'instrument pour l'œuvre qu'il est destiné à accomplir. Occuper une place élevée ou infime dans l'estime du monde, posséder un rang et des titres, ou n'avoir aucun de ces avantages, est chose indifférente pour l'esprit immortel, qui a conscience que sa véritable dignité réside en

lui seul, et ne repose sur rien de ce qui est en dehors de lui; que ce ne sont pas les distinctions dépendantes des caprices des hommes, mais la valeur que l'esprit doit à ses propres efforts, qui est indestructible.

Nous ne pouvons, nous ne devons pas dédaigner les plaisirs de la vie. Ils contribuent à récréer et à raviver tout notre être. Mais nous ne devons pas nous y attacher avec une telle avidité qu'en les perdant nous croyions avoir tout perdu. Nous devons aimer les objets de notre affection, nos amis, nos parents, nos enfants, avec toute la tendresse naturelle à des âmes bien nées. Mais nous ne devons pas oublier cependant que ce n'est pas le corps, — destiné à vieillir et à mourir, — mais l'esprit que nous aimons en eux. Nous ne devons point perdre de vue qu'un jour sonnera inévitablement la dernière heure de leur séjour sur la terre; mais la toute-puissante destinée ne saurait séparer l'esprit d'avec l'esprit; elle sépare seulement le corps d'avec le corps. Quiconque fonde son suprême bonheur sur le souffle d'un mortel l'appuie sur une base frêle et chancelante. Quiconque ne regarde pas l'univers comme la maison de Son Père qui est aux Cieux, quiconque ne reconnaît pas l'esprit comme l'objet de son amour, quiconque ne voit pas la garantie de son bonheur dans l'immortalité; qu'il se prive des plus tendres affections, celui qui ne veut pas aimer l'instrument

de sa perte, qui ne veut pas être victime d'une affreuse destinée : car ce qu'il aime ne doit un jour être que cendre et poussière.

Elevez-vous au-dessus de la cendre et de la poussière, ô vous, élus de Dieu, disciples du Christ ! Jouissez des biens de ce monde comme de dons agréables, mais fugitifs et éphémères ; que votre trésor soit dans le Ciel ! Cueillez la rose fraîchement épanouie, mais n'oubliez pas que demain elle sera flétrie ou effeuillée. Vivez avec les biens de la terre, mais non pour eux ; vivez en vous-mêmes. Acceptez tous les plaisirs qui se présentent à vous, mais ne vous y livrez pas. Ne rejetez ni les honneurs, ni les dignités, ni les richesses, mais ne leur sacrifiez pas le moindre de vos devoirs, qui sont d'un ordre plus élevé ; que les dons de la fortune soient pour vous de simples avantages dus au hasard, car ils ne sauraient vous appartenir à jamais, et vous leur appartenez encore moins. Celui qui ne reconnaît pas d'autres maîtres que lui-même, ses vertus et son Dieu, est maître de toutes choses ; il est plus éloigné que les autres hommes des maux de cette terre, et la destinée n'a point d'empire sur lui. Il peut être pauvre, honni, persécuté ; il peut perdre sa fortune, ses consolations, ses amis, l'estime de son prochain, mais il ne perd jamais la satisfaction et la sérénité de son âme, la fière et noble conscience qu'il a de sa dignité. Il

est au-dessus du destin. Ce n'est pas au monde qu'il est redevable de sa paix intérieure, de son bonheur intime, et le monde ne saurait les lui enlever.

Mais à qui m'adressé-je? Qui reconnaît la vérité éternelle des paroles de Jésus : « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu; et tout le reste vous sera donné en surcroît? » (SAINT MATTHIEU IV, 33.) Oh! les hommes ont des yeux, et ils ne voient pas; ils ont des oreilles et ils n'entendent pas! La grande majorité sont absorbés par leurs besoins terrestres, sans avoir la moindre idée des besoins d'un ordre plus élevé. Ils croient en Dieu, mais ils n'ont point d'amour pour ce qui est Divin; ils prient Dieu, mais ils sont esclaves de leurs passions; ils respectent la vertu, cependant ils font le mal; ils croient à l'immortalité, cependant ils se donnent corps et âme au monde; ils désirent le bonheur, cependant ils le fuient; ils ne peuvent nier la vérité, cependant ils s'attachent aux illusions de leurs sens; ils prétendent être des hommes et des êtres supérieurs, et cependant ils sont contents de persévérer à n'être que des brutes pour continuer à vivre en brutes; ils se plaignent de la cruauté du Destin, cependant ils ne s'élèvent pas au-dessus par leur grandeur d'âme; ils restent misérables, malheureux, en guerre avec tout ce qui les environne et avec eux-mêmes; ils cherchent le moyen d'échapper au Des-

tin, mais ils ne le trouvent pas; la voix de Dieu parle haut à leurs cœurs, cependant ils refusent de la suivre. Ils méritent leur misère, car ce sont eux qui l'ont voulue; c'est pourquoi le Seigneur a dit : « Vos pensées ne sont pas mes pensées, et vos voies ne sont pas mes voies. Car autant les Cieux (et toutes les choses spirituelles) sont au-dessus de la terre (et de toutes les choses terrestres), autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. »

Mais à qui rappelé-je ces paroles? Aux nations? Eh bien! contemplez leur misère! Cette misère est la preuve de leurs erreurs. Combien est frivole le but de tous les individus, ou du moins du grand nombre des individus qui composent les nations! Quels fruits pouvons-nous attendre d'une pareille graine? Quel accord règne parmi eux une fois que le danger commun est passé? Où est leur amitié dès que leur intérêt personnel est atteint? Où est leur patriotisme quand leur avantage individuel est en jeu? Où est leur modération dans la prospérité? Pourquoi nourrissent-ils dans leurs cœurs cette arrogance qui les choque tant chez les autres? Pourquoi se plaignent-ils de trouver chez les autres cet orgueil dont ils ne peuvent se corriger eux-mêmes? Pourquoi se vantent-ils du respect qu'ils professent pour les droits des nations, tandis qu'ils y portent

atteinte toutes les fois qu'ils peuvent le faire sans danger pour eux-mêmes? Pourquoi louent-ils la probité et cherchent-ils cependant à usurper le bien d'autrui? Hélas! ils ont vu les suites de la désunion, de l'arrogance et de l'injustice; ils ont entendu les enseignements de l'histoire universelle, mais leurs cœurs sont endurcis. Ils ont eu Moïse et les prophètes, mais ils ont préféré croire à leurs propres erreurs, à leurs propres folies. A l'heure de l'adversité, ils ont arboré la bannière de la vertu pour se sauver de la destruction; mais, le danger passé, ils ont déserté la bannière sacrée pour se créer de nouvelles misères. Ainsi soit-il! Votre destin est arrêté; vous ne sauriez y échapper, car c'est vous qui l'avez attiré sur vos têtes. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, » dit le Seigneur, « et mes voies ne sont pas vos voies; mais autant les Cieux sont au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. »

Cependant dans le grand nombre il peut se trouver un homme qui reconnaisse les pensées et les voies de Dieu dans les décrets de la destinée, pour qui son être intérieur, la conscience de son innocence, et la paix de Dieu, sont plus précieux que tous les biens du monde, qui se soit donné entièrement au Christ, et qui lui rende hommage, non en

accomplissant les cérémonies de l'Église, mais de cœur et d'esprit, de volonté et d'action, par son abnégation et son pouvoir sur lui-même. Oui, toi seul parmi tant de milliers de mortels, tu es le plus heureux, parce que la destinée n'a point de prise sur toi. Tu es au-dessus de tous les événements qui peuvent atteindre toutes les choses de la terre.

Oh! moi aussi, je veux faire tous mes efforts pour me procurer cette paix, pour atteindre à ce but élevé! Je veux être Ton frère, ô Jésus! Divin Sauveur! Tu as joui du bonheur céleste, quoique le monde T'ait conspué. Tes persécuteurs étaient assis sur des trônes, et cependant ils étaient esclaves de leurs passions brutales; mais Toi, Tu étais le roi de la vie, le vainqueur de la mort, et la puissance de la destinée ne pouvait T'effrayer. La croix plantée sur le Golgotha a été Ton trophée triomphal; la couronne d'épines a été Ta couronne de lauriers.

Je veux travailler en esprit à atteindre Ton élévation, et le pouvoir de Dieu fortifiera ma faiblesse. Je veux poursuivre ce but; je veux être mon seul maître; je veux dominer mes sentiments et mes penchants, de manière à ne plus faire que ce qui est juste, vrai et utile, à accepter tout ce que la terre m'offre de beau et de bien, mais sans aliéner en échange ma tranquillité et mon empire sur moi-même; à ne pas laisser enchaîner ma liberté inté-

rieure par des entraves étrangères; à être riche même au sein de la pauvreté, et élevé même dans l'humilité; à T'appartenir, ô Jésus, ainsi qu'à tous les esprits purs et généreux. Tel est le but que je dois et veux poursuivre! O Esprit de Dieu, affermis ma résolution, et je suis sûr de vaincre. Ainsi soit-il!

LA DESTINÉE DE L'HOMME.

Entonnons les chants de victoire, le Christ a gagné la journée pour notre salut (pour nous qui étions destinés à la tombe) et Il a dissipé l'obscurité de la mort. L'œuvre s'est accomplie noblement, et Jésus a triomphé pour nous.

Avec quel éclat de lumière Ses promesses s'accomplissent! Comme la vérité du Verbe céleste resplendit! L'âme de l'homme a été créée immortelle, et devant le trône du Dieu tout-puissant la vertu recevra la couronne.

Ne nous abandonnons pas à la tristesse, ne chantons pas de lugubres et solennelles litanies sur la tombe où reposent les justes et les bons, car leurs âmes, mes frères, errent avec joie dans l'infini; — le Christ a gagné la victoire pour tous, et le tyran, la mort, est enchaîné.

(II. Corinthiens iv. 17-18.)

Jésus-Christ, notre Seigneur, nous a révélé comme dans un miroir, par sa propre vie sur la terre, ce que nous sommes, et ce que nous devons être. Je

reconnais en lui ce que je dois être. Depuis l'heure de Sa naissance dans une humble crèche, jusqu'à celle de Sa glorification, après Sa descente dans la tombe, Sa vie a été un éternel exemple que la Divinité nous a donné pour nous indiquer ce qu'elle veut de l'homme et ce qu'elle attend de lui qui est né dans l'obscurité et dans la pauvreté, afin que nous apprenions que ni la richesse ni la pompe ne donnent à l'homme cette véritable noblesse, qui seule a de la valeur aux yeux de Dieu. Il est mort pauvre ; un étranger a fourni la place où son corps est enterré, afin que nous sachions que notre destinée sur la terre n'est pas d'amasser de vains trésors et de nous attacher aux choses visibles, mais, au contraire, de soupirer après celles qui sont invisibles et cachées. Nulle part les Saintes Ecritures ne nous disent que dans le cours de Son séjour sur la terre, Jésus rechercha les honneurs du monde et les richesses ; mais elles nous apprennent qu'avec les années, Il progressa en sagesse et en science des choses Divines. Son but sur la terre fut d'assurer le bonheur des hommes; Il est venu pour racheter les mortels du mensonge et du péché, et Son Esprit embrasse dans Son Amour et Sa Miséricorde, non-seulement Ses contemporains, mais aussi tous ceux qui sont venus des milliers d'années après Lui. Et il n'a pas plus négligé les plus petits moyens de faire le bien que

les plus grands. Il a guéri les aveugles et les boiteux, et Il a secouru les délaissés. Tout cela a été fait afin que nous puissions apprendre que notre tâche dans la vie ne consiste pas seulement à accomplir les devoirs de notre vocation, à faire en sorte que nos familles acquièrent des honneurs et des richesses, mais aussi à grandir dans la perfection de toutes les vertus, dans la sagesse et dans la connaissance de Dieu. Il a cherché la mort pour le bien du genre humain ; Il est mort entièrement résigné à la volonté de Dieu ; Son Esprit a supporté les indignités les plus révoltantes — les douleurs les plus affreuses que l'ingratitude et la trahison peuvent infliger — les souffrances physiques les plus cruelles, quand, épuisé par la faim, la soif, les mauvais traitements, Il s'est affaissé tout saignant sur la route du Golgotha ; ou quand, cloué sur la croix, et insulté par la multitude, Il luttait avec la mort. Mais quelle gloire dans Son triomphe au delà de la tombe ! Et tout cela afin que nous apprenions *qu'aucun* bien-être sur la terre, aucune joie et aucun plaisir de ce monde ne sont le but de notre vie ; que ni la misère ni les souffrances ne doivent étouffer en nous l'amour de la Divinité, mais que, quel que soit le sort qui nous est réservé, l'œil de l'esprit doit être dirigé vers l'éternité, où la palme de la victoire et de la gloire nous attend, dès que

notre lutte avec la mort sera terminée. « Car, » disent les Saintes Ecritures, « cette légère affliction, qui ne dure qu'un moment, nous prépare une éternité de jouissances et de gloire bien plus grandes. Et tandis que nous ne regardons pas les choses visibles, nous obtenons celles qui sont invisibles ; car les choses que nous voyons sont temporelles, mais les choses que nous ne voyons pas sont éternelles. » (II. CORINTHIENS IV, 17-18.)

Le jour de victoire de Celui qui est ressuscité d'entre les morts, me fait souvenir du jour à venir de ma victoire, et de ma destinée plus élevée.

Mais quelle est la destinée de l'homme? Jusqu'ici cette idée n'est pas bien claire pour mon esprit. Pour beaucoup, je le sais, le but de la vie est une énigme, et plus particulièrement pour ceux qui ne considèrent que les choses visibles. Sommes-nous ici pour jouir d'un bonheur et d'un bien-être en rapport avec les sentiments vertueux? se demandent bien des gens. Mais combien peu de personnes goûtent une joie sans mélange dans un monde où chaque heure apporte avec elle une alternative de plaisir et de peine ; où, à certain moment, nous sommes appelés à partager les chagrins des autres, et le moment d'après à gémir sous l'influence d'une douleur physique ; où, enfin, nous sommes souvent forcés d'abandonner nos souhaits les plus chers? Or,

comment le bonhenr qui découle de sentiments vertueux serait-il le nôtre, quand chaque jour nous nous levons comme Pierre avec les plus nobles résolutions, et quand nous pleurons chaque soir sur notre propre faiblesse?

Dans quelbut Dieu m'a-t-il appelé en ce monde? Ai-je été créé simplement pour être le jouet d'une heure, pour remplir une courte existence dans un but inconnu, ou pour servir les projets d'autres créatures qui me sont inconnues, et qui peut-être s'amusent de mes joies et de mes larmes? Me fanerai-je dans ma vieillesse et disparaîtrai-je pour toujours comme les fleurs du jardin, comme les arbres de la forêt, comme le lion dans le désert, ou comme un insecte éphémère? Comment concilier une idée semblable avec la conceptionde la perfection infinie de Dieu? Pourquoi ai-je en moi-même la certitude consolante d'être un but et non un moyen, certitude qui me fait sentir que j'existe pour moi-même, et que je suis pour ainsi dire le point central de l'univers que je vois autour de moi? Pourquoi verrai-je devant moi un but élevé qu'il me serait impossible d'atteindre dans cette courte existence, tandis que d'autres créatures qui n'ont que les qualités absolument nécessaires pour pourvoir à leur existence terrestre, savent trouver leur nourriture et éviter les peines et les dangers?

Ainsi, notre raison, abandonnée à elle-même, découvrirait les contradictions qui s'élèveraient nécessairement, si nous supposions que notre destinée est comprise dans les limites étroites de cette vie.

Mais nous savons que l'homme est l'esprit, et que le corps est la cendre, et seulement un instrument et un vêtement porté par l'âme dans cette existence temporelle pour pouvoir jouir de ce qui est terrestre. Le corps, ou l'enveloppe animale de notre âme, change à mesure que les années s'accumulent sur nos têtes ; l'esprit acquiert plus de savoir, mais néanmoins il sent qu'il est toujours le même depuis qu'il existe, et depuis qu'il a commencé à avoir conscience de lui-même. Le corps se cramponne avec ténacité à la terre d'où il est sorti ; l'âme ne trouve jamais ni bonheur ni repos sur la terre : elle n'est jamais contente de ce qu'elle possède ; un de ses désirs n'est pas plus tôt satisfait qu'elle soupire après l'accomplissement d'un nouveau, puis d'un autre, sans jamais finir.

L'âme est donc la partie la plus essentielle et la plus durable de l'homme. Ce qui est invisible et éternel constitue sa vie, et non ce qui est visible et périssable. Son origine est divine, elle ne provient pas de la terre ; et de même que le corps retournera un jour à la terre d'où il est sorti, de même l'âme retournera à Dieu d'où elle émane.

Si mon âme est la partie la plus essentielle de mon être, quand je parle de la destinée de l'homme, il ne peut être question que du but pour lequel elle a été créée, et nullement du corps lui-même, qui n'est qu'un instrument de l'âme. Et puis, s'il est question de l'âme, ce ne peut être qu'au sujet de sa vocation pendant une existence infiniment prolongée. Mais comment saurai-je quelle place la Divinité lui réserve après l'heure de la mort dans ce monde? Ma vue ne s'étend pas si loin. Et cependant, les voix de la nature, de la raison, et de la révélation proclament avec une harmonie merveilleuse ce que je serai dans l'autre monde, et ce que je puis espérer.

Que deviennent le lichen sur le roc, le chêne au flanc de la montagne, l'aigle qui plane dans les airs? Rien de plus, rien de moins que ce qu'ils sont et ce que seuls ils peuvent être selon les forces et les facultés particulières que le Créateur a mises en eux : rien que lichen, chêne, et aigle! Il en sera de même de l'esprit qui conçoit Dieu : il deviendra ce que lui permettront d'être les facultés particulières qu'il a reçues du Créateur; il pourra, à travers les périodes infinies de son existence, finir par arriver à être un être indicible qui, en se perfectionnant sans cesse, se rapprochera de plus en plus de Dieu; une essence supérieure à des milliers de forces

vitales secondaires répandues dans ce monde, qui vit et agit indépendamment d'elles, tout en les comprenant, les gouvernant, et en acquérant sans cesse une science qui lui révélera l'immensité de Dieu et la grandeur de la création, sous une lumière toujours de plus en plus nette et plus brillante. Voilà quelle est la gloire sublime et éternelle qui nous est réservée, à nous qui regardons moins aux choses visibles qu'aux choses invisibles. Voilà où tendent les vagues aspirations de nos âmes ; voilà la signification des recommandations de notre glorieux Sauveur, par lesquelles il nous a révélé notre véritable destinée : « Soyez parfaits comme votre Père dans le Ciel est parfait. » (SAINT MATTHIEU V. 48.)

Je suis donc destiné à grandir à l'image de Dieu, à laisser mon esprit se perfectionner dans une progression infinie. Cette vérité, que Jésus m'a révélée le premier, se trouve confirmée par ma raison et par mon expérience de la vie sur la terre. Car les choses de ce monde elles-mêmes me poussent dans cette direction. Tout encourage l'âme à étendre sa domination sur tout ce qui n'est que sensuel, et à le regarder avec mépris, à se mettre au-dessus des chances du hasard et des circonstances extérieures de la vie. C'est ainsi qu'on grandit à l'image de Dieu, car Dieu est infiniment grand et élevé en intelligence et en sagesse, autant par Sa suprême et bien-

heureuse influence dispensatrice sur l'univers, que par Sa parfaite indépendance du hasard. La vie sur la terre nous est donnée pour préparer l'esprit à sa sublime destination ; mais cette éducation n'est pas achevée ici-bas ; elle continuera jusque dans les sphères lointaines de la vie, tandis que notre bonheur se développera avec notre perfection.

Tout porte l'esprit à étendre sa science et sa sagesse. Dieu a fait naître l'homme nu et sans défense pour l'obliger à développer ses forces intellectuelles dans l'intérêt de sa propre subsistance et de sa conservation. L'animal entre dans la vie vêtu, et pourvu de ses armes de défense naturelles ; son instinct l'aide à la recherche des herbes, des fruits ou de la chair, nécessaires à son alimentation, qu'il trouve à sa portée. Bien des milliers d'années se sont écoulés depuis que le globe est peuplé. Les animaux n'ont fait de progrès ni en science ni en intelligence. Il n'en est pas de même de l'homme, sans cesse poussé en avant par les besoins, les souffrances, et les cris de sa nature. D'abord il vécut dans des cavernes, puis dans des huttes faites de branches d'arbres, puis dans des maisons bien construites, confortables, qu'il fit lui-même. D'abord il n'eut d'autres instruments que ses mains et ses ongles pour l'aider, puis de grossiers outils de bois ou de pierre. Ensuite, il descendit dans les entrailles de

la terre, et en tira les nombreux métaux qui doublèrent sa force et l'aidèrent à dominer tous les animaux. Le tigre alors cessa d'être plus fort que lui, le renard plus rusé, et l'aigle de planer au-dessus de lui dans les airs. D'abord il se confina timidement au lieu où il était né, mais bientôt il passa dans d'autres contrées, apprit à traduire ses pensées au moyen de sons artificiels, et finit par apprendre les langages étrangers ; puis il traversa les mers d'un bout du globe à l'autre, et, à l'aide de signes écrits, il s'entretint avec ses amis résidant dans une terre lointaine que ses pieds n'avaient jamais foulée. Il commença à trembler à la voix du tonnerre, puis il contempla avec un vague étonnement les étoiles du ciel, et peu à peu l'idée de la Divinité s'éveilla en lui. Il chercha la Divinité, et, dans le commencement, il L'adora dans le tonnerre, dans le feu, et dans les étoiles; puis il commença à concevoir qu'aucune de ces choses n'était Dieu, mais seulement des choses créées,— et il invoqua l'Invisible jusqu'au moment où le genre humain étant devenu capable de recevoir l'entière lumière, elle lui fut donnée par Jésus-Christ.

C'est ainsi que l'esprit humain, poussé par les nécessités de la vie, marcha, sans jamais s'arrêter, de découverte en découverte, de connaissance en connaissance. Ce qu'un simple enfant sait aujourd'hui

eût rempli d'étonnement, il y a deux ou trois mille ans les hommes réputés les plus sages. Que sera le genre humain dans six cents ans, s'il continue à progresser ainsi dans toutes les connaissances!

Nous connaissons déjà l'immensité de l'univers, les dimensions des orbes et des corps célestes les plus rapprochés de nous, les plaines, les montagnes, et la lumière qui revêt la lune, le soleil, et les planètes lointaines; les merveilleuses forces de l'atmosphère, de la lumière, et de bien d'autres objets innombrables de la nature. Mais Dieu, la Sagesse Suprême, sait tout, tandis que les plus sages des mortels ne connaissent q une goutte de cet océan des mondes. S'élever à l' nage de Dieu est donc la destinée de l'esprit.

C'est vers ce but que nous entraîne l'organisation tout entière de l'univers. Tout nous pousse à étendre notre domination sur le monde des sens, et tend à développer la connaissance de notre dignité supérieure autant comme esprits que comme images imparfaites de Dieu. La volonté de l'esprit, les désirs et les instincts de la chair sont constamment en lutte. C'est cette double loi en nous, dont parle Saint Paul. De la chair naissent toutes les tendances au péché, à l'orgueil, à l'envie, à la vengeance, à la luxure; de l'esprit viennent notre désir de perfection, de sainteté, nos aspirations vers ce qui est

Divin, invisible, et stable. C'est en vain que l'esprit faible cherche le contentement dans les choses temporelles, elles le repoussent sans cesse et le font rentrer en lui-même. En vain l'esprit, oubliant sa dignité et sa destination, cherche son bonheur dans les jouissances de cette vie. La beauté et la force sont périssables, la gloire se ternit, les plaisirs engendrent les maladies, les richesses et les biens terrestres changent sans cesse de mains, et ne nous suivent pas au delà de la tombe ; parents, maris, époux, épouses, enfants, tous meurent, rien sur la terre ne peut assurer un bonheur durable. Tout nous détourne du monde visible et nous pousse vers le monde invisible !

Le péché est l'asservissement spirituel, la vertu en est la liberté. Le péché est le règne de la chair, la vertu est le règne de l'esprit. En vain l'esprit voudrait oublier qu'il est libre, et qu'il doit gouverner les désirs qui tiennent à sa nature terrestre; en vain il resterait inactif, et éviterait les efforts et les luttes; en vain il s'abandonnerait au bien-être sensuel, ne voyant pas de plus haute sagesse que d'éluder ce qui est désagréable, et de s'assurer la jouissance de ce qui est facile, agréable et honorable dans la vie sociale ordinaire ; en vain il résisterait aux aspirations de sa conscience; malgré tout, l'ordre entier de l'univers, qui n'est que l'école des esprits, nous

porte sans cesse à raffermir notre autorité sur les influences sensuelles, et à mépriser tout ce qui appartient à la terre. Tout péché est suivi d'un châtiment qui lui est propre. La fraude est punie par l'inquiétude, la débauche par de terribles maladies, l'intempérance par l'affaiblissement du corps. Il n'y a pas de repos pour l'esprit jusqu'à ce qu'il ait vaincu toutes les passions qui luttent contre lui, jusqu'à ce qu'il ait appris ce qui est juste, vrai, indépendant des préjugés et des désirs sensuels, et jusqu'à ce qu'il ait trouvé son suprême bonheur dans le sentiment de la vertu. Alors il est à l'image de Dieu.

Dans ce but, l'esprit est entraîné par tout ce qui l'entoure à regarder toutes les choses matérielles d'un certain point de vue, à les juger, et à en user en conséquence ; chaque erreur de jugement est la source d'une souffrance. Tout le pousse vers cet idéal qui le rapproche de Dieu, jusqu'à ce qu'il soit élevé, non-seulement au-dessus des entraînements des sens, mais au-dessus de la force des événements. Les différents événements qui frappent l'homme ne sont que des messagers envoyés par Dieu, pour instruire et perfectionner l'esprit de l'homme ; ils n'ont de rapport qu'avec les choses de la terre. Quand des avalanches s'écroulent, quand des nations sont asservies ou délivrées, quand les flammes dévorent nos

habitations ou nos autres biens, quand la guerre dévaste une grande contrée, quand la maladie fond sur nous sans qu'il y ait de notre faute, et que nos amis rendent le dernier soupir dans nos bras, — tous ces événements ne nous affectent que dans nos relations terrestres. Plus l'esprit du Chrétien est indépendant et dégagé de toutes choses terrestres, plus il est au-dessus des événements qui y sont liés. Il peut être riche ou pauvre, vivre dans le luxe ou la misère ; il peut rencontrer l'amitié ou la persécution ; mais, dans aucun de ces cas, rien ne pourra ébranler son amour du Christ, de la vertu, et de la Divinité. Le monde ne peut rien contre lui, à quoi il ne soit résigné d'avance. La vie elle-même n'a pas tant de valeur à ses yeux que le devoir. Il ne craint pas la mort ; et contre celui qui ne craint ni la mort, ni la pauvreté, ni les jugements des hommes, que peuvent les événements et le sort? Il est un esprit comme Dieu ; il porte en lui sa félicité, son bien suprême, et aucun événement ne peut le détruire. De même qu'une Divinité, il est au-dessus de tous les orages de la vie, et il ne les craint pas, car il est soutenu par le sentiment de son innocence et de sa droiture. Il est presque semblable à Dieu ; et c'est la destinée de l'homme!

Et pendant mon séjour sur la terre, je dois, je puis, et je veux, par des efforts incessants, m'ap-

procher le plus possible de cette destinée. Jésus est descendu sur la terre sous une forme humaine, et doué de qualités humaines; et cependant, Il a étendu Sa connaissance des choses divines; Il a maîtrisé ses penchants terrestres, et Il s'est élevé au-dessus de la mort. Il a eu des amis; Il a aimé tendrement l'affectueux disciple qui reposait sa tête sur Son sein; cependant Son âme ne s'est pas attachée exclusivement et passionnément aux individus. « Tous les hommes et toutes les femmes, » disait-Il, « sont Mes frères et Mes sœurs. » Il n'a pas été indifférent aux discours de ce monde; Il a assisté aux noces de Cana, et n'a pas refusé les parfums que lui offrait un cœur pieux, respectueux et reconnaissant; néanmoins, Il a renoncé à tout plaisir sensuel sans regrets; souvent, Il ne savait où reposer Sa tête, et il n'a fait aucun effort pour éviter la mort quand le devoir Lui a ordonné de donner Sa vie pour le salut des pécheurs. Mais un jour de victoire est réservé à à tout esprit bon et juste, et Il a été glorifié au delà du tombeau.

Si telle est la destinée de l'homme, malheur à moi, car combien de fois ne l'ai-je pas oublié! Malheur au monde, car combien est grande la confusion d'esprit qui y règne! Se peut-il que la nature, la raison, et la révélation aient cessé d'avoir une signification, et que Jésus, le Sauveur, ne soit pas

ressuscité d'entre les morts? Car je vois les hommes occupés de toute autre chose, et ne pensant pas aux choses invisibles. Ils sacrifient le plaisir, la santé et la vie, pour obtenir d'autres biens, mais non pour perfectionner leur esprit, pour grandir à l'image de Dieu. Ils se glorifient de leur intelligence ; l'un se vante d'en avoir plus que l'autre; chacun est avide de profiter habilement du temps et des circonstances pour son avantage ; mais quel est celui qui aspire à cette grandeur d'esprit qui permet à l'homme de s'élever au-dessus du destin, au-dessus du temps et des circonstances, au-dessus de l'espoir et de la crainte?

Hélas! et quand je considère la masse des êtres, quelle obscurité spirituelle! Dans tous les cœurs, il y a un profond désir des choses divines; pour tous la religion est sacrée, tous lèvent les yeux au ciel, tous cherchent à pénétrer les mystérieuses profondeurs de l'éternité ; mais quelle triste idée se font-ils de leur destinée, quelle indigne conception de la majesté de Dieu! Ils croient pouvoir s'élever dans l'échelle des êtres à l'aide de prières dépourvues de sens et de puériles cérémonies d'Église, tout en restant esclaves de leur nature animale. Ils voudraient mener sur la terre une vie de plaisirs, et, pour assurer leur destinée dans l'autre monde, compter sur l'intercession des Saints, et sur les mé-

rites de Jésus-Christ. Et ils espèrent gagner ainsi leur glorification ! Ils voudraient volontiers jouir du Ciel sur la terre, croyant leurs bonnes actions et leurs prières parfaitement dignes d'une récompense céleste. Ils ne font le bien que pour jouir d'une récompense, et n'évitent le mal que par crainte du châtiment. Ils conçoivent le Ciel comme une vie éternelle de jouissances sensuelles. Et toutes ces erreurs sont propagées par le secours de personnes sans principes qui se font appeler ministres du Dieu Tout-Puissant, et propagateurs des doctrines de Jésus ; et ces ministres regardent la déplorable ignorance du peuple d'un œil indifférent, et négligent leur devoir qui les oblige de chercher un système d'éducation meilleur, de manière à ce que la connaissance des choses Divines puisse se répandre même parmi les classes les plus humbles. Se peut-il que le génie humain ait si complétement oublié sa haute destinée, que le souvenir n'en survive même pas comme un rêve vague? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « — Soyez parfaits comme votre Père dans le Ciel est parfait ! » Mais si nous ne désespérons pas de notre destinée, et si nous n'avons pas perdu notre foi en Dieu, pourquoi vivons-nous comme s'il n'y avait pas d'éternité? Pourquoi concevons-nous une image du Très-Haut beaucoup moins noble et moins pure que celle que nous concevrions d'un être

humain qu'on nous peindrait comme juste, incorruptible et sage?

Jésus, ils T'honorent avec les lèvres, mais leurs cœurs sont loin de Toi. Ils se font les propagateurs de Ta sainte parole, non parce qu'ils désirent Te suivre, mais afin de s'assurer pour eux-mêmes les conforts de la vie! Ils restent sous la dépendance de circonstances extérieures, de préjugés étroits, et de désirs mesquins; eux, qui en qualité d'esprits éternels devraient s'élever, comme Tu l'as fait, au-dessus des lois inaltérables qui gouvernent les choses terrestres! Tous ne font pas cela, il est vrai! — Cependant le nombre de Tes vrais adorateurs et de Tes disciples n'est, hélas! que bien petit.

Jésus, mon Divin modèle, dans toutes les choses de la vie, dans les souffrances et dans la mort, je célèbre aujourd'hui, dans la joie de mon cœur, Ta victoire et Ta glorification.— Puisse mon âme triompher de toutes les influences mondaines! Je reconnais le but pour lequel j'ai été créé, et cette pensée me plonge dans l'extase. De même que Tu es sorti de la tombe, j'abandonnerai mes erreurs pour entrer dans une vie plus pure et plus élevée; je saurai m'affranchir de l'esclavage de mes passions, et jouir avec liberté de mon empire sur moi-même. Et, non content de cela, je m'efforcerai de réveiller chez les autres la connaissance de leur destinée; je leur rappellerai

leur sublime vocation ; je chanterai Tà grandeur, ô Père qui vois dans le Ciel, dans mes foyers, au milieu de ceux avec lesquels Tu m'as uni sur la terre ; et par mes sentiments, ma parole, et ma conduite, je m'efforcerai de faire accepter par tous cette vérité, que notre dernière demeure n'est pas parmi toutes les choses que nous voyons, mais bien parmi les choses que nous ne voyons pas, dans le domaine de l'Éternité. Que ni les richesses, ni le rang, ni les honneurs, ni enfin aucun des plaisirs de la vie, ne sont le but vers lequel doivent tendre nos efforts, mais que notre loi est « de devenir parfaits, comme notre Père dans le Ciel est parfait. » Ainsi soit-il !

IMMORTALITÉ.

Quelle joie sera la mienne quand Dieu m'enlèvera à cette terre pour me faire entrer dans un monde meilleur ! Pourrai-je comprendre les différentes appellations des choses que j'aurai crues Divines, quand, dans cette patrie sacrée, la gloire de Dieu me remplira de sa lumière ?

De même qu'il n'y a qu'un Seigneur, qu'un Dieu qui règne dans le Ciel, de même à toutes les créatures il n'est donné qu'une vie, et dans tout le domaine de la création nous ne trouvons pas de place pour la mort, la loi des transformations se retrouve partout, — rien ne meurt complétement, — je sais que mon âme, une fois lavée des impuretés terrestres, habitera le royaume où le Christ, mon Rédempteur, règne dans sa Majesté éternelle.

(Saint Marc xvi. 1-14.)

La célébration de la Résurrection de Jésus, après Sa mort sur la croix, peut être considérée comme célébrée par nous en réjouissance de notre propre

immortalité. Sa sortie du tombeau nous révèle la grande transformation que nos âmes subiront aussi un jour. L'âme n'est pas poussière, comme le corps, et ne peut jamais rentrer dans la poussière. De même que toutes les puissances de l'univers créées par le Tout-Puissant sont éternellement actives, de même mon âme demeurera dans une activité éternelle. Jésus, notre modèle dans la vie, est aussi notre modèle dans la mort, et Sa Résurrection est un indice de ce qui nous attend après la mort.

Il y a trois grandes idées qui représentent les intérêts les plus sacrés de l'humanité, et devant lesquelles toutes les autres disparaissent; trois idées que l'esprit de l'homme seul, de toutes les autres créatures connues de Dieu, peut comprendre, et qui constituent les trésors les plus sacrés de toutes les âmes — et sans lesquels l'homme lui-même cesserait d'être homme. Ce sont : la conception d'un Dieu gouvernant toutes choses, — la croyance en la possibilité de nous rapprocher de Dieu en nous perfectionnant de plus en plus, — et l'espérance de l'immortalité.

Celui qui garde dans son esprit ces trois idées sacrées, suit les traces de Jésus; et il est dans la voie du salut. Il conservera toujours cette joie et cette paix de l'âme qui est un avant-goût de la félicité qui nous attend dans l'avenir.

Si la pensée de l'immortalité de l'âme et de la miséricorde infinie de Dieu était incessamment présente à l'esprit de l'homme, nous verrions moins de frivolité, moins de vanité, et nous éprouverions moins de crainte en présence de la mort.

C'est pourquoi je veux aujourd'hui concentrer mon esprit dans cette glorieuse pensée. Il y a un Dieu, et je suis son œuvre indestructible ! Je veux méditer sur mes destinées plus hautes, sur la vie future qui m'est réservée, et me réjouir de cette douce espérance que Jésus m'a donnée, mais que Dieu Lui-même a révélée, non-seulement aux Chrétiens, mais à tous les êtres qui s'agitent à la surface du globe.

Je suis né pour l'immortalité. Le Christ me l'a promise. Un jour viendra où je n'appartiendrai plus à ce monde, mais à un monde meilleur. Mon bonheur sera proportionné au degré de perfection que j'aurai pu atteindre dans cette vie. (SAINT JEAN V. 28; II. CORINTHIENS V. 10.)

Je suis appelé à l'immortalité. Ce corps qui me couvre maintenant a été emprunté à la terre, et retournera à la terre. Mais ce qui est incorruptible ne saurait périr, me disent les Saintes Écritures. Mon âme entrera dans une existence nouvelle comme si elle était revêtue d'une enveloppe plus pure, et elle deviendra capable d'une jouissance plus élevée. C'est en vain que nous chercherions ce que

peut être la nature réelle de cette merveilleuse métamorphose. Il serait insensé de vouloir apprendre ce que devient l'âme après la mort. La faiblesse humaine peut-elle pénétrer les secrets de la Divine Profondeur? Notre vue si courte peut-elle sonder les mystères de la Sagesse infinie? Comment parviendrions-nous à connaître des merveilles pour lesquelles la sagesse humaine n'a pas d'expressions, et avec lesquelles les choses de ce monde n'offrent aucune analogie? Saint Paul lui-même condamnait ceux qui se livraient à ces vaines recherches, et il n'a que des images obscures pour nous expliquer les phénomènes qui suivent la mort. (I. CORINTHIENS XV, 35-44.)

Qu'il suffise au Chrétien d'avoir acquis la conviction consolante qu'il lui est réservé une autre vie qui, dès le commencement du monde, a été préordonnée. Là, Dieu essuiera toutes les larmes qui couleront de nos yeux, et il n'y aura plus ni mort, ni chagrins, ni pleurs, ni douleurs; car ce qui était auparavant sera passé. (APOCALYPSE XXI, 4.)

Quelques minutes seulement avant Sa mort, Jésus, le Sauveur du monde, consolait le larron crucifié à côté de Lui en lui donnant la douce espérance de l'immortalité. D'une voix mourante, Jésus lui dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. »

Dieu a révélé à tous les mortels la nature éter-

nelle et indestructible de l'âme humaine. Tous les peuples de la terre croient à l'existence prolongée de leur âme après la mort, sans que cependant aucun peuple ait reçu cette certitude d'un autre peuple. Mais la Divinité a si bien organisé les lois de la raison humaine, que, dès que l'esprit a acquis la faculté de penser, il est spontanément amené à croire en l'avenir éternel qui l'attend.

Toutes les religions enseignent cette consolante espérance, et les païens eux-mêmes, lorsqu'ils pleuraient sur le cadavre des êtres aimés, ne manquaient pas de lever leurs yeux pleins de larmes vers le ciel. Cet accord universel, cette croyance de tous, c'est la voix de Dieu qui se fait entendre à nos cœurs!

Comment, en effet, l'horrible pensée d'une destruction éternelle entrerait-elle dans l'esprit de l'homme, quand la nature entière, toute la création de Dieu témoigne du contraire? Rien de ce qui a eu vie ne périt complétement. Le grain de poussière que vous foulez aux pieds a fait autrefois partie d'un rocher. Le rocher a cessé d'exister, mais les parties qui le formaient sont encore là, et si les choses les plus insignifiantes demeurent toujours, quoique avec le temps elles puissent subir mille changements de condition et de combinaison, pouvons-nous croire que la plus noble des créations connues, l'esprit de l'homme, soit une exception? Quand nous voyons

que le grain de poussière demeurera dans l'univers tant que l'univers lui-même subsistera, pouvons-nous croire que l'âme de l'homme, qui seule a la faculté de concevoir Dieu et l'immortalité, ne durera que quelques courts moments?

Il est deux choses parfaitement reconnues dans le domaine de la création, sans cesse distinctes l'une de l'autre, — la matière inanimée, et certaines forces secrètes qui lient et vivifient les molécules de cette matière. Ces fleurs qui ne doivent rien aux soins de l'homme, naissent de la terre. La plante, il est vrai, se nourrit d'eau, de terre, d'air, et de lumière; mais chaque parcelle de terre ou chaque rayon de soleil ne devient pas une plante. Il existe une puissance secrète qui force l'herbe à être herbe, et le chêne à être chêne, et rien autre chose. Cette force secrète, qui peut, pour ainsi dire, être considérée comme l'âme des plantes, sait extraire de chacun des éléments la nourriture qui leur convient. C'est au moyen de cette force invisible, inexplicable, que la fleur devient fleur.

Que penses-tu maintenant? — Sont-ce les substances inanimées qui, en se combinant, produisent une force mystérieuse, ou bien est-ce le pouvoir secret des forces qui opère sur la matière et lui donne ses formes innombrables, la vie, le mouvement, le plaisir? Si la matière inanimée ne peut disparaître

de l'univers, penses-tu que les forces les plus élevées et les plus nobles éléments puissent cesser d'exister? Quand la plante est abandonnée par sa force intérieure, et qu'elle se fane et retourne à la terre, le pouvoir qui la vivifiait a-t-il donc disparu de l'univers? Non; tu ne le vois pas, mais il agit encore sous une autre forme et dans d'autres conditions.

Il en est de même pour l'esprit humain, qui est une force infiniment plus grande et plus merveilleuse, d'autant plus qu'aucune des autres forces que nous connaissons ne peut lui être comparée. Et qui pourrait être assez déraisonnable pour croire que nos corps, composés de matière terrestre, ont produit l'esprit qui est en eux? — que lorsque le corps retourne à la poussière l'esprit doit aussi périr? N'est-ce pas l'esprit qui soigne, nourrit, et protége le corps, qui dirige ses mouvements, et s'en sert arbitrairement comme d'un instrument?

Il n'y a en vérité d'assez fous pour douter de l'immortalité que ceux qui sentent que leur vie n'en est pas digne, ou qui ont des raisons pour la craindre. Mais ils s'efforcent en vain de se tromper eux-mêmes, de tromper leur propre raison! Une voix intérieure leur crie : Ton âme ne peut périr! Il faut qu'elle existe et paraisse au tribunal de Dieu! Pécheur, pécheur, il y a un Dieu; et aussi vrai qu'il y

a un Dieu, tu es immortel, et tes actes te suivront jusque dans l'éternité.

L'âme humaine qui jaillit de l'océan infini de la lumière Divine, cette puissance sublime qui règne sur les plantes, les minéraux, et les animaux, qui peut s'élever au Ciel, qui calcule et règle les mouvements des sphères, et qui, par une révélation intérieure, a eu conscience de sa Divine origine, — cet esprit dont les pensées franchissent les montagnes et les mers, et pénètrent jusqu'au Tout-Puissant, cet esprit est essentiellement indépendant. Il existe par lui-même et pour lui-même. Il se crée, pour ainsi dire, un petit monde à lui. Il n'entre en rapport avec le reste de la création que par ses sens, et, pendant qu'il observe les nombreuses métamorphoses qui s'opèrent autour de lui, il développe en elles de nouvelles forces. Si l'esprit humain n'était pas créé pour lui-même exclusivement, s'il existait pour d'autres choses, il perdrait sa valeur, et cesserait d'être dès que ces autres choses, dont il ferait partie, disparaîtraient. L'esprit n'existe pas pour le corps, pour la poussière qu'il vivifie, pour ce simple instrument, mais le corps existe par l'esprit. C'est l'esprit qui est le principe vivifiant et gouvernant le corps.

Et la merveilleuse conscience qu'a l'esprit de son indépendance, la ferme conviction qu'il possède

qu'il n'existe que par lui-même et non comme une partie d'autres choses, est la meilleure garantie de son immortalité. De même, l'esprit le plus noble, la Divinité, le Créateur, ne fait pas partie de l'univers ni d'aucune autre chose, mais il existe par lui-même, et est éternel. Vous qui doutez de l'immortalité de votre âme, vous pouvez aussi, dans de tels moments d'aberration mentale, douter de l'existence de Dieu!

Si nous observons les animaux avec leurs instincts aveugles et leurs capacités, nous voyons que toutes les facultés dont le Créateur les a si merveilleusement doués, sont nécessaires, et même indispensables, pour supporter la vie, et arriver au but qui leur a été assigné sur la terre.

Maintenant, si l'esprit humain n'était créé que pour les choses fragiles de la terre, il n'aurait pas eu besoin de toutes les facultés supérieures que la main de Dieu lui a accordées. S'il n'avait reçu, comme les autres animaux, que des instincts aveugles pour le guider, ceux-ci auraient suffi également pour l'aider à trouver sa nourriture, et à soutenir le corps qu'il anime.

Mais à quoi servent les glorieuses facultés de notre esprit? Pourquoi sommes-nous, par une surprenante accumulation de circonstances, forcés de perfectionner ces facultés? Pourquoi possédons-nous la

connaissance de Dieu, si ce Dieu devant le trône duquel nos esprits se prosternent n'est pas notre Père éternel? Pourquoi la main du Dieu miséricordieux a-t-elle implanté dans nos cœurs cette soif ardente et des aspirations à une autre vie, si elles devaient n'être jamais satisfaites? Si l'immortalité de l'âme était une illusion, l'homme, avec ses facultés et ses connaissances supérieures, serait encore plus digne de pitié que le plus humble des animaux. Ce dernier ne sait rien de la mort; il ne se prépare pas pour sa dernière heure. Pourquoi Dieu dans Sa toute-sagesse nous a-t-il donné la faculté d'entrevoir l'avenir? Sceptique, oserais-tu proférer un blasphème et répondre « que c'est afin de nous rendre plus malheureux? » Devons-nous donc supposer que Dieu a glorieusement manifesté Sa sagesse dans les pierres, dans les plantes, et dans les animaux, mais que pour l'homme Il a manqué Son but? Les animaux atteignent, par leurs facultés inférieures, tout le contentement et le degré de perfection dont leur nature est capable; mais l'homme, avec ses qualités bien plus élevées, n'atteint rien qui approche de la perfection dont sa nature est susceptible. Cette vie ne suffit donc pas pour accomplir et atteindre notre destinée. Nous portons en nous le germe d'une perfection infinie; donc l'infini doit avoir été une des conditions de notre création, ou le monde est un

chaos, et la nature de Dieu n'est pas conséquente avec elle-même, — pensée qu'un fou peut seul concevoir.

Tu crois en Dieu, et pourtant, téméraire et insensé ! tu voudrais, dans ton aberration, nier la manifestation de Sa sagesse dans la meilleure organisation de l'univers. Et cependant chaque étoile, chaque brin d'herbe, ta propre conscience, tous les événements de la vie, toutes les nations de la terre le proclament, et en mille langages s'écrient : « Dieu est ! Dieu existe ! »

Et s'il y a un Dieu, et s'Il est l'Être parfait et suprême, comment oses-tu douter de Sa justice? Celui qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme et à une justice rétributive, siégeant au-dessus des étoiles, ne croit qu'à un Dieu imparfait; il croit que l'esprit humain conçoit une justice plus élevée que celle manifestée par le Très-Haut.

Car, comment pourrait-on concilier avec la justice Divine, que des hommes et des femmes parfaits, de pieux Chrétiens qui ont souffert les plus grandes misères sur la terre par amour de la vertu, et sans avoir rien à se reprocher, aient souffert ainsi, s'il n'y avait pas une compensation future de félicité suprême pour ce qu'ils ont souffert ici-bas ; et que des méchants, des tyrans sans cœur, aient passé leurs jours dans les honneurs et les plaisirs, et

soient restés impunis après avoir infligé à leurs semblables innocents, à des familles, à des individus, à des nations entières, des maux intolérables et des misères sans nombre? S'il n'y a pas de juge suprême et de justice, pas de châtiment pour les méchants, ni de récompense pour les bons, quel est ici-bas celui qui voudrait suivre les préceptes de la vertu?

Il est vraï qu'on a dit que la vertu porte en elle-même sa récompense? — hélas! cela n'est pas toujours. Combien ont sacrifié toutes les joies de la vie pour une cause juste, et sont morts dans de grandes souffrances, fidèles jusqu'à la dernière heure aux lois divines! Non, très-souvent la vertu sur la terre ne porte pas plus sa récompense avec elle que le vice ne porte son propre châtiment. Mais les martyrs Chrétiens, aussi bien que les pécheurs éhontés, ont une croyance intuitive d'un autre monde, et savent que la rétribution éternelle aura lieu au delà des étoiles.

Oui, au-dessus des étoiles, la Justice éternelle nous réserve les châtiments et les récompenses. Ne pleure pas, ami de la vertu qui souffres; ne désespère pas, innocence persécutée et abandonnée, le jour du triomphe viendra. Porte avec courage ta croix jusqu'au tombeau comme l'a fait Jésus; comme lui, tu vivras éternellement.

Nous sommes immortels ! nous ne serons pas à jamais la proie de la mort. O vous ! pauvres orphelins, pourquoi pleurez-vous, pourquoi êtes-vous si inconsolables sur la tombe de votre père, de votre mère ? O père ! ô mère ! pourquoi vous désoler ainsi de la mort de votre enfant ? Il n'a fait que vous précéder dans un monde meilleur. Vous êtes immortels, et vous retrouverez le trésor que vous avez perdu. — Dieu a voulu que ce fût ainsi. Votre sort a été préordonné pour l'Éternité quand le plan du monde a été conçu. Dieu vous appellera aussi ; un jour vous serez transportés dans les bienheureuses régions où vous jouirez d'un bonheur éternel, tandis que d'autres vous pleureront sur la terre.

Nous sommes immortels ! — Pécheur, tu peux pâlir d'avance ! — L'âme de cet homme aussi est immortelle : c'est celui que tu as persécuté par ta haine et ta médisance ; immortel aussi est le malheureux mourant de faim auquel tu as refusé ton obole, afin de pouvoir dépenser davantage pour tes plaisirs ; immortelle est l'âme de l'innocente jeune fille que tu as séduite, et à laquelle tu as volé ainsi toutes les joies de la vie ; et immortelle comme la tienne, ô orgueilleux ! est l'âme de ton semblable que tu foules aux pieds comme le ver qui rampe dans la poussière.

Nous sommes immortels ! — O Chrétien, ô doux

disciple de Jésus, les âmes de ceux que tu as comblés de tes dons sont immortelles aussi. Elles témoignent en ta faveur devant Dieu. Les larmes que tu as séchées sur les yeux de ceux qui souffraient se changeront en larmes de bonheur pour toi. Les enfants que dans la piété de ton cœur tu as préparés pour l'éternité ne te seront jamais ravis. Ils seront dans l'autre monde ce qu'ils sont dans celui-ci, des âmes plus étroitement liées à la tienne.

Nous sommes immortels ! Dieu, mon Dieu ! Dieu sans nom, miséricordieux, sage et juste, cet espoir comprend tout mon bonheur sur la terre. Dans Ton monde il n'y a pas de mort, il n'y a que la vie ! Et ce que nous appelons mort n'est qu'une transformation. Ton univers entier est la vie. Tu es Toi-même la Vie ! Comment alors pourrai-je être en Toi, et cesser d'exister ? Tu ne m'as pas donné l'être pour faire un rêve si court sur la terre. — Tu m'as choisi pour l'éternité ; et Jésus, qui est ressuscité d'entre les morts, m'a appris dans Ses saints préceptes le moyen de l'atteindre. (Colossiens III. 2.)

Oh ! quelle joie inexprimable s'empare de mon âme ! Quel ravissement fait battre mon cœur à la pensée de la vie éternelle ! Douleurs de la vie, heures de souffrance, qu'êtes-vous ? — Des ombres qui passent sans laisser de traces après elles. Des avertissements de Dieu pour nous pousser à suivre

les saints enseignements du Christ. Des avertissements de mon Père céleste, qui me fait souvenir que je suis destiné à la vie éternelle.

O mon Père ! je veux me rapprocher de toi ! Par Ta volonté je suis immortel, et, pénétré de Ton Saint Esprit, je m'efforcerai de me rendre digne de l'immortalité. Je rejetterai mes fautes comme une poussière indigne ; je veux me dévouer à Dieu ; car je suis immortel. De tout mon cœur je m'efforcerai de m'élever jusqu'à Toi, ô Père éternel ! Admets-moi ainsi que les miens dans Ton glorieux royaume ! Ainsi soit-il !

POURQUOI FAUT-IL QUE LA VIE FUTURE NOUS SOIT CACHÉE?

Oui, je crois; mais combien est faible la vérité la plus éclatante cachée sous la poussière! combien souvent ma foi a-t-elle failli m'abandonner, et n'a-t-elle désiré que par la vue ses espérances lui fussent révélées!

Pour moi, Toi qui est la vie par laquelle j'existe, oh! que Ton Esprit vienne me donner la certitude que la mort n'est pas la mort, — mais que c'est quitter la terre pour une seconde nature plus noble que la première.

Quand une fois cette vie transitoire sera passée, Ta main relèvera le voile, — le voile qui cache à tout œil la vision de l'Eternité.

—

(II. Corinthiens v. 7)

—

Combien de fois, en songeant aux destinées futures de l'âme, les mortels ne se sont-ils pas dit : « Si nous

savions seulement ce que nous deviendrons dans la vie future ! Si nous avions seulement une idée de ce que sera l'âme après la mort du corps ! Si nous avions la plus petite connaissance de la demeure où l'âme doit s'envoler, ou la moindre prévision de la destinée qui l'y attend, quelque faible pressentiment des joies et des douleurs de l'Éternité ! »

De tels désirs et de semblables questions sont pardonnables. Cependant ils indiquent plutôt une curiosité et une impatience communes qu'ils ne trahissent chez l'âme un noble désir de savoir. Car ce désir d'apprendre est facilement satisfait par la conviction qu'un jour viendra infailliblement où nous saurons et où nous verrons tout ce qui arrivera, quand il sera nécessaire pour nous. Mais la curiosité ne se contente pas de cela ; elle souhaite connaître simplement pour satisfaire sa soif ; elle est comme l'enfant indiscret qui, sachant bien qu'il doit recevoir dans un temps donné un cadeau de ses tendres parents, cherche inutilement à deviner d'avance ce que peut être ce cadeau.

C'est ainsi que la folie humaine a toujours cherché à découvrir par une investigation subtile les secrets de l'Éternité. C'est ainsi qu'on a mis au jour tant de notions et de folles suppositions sur la vie future, et qu'il y a eu des personnes qui ont laissé leur imagination s'égarer sur ce sujet. Chez les Juifs comme

chez les Turcs, chez les Païens comme chez les Chrétiens, les idées les plus contradictoires règnent sur l'état de notre âme immortelle après la mort, — idées souvent très-indignes de la grandeur et de la majesté de Dieu.

Quelques-uns croient que dans l'autre monde l'âme vivra dans un état de bonheur sensuel, au milieu de bocages et de jardins charmants, où seront dressées des tables richement servies, auxquelles ils pourront s'asseoir quand cela leur plaira. D'autres croient que l'âme dort dans la tombe jusqu'au grand jour du jugement, où les morts se lèveront et s'avanceront pour recevoir leur récompense. D'autres encore croient que jusqu'au dernier jour du monde, les âmes erreront çà et là, les unes sous la terre, d'autres à la porte de l'enfer, quelques-unes dans l'air, et quelques autres à la proximité de Dieu, et qu'elles ont le pouvoir de se révéler aux vivants, à certains moments, particulièrement la nuit, sous la forme de fantômes, et de faire naître la terreur sans raison et sans but. D'autres encore pensent que les âmes des morts errent dans quelque paradis, où leur plus grande joie consiste à se souvenir et à raconter les actions qu'ils ont accomplies pendant leur première existence. D'autres encore prétendent qu'avant que l'âme soit admise définitivement au paradis, ou dans le lieu où elle doit

jouir d'une joie éternelle, elle doit subir un temps d'épreuve pendant lequel elle s'épure de tous ses désirs terrestres, de tous les soucis et de toutes les impuretés qui l'enveloppent encore, afin de pouvoir jouir d'un bonheur sans fin et sans mélange.

C'est en vain, cependant, que la curiosité s'est efforcée d'ouvrir les portes de l'éternité, et de découvrir ce qu'il y a au delà de cette vie. Elle n'a jamais pu réussir. L'obscurité dans laquelle Dieu a enveloppé notre patrie future demeure impénétrable; et parmi les morts nul n'est encore revenu pour dévoiler à l'homme avide de les connaître, les secrets du monde des esprits.

Les folles conjectures faites sur ce sujet n'ont jamais eu de résultat utile ou bienfaisant. Les hommes se sont torturés avec leurs propres rêves; ils se sont créé à eux-mêmes de terribles images, qui n'ont d'existence que dans leurs cerveaux exaltés. Ils ont peuplé leur imagination d'une foule de fantômes ou d'esprits qu'ils supposent visibles, que, dans leur timidité, ils se figurent voir et entendre partout. Ils ont étendu, en conséquence, non le royaume de la sagesse, mais celui de la superstition; non le royaume de Dieu, mais celui des erreurs et des fables du paganisme. Ils ont moins cherché à devenir semblables à Jésus en pensées et en actions, qu'à disputer sur leurs fantaisies et leurs

opinions. Ils ont mis plus de confiance dans de longues prières régulières et dans l'observation de la discipline extérieure, dans les jeûnes et les purifications, que dans l'imitation des sentiments vertueux et des œuvres de charité de Jésus. Enfin, ils ont placé la valeur et l'essence du Christianisme plus dans certains dogmes et dans la foi que dans l'accomplissement de ces choses qui plaisent à Dieu, ainsi que Jésus-Christ l'a dit dans son Sermon sur la Montagne et que les Apôtres l'ont répété dans tous leurs discours et dans toutes leurs épîtres. C'est en vain que Saint Jacques leur crie : — « A quoi bon, mes frères, avoir la foi, si l'on n'a pas les œuvres? La foi peut-elle nous sauver? » En vain tu leur cries, ô Jésus : — « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des Cieux ; mais il y entrera celui qui fera la volonté de mon Père qui est aux Cieux. » Ils persistent dans leurs tristes conceptions, dans leurs cérémonies superstitieuses, dans leurs prières exagérées. Les observances religieuses extérieures sont plus sacrées pour eux que la parole de Jésus, que les avis salutaires du Christ.

Evitons scrupuleusement toute curiosité sur ce sujet solennel ; détournons-nous de toutes les imaginations et de toutes les suppositions sur l'état de notre âme après la mort qui peuvent nous induire à des

terreurs déraisonnables et superstitieuses, et nous amener à avoir recours à d'insignifiantes cérémonies. Il n'y a pour moi sur terre qu'*un* grand Révélateur des choses saintes et Divines, et c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Lui seul est ma lumière, l'étoile qui me guide dans l'obscurité ; et tout ce que les hommes, si sages et si saints qu'ils soient, pourraient me révéler sur la vie éternelle, n'est que le résultat des conceptions humaines et de leur manière de voir.

Mais Jésus, qui vit dans l'Éternité, qui y est depuis le commencement, et qui y restera jusqu'à la fin, Jésus m'a assuré que mon âme est immortelle, sans cependant rien me révéler sur son état dans la vie future. Il nous a appris que l'âme de l'homme, une fois délivrée du corps, serait transportée dans une sphère plus élevée et plus heureuse, que Dieu lui avait préparée dès le commencement des siècles. Ainsi, il a dit à son compagnon sur la croix : « — Aujourd'hui tu entreras avec moi dans le Paradis. » Il nous a appris que nous devons sur la terre préparer nos âmes pour l'Éternité ; que déjà ici-bas elles appartiennent au grand royaume de Dieu ; que le royaume de Dieu ne consiste pas en signes extérieurs, mais qu'il est *en nous* dans l'âme vertueuse et parfaite. « Le Royaume de Dieu, » dit-Il, « est en vous. » (SAINT LUC XVII. 21.) Il nous a appris que, selon que

chaque mortel en cette vie sera plus digne, et approchera d'une perfection plus grande, d'un état plus heureux, il retrouvera cette même perfection et ce même bonheur en quittant la terre. Là, chacun sera jugé selon ses paroles, ses pensées, ses œuvres, et recevra la récompense qu'il aura méritée. (SAINT MATTHIEU XXV. 34-46.)

Les disciples du Christ doivent se contenter de ces explications, et de ce qu'ils ont pu entrevoir de l'Éternité. Ils connaissent la valeur de la vie éternelle et des promesses qui leur ont été faites à ce sujet, et ils doivent se réjouir. Ici, sur la terre, « nous voyons par la foi, et non par les yeux! »

Et pourquoi ne serais-je pas satisfait des révélations que je trouve dans les Saintes Écritures? Pourquoi ce que Jésus a promis ne suffirait-il pas à me tranquilliser? Pourquoi ajouterais-je plus foi aux conceptions de mon insatiable curiosité qu'à la sagesse de mon Divin Rédempteur et Consolateur?

Si la Divinité avait pensé qu'il était utile au genre humain de pouvoir pénétrer dans l'Éternité, de connaître ses secrets, la puissance nous en eût été donnée. Mais Celui qui sait et voit tout n'a pas voulu qu'il en fût ainsi; nous pouvons donc conclure que la faculté de suivre les âmes dans les sentiers de l'Éternité n'augmenterait ni notre bonheur ni

notre bien-être. Elle nous est cachée jusqu'à l'heure importante où nous quitterons ce monde pour aller habiter dans l'Éternité.

Ce désir constant de résoudre les mystères de la vie future est donc coupable, indigne d'un Chrétien; il prouve un manque de confiance dans la sagesse et l'amour paternel de Dieu. Sois assuré que la connaissance de ce que le Seigneur te cache te rendrait malheureux. N'est-ce pas ainsi que les parents cachent bien des choses à leurs jeunes enfants, auxquels ces choses seront apprises quand ils atteindront l'âge mûr? La découverte prématurée de ces choses pourrait être nuisible au bien-être de la famille entière, ou peut être un mal pour les enfants eux-mêmes. Qui blâmerait la sagesse et la prudence de ces parents pleins de sollicitude qui, en maintenant leurs enfants dans une ignorance nécessaire, prouvent leur affection pour eux? Plus tard, l'enfant lui-même ne rendra-t-il pas grâce à ses parents de leur réserve?

Il en est de même de l'homme par rapport à Dieu! Nous aussi, un jour, quand la mort déchirera le sombre voile qui entoure ce mystère, nous reconnaîtrons la sagesse d'un Père affectueux, et nous lui rendrons grâce. Nous aussi, nous sourirons de la futilité de nos efforts, des enfantillages de notre imagination sur l'autre vie. Nous aussi, nous nous

repentirons avec justice de notre manque de foi en la Sagesse et la Miséricorde éternelles.

Tout incapables que nous soyons pendant notre séjour sur cette terre, et avec nos facultés restreintes, de comprendre les conseils et les fins élevées du Très-Haut, il nous est beaucoup plus facile de deviner pourquoi la main de Dieu a voilé à nos yeux la face de l'Éternité, qu'il ne l'est de lever son voile, si peu que ce soit.

Moins nous savons avec certitude ce qui nous attend après cette vie, et plus notre vertu sur la terre sera pure et noble.

Qu'est-ce que la vertu Chrétienne? En quoi consiste la sainteté que Jésus exige de nous? Elle consiste à devenir meilleurs, à attirer sur nous les grâces et les bénédictions du Très-Haut. La sagesse du Chrétien, telle que Dieu la comprend, ne doit avoir d'autre but qu'elle-même : elle doit être un moyen de s'assurer tel ou tel avantage, elle ne doit pas être une simple mesure de prudence.

Quel est le mérite de cette vertu qui me fait donner l'aumône aux pauvres dans le but d'obtenir l'approbation des hommes, — qui me fait éviter les inimitiés dans le but de rendre ma vie plus facile et plus agréable, — qui me pousse à venir au secours des autres, afin que les autres me secourent à leur tour, — qui me porte à faire des actes d'utilité ou-

blique dans le but de gagner la popularité, — qui me fait agir honnêtement afin de gagner la confiance, — qui me rend agréable aux autres pour m'attirer leurs louanges, — qui me fait témoigner de l'amitié à ceux qui peuvent m'en témoigner en retour ? Est-ce là la vertu telle que Jésus la comprend ? Non, ce n'est que de la prudence ! C'est une manière de se procurer de grands avantages en faisant de légers sacrifices. « Car, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en retirez-vous ? Et si vous ne saluez que vos frères seulement, que faites-vous de plus que les autres ? » Non, « vous devez être parfaits comme votre Père dans le Ciel est parfait ; » c'est-à-dire, votre bonté doit être pure de tout égoïsme, il ne faut pas que votre vertu ne soit qu'une simple mesure de prudence, vous ne devez pas attendre une récompense plus grande que celle comprise dans cette vertu même.

Celui qui n'aime pas la vertu pour elle-même ne la connaîtra jamais ! Un enfant qui n'est obéissant que parce qu'on lui promet une récompense, n'est ni sage ni bon, mais avide et égoïste.

Dieu est parfait parce qu'Il est Dieu, et Il trouve dans Sa perfection même Sa joie la plus pure. Dieu est parfait, non pour obtenir des avantages extérieurs ; et Il n'est pas non plus miséricordieux, grand et bon, pour que l'homme faible, pauvre ver

dans la poussière, l'adore et chante Ses louanges. Et c'est dans cet esprit que Jésus nous dit d'être parfaits comme notre Père dans les Cieux est parfait.

Nous devons devenir meilleurs, nous sanctifier dans la pratique de la vertu, non dans l'espoir d'une récompense, mais parce que dans la perfection, dans la sanctification on trouve le bonheur de l'âme. L'homme le plus vertueux et le plus sage sera le plus heureux, simplement parce qu'il est le plus parfait. Son âme demeurera en entrant dans l'Éternité ce qu'elle aura été ici-bas; et pour récompense dans cette vie meilleure, il lui sera permis d'approcher plus près de la Divinité, et de grandir de plus en plus à l'image de Dieu.

Si quelqu'un évite le mal par la crainte du châtiment, il est prudent, mais il n'est pas vertueux. Si quelqu'un recule devant le vol par la crainte des fers et de la prison, devons-nous le croire pieux et probe? Qui peut m'assurer qu'il ne volerait pas s'il n'y avait ni chaînes ni prison? Si quelqu'un évite le péché par crainte de l'enfer, est-il donc un homme religieux? Ou, quand quelqu'un fait le bien en cette vie dans l'espoir qu'il en sera richement récompensé dans l'autre, est-il un saint selon l'esprit de Jésus? S'il n'avait pas d'espoir ou seulement un espoir vague d'une récompense future, agirait-il également bien? Si non, son égoïste vertu est-elle autre chose qu'un

moyen habilement calculé pour acheter un bien considérable pour une avance de peu d'importance, et pour gagner, au prix d'un léger sacrifice de quelques minutes, une éternité de bonheur?

Non, il est bien que les yeux terrestres ne puissent pénétrer l'Éternité. Notre vertu sur la terre est par là plus pure et moins égoïste, parce que, ignorant ce qui doit suivre, nous sommes livrés entièrement à nous-mêmes.

Mais supposons qu'une révélation de la vie future nous soit faite, serions-nous capables de la comprendre? Comment se peut-il que, liés à la terre comme nous le sommes, et avec des facultés proportionnellement limitées, nous ayons le pouvoir de comprendre le surnaturel? Comment ce qui est sensuel peut-il concevoir ce qui est spirituel? Toutes les descriptions seraient insuffisantes et ne parviendraient pas à nous éclairer, parce que nous manquerions de moyens de comparaison.

Si un voyagenr de notre partie du globe visitait les sauvages du Pacifique, et essayait de leur décrire les conforts de la vie et la supériorité intellectuelle dont jouit l'habitant de nos régions, comment se ferait-il comprendre, puisque aucune idée de cette espèce n'existe dans l'esprit des sauvages? Si un homme jouissant du bienfait de la vue décrivait à un aveugle-né les beautés d'un paysage, la forme

sublime des hautes montagnes au pied desquelles coulent des torrents majestueux, et au sommet desquelles sont rassemblés des nuages éblouissants dorés par les rayons du soleil couchant, dans quels termes pourrait-il représenter à l'aveugle qui ne connaît pas la lumière, qui ne sait pas ce qu'elle est, les merveilleuses beautés de la création? L'aveugle resterait, comme auparavant, plongé dans l'obscurité, sans pouvoir comprendre ce que l'autre aurait essayé de lui faire sentir; mais une tristesse plus grande s'emparerait de lui à la pensée qu'il est exclu de tant de bonheur échu en partage aux autres.

Eh bien, que sont les mortels, sinon des aveugles-nés, quant aux gloires de l'existence future qui nous attend? Ces gloires ne peuvent être perçues que par les esprits délivrés de la fange terrestre, et si l'un d'eux nous apparaissait et nous décrivait la grandeur, la bonté et la majesté du Créateur, telles qu'elles se manifestent dans ces régions bénies, et la béatitude des âmes qui ont brisé tous les liens de la chair, serions-nous capables de comprendre ce qu'il nous dirait? Ne serions-nous pas accablés de tristesse à la pensée que d'autres créatures de Dieu puissent être infiniment plus parfaites et plus heureuses que nous? Ne trouverions-nous pas les joies que Dieu nous a accordées ici-bas bien insignifiantes en comparaison de celles qu'il nous réserve? Oh!

soyons assurés que c'est avec une main sage et prudente que le Dieu éternel a mis un voile entre les gloires de l'Éternité et les yeux de ceux qui, étant encore sur la terre, ne peuvent y prendre part; car les apercevoir ne ferait que nous rendre moins heureux que nous ne le sommes maintenant, où les joies que nous goûtons sont les plus grandes que nous connaissions.

S'il nous était permis d'entrevoir les joies de la vie future, notre impatience de les atteindre remplirait d'amertume notre vie sur la terre. Combien, dans ce cas, les barrières de la vie pourraient être facilement et franchement franchies! Combien de milliers d'êtres souffrants oublieraient leurs devoirs dans un moment d'impatience et se détermineraient à quitter ce monde!

Mais c'est la volonté de Dieu que nous parcourions jusqu'au bout la route qui nous est tracée sur la terre; que nous ne mettions pas volontairement et capricieusement fin à notre carrière terrestre, mais que nous la parcourions jusqu'à la fin.

C'est pourquoi Il a placé comme gardiens, aux portes de l'Éternité, la Terreur et le Doute, le calme effrayant de la mort, et l'obscurité impénétrable.

Ces gardiens repoussent la race humaine, afin qu'elle poursuive jusqu'au bout le chemin qui lui a été tracé.

Malgré toutes les misères de la vie, malgré notre impatient désir de nous trouver réunis aux amis qui ont quitté cette terre avant nous pour aller dans ce lieu d'éternel repos, les terreurs qui encombrent les portes de l'Éternité nous repoussent, et nous continuons notre voyage sur la terre avec un esprit plus calme.

Sans ces terreurs et cette obscurité, ne serions-nous pas comme les matelots fatigués, qui, après un long voyage sur les mers orageuses, contemplent à peu de distance les rives de la patrie aimée? Ils voient le calme et la sécurité du port, où ni le vent ni la tempête ne peuvent menacer de destruction; ils peuvent déjà apercevoir les arbres verdoyants et les paisibles chaumières ; leurs cœurs volent vers leurs foyers ; leurs yeux s'emplissent de larmes de joie et de tristesse à cette vue dont ils ont été longtemps privés. Ils tremblent. Chaque minute qui s'écoule avant qu'ils aient atteint le rivage leur semble une année. Ah ! déjà ils reconnaissent leurs femmes, leurs frères, leurs parents, leurs enfants, leurs fiancées bien-aimées qui les attendent. Ils voient leurs bras s'ouvrir pour les recevoir, et ils entendent de loin leurs cris impatients de joie et d'affection. Qui les empêche de voler de suite dans ces bras, de répandre des pleurs de joie sur ces poitrines dans lesquelles le cœur bat si tendrement pour eux! « O

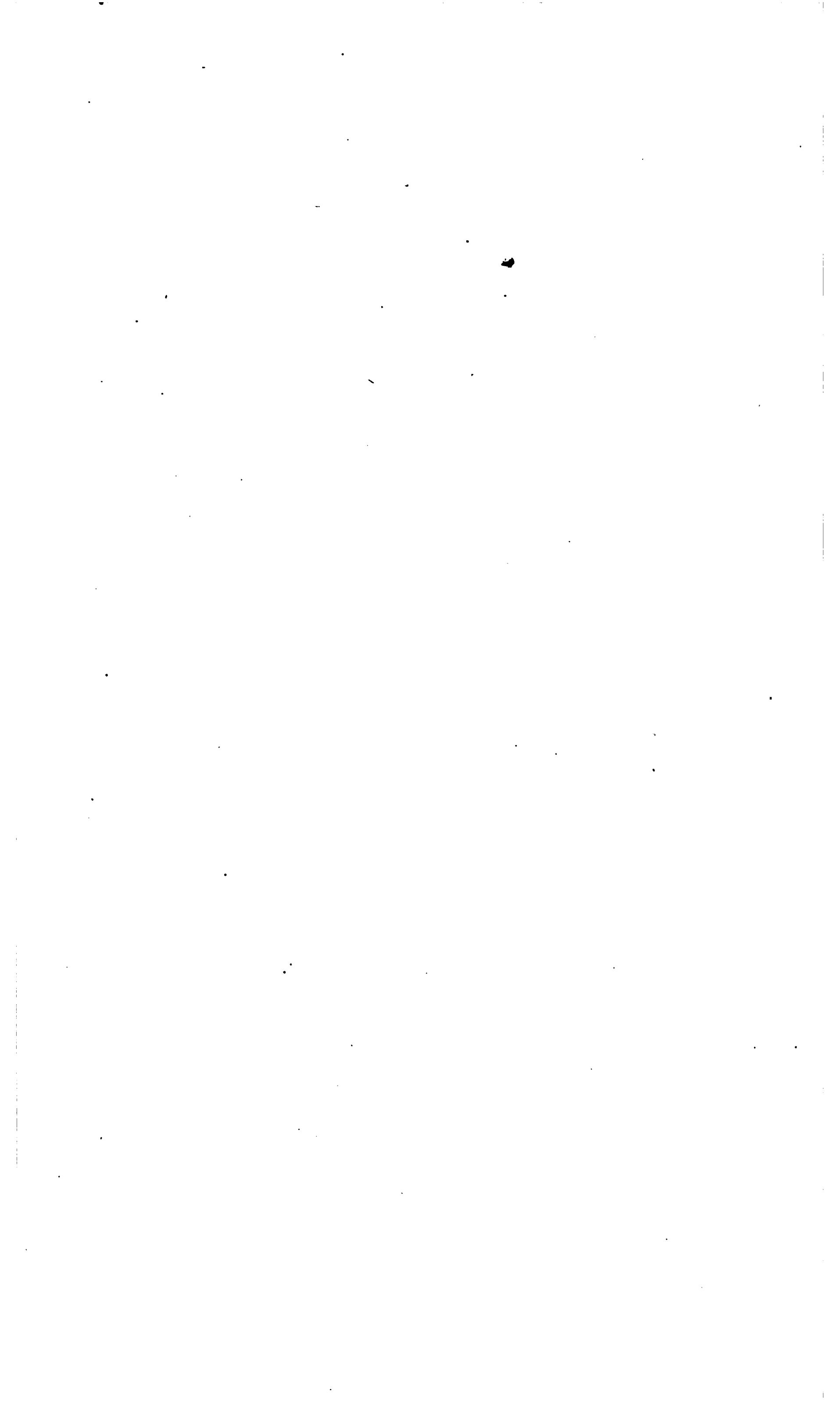
foyers ! ô joies ! dont nous avons été si longtemps privés ! » s'écrient-ils tous. Tous oublient le gouvernail du navire, les vagues de la mer, les rochers, l'écume qui les entoure ; ils oublient les trésors qu'ils ont recueillis ensemble pendant ce long et laborieux voyage ; — ils se jettent à la mer pour toucher plus tôt le sol de leur pays.

Telle serait la conduite des mortels, si un sombre océan ne les séparait pas, pour leur propre bien, de leur patrie céleste.

Mais ce n'est pas pour toujours, ô mon Dieu ! que Tu me sépares des êtres chéris qui m'attendent là-bas ! Je verrai un jour ces rives de la patrie de mes pères ; je les reverrai enfin, ces êtres aimés que mon cœur désire avec tant de tendresse, et je me reposerai au milieu d'eux après les dangers et les fatigues que j'aurai endurés pendant mon voyage sur la mer orageuse de la vie.

Oui, console-toi, ô mon âme ! Dieu a préparé pour toi un asile de repos ! Dieu t'a gardé une maison dont la porte te sera ouverte, où tu retrouveras avec joie ce que tu as perdu ici-bas. Tu ne seras pas seule, tes bien-aimés t'attendent déjà. Ils te font signe avec la palme de victoire pour laquelle tu dois combattre ici-bas. Debout donc, mon âme, lutte avec fermeté ! Elève-toi avec l'aide du Saint Verbe de Jésus, dans l'Esprit Saint de Jésus, à cette per-

fection, par laquelle seulement tu peux devenir habitant de cette terre meilleure, et prendre part à cette Éternité bienheureuse! C'est le Seigneur qui te crie : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »



CONTENTEMENT A L'HEURE DE LA MORT.

Je connais, je connais celui en qui j'ai foi, et je m'agenouille humblement devant Toi, dans la poussière, mon Sauveur, mon Maître, et mon Dieu. Si je puis être exempt de péchés et espérer Ton aide dans le besoin, oh! alors j'aurai ma place au ciel!

Et quand mon dernier sommeil sera proche, j'oserai sans doute, et sans crainte, adresser un regard au bien-aimé qui est au ciel. Et aucun de ceux qui m'ont connu et aimé ici-bas ne se repentira ou ne s'attendrira sur la tombe dans laquelle je reposerai.

—

(APOCALYPSE XIV. 13.)

—

Chaque chose passe et meurt à son tour : l'herbe des champs, les animaux et l'homme. Nous arrivons, nous regardons autour de nous et nous quittons ce monde. Qui peut dire si nous devons partir à la

fleur de la jeunesse ou dans la plénitude de la vie? Et ce n'est, après tout, que peu important; car que sont quelques jours, quelques années de plus ou de moins, si ce qui est passé est comme s'il n'avait jamais été? Les cendres de l'enfant et les cendres du vieillard reposent côte à côte dans la tombe, et il n'y a maintenant aucune différence entre elles. Une génération nouvelle qui ne sait rien d'eux, ne parle pas d'eux, vit et meurt au-dessus d'eux, mais elle sera bientôt couchée à son tour à leurs côtés.

Nous savons tout cela, et nous redoutons le fatal moment, mais en vain. Que ce soit sur le champ de bataille, sur un lit de douleur, au milieu de nos parents, ou dans une prison solitaire, peu importe, nous sommes sûrs qu'il viendra.

Chercher à nous tromper nous-mêmes, et ne jamais envisager ce moment, est aussi dépourvu de sens que de nous tourmenter sans cesse avec des idées de mort, et mêler ainsi l'amertume à tous les plaisirs de la vie. Mais il est sage de réserver, pour ce moment redouté et solennel, une joie qui change en douceur tout ce qu'il a de terrible.

Bien des personnes y pensent, il est vrai, mais elles n'y pensent pas toujours avec discernement. Dans leur choix elles se trompent souvent, et sont à côté de ce qui doit les consoler à l'heure de la dissolution.

Il y en a beaucoup qui travaillent avidement pendant toute leur vie à amasser de l'argent, afin de pouvoir laisser à leurs enfants une fortune considérable, ou tout au moins des moyens d'existence assurés; cela est très-louable sans doute; ce doit être une grande consolation pour eux à leur dernière heure, quand ils vont quitter ceux qu'ils aiment, de penser qu'ils ne manqueront de rien quand personne ne sera là pour veiller sur eux; qu'ils ne restent pas entièrement abandonnés, entièrement privés de ressources; qu'ils ne mendieront pas, et ne seront pas repoussés comme des êtres inutiles; qu'ils sont placés dans une situation à pouvoir mener une vie indépendante et honorable. Assurément c'est là une grande consolation. Cependant ce n'est là qu'une joie mesquine. Car la bonne ou la mauvaise fortune de ceux que nous aimons ne repose pas seulement, après notre mort, sur l'argent que nous leur laissons. Leur sort futur dépend bien plus de leur habileté, de leur savoir, de leurs vertus, de l'amitié et de la considération des hommes, et surtout des bénédictions de Dieu. Tout l'argent du monde ne saurait nous rendre heureux, si nos dispositions sont mauvaises. Il est vrai qu'une fortune modeste empêchera nos enfants d'être dans une trop grande dépendance des faveurs ou des caprices des autres hommes. Mais il n'y a que celui qui a

élevé ses enfants de manière à les rendre heureux et contents, indépendamment de l'argent, qui puisse dire qu'il leur laisse de véritables richesses, que les voleurs ne peuvent leur ravir, que les circonstances ne peuvent altérer, et que les vers ne peuvent manger. Enfin, si nous ne pouvons trouver d'autre consolation à l'heure de la mort que de laisser à ceux que nous aimons quelques ressources pécuniaires pour les aider à traverser la vie, nous n'en avons en vérité que bien peu ! Les païens eux-mêmes avaient celle-là ! Nous n'avons fait qu'accomplir un devoir très-urgent et satisfait notre ambition personnelle.

D'autres réservent pour l'heure de la mort une joie qu'ils ont été assez durs pour se refuser pendant toute leur vie. Nous entendons dire que des personnes ont, en mourant, pardonné à leurs ennemis, et qu'elles se sont sincèrement réconciliées avec eux.

Il est vrai que se réconcilier avec ses ennemis est une joie pour l'âme. Désirer faire oublier nos offenses est la preuve d'un noble caractère, si nous avons blessé quelqu'un par notre orgueil, notre avarice ou notre colère. Mais si nous considérons la chose de plus près, qu'est-ce qu'une réconciliation avec nos ennemis à notre lit de mort? De fait, rien de plus qu'une déclaration que nous désirons faire notre paix avec eux, maintenant que nous ne pouvons

leur nuire plus longtemps. Que penseriez-vous de la sincérité du désir de se réconcilier d'un homme qui, au moment d'être jeté en prison, promettrait de se bien conduire, et vous demanderait pardon pour le passé? Ceux qui sollicitent une réconciliation à l'heure de la mort ne sont-ils pas dans le même cas? Tous ceux que dans le cours de la vie nous avons offensés, soit en paroles, soit en actions, sont-ils présents? Notre volonté de nous réconcilier avec eux peut-elle compenser les heures pénibles et les jours d'ennui que nous leur avons causés par notre caractère querelleur et désagréable? Et sommes-nous certains qu'ils nous aient pardonné toutes nos offenses? Pourquoi as-tu reculé jusqu'à l'heure de ta mort ce que tu aurais dû faire chaque jour de ta vie, et pourquoi ne cherches-tu à faire la paix que lorsque ton inimitié ne peut plus être dangereuse? Penses-tu que ce désir, développé en toi par la crainte qui est dans ton cœur, suffise pour étouffer les soupirs de ceux que tu as offensés, de manière à ce qu'ils ne se lèveront pas au Ciel pour témoigner contre toi?

D'autres encore, entendons-nous dire, en disposant de leur bien par testament, n'ont pas oublié les pauvres, ils ont fait des dons généreux à des hôpitaux, ou à d'autres institutions publiques utiles; d'autres fois ils ont pris des arrangements particu-

liers pour restituer à leurs véritables propriétaires des biens qu'ils avaient obtenus par des moyens illicites. Cela est juste. Nous ne devons pas quitter ce monde avec la conscience d'avoir commis une injustice sans prendre des mesures pour faire toutes les réparations qui sont en notre pouvoir. Il est louable de penser aussi au bien général dans la manière dont nous disposons de nos fortunes après notre mort. Non-seulement nos enfants ou nos alliés par le sang sont nos proches, mais tous les enfants de Dieu, tous ceux pour qui Jésus-Christ est mort le sont également. Cependant le plaisir que nous éprouvons à donner ce que la mort nous empêche de posséder plus longtemps doit être un pauvre plaisir. Pourquoi, âme avare et peu généreuse, ne donnes-tu pas pendant ta vie, et pourquoi ne répands-tu pas ainsi le bonheur et la joie? Ce qui cesse d'être un mérite à la dernière heure en eût été un pendant ta vie. La pauvre veuve, dont parle l'Évangile, indigente comme elle l'était, apportait son obole au trésor. Mais toi, tu as amassé autant de richesses que tu as pu, et tu n'es devenu généreux que lorsque le moment est venu où tu ne peux plus en jouir. Toi qui as dépensé ta fortune en splendides réceptions, dans la pompe et le luxe, en flattant ton palais avec les mets les plus délicats et les plus chers, et qui n'as songé à vêtir ceux qui sont nus, à nourrir ceux qui

ont faim, que depuis que la maladie et l'approche de la mort sont venues t'empêcher de continuer ta vie de plaisirs et de débauche, — quel est ton mérite? Tu es moins gourmand parce que l'appétit te manque, et tu donnes ce qui ne peut plus te servir. En vérité ton mérite n'est pas grand : peux-tu espérer que cela suffira pour adoucir l'amertume de la coupe de la mort?

C'est une consolation à l'heure de la mort que de se voir entouré d'amis, de parents bien-aimés, et de voir, dans leur douleur et leurs larmes, le doux témoignage de leur affection et de leur tendre attachement. Mais cela suffit-il à éloigner toute l'amertume du dernier moment? Qui n'est pas attristé à la vue de la mort? Il est impossible d'assister sans émotion aux derniers moments d'une personne entièrement étrangère. Pouvons-nous donc considérer que cela tient à notre mérite personnel, et regarder, comme une preuve de notre valeur intime, que ceux qui ont été habitués à vivre avec nous pendant de longues années et avec lesquels nous avons eu les relations de la plus étroite intimité, pleurent notre mort? Ne serait-il pas plus satisfaisant d'apprendre à notre dernier moment que même ceux avec lesquels nous n'avons jamais eu de rapports, ou tout au moins que des rapports accidentels, éprouveront du chagrin en apprenant notre

mort? Que toute la ville pleurera et dira : « Nous avons perdu un homme juste et droit, un soutien du pauvre et de l'affligé, un promoteur actif de tout ce qui est utile, un philanthrope dans le sens complet du mot? »

En vérité, une des plus grandes joies que nous puissions éprouver au moment de la mort, est la conscience qu'en quittant le monde nous laissons après nous un souvenir respecté de tous ceux qui nous ont connu; tandis que d'un autre côté il ne peut y avoir rien de plus pénible que la conviction que beaucoup de ceux qui survivent voudraient ne jamais nous avoir connu, ou n'avoir jamais été mis en rapport avec nous.

Cette douce consolation de savoir qu'aucun de ceux qui Lui survivaient ne regrettait de L'avoir connu a été éprouvée par Jésus-Christ. Il s'est sacrifié et est mort pour le bonheur de toutes les âmes; Il est mort avec une charité et un dévouement inexprimable même pour les ingrats qui l'avaient méconnu et mal jugé. Il est mort, mais Ses bourreaux eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de L'admirer; et Ses juges déclaraient qu'ils ne voyaient aucun mal en Lui. Un peuple abusé, dans un accès de passion sauvage, Le mit à mort, — mais Jérusalem pleura. Après un laps de quelques jours, Ses ennemis furent saisis d'une panique vengeresse, et des

milliers d'individus, qui avaient été contre Lui, vinrent chercher un refuge en Lui. Aujourd'hui même, après bientôt deux mille ans, les races qu'Il a rachetées pleurent au souvenir de Ses souffrances et de Sa mort. En vérité, c'est là mourir en Dieu! C'est être suivi par les bénédictions de ses œuvres longtemps après sa mort.

« Heureux sont ceux qui sont morts depuis dans le Seigneur : Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs fatigues, et que leurs œuvres les suivent. » (APOCALYPSE 13.)

Et cela — oui, rien que cela — est la dernière joie que tout homme ou toute femme sage, tout vrai Chrétien doit réserver pour l'heure de sa mort. Avec une telle certitude il est doux de se laisser aller au sommeil. Mais que veut dire mourir dans le Seigneur? Cela signifie mourir dans l'esprit et dans la sainteté de Jésus-Christ. Mais que signifie mourir en Jésus? Cela signifie mourir non-seulement en ayant foi en Dieu et en Jésus (car les démons croient et tremblent), mais ne faire qu'un avec Jésus. Et comment pouvons-nous mourir en Jésus si nous n'avons pas vécu en Lui? Que signifie vivre en Jésus? Cela signifie vivre et agir selon Son esprit et d'après Son exemple, vivre et agir comme Il aurait vécu, pensé et agit, s'Il eût été à notre place.

Celui seulement qui a vécu dans le Seigneur peut mourir dans le Seigneur. Celui qui meurt véritablement en Dieu mérite seul le nom de bienheureux. Il se repose de ses fatigues, — il se repose, — non de ses plaisirs, non de ses efforts pour s'attirer les richesses, les honneurs et l'admiration, ou la pompe et la splendeur, mais de ses fatigues pour le bien et le bonheur des autres. Et on peut le dire bienheureux, car ses œuvres le suivent.

Elles le suivent à l'heure de sa mort, et leur souvenir est sa dernière consolation. Il quitte le monde avec joie, avec cette douce pensée : De tous ceux qui me survivent, aucun ne peut se repentir de m'avoir connu ou d'avoir eu des rapports avec moi. Je ne laisse après moi personne qui se réjouisse de ce que je suis retranché du nombre des vivants, parce que ma vie lui a été oppressive et nuisible. Non ; je laisse un cercle d'amis auxquels je n'ai jamais fait volontairement le moindre tort, bien que j'aie pu ne leur faire aucun bien. J'ai fait dans ma vie le peu de bien que j'ai pu. Je me suis souvent demandé, au moment d'agir ou de parler : Jésus aurait-Il agi ainsi, aurait-Il pensé et parlé de cette manière, dans des circonstances identiques? J'ai vécu dans le Seigneur, et c'est pourquoi je meurs dans le Seigneur. Mon Sauveur vit dans la bienheureuse Éternité, et j'y vivrai aussi. Heureux

celui qui meurt dans le Seigneur, car ses œuvres le suivent.

Elles le suivent dans la tombe. Oh! quelle pompe funéraire peut être comparée au souvenir de nos vertus chez ceux que nous laissons derrière nous; aux larmes d'affection que nos amis répandent sur nos bontés; au respect avec lequel nos compatriotes chérissent notre souvenir; à l'émotion avec laquelle des étrangers eux-mêmes s'écrient : En vérité, on peut dire que cet homme est heureux dans la mort, car ses œuvres méritoires le suivent! Oui, elles le suivent, et tourneront en bénédictions pour ses enfants et les enfants de ses enfants. Son nom, qui vit dans le souvenir de ses concitoyens, est la meilleure recommandation pour les parents qu'il laisse derrière lui. Le monde est disposé à récompenser une mère et un père défunts en comblant leurs enfants de bienfaits. Les parents sont honorés dans leur progéniture! Malheur à celui qui n'a rien à laisser aux êtres qu'il aime, que de l'argent ou des biens qu'on peut acheter à prix d'argent! Les richesses se dissipent; mais un nom honorable acquis par la possession de grandes vertus est un trésor sacré que ne sauraient détruire ni les flammes de la guerre, ni la fourberie des hypocrites, ni l'injustice des grands, ni la violence des méchants. Quand l'esprit du mourant peut se reposer avec complaisance sur cette

pensée, il goûte dans la mort une béatitude inexprimable, car il sait que « ses œuvres le suivent. » Elles le suivent dans la vie meilleure dans laquelle il entre au sortir du tombeau. La Justice Rétributive siége au-dessus des étoiles; — qu'à cette pensée tout pécheur tremble et tout homme de bien se réjouisse! Le Dieu de justice existe, et je vivrai avec Lui. Ce que j'ai fait aux plus petits des frères de Jésus, qui sont aussi mes frères, c'est à lui que je l'ai fait. Dieu me récompensera! Les sincères remerciements des malheureux que j'ai consolés auront un écho dans les Cieux. Les douces larmes que la joie ou l'émotion fait verser à un cœur sensible en entendant le récit des bonnes actions que j'ai faites sans ostentation et avec désintéressement sont reflétées dans les Cieux; les louanges libres et franches — que je n'aurai ni recherchées ni entendues sur terre — et avec lesquelles mes amis parleront des institutions philanthropiques et d'autres œuvres d'utilité publique auxquelles j'aurai contribué, seront entendues par moi dans les Cieux. Ah! quel ravissement doit s'emparer du cœur du mourant qui peut se dire : « Loin de laisser derrière moi quelqu'un qui soit disposé à maudire ma mémoire, je puis espérer en toute confiance que plus d'un de ceux qui me survivront se souviendront de moi avec affection! »

Je mourrai un jour!—Cela est hors de doute. Mais, à l'heure du trépas, éprouverai-je cette joie ineffable qui adoucit l'amertume de la séparation? Ne dois-je pas souhaiter qu'il en soit ainsi? Y a-t-il quelque chose que je redoute autant que l'heure de la dissolution? Et pourquoi donc ne pas m'efforcer de me préparer pour cette heure toutes les joies qu'il est en mon pouvoir de ressentir? Ah! « bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur! »

Hélas! peut-être la nuit prochaine sera ma dernière nuit, ou le mois prochain mon dernier mois! (Qui sait quand sonnera l'heure où Dieu l'appellera du milieu de ses œuvres?) Dans ce cas, goûterai-je la dernière et la plus douce de toutes les joies de la terre?

Si j'étais condamné à mourir dans un instant, pourrais-je poser ma tête sur l'oreiller de mon lit de mort avec la persuasion que je ne laisse derrière moi, en ce monde, personne qui ait raison de se repentir d'avoir eu des relations avec moi? N'y a-t-il personne qu'en parole, en action, ou par mon exemple, j'aie entraîné au péché? Personne qui rougisse en cachette en se souvenant de moi? N'existe-t-il personne à qui j'aie nui dans l'estime de ses concitoyens par des médisances envieuses, par un jugement téméraire, ou par des sarcasmes inconsidérés? N'y a-t-il personne qui soit contrarié d'entendre

prononcer mon nom, parce que j'ai méchamment porté atteinte à sa bonne réputation par amour du dénigrement? N'y a-t-il personne à qui j'aie pris injustement ce qui lui appartenait légitimement, que j'en prive même encore, et qui sans doute a négligé de me le réclamer, parce que j'ai agi avec tant de ruse qu'il ignore qui est son spoliateur? Dois-je laisser à mes héritiers des biens si injustement acquis, et auxquels ne saurait s'attacher aucune félicité? N'y a-t-il personne dont j'aie empoisonné l'existence par mes caprices, par mon caractère difficile à contenter, querelleur, et dominateur? N'y a-t-il personne qui puisse se plaindre un jour que je n'aie pas veillé avec plus de soin à son éducation? N'y a-t-il personne que j'aie offensé, et dont je doive implorer le pardon? N'y a-t-il personne qui m'ait blessé, et que je haïsse encore, ou avec qui je sois en désaccord?

Je mourrai un jour — c'est hors de doute. Mais mourrai-je dans le Seigneur? Ai-je vécu dans le Seigneur? Ah! je dois me voiler le visage en ta présence, ô Toi qui lis au fond des cœurs, Dieu doué d'Omniscience, ô Divin vengeur! Car je sens, quand je fais un retour sur moi-même, que je ne suis pas tout à fait irréprochable. J'ai encore à réparer bien des fautes que j'ai commises; j'ai encore à me faire pardonner bien des choses qu'il ne m'appartient

pas d'oublier. Je n'ai pas toujours vécu en Toi, ô mon Sauveur; c'est pourquoi je ne pourrais maintenant goûter la joie de mourir en Toi. Il m'aurait été facile de causer un peu de plaisir à chacun de ceux que j'ai connus, et de leur rendre service, si j'avais profité de toutes les occasions favorables, et cependant je l'ai rarement fait. Hélas! j'ai peut-être souvent fait le contraire. Ah! j'ose à peine y penser.

Cependant, entends ma promesse, ô Dieu Tout-Puissant! Je veux y penser, je veux me corriger, réparer le mal que j'ai fait, racheter les fautes que j'ai commises; je veux vivre en Jésus, afin qu'un jour, béni dans la mort je puisse m'endormir dans le Seigneur, avec la conscience de ne laisser derrière moi personne qui ait lieu de regretter de m'avoir connu. Je puis donc aussi m'appliquer ces paroles célestes : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur; Oui, dit l'Esprit Saint, car ils se reposeront de leurs labeurs, et leurs œuvres les suivront! »



PENSÉES INSPIRÉES PAR LA VUE DES TOMBEAUX DE CEUX QUE NOUS AIMONS.

Étincelle de la flamme céleste qui donne la vie, quitte, oh! quitte cette enveloppe mortelle : ô moment de terreur et d'espoir, de langueur et d'aspiration ardente! douleurs et félicité du trépas! Cesse, tendre nature, cesse de lutter, et laisse-moi poursuivre ma languissante existence.

Écoutons! j'entends parler bas; ce sont les anges qui m'appellent : O âme, notre sœur, disent-ils, viens près de nous! Qu'éprouvé-je? quelle sensation s'empare de tout mon être, absorbe mes sens, ferme mes yeux, éteint ma raison, et arrache le souffle de ma poitrine? Dis-moi, ô mon âme, est-ce là la mort?

Le monde fuit devant moi; il disparaît! Le ciel s'ouvre à ma vue; les chants des séraphins viennent frapper mes oreilles : Prêtez-moi, prêtez-moi vos ailes! Je m'élance! je m'envole vers les cieux! O tombeau! où est ta victoire? O mort! où est ton aiguillon?

(I. Saint Luc xxiii. 46.)

C'est avec une vive allégresse que je reporte vers vous mes pensées, ô êtres chéris, qui êtes entrés

avant moi dans un meilleur monde! O vous que je n'oublierai jamais, objets de l'affection de mon cœur, mes regrets sont si profonds, mon désir de vous revoir si ardent, qu'ils semblent m'élever au-dessus de la poussière dans laquelle je demeure encore! C'est vous qui, de vos mains angéliques resserrez pour ainsi dire les liens qui unissent le présent à l'avenir, qui jonchez de roses le lit mortuaire sur lequel je serai un jour étendu, et qui dépouillez la dissolution même de toutes ses terreurs. Penser à vous, espérer être réuni à vous, c'est accroître mon bonheur ici-bas, et remplir un des devoirs les plus doux de la religion de mon cœur.

Je sais qu'à une époque déjà reculée, quand les Païens voyaient les Chrétiens prier sur les tombes de ceux qu'ils avaient aimés, et même de nos jours quand la foi Chrétienne parle aux fidèles de Dieu et de l'Éternité, la religion du Christ passait, et passe encore, pour un culte austère et triste, peu propre à inspirer la gaieté, la satisfaction, ou les joies de la vie, et que cette idée est cause que bien des gens s'en sont détournés. Mais ces contempteurs du Christianisme ne l'ont pas connu suffisamment, et ils l'ont jugé d'après les vues sombres et le caractère mélancolique de certains prédicateurs, qui aimaient à effrayer leurs auditeurs en leur faisant d'horribles tableaux du jugement dernier, et des souffrances

affreuses des réprouvés, et en leur donnant une fausse idée de l'Éternité. Ces hommes prêchaient un Dieu aussi irascible, aussi inexorable, aussi vindicatif qu'ils l'étaient eux-mêmes.

Néanmoins, le Dieu des Chrétiens est un Dieu d'amour et de joie, car Il est le Père des êtres qu'Il a créés. La religion de Jésus est une religion d'amour et de joie, car elle encourage les plaisirs innocents et la jouissance modérée des dons du Père; elle nous enseigne à être contents de notre sort; son but est la perfection et le bonheur, la Religion Chrétienne ôte ses terreurs même à la mort, qui inspire tant de crainte à toutes les créatures ; car elle nous la représente comme un ange, un messager d'amour et de joie, qui ne vient pas pour détruire notre existence, mais pour la transporter dans une sphère plus élevée. L'impie, l'homme qui raille le Christianisme, peut trembler à la pensée et à l'approche de la mort; mais, pour le philosophe Chrétien, la mort est une amie envoyée de Dieu; c'est pourquoi les Chrétiens aiment de temps en temps à contempler la mort. La pensée de la mort ne les plonge pas dans la tristesse, mais leur procure un plaisir infini ; parce que, en encourageant l'espérance d'une plus grande félicité dans l'avenir, elle rend le présent plus agréable. Car la joie de vivre n'en devient que plus pure et plus vive, lorsqu'au

lieu d'envisager tristement la fin de notre existence sur la terre, nous pouvons espérer la voir se prolonger sans interruption. Et tel est l'espoir du Chrétien.

Lorsque nous approchons des tombeaux des êtres que nous avons aimés, ou que nous nous mettons en relation avec eux par la pensée, un sentiment de tristesse peut s'emparer de nous; mais cette tristesse n'est pas une sensation pénible, c'est une douce aspiration qui transporte l'âme ravie vers ceux qui nous ont devancés. Ne savez-vous pas que la félicité peut avoir sa tristesse, et la joie muette ses larmes? Si vous voulez qualifier ce sentiment de douloureux, oh! alors, c'est une douleur douce, dans laquelle il entre plus de véritable jouissance qu'il n'y en a au fond d'une gaieté bruyante. Ignorez-vous que c'est dans les moments où elle est le plus vivement transportée de joie, qu'une âme noble et délicate est le plus portée à la mélancolie, et qu'à son tour ce sentiment est suivi d'une sérénité calme et d'un bonheur placide?

Quand un père ou une mère se désole près de la tombe d'un enfant chéri, ou quand la vue des hochets qu'affectionnait pendant sa vie le petit être enlevé prématurément à leur tendresse, leur rappelle son souvenir sous les plus vives couleurs; quand un fils pieux et aimant conserve, comme une

relique sacrée, après la mort de son père ou de sa mère, quelque objet qui leur a appartenu; quand un mari ou une épouse, séparé de l'être aimé qui partageait son existence, garde religieusement la mémoire de leur mutuel amour et de leur tendre union, attache le plus grand prix à un anneau, à des lettres tracées par la main de l'être chéri, qu'il considère comme un gage de l'affection qui les unissait sur la terre, comme un symbole de l'union indissoluble de leurs âmes ; quand des amants trop tôt désunis, des amis, des frères, des sœurs recherchent la solitude et la retraite pour se livrer plus entièrement au souvenir de ceux qu'ils ont perdus; quand leurs lèvres ne prononcent le nom aimé qu'en laissant échapper de profonds soupirs, quand leurs larmes témoignent de leur affection immortelle pour ceux dont elles humectent le tombeau ; est-ce de la douleur, de la souffrance qu'éprouvent tous ces êtres éplorés, ou n'est-ce pas plutôt une triste mais céleste satisfaction? Si aucun plaisir ne se mêle à ces larmes, à ces sanglots, pourquoi donc, nous autres mortels, naturellement portés à éviter tout ce qui peut nous causer la moindre peine, nous abandonnons-nous si souvent à une pareille affliction?

Non, non; il n'y a rien de douloureux à penser à vous, chers êtres que la mort nous a ravis! Où réside le véritable amour, là aussi réside le véri-

table bonheur. Ici-bas, dans mon état d'imperfection, je vous suis toujours attaché par les liens d'une affection qui n'a pas changé ; ici-bas, dans la poussière, je me souviens toujours de vous avec une tendresse inaltérable ! Ah ! et je ne pourrais pas mourir avec la consolante pensée que vous, dans le séjour de gloire où vous demeurez maintenant, quoique vous jouissiez d'un état plus parfait que le mien, vous pouvez conserver encore le tendre souvenir de mon cœur fidèle et dévoué ? En quoi votre bonheur serait-il accru, s'il ne vous était plus permis de payer de retour ceux qui vous aiment ? Celui dont le nom signifie amour, qui relie par les lois du magnétisme des mondes et des astres jetés à de grandes distances les uns des autres, qui a doué d'affection, le plus doux de Ses dons, tous les êtres sensibles qui vivent sous le soleil, ce Père de toutes les créatures aurait-Il voulu que la vie meilleure qui nous est promise au delà de la tombe commençât par l'anéantissement de ce véritable amour, qui est la loi universelle de la création ? Non, non, nos âmes fidèles continuent à s'aimer dans le temps et l'éternité, à joindre leurs mains par delà le tombeau. Je ne vous ai pas oubliés, et vous savez que je vous aime ; vous voyez les larmes que versent mes yeux, vous entendez les soupirs qui s'échappent de mes lèvres, lorsque mon cœur, qui vous est toujours

dévoué, vous appelle. Vous savez que ma tendresse pour vous n'est pas éteinte, et vous y répondez suivant les conditions sublimes de la noble existence dont vous jouissez aujourd'hui.

Coulez, coulez en abondance, larmes de tristesse ; saignez, saignez sans cesse, blessures profondes de mon cœur fidèle ! Ah ! ceux qui m'ont quitté étaient vraiment dignes d'un pareil hommage. Vous êtes en quelque sorte les seules offrandes sacrées que je puisse leur faire actuellement. C'est un doux plaisir pour moi de penser que ceux à qui j'adresse ces offrandes les voient et savent les apprécier. Coulez, mes larmes ! rouvrez-vous, blessures saignantes de mon cœur ! Avec le sang qui jaillit de ces plaies se dissipe peu à peu tout ce qu'il y avait de sensuel en moi, et je sens s'affaiblir mon tenace attachement aux frivoles vanités de la vie. Avec ce sang disparaissent aussi plusieurs de mes plus mauvaises passions qui me faisaient attacher aux joies et aux chagrins de ce monde plus de prix qu'ils n'en ont. En pensant aux esprits sanctifiés, mon propre esprit se purifie et une calme sérénité s'empare de mon cœur. L'homme qui n'a foi ni en Dieu, ni en l'immortalité de l'âme, et qui, dans son aveuglement, croit que tout finit à la mort, est le seul qui ne puisse jamais goûter cette sérénité, et pour lequel l'affliction que nous inspire la perte des êtres que

nous avons aimés prend la forme du plus sombre désespoir. Les larmes de sa douleur sans espoir deviennent pour lui un motif d'accuser le Très-Haut de cruauté, comme si l'homme était plus généreux et doué de plus d'amour que le Dieu qui anime tout, qui unit tout, et dont le trône est élevé au-dessus des étoiles.

Il y a vraiment de la folie, quand nous pleurons ceux auxquels nous survivons, à ne nous représenter que leurs formes terrestres, avec tous les attraits qu'elles avaient pour nous de leur vivant, puis à les comparer à ce qu'est devenue leur dépouille mortelle, froide et inanimée dans le tombeau, — à penser à la tendre affection qu'ils avaient pour nous, et qui est muette désormais, à l'enjouement de leur caractère, au plaisir qu'ils prenaient aux choses de la terre, dont ils sont désormais privés à jamais, comme si c'était leur corps qui avait manifesté cette affection, comme si c'étaient leurs cendres qui avaient éprouvé ces sentiments de plaisir ! Chez l'animal même, ce n'est pas la substance qu'il tient de la terre, ce n'est ni sa chair, ni son sang qui éprouvent du plaisir, mais une essence plus élevée qui réside en lui.

Les gens qui plaignent les morts, parce qu'ils ne sont plus à même de goûter les plaisirs de la vie qui leur étaient chers ici-bas, peuvent être assimilés à

l'enfant qui pleure le départ d'un ami plus âgé que lui, qui l'a quitté pour aller revoir des parents qu'il aime, ou épouser une aimable fiancée, ou occuper une place honorable. L'enfant regrette que son ami ne puisse plus prendre part à ses jeux ; mais, en réalité, ce n'est pas l'absence de son ami, mais l'abandon des jouets désormais inutiles, qui est la cause de son affliction. Devons-nous ressentir de la compassion pour ce qui est complétement mort et tout à fait insensible à la souffrance? Or, tel est l'état du corps, cette enveloppe périssable de l'âme, cette dépouille mortelle de l'ami qui est parti.

Ne nous arrive-t-il pas quelquefois, au sein de notre affliction, de nous laisser aller à d'étranges illusions, à une pitié déplacée, et de plaindre le sort du corps, de la forme extérieure, tandis que nous oublions entièrement l'âme qui l'animait? Car, si nous pensions à l'esprit, comment pourrions-nous le pleurer comme s'il était mort, lorsque nous savons qu'il existe?

Souvent aussi c'est la compassion que nous ressentons pour les souffrances que les êtres que nous aimons ont endurées dans leur dernière maladie, qui fait couler nos larmes. Dans ce cas, notre sensibilité est plus justifiable; cependant, pour peu que nous réfléchissions, nous trouvons que nous nous laissons également égarer par nos sens et notre

imagination. Je ne puis croire que la mort, c'est-à-dire la séparation de l'âme d'avec le corps, soit douloureuse en elle-même. En tous cas, elle ne saurait l'être plus que la maladie qui la cause, et cependant les maladies les plus dangereuses sont en général accompagnées de moins fortes souffrances qu'on ne se l'imagine, quelque affreuse qu'en soit la vue. Que de fois, en effet, des personnes échappées à de pareilles maladies n'ont-elles pas assuré que, dans les moments où elles étaient le plus en danger de mort, elles souffraient très-peu et n'avaient qu'imparfaitement conservé leur connaissance? On sait aussi que, dans les affections les plus douloureuses, le malade devient plus calme à mesure qu'approche le moment de l'agonie, et que, dans bien des cas de maladie lente ou d'affaiblissement des facultés vitales par la vieillesse, les approches de la mort sont si douces, qu'on les prendrait en vérité pour celles d'un profond sommeil. Nous avons donc droit d'en conclure que la mort n'est pas douloureuse en elle-même (car si elle l'était, elle le serait dans tous les cas), ou qu'elle ne l'est pas plus que la maladie qui la précède; autrement la mort ne serait pas accompagnée de ce redoublement de calme, de cette stupeur qui ne trahit aucune souffrance et qui ressemble tant au sommeil. Or, si vous ne pleurez pas et ne plaignez pas avec

l'accent du désespoir ceux qui recouvrent la santé à la suite d'une forte maladie, en raison des souffrances qu'ils ont endurées pendant qu'ils étaient malades, pourquoi pleurer et plaindre ceux dont la main libératrice de la mort a soulagé les souffrances? La douleur et la maladie n'ont-elles pas été les mêmes, que le malade ait guéri ou qu'il soit mort? Oui, dites-vous; mais le malade qui guérit trouve dans le bonheur de la vie une compensation à ses souffrances passées! Ah! et l'âme sanctifiée du mort ne trouve-t-elle pas une compensation beaucoup plus grande dans la sphère élevée dans laquelle elle est transportée? Dieu est-il juste envers ceux qui restent sur terre, et injuste envers tous les autres êtres qui peuplent Son univers, — injuste envers ceux que dans Son amour paternel Il rappelle à Lui, lorsque leur pèlerinage ici-bas est achevé? Le Christ en mourant sur la croix a élevé la voix et s'est écrié : « Mon Père, je remets mon esprit dans Tes mains! » De même, lorsque j'apprendrai la nouvelle de la mort de mes amis, ou lorsque je recevrai le dernier soupir de ceux que j'aime, j'élèverai ma voix et m'écrierai : Mon Père, je remets leur esprit dans Tes mains! Tu es leur Dieu, au delà de la Tombe — comme ici sur la terre, Tu étais leur Dieu avant qu'ils Te connussent; Tu les aimais avant qu'ils T'aimassent!

Celui qui ne craint pas la mort, ne la sent pas, ou n'éprouve pas la terreur qui s'empare des vivants à sa vue. Les enfants, qui ne savent rien de la mort, meurent tranquillement sans s'y attendre. Pour eux la mort n'est que la fin de la maladie. Ils peuvent mourir dans des crampes ou des convulsions; mais ce n'est là qu'une violente crise nerveuse, offrant un douloureux spectacle, il est vrai, à ceux qui en sont témoins, mais à peine ressentie par l'enfant qui en est victime. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus navrant à voir que les convulsions d'un épileptique? Pourtant tout le monde sait que les malheureux qui se débattent sous l'étreinte de ce mal ne souffrent pas, et n'ont même que faiblement conscience d'être sujets à de pareilles crises, quoique, pendant qu'elles durent, ils poussent des gémissements comme s'ils éprouvaient de vives douleurs, et ont le visage affreusement décomposé.

Ceux-là seuls qui craignent la mort, la sentent ou plutôt en sentent les approches. La conscience inquiète tremble à la pensée du jugement suprême. L'approche de la mort éveille dans le cœur le morne désespoir d'un remords trop tardif. On est saisi d'une terreur inexprimable, à la pensée de ne pouvoir s'écrier, au moment même où la vie est sur le point de nous abandonner avec toutes ses joies : Mon Père, je remets mon esprit entre Tes mains!

Cependant on se tromperait étrangement si l'on voulait toujours attribuer soit l'apparente appréhension nerveuse chez certains mourants, soit le calme et le sang-froid que l'on remarque chez d'autres au genre de vie qu'ils ont mené en ce monde; car l'expérience nous enseigne que souvent les enfants les plus innocents et les plus charmants meurent dans un état qui semblerait indiquer une grande inquiétude, et qu'au contraire on a vu les pécheurs les plus endurcis expirer avec un calme apparent qui ne s'était pas démenti un seul instant. Les phénomènes que nous observons quand nous sommes au chevet d'un mourant, ne sont en général que les effets de la maladie sur le corps et ses facultés vitales. Qui nous dira ce qui se passe dans l'esprit de celui qui est sur le point de quitter la vie, pendant qu'il paraît plongé dans une stupeur profonde? Ceux qui ont vu de farouches criminels, dans toute la vigueur de l'âge, conduits à l'échafaud pour être exécutés par la main du bourreau, savent très-bien que la plupart de ces misérables subissent leur supplice avec une grande apparence de sang-froid. Mais est-il possible de croire que ce calme extérieur soit le résultat de la paix intérieure de l'âme?

La pensée de la mort cause, dans bien des cas, de graves inquiétudes, même aux personnes justes

et pieuses, par la seule raison qu'elles laissent un trop libre cours à leur imagination, et qu'elles s'efforcent de se figurer ce qu'elles éprouveront lors de leurs derniers moments. Elles frissonnent à l'idée d'avoir à échanger tout ce qui leur est cher et familier contre des choses qui leur sont inconnues et étrangères. Mais cette inquiétude ne tarderait pas à se dissiper, si elles étaient convaincues de la sagesse de Dieu, que le système entier de la nature nous révèle d'une façon si éclatante. Elles verraient dès lors que ce qu'elles considèrent comme leur étant inconnu leur est en réalité tout à fait familier, et que ce qu'elles redoutent tant devrait plutôt leur causer un sentiment de plaisir. Elles apprendraient que la vie nouvelle dans laquelle elles vont entrer n'est qu'un nouveau don de leur Père céleste, plus précieux que celui qu'Il nous fait en nous faisant naître à la vie de ce monde terrestre. N'as-tu pas pleine et entière confiance dans la Providence de ton Père qui est au Ciel, qui voit tout, et qui aime tous les êtres qu'il a créés? Pourquoi donc trembles-tu? L'enfant tremble-t-il à la pensée des étrennes que doivent lui donner ses parents, quoiqu'il ignore complétement en quoi elles consisteront? Le sort meilleur que Dieu nous a préparé ressemble à un don que nous réserve la bonté d'un Père, et que nous devons attendre avec joie et confiance. Quand un être humain

débute, dans cette vie, sous les traits d'un enfant, il n'a jamais rien vu ni rien senti; quand sa tendre mère le presse pour la première fois avec un chaleureux empressement sur son sein, quand son père se penche avec joie et affection sur le nouveau-né et le bénit, l'enfant recule-t-il, frémit-il de peur à la vue de ces êtres qu'il ne connaît pas? Avec quelle bienveillance n'a-t-il pas été accueilli, choyé, de quelles tendres caresses n'a-t-il pas été comblé par tous ceux qui l'approchent! Comme il se familiarise peu à peu avec tout ce qui l'entoure! Or, figurez-vous que cet être, avant de faire son apparition sur cette terre, ait vécu dans un autre monde et dans un état bien plus parfait; croyez-vous que même dans ce cas-là il trouverait les choses de cette vie si étranges? Or, nous pouvons être assurés que l'accueil que nous recevrons dans la vie future, dont la mort est l'introduction, ne sera ni moins tendre, ni moins bienveillant que celui que l'on nous a fait à notre entrée en ce monde; peut-être même sera-t-il plus affectueux encore, car dans cette vie future notre bonheur est déjà tout préparé : des êtres aimés y attendent notre arrivée.

Pourquoi en douterais-je — simplement parce que cet autre monde ne m'est pas connu? Dieu n'avait-il pas, avant ma naissance, fait les préparatifs de ma réception sur terre, et pris des mesures pour que

j'y fusse heureux? Qui a pensé à moi avant ma venue au monde? Qui a mesuré mes joies, avant que j'eusse un cœur pour les ressentir? Qui a mesuré mes souffrances, avant que je susse ce que c'était que des larmes? Est-ce que ce n'a pas été mon Père Éternel, dont l'amour est infini? Et Lui qui a pensé à moi avant que j'existasse, m'oublierait maintenant que *j'existe?* Il m'abandonnerait maintenant que je L'aime, que je suis reconnaissant de toutes Ses bontés, et que j'ai appris à l'appeler mon Père? Il me laisserait sans ressources maintenant que je Lui voue mon culte et ma foi, maintenant que, plein d'un pieux respect, je L'adore dans Sa création?

Oh! non, mon Père qui es aux Cieux, Tu ne le feras pas, Tu ne le peux pas! Tu ne peux abandonner, et Tu n'abandonneras pas les esprits que Tu as créés, au moment où ils viennent de parvenir à la connaissance de Ton existence et de la leur! Tu étais leur Dieu avant qu'ils existassent; Tu es leur Dieu tant qu'ils séjournent en ce monde, et Tu seras leur Dieu quand ils renaîtront à la vie meilleure que Tu leur as préparée depuis le commencement du monde! C'est avec ravissement, avec le pressentiment d'une joie ineffable, que je pense à l'avenir, au monde dans lequel je me rapprocherai de Toi, ô mon Dieu, où je retrouverai tous les êtres bien-aimés dont Tu m'avais entouré sur cette terre! Ah!

quel heureux moment ce sera que celui où je me trouverai transporté au Ciel! Quelle félicité que d'être réuni à tous les êtres chéris auxquels Tu m'as lié, ô mon Père, par les nœuds de l'affection! Un jour, avec des lèvres tremblantes de joie, je T'adresserai cette prière : « Mon Père, je remets mon esprit en Tes mains. » Ainsi soit-il!

PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ.

Espérance de l'immortalité, remplis toute mon âme, enseigne-moi les voies de la sainteté; et quand je succombe soutiens-moi et bénis moi. O don Divin — promis par Dieu, — je ne te perds jamais de vue; — pourquoi de tristes pensées accableraient-elles mon cœur?

Et quand je serai parvenu à la perfection absolue, je verrai et connaîtrai complétement la miséricorde de Dieu, qui dépasse la conception humaine, et je bénirai sa vue avec des transports d'allégresse. Les doutes qui me faisaient trembler ici-bas seront dissipés, le voile qui couvrait mes yeux disparaîtra, et tout ne sera plus que gloire et délices.

(1. TIMOTHÉE VI. 12.)

Dans tous les nombreux sujets de sainte méditation présentés à l'esprit par la religion de Jésus-

Christ, il n'en est peut-être pas qui fixe plus fortement l'attention que la doctrine et l'espérance de l'immortalité de l'âme. Car l'amour de la vie, et le désir de sa prolongation, ont de profondes racines dans le cœur de l'homme. Cette vie terrestre a beau être pleine de tribulations, cependant l'homme mortel ne l'abandonne pas volontiers. L'hypocrite qui feint la piété a beau proclamer hautement que ce monde, que Dieu a créé plein de charmes, est une terre de misères et une vallée de pleurs; il n'en désire pas moins d'y demeurer, et il frissonne d'horreur à la pensée de la mort, que dans son exaltation il appelle si souvent la libératrice des infortunes de cette vie. Jusqu'au moment où ils rendent le dernier soupir, les mourants conservent l'espoir de vivre; souvent cet espoir accompagne le criminel jusque sur les marches de l'échafaud, et console le condamné dans sa sombre cellule.

C'est l'amour de la vie qui inspire à tous les mortels une secrète horreur pour la mort, et en même temps leur fait espérer la prolongation de l'existence de leur âme après la dissolution de leur corps. Par ce même amour, au moyen duquel la sagesse du Créateur nous a attachés à la vie terrestre comme par des liens indissolubles, il a aussi révélé à nos esprits leur sublime destinée. Tous les peuples une fois sortis de la stupeur de la vie purement animale

embrassent avec ardeur l'idée d'une vie au delà de la tombe. Toutes les religions, même celles des tribus sauvages, enseignent que l'âme entre dans un état de félicité, et paraît devant le tribunal du jugement, dans une vie future. Mais le Chrétien nourrit une espérance plus confiante que les autres. En outre de la révélation de Dieu par la raison humaine, il a la révélation de Dieu par Son Fils Jésus-Christ. De même que Jésus a vaincu la mort, de même nous vaincrons la mort, et nous échangerons ce qui est périssable contre ce qui est impérissable.

L'esprit même le plus frivole ne peut par ses sarcasmes détourner la pensée de l'éternité. Le Chrétien le plus tiède, qui vit en ce monde comme s'il devait y demeurer à jamais, ne peut toujours échapper aux pensées du tombeau. Le réprouvé même, qui, abandonné à ses passions, à ses folies, à ses vices, s'évertue et produit tous les arguments possibles pour nier l'existence d'un Dieu vengeur dans l'univers, et pour jeter du discrédit sur la croyance de l'immortalité de cette partie de son être qui pense, qui veut et qui agit si merveilleusement dans son corps, — est même quelquefois, au milieu de ses désordres, forcé malgré lui de penser à l'éternité. Cette pensée s'impose à lui comme une vérité indestructible et éternelle. Elle le fait frémir. « Les

démons croient et tremblent aussi! » dit Saint Jacques (ÉPITRE II. 19).

Il y a trois témoignages en faveur du dogme qui nous révèle que l'homme n'a pas seulement été créé pour cette vie éphémère, et qu'il n'appartient pas qu'à la terre, mais aussi à une existence plus noble et plus élevée, — le monde des esprits qu'aucune frivolité, aucune argutie, aucune dialectique ne saurait détruire. Ces témoignages, qui se trouvent chez toutes les nations du monde, consistent dans la croyance universelle d'un Dieu, la présence continuelle et universelle d'une conscience ou d'un juge intérieur dans le cœur de l'homme, et la foi universelle dans l'éternité. Ces idées intuitives forment la base de l'éducation et la sauvegarde du genre humain.

A vrai dire, que serait le monde sans ces trois grandes idées? Où serait la puissance capable de dompter et de calmer l'homme dans la frénésie de ses passions, plus funestes que celles des animaux, si ces trois grandes idées devaient disparaître du monde? Figurez-vous la race humaine, avec ses désirs désordonnés et dévorants, abandonnée à elle-même, sans foi en Dieu, sans sentiment du juste et de l'injuste, sans la conception de la prolongation de notre existence après la mort. Quelle sûreté y aurait-il pour la vie de l'homme et pour la pro-

priété? Un serment y serait-il respecté? La loi aurait-elle la force de nous lier? Une armée nous inspirerait-elle de la crainte? L'innocence serait-elle regardée comme sacrée? Les larmes auraient-elles le don d'émouvoir? Non; toutes les horreurs de l'enfer se commettraient sous le Ciel. La violence, la ruse, et la cruauté règneraient en reines. L'assassinat précipiterait également le prince et le sujet dans le tombeau. La terre serait bientôt transformée en un désert dépeuplé : elle redeviendrait ce qu'elle était avant qu'elle fût foulée par le pied de l'homme.

Si la pensée de l'éternité peut produire un effet si puissant, si magique sur le sauvage lui-même, quelle influence ne doit-elle pas exercer sur le Chrétien qui, ayant reçu la révélation de Jésus, et étant admis dans son royaume, a peu de chose à espérer sur terre, mais tout à attendre dans l'éternité? Que doit-elle être pour le Chrétien qui peut dire avec le Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde, et ma demeure n'est pas sur cette terre, mais dans le séjour éternel de Dieu, en haut des Cieux, dans la maison de mon Père? »

Et cependant — qui pourrait le nier? — même chez le Chrétien pieux la pensée de la mort et de l'état de l'âme dans la vie future n'éveille pas toujours les sentiments qu'on pourrait attendre de lui.

Tantôt elle accable trop l'esprit; tantôt elle fait naître un mépris exagéré pour notre existence terrestre; tantôt elle dégénère en méditations et en recherches infructueuses sur la condition probable de l'âme après la mort, et entraîne à toute espèce d'illusions; tantôt elle empoisonne nos joies les plus vives ici-bas.

Tels ne doivent pas être les effets de la pensée de l'éternité. De quelle façon mon esprit doit-il donc réfléchir à ce sujet? Quel effet cette pensée doit-elle produire sur moi?

Pour tous les Chrétiens, la pensée de l'éternité doit être comme un ami intime, dont la présence n'est jamais incommode, malgré la fréquence de ses visites, et dont la réapparition inattendue après une longue absence ne nous cause point de surprise.

Mais s'il doit en être ainsi, il faut réellement que nous commencions par tâcher de nous familiariser avec cette pensée; il faut que nous la connaissions intimement. Il faut que nous sachions ce que nous avons à en craindre ou à en espérer. Seulement un ami intime se reçoit avec un gracieux sourire, qu'on le voie rarement ou souvent.

Il est donc du devoir du Chrétien de faire de la pensée de la vie future sa compagne assidue, et de ne la point repousser lorsqu'elle approche. Elle ne le visitera que pour l'entretenir de la destinée éter-

nelle, immuable, de laquelle chaque heure qui s'écoule, chaque pas que nous faisons, nous rapproche davantage.

D'ailleurs, nous rencontrons si fréquemment cette pensée sur notre chemin, qu'il est presque impossible de l'esquiver. Une tombe récemment creusée dans le cimetière ; une fleur fanée ; la nouvelle d'une bataille dans laquelle des milliers d'hommes ont péri ; ou celle de la maladie d'une de nos connaissances ; la promenade que nous faisons pour rétablir nos forces épuisées ; ou la solitude que nous recherchons la nuit pour nous livrer au sommeil ; la maison que nous habitons et dans laquelle d'autres personnes sont mortes ; le souvenir d'un père, d'une mère, d'un mari, ou d'une épouse, d'enfants, de sœurs, de frères, d'amis, qui ont quitté la terre avant nous, — toutes ces choses doivent sans cesse nous reporter à la pensée de l'avenir mystérieux qui nous est réservé par delà le tombeau.

Eh bien ! puisque cette pensée ne peut nous rester étrangère, faisons-nous-en une compagne fidèle ; efforçons-nous de corriger les idées que nous avons de l'éternité ; efforçons-nous de définir clairement ce que l'éternité sera pour nous, et dans quelle relation nous sommes à son égard.

Non pas que nous devions nous laisser aller à de vaines conjectures sur la nature de la vie future, et

sur les conditions précises dans lesquelles nos âmes y seront assujetties. Cela n'est nullement nécessaire pour nous rendre familière la pensée de l'éternité. De pareilles études n'aboutissent qu'à faire sentir au sage les limites au delà desquelles l'humanité ne peut atteindre, les bornes que sa raison est incapable de dépasser; tandis qu'elles plongent l'insensé dans des illusions folles, dans des suppositions sans fondement, elles encouragent son penchant à se créer des visions, des chimères propres à troubler le repos des esprits faibles, et qui, dans tous les cas, doivent exercer une influence dangereuse sur l'intelligence et l'activité, ainsi que sur la santé du corps.

Des millions d'hommes se sont appesantis avant toi, ô simple mortel! sur les mystères de la vie future, sans avoir réussi à les approfondir; car le voile que la main de Dieu a étendu sur l'avenir est impénétrable. Tous tes efforts ne parviendront jamais à le soulever avant que Dieu t'appelle à Lui. Cesse donc d'essayer follement de jeter quelque lumière sur la nature de l'âme dans l'éternité, sur le lieu qu'elle doit habiter après avoir quitté le corps, sur ses occupations dans l'autre vie. Ne t'attache pas à ce qu'ont dit ou écrit ceux qui se sont créé un tissu d'illusions et de chimères à propos de ces questions, cachées à la sagacité humaine, et qui, dans leur extravagante présomption, sont allés quelquefois

jusqu'à essayer de prouver la justesse de leurs opinions en s'appuyant de l'autorité des Saintes Ecritures. Hélas ! comment peuvent-ils espérer pénétrer les mystères de la vie éternelle, quand leur faible entendement ne suffit même pas pour comprendre les prodiges de ce monde, pour approfondir les lois mystérieuses de la création, qu'ils voient chaque jour de leur vie fonctionner sous leurs yeux ! Comment osent-ils se croire plus sages que Celui qui est doué de la sagesse suprême, et qui a de bonnes raisons sans doute pour envelopper l'avenir dans ces nuages salutaires? Comment osent-ils se hasarder à mesurer leurs forces contre celle du Seigneur, dont la main a mis un voile sur les merveilles de l'éternité !

Pour nous familiariser avec la pensée de l'éternité, j'entends que nous devons nous rappeler, aussi souvent que l'occasion s'en présente, que nous sommes nés pour une vie qui n'a pas de fin ; que l'inépuisable amour paternel de Dieu est infini, comme l'existence de nos âmes ; que la main qui nous a déjà ici-bas comblés de tant de joies, de délices et de plaisirs ne nous continuera pas ses dons avec moins de générosité quand nous nous serons rendus dignes et capables de goûter des joies d'une nature encore plus noble et plus éthérée ; que la miséricorde du Créateur Tout-Puissant, dont l'amour embrasse toutes les

créatures, qui, depuis l'origine des temps, a gouverné l'immense univers et qui a appelé nos âmes du néant à la vie, continuera de régner sur les mondes durant toute l'éternité; que si nous avons une foi ferme et inébranlable en Lui, nous devons croire que, quel que soit le destin qui puisse nous être réservé, et quel que soit le changement que la mort puisse nous faire subir, tout doit être pour notre bien; mais que nous ne pouvons être assurés d'un sort plus heureux au delà du trépas que lorsque nous nous en serons rendus dignes; que le seul moyen de nous en rendre dignes, c'est de croître en bonté, en justice, durant cette vie, à l'exemple du Divin Jésus; que, comme sur terre notre bonheur augmente à mesure que nous croissons en sagesse et en vertu, de même une ineffable félicité sera notre récompense dans l'éternité; mais si nous négligeons nos âmes en cette vie, si nous ne satisfaisons que les instincts et les désirs qui se rapportent au corps, nous nous condamnons à l'imperfection et à un sort affreux et déplorable après notre mort; que quiconque néglige son âme ici-bas, dût-il même gagner le monde entier, sera le plus pauvre dans le monde des esprits, où les trésors spirituels seuls, et non les gloires de la terre, ont quelque valeur; car ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne, c'est ce que Jésus, le Sauveur, le Juge du monde, nous enseigne, quand il dit : « Et

ils s'avanceront, ceux qui ont fait le bien, dans la résurrection de la vie, et ceux qui ont fait le mal, dans la résurrection de la damnation. » (SAINT JEAN, V. 29.) « C'est pourquoi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondez toujours dans l'œuvre du Seigneur, car vous savez que votre travail n'est pas vain lorsque vous travaillez dans le Seigneur. » (1. CORINTHIENS XV, 58.)

Si nous joignons ces considérations à la pensée de l'éternité, elle ne se présentera plus à notre esprit sans nous rappeler la nécessité de corriger nos idées et nos penchants. Chaque fois que nos pensées se porteront sur le grave avenir, viendra se poser cette question : « Mais ai-je fait quelque chose pour mériter une existence plus glorieuse par delà le tombeau? Mon âme s'est-elle assez fortifiée par l'intermédiaire de Jésus pour que je puisse attendre avec joie le sort qui m'est réservé? »

Car penser à la vie éternelle dans le Ciel, sans prendre en même temps la résolution de nous en rendre dignes, ce ne serait que se tromper soi-même, que pratiquer une foi morte. Mais quand la foi nous stimule au bien, quand elle nous porte aux nobles actions en ce monde, c'est un ange qui nous guide dans les voies du Christ, dans les voies du Seigneur; et à mesure que nous progresserons dans l'amendement et la perfection, la pensée de la mort

deviendra insensiblement et de plus en plus pour nous une pensée pleine d'une calme satisfaction et d'une placidité céleste.

Alors elle ne s'éveillera jamais en nous sans faire naître aussi la pensée des âmes bien-aimées avec lesquelles nous avons eu des relations sur terre, et qui ont quitté ce monde avant nous. Alors nous ne songerons jamais à l'éternité sans éprouver un tressaillement de bonheur au souvenir d'amis morts à la fleur de la jeunesse, de parents, d'enfants, d'un mari ou d'une épouse, de sœurs et de frères enlevés à notre affection. Ah! l'Amour Suprême, Infini, Dieu, qui est tout amour, — Dieu qui a uni nos âmes si étroitement sur terre, — pourrait-Il nous séparer dans un autre monde? Désunira-t-Il des âmes qu'Il a créées les unes pour les autres? Les séparera-t-Il dans le Ciel, où Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et où il n'y aura plus ni mort, ni chagrins, ni pleurs, ni douleurs? (Apocalypse xxi, 4.)

La pensée de l'éternité ne s'éveillera jamais en nous sans nous rappeler notre noble destinée. Nous ne pouvons méditer sur notre existence future sans penser en même temps combien toutes les choses d'ici-bas sont fugitives et périssables. Ainsi nous serons amenés à contempler avec sang-froid ce qui autrefois nous causait un cruel chagrin, et à comprendre plus fortement qu'auparavant que c'est folie

que de nous livrer à des regrets sans fin pour des choses qui ne nous ont pas été données, mais nous ont été seulement prêtées; car tout ce que nous possédons ou gagnons, tout ce dont nous jouissons ici-bas ne nous appartient pas, mais appartient à la terre. Il ne nous en est accordé que l'usage temporaire. Il n'y a que la perfection croissante de l'esprit que nous conserverons, car tous les biens dont nous jouissons sur terre ne nous ont été donnés que comme moyens d'y atteindre; — il n'y a que cette perfection, cette noblesse innée de l'esprit, qui puisse sauver l'esprit, parce que, comme partie de son être, elle ne peut en être séparée, parce qu'elle n'appartient pas à ces fractions minimes du temps et de l'espace que nous appelons la vie et la terre, mais à l'éternité.

Mais, bien que la pensée de l'éternité doive éveiller en nous la conscience du néant de la vie, elle ne doit pas nous rendre indifférents aux beautés et aux attraits de notre existence actuelle. Elle ne doit nous inspirer ni mélancolie, ni tristesse, ni mépris du monde; elle doit au contraire nous encourager à jouir avec sagesse et satisfaction des bienfaits dont Dieu, dans sa bonté, nous a comblés. Pourquoi, en effet, mépriserions-nous une vie que nous avons reçue des mains d'un Créateur qui nous aime? Pourquoi faire fi d'un monde que Dieu a créé et orné de

merveilles sans nombre? Ne trouverions-nous pas blâmable la conduite d'un enfant impatient de devenir sage et instruit, qui dédaignerait l'école, le seul endroit où il peut acquérir l'instruction? Quelle inconséquence! vous écrieriez-vous. Mais nous tombons dans une inconséquence non moins frappante lorsque nous dédaignons les plaisirs de cette vie, ou que nous craignons d'en jouir, exaltés que nous sommes par l'espoir des joies encore plus grandes que Dieu nous accordera un jour.

O homme! plante chétive et insignifiante que tu es, ouvre d'abord tes bourgeons, et développe ensuite tes feuilles et tes branches, si tu veux, quand le temps sera venu, devenir un arbre parfait.

Non, la pensée de l'éternité ne nous interdit pas de jouir de ce monde et de tous les biens qu'il renferme; elle est faite, au contraire, pour nous encourager à en profiter. Au lieu de nous repousser de cette vie, elle doit nous y attacher plus étroitement. Car nous sommes ici-bas pour nous préparer à l'avenir; — la terre, avec ses joies et ses misères, ses fleurs et ses épines, est l'école qui doit nous former pour l'éternité. On ne saurait trop déplorer la lâcheté ou la folie de celui qui se suicide, et qui, ne pouvant supporter les soucis de la terre, brise d'une main présomptueuse les liens qui l'attachent à cette vie, dans l'espoir de trouver un sort plus heureux

dans l'autre monde! Qui lui a fixé son sort ici-bas? S'il se l'est préparé lui-même par ses méfaits, comment peut-il donc espérer être dans la vie future une créature meilleure, plus noble, plus parfaite qu'il ne l'a été en cette vie? Ou, si Dieu lui a envoyé des revers pour l'éprouver, pourquoi se soustrairait-il à la sage direction de son Créateur, de son Dieu? S'imagine-t-il que son entêtement, sa pusillanimité, feront changer quelque chose aux décrets éternels de la Sagesse Suprême? S'imagine-t-il pouvoir échapper à Dieu et à Sa Divine tutelle?

Plein de confiance dans la main directrice de son Père céleste, et d'une foi inaltérable dans l'immortalité de l'âme, telle qu'elle a été révélée à tous les hommes, le Chrétien s'efforcera de faire tourner à l'élévation et à la perfection de son âme tout ce qui peut lui arriver sur la terre, — soit qu'il acquière des amis, des honneurs, des richesses, soit qu'il ait à souffrir de la haine, de la pauvreté ou de la honte. Il aimera cette terre comme l'école où il apprend à prendre place plus tard dans un rang plus élevé. Il contemplera sans crainte le terme du voyage de la vie.

« Ainsi, quand cette substance corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce qui est mortel aura compris l'immortalité, alors s'accomplira la parole de l'Écriture : « La Mort est engloutie dans

la Victoire. O mort! où est ton aiguillon? O tombeau! où est ta victoire? Mais rendons grâce à Dieu, qui nous fait remporter la victoire par Notre Seigneur Jésus. »

Quand un jour mon esprit, délivré de la poussière, s'envolera vers mon Sauveur en qui j'ai confiance, vers Toi, ô mon Messie! quand un jour, ô terre, ma mère! cette enveloppe, dans laquelle a séjourné l'âme immortelle, reposera dans ton sein maternel, — quelle sera ma destinée? Quelle félicité sans bornes! De quel monde brillant serai-je environné? Que serai-je? Que deviendrai-je? Dans quels transports d'extase et de ravissement serai-je plongé? Je ne me reconnaîtrai plus. — Est-ce bien moi? mes membres ont-ils cette beauté si éclatante? Cette splendeur divine est-elle mon partage? Je suis transformé, affranchi de la poussière. Mais quel est ce trône? Qui m'appelle? Ah! c'est Dieu, en qui j'ai mis ma confiance. — O mon Messie, c'est Toi!

O Seigneur, Ta vérité ne faillit jamais. Je Te remercie sans cesse pour le renouvellement de mon existence. Je ne subirai pas Ton jugement. Mon esprit subjugué est captif dans les chaînes. La mort est engloutie dans la victoire, et moi, je ne repose plus dans la tombe. Salut, Seigneur! Toute la puissance et tous les honneurs sont à moi. Sauveur! Tu es la source de ma vie. Je me hâte de me joindre au chœur des anges et de chanter à haute voix Tes louanges!

INTERPRÉTATIONS DE L'ÉTERNITÉ.

PREMIÈRE MÉDITATION.

RETOUR VERS LE PÈRE.

Tu m'as construit une maison d'argile pour garder mes pensées comme un trésor de Toi, de Ta grâce, ô mon Dieu ; plus je remplis ma mesure tremblante, et plus j'approfondis Tes voies; plus j'exerce mon cœur à chanter Tes louanges, et plus, conduit par ton esprit, je veux éprouver une affection de plus en plus vive.

Ne jamais mourir! — oh ! ne mourir jamais! Mon cœur doit braver les railleries et les doutes qui tendent à le dépouiller de sa foi glorieuse dans une nouvelle vie, qui survit à la mort. Puis-je dire que je mourrai? — A Tes côtés, ô Dieu, Tu seras mon guide fidèle; mon âme triomphante entonnera l'hymne sacrée; — la mort n'est pas une perte, — mais une victoire sans fin.

(SAINT JEAN XIV. 28.)

Les gens vulgaires ont de la répugnance à penser à la mort, et cependant tant de choses attirent leur

attention sur ce sujet! Ils entendent parler de personnes mortes, ils rencontrent un convoi funèbre, ils apprennent qu'une de leurs connaissances a été enlevée aux choses de ce monde; leurs pensées se reportent sur des êtres qu'ils ont aimés et dont les cendres reposent dans la terre; et dans chacun de ces cas il y a de quoi leur rappeler qu'il ne saurait être fait en leur faveur d'exception aux lois générales de la nature. L'homme qui ne pense jamais à l'heure de la mort sans frissonner, s'endort aussi doucement que celui qui a soupiré après le trépas. Cependant les gens vulgaires ont de la répugnance à penser à la mort et au tombeau. Cela est très-naturel. Quand même l'amour de la vie, inné chez tous les êtres mortels, ne serait pas aussi prononcé, il n'y aurait rien d'étonnant que l'homme repoussât les pensées funèbres, attendu qu'elles sont opposées à tout ce qui fait les délices de la vie. La mort met fin à nos espérances, détruit nos plans et nos projets favorables, rompt nos habitudes les plus chères, et sa puissance inflexible et irrésistible nous sépare de nos parents, de nos enfants, de nos amis. Hélâs! elle nous a déjà ravi plusieurs des plus précieux joyaux de la vie.

« Et s'il en est ainsi, pourquoi, en pensant fréquemment à la mort et à la tombe, gâter les rares plaisirs que nous goûtons dans la vie? Jouissons-en

pendant que nous le pouvons, sans follement empoisonner notre sort. »

Tel est le langage de bien des gens. Oui, il y en a beaucoup qui reprochent à la religion Chrétienne d'être lugubre et austère, parce qu'elle ne cesse de nourrir ceux qui la suivent de l'idée du néant de la vie, de la mort, et du jugement dernier.

Mais, en vérité, quand on ne peut penser avec tranquillité d'esprit à la mort, c'est que sans doute on n'a jamais pensé avec sérénité et raison à la vie. Pour ceux aux yeux de qui la mort est une image mystérieuse et partant répugnante, la vie elle-même ne peut être rien de moins qu'une énigme confuse; car ils ne peuvent encore avoir une idée fixe du but de leur existence. La question de savoir si nous sommes oui ou non des créatures raisonnables, ne dépend pas tant de ce qui nous est agréable de penser, que de ce que notre nature nous contraint à penser. Mais c'est la religion qui résout l'énigme de la vie, et nous donne ainsi la clef du mystère de la mort. Loin d'abattre l'esprit ou de rendre les hommes moroses, le vrai Christianisme, par la manière dont il nous apprend à envisager la mort, élève ceux qui le pratiquent sagement au-dessus de tout chagrin, de toute crainte, et les met en état de jouir des nombreux plaisirs de la vie avec un sang-froid imperturbable, que leur heure dernière

soit proche ou encore éloignée. Si la religion de Jésus produit ce résultat, que trouvons-nous à y blâmer? Pourquoi éviter des pensées que notre nature nous impose, malgré tous nos efforts? Il n'y a pas un être humain qui n'ait éprouvé quelque perte dans le cours de sa vie; comment évitera-t-il d'y penser? C'est la vie même, ce sont nos cœurs qui nous rappellent nos pertes douloureuses; mais c'est la religion qui nous console et nous les fait supporter, grâce aux idées élevées qu'elle nous inspire du Divin univers et de la marche Divine des choses

Des êtres qui vous sont chers, en comptez-vous déjà parmi les morts? Peut-être un père, qui était votre ange gardien sur terre? Peut-être une mère, qui vous aimait plus que personne au monde? Peut-être un frère, qui marchait à vos côtés, plein des espérances de la jeunesse? Peut-être une sœur, que vous regardiez comme un second vous-même? Ou, si vous êtes père ou mère, vous pleurez sans doute un enfant, le plus doux fleuron, la plus chère espérance de votre existence? Ou bien un mari à l'esprit noble, ou une tendre et fidèle épouse? Lequel de ces êtres chéris comptez-vous parmi les morts? Quel qu'il soit, est-ce que le souvenir de cet être que vous avez perdu ne vous est pas cher, puisque vous frissonnez à la pensée de la mort, lorsqu'elle s'empare de vous dans vos heures de calme et de

repos? La perte douloureuse que vous avez éprouvée a fait saigner votre cœur, et la blessure n'est pas encore cicatrisée. Hélas! il est de ces blessures qui ne guérissent jamais dans cette vie. C'est une erreur de croire que le temps guérit toutes les plaies; mais la religion de Jésus-Christ a un baume calmant pour celles que le temps ne peut guérir.

Il est possible que, dans un moment où vous savourez tranquillement quelque plaisir, la pensée de la mort et de la pourriture vienne tout à coup vous faire éprouver un sentiment d'horreur, et que chaque fibre de votre corps se révolte, pour ainsi dire, contre l'idée de la dissolution. Bien plus, vous pouvez être tellement accablé par cette terrible pensée qu'il vous semblerait meilleur de n'avoir jamais reçu la vie, que d'être obligé de l'abandonner. Ces pénibles sensations ne sont pas causées par les idées sinistres que vous inspire la religion, mais par l'amour de la vie qui est inné en vous. Le Christianisme, au contraire, dissipe toute crainte de la mort, en nous faisant entrevoir l'avenir au delà de la tombe, un monde où la vie, l'activité, et la joie règnent, comme en celui-ci.

Croyez-vous que c'est en vain que le Sauveur, la Lumière du monde, est venu nous rassurer sur notre immortalité et sur notre destinée suprême? Et comment nous dépeint-Il la mort, Lui qui en a éprouvé

les horreurs plus cruellement qu'aucun mortel, condamné comme il le fut à mourir dans toute la vigueur de l'âge, de la force et de la santé, à mourir de la mort d'un criminel avec la conscience de son entière innocence? Il appelait cette mort : *le retour vers son Père!*

Et chaque Chrétien a raison de dire avec Lui, que mourir c'est s'en retourner vers son Père, car le Père de Jésus est aussi notre Père. Le Créateur des Séraphins, comme du plus chétif zoophyte, est aussi notre Créateur.

N'est-ce pas une idée consolante que celle qui considère notre départ de la terre comme le retour vers notre Père?

Nous devrions en tous temps parler du décès de nos amis et du nôtre en ces termes; alors la mort, que l'imagination surexcitée d'hommes timides nous a présentée sous la forme d'un squelette hideux, nous apparaîtrait comme un esprit ami, venu pour nous aider à franchir les limites de la vie, et pour nous introduire en la présence de notre Père. En réalité, les terreurs dont on revêt la mort, et les fausses notions répandues à ce sujet, prennent en grand nombre leur origine dans les descriptions erronées et révoltantes qui en ont été données. Ainsi quelquefois on la qualifie de décomposition, de corruption, mais nous ne tombons ni en décomposition

ni en corruption. D'autres disent que mourir c'est quitter le monde; mais nous ne quittons jamais le monde parce que cela est impossible en soi. D'autres encore prétendent que la mort est synonyme de destruction, mais nous ne pouvons être détruits. Non, mourir c'est retourner vers notre Père; nos âmes ne font que dépouiller des vêtements qui ne leur conviennent pas, pour en revêtir de plus dignes d'elles.

Le frémissement que nous causent les images que nous nous faisons de la mort, est dû à ce qu'elles sont empruntées à l'état du corps inanimé, et sont fausses par conséquent. Toute autre conception fausse nous répugne également, parce qu'elle n'est pas conforme aux lois de la raison, tandis que l'imagination cherche en vain à rendre convenable ce qui est déraisonnable.

L'état du cadavre dans le tombeau n'est pas notre état, mais simplement celui de l'enveloppe que nous avons dépouillée. Quand nous coupons notre chevelure avec une paire de ciseaux, est-ce que les cheveux que nous enlevons et que nous jetons de côté font partie de nous? Non; et cette séparation nous affecte bien peu! Quand le guerrier perd un membre dans une bataille et voit enfouir dans la terre cette partie de son corps, pense-t-il que l'état de ce membre fasse partie de son état personnel?

Non, le membre tombe en décomposition, et l'homme mutilé ne le sent pas. Il continue d'exister et a conscience d'être une essence tout à fait distincte de ce qui est susceptible de corruption.

Et qu'est pour nous notre enveloppe terrestre? Ce n'est que le vêtement usé ou endommagé de l'esprit immortel. Pourquoi ne frémissons-nous pas, tous les jours de notre vie, en voyant dépérir notre corps, qui réellement dépérit chaque jour? Selon les observations de profonds penseurs et de savants physiciens, le corps d'un homme subit un changement total plusieurs fois dans le cours d'une vie assez longue, de sorte que, dans notre jeunesse nous n'avons plus le même corps, la même chair, le même sang que dans notre enfance, et que dans la vieillesse également le corps est tout à fait différent de ce qu'il était dans l'âge mûr. Mais nous ne sommes pas instruits de ces transformations, parce qu'elles ont lieu par des procédés naturels imperceptibles. Est-il donc rationnel de conclure que la transformation définitive, qui nous sépare entièrement de la grossière enveloppe terrestre qui nous couvre ici-bas, sera perceptible pour nous? Quelqu'un a-t-il jamais été capable d'observer sur lui-même cet agréable anéantissement presque insensible par lequel nous passons de l'état de veille au sommeil? Combien de personnes ne sont-elles pas mortes ayant tellement

conscience de l'approche de la mort, qu'elles semblaient s'observer elles-mêmes scrupuleusement pendant cette terrible transition? On a même vu des moribonds capables de pronostiquer — nous ne savons par quel moyen — le moment précis où ils rendraient le dernier soupir, et leur prédiction réalisée très-ponctuellement par l'événement. Mais a-t-on jamais vu qu'aucune de ces personnes mortes avec tant de calme ait donné des signes de souffrance ou d'aversion, pendant tout le temps que leur âme a mis à se retirer graduellement du corps? Ceux mêmes qui ont expiré dans des souffrances causées par la perturbation des fonctions intérieures du corps, ont cessé d'éprouver de la douleur aux approches du moment libérateur de la séparation définitive.

Arrière, donc, toutes ces affreuses images de la mort, empruntées à l'enveloppe dont l'âme se dépouille et qui redevient cendre et poussière. Cette enveloppe ne fait pas partie de notre individualité réelle. Notre être véritable est immortel. C'est ce que nous enseigne toute la nature, ainsi que les révélations que nous avons reçues de Jésus, l'envoyé de notre Père, qui est retourné le rejoindre. Sans cette foi, qui est en vérité plus que de la foi, car elle est un noble et profond sentiment de l'âme, une loi de l'Esprit, — Dieu ne serait pas Dieu, le

monde ne serait pas le monde, la raison ne serait pas la raison, et toutes nos pensées, tous nos desseins ne seraient que les vains rêves de la folie.

Avant que les premiers habitants du monde — qui étaient beaucoup plus près des premiers jours de la création que nous le sommes maintenant — eussent su bâtir des villes, forger des armes, et se tisser des vêtements, l'idée de l'existence d'un Être Suprême, tout-puissant et bienfaisant, leur était familière, et ils avaient conscience de leur immortalité. Et des milliers d'années passeront encore sur ce globe terrestre; chaque parcelle de sa surface changera; où nous voyons aujourd'hui un désert s'élèveront peut-être des villes puissantes et orgueilleuses; et les villes où règnent aujourd'hui des empereurs et des rois seront peut-être des déserts semés de ruines qui parleront de ce qui a été. Mais la conscience de l'immortalité et la conscience de l'existence de Dieu ne changeront pas plus que les lois de la nature qui gouvernent l'univers. S'il y a eu de tout temps des hommes qui ont douté ou qui ont nié l'immortalité de leur âme, ils ont toujours été considérés comme des malades d'esprit ou comme des hommes faisant un mauvais usage de leurs facultés intellectuelles pour se livrer à des conjectures insensées.

Quelques philosophes ont essayé de démontrer par des arguments l'existence éternelle de notre âme,

comme on démontre la justesse de ses propres pensées ou d'un calcul. Mais l'immortalité n'est pas une pensée de notre création, inventée par l'homme, mais une manifestation, un développement de l'être pensant, et il nous est aussi impossible de prouver son existence qu'il nous est impossible de donner la preuve de notre propre existence. Il suffit que nous existions, et que nous ayons conscience de notre existence présente. C'est de cette certitude que naissent toutes les autres.

Mais en réalité les hommes cherchent bien moins la preuve de leur immortalité (à laquelle ils croient par une loi de leur esprit), qu'à prévoir de quelle nature sera l'existence de l'esprit dans l'autre monde ; quelle sera la destinée de l'âme et ses sentiments après sa séparation d'avec le corps ; et ce que peut être ce que nous appelons l'Éternité.

La curiosité humaine se complaît à conjecturer sur les mystères de l'état futur de l'âme, et elle a fait bien des rêves à ce sujet. Cette curiosité est naturelle et pardonnable. Elle prend sa source dans notre amour inné de la vie et notre conscience de l'immortalité. Mais nous ne devons jamais oublier que, créatures humaines, nous n'avons que cinq sens très-imparfaits, par lesquels nous pouvons prendre connaissance de l'univers, que nous n'occupons qu'une fort petite place dans l'échelle infinie des

êtres, et que, par conséquent, il nous est aussi impossible de concevoir ce que sera notre âme, et ce qu'elle connaîtra quand elle sera placée dans des circonstances entièrement différentes, qu'il l'est à un aveugle de naissance de concevoir ce qu'il serait et ce qu'il verrait si un nouveau sens, la vue, se révélait à lui et que toutes les influences de l'univers se montrassent à lui en frappant le sens jusque-là inconnu. Nous ne devons pas oublier que, de même qu'il est impossible ici-bas à l'esprit humain de se connaître lui-même et de connaître son essence, il est impossible qu'il conçoive ce qu'il sera quand le sombre voile qui le recouvre sera déchiré, c'est-à-dire quand l'âme sera détachée du corps.

Nous avons reçu par Jésus, envoyé par Dieu sur la terre, des révélations, et ces révélations sont exprimées en termes adaptés à la puissance de compréhension dont l'homme est doué. Avant que notre âme soit détachée du corps, il nous est impossible de concevoir une idée exacte de ce que nous verrons après notre transformation. Jésus cependant a parlé de la mort comme d'*un retour vers le Père, d'une union avec la Divinité*. Il nous a donné l'assurance que nous serions réunis dans l'éternité, il a promis aux esprits les plus parfaits des félicités ineffables, et aux pécheurs le châtiment inévitable et sévère de leurs fautes.

Cela devrait nous suffire. La connaissance qui nous est donnée ici-bas de la Miséricorde infinie du Dieu Tout-Puissant, doit nous tranquilliser sur l'avenir, et nous remplir d'espérance. Car cet amour, déjà si puissant sur la terre et si manifeste chaque jour qui s'écoule, cet amour qui nous a été révélé par Jésus, s'éteindra-t-il quand le sang et le souffle auront cessé d'agir sur notre corps ? Serait-ce un amour digne de l'Être Éternel, du Père de l'Univers, pour Ses créatures, que celui qui cesserait après quelques jours de vie sur la terre ? Non ; Dieu, que je suis forcé de me représenter comme la Perfection Infinie, que j'adore comme tel dans les plus grandes comme dans les plus petites de Ses créations, — Dieu est nécessairement un Père aimant, attentif, et éternel, qui répand continuellement Son amour et le bonheur sur Ses enfants, comme Il est éternel lui-même, et comme je suis la création de Son amour : j'aurai place dans la maison de mon Père.

Mais ma destination, le lieu où Il me transportera un jour, ce que je serai alors, sont autant de mystères qu'il n'est pas permis de sonder ici-bas. Mais, de même que nous pensons (je n'ose pas dire que nous comprenons) déjà ici-bas sur terre la Majesté et la Miséricorde du Tout-Puissant dans Ses Merveilleuses créations, de même nous pouvons dès à

présent concevoir une idée vague de l'avenir. Dans l'univers, tel que nous le percevons maintenant, nous voyons une réflexion de la gloire que nous devons partager un jour. Dans le temps nous trouvons les indices de l'éternité. Plus nous étudions les créations du Père de l'univers, telles qu'elles nous apparaissent de ce côté de la tombe, plus nous découvrons de signes de l'éternité, plus nous avons une idée approximative des créations du Seigneur qui nous seront dévoilées après la mort.

Celui qui connaît Dieu n'éprouve aucune alarme à la pensée de l'heure où il lui faudra quitter cette terre. Plus nous sommes convaincus, par l'étude de Ses œuvres, de la sagesse et de l'amour du Père, de la nature impérissable de leur fin, de la parfaite organisation de toutes Ses créations, plus nous aurons l'assurance intime que Sa sagesse, Sa puissance, et Son amour inaltérables, répandus dans tout l'univers, retiendront à jamais et partout nos âmes dans ce Royaume de félicité.

Celui qui conçoit le monde, le monde sans limites, le monde éternel, n'éprouve pas d'alarmes en quittant cette terre, qui n'est qu'un grain de sable, comparé à l'univers infini. Mais celui qui croit que cette terre est le centre de Sa glorieuse création, n'a qu'une idée bien imparfaite de la grandeur de Dieu. Hélas! d'après les observations des astrono-

mes, il est plus que probable que nous et notre terre, loin d'être le centre de l'univers, nous sommes placés au contraire sur les bords d'innombrables systèmes des mondes; de là vient peut-être qu'au lieu de la sublime régularité que nous observons dans le reste de la création, le firmament nous présente ses globes dans une confusion apparente, — tantôt clair-semés dans un grand espace, tantôt accumulés dans un espace moindre. Si l'étoile que nous habitons occupait une place plus élevée et plus centrale parmi les astres, peut-être le spectacle présenté par les orbes brillants semés dans le ciel nous frapperait-il par sa régularité. C'est ainsi qu'une avenue d'arbres plantés régulièrement peut paraître un labyrinthe sans ordre ni symétrie à une personne placée en dehors dans une position défavorable, tandis qu'une autre personne, placée plus favorablement et dans le centre, remarquera infailliblement la régularité admirable de la plantation.

Celui qui connaît les lois de la nature, sait que dans l'univers tout forme un immense système de forces diverses. Ces forces subsistent, mais leurs manifestations changent. L'esprit de l'homme est aussi une force dans ce sens. Ses effets, c'est-à-dire ses désirs, ses pensées, changent et sont éphémères, mais l'esprit lui-même ne change pas. La lumière

ne s'affaiblit pas par l'émanation de ses rayons. Les fleurs sont passagères, parce qu'elles ne sont que le produit des forces primitives, mais les forces qui composaient les éléments de la fleur continuent à subsister dans l'univers.

Je reconnais une loi générale dans l'univers de Dieu, c'est celle-ci : *Chaque chose se résout en éléments semblables*. L'eau s'élève dans l'air en vapeurs, et forme les nuages, ceux-ci retombent en rosée et en pluie, et se résolvent ainsi en eau. Les fleurs, les animaux, le corps humain, après être sortis de la terre et après s'être nourris de substances terrestres, retournent à la terre.

Comme les forces et les substances aveugles, après avoir servi à une variété de combinaisons, rentrent dans leurs classes primitives, les forces qui ont la conscience d'elles-mêmes, les êtres doués de raison, les âmes qui conçoivent Dieu, retournent de même dans leur famille spirituelle. D'après la même loi dictée par Dieu à la nature, mon corps, à la mort, retournera dans sa demeure primitive. Cette loi universelle de la nature n'est-elle pas un gage de l'éternité? Ai-je bien compris, ai-je bien interprété Tes paroles, ô Jésus, mon Divin Maître, quand, parlant à Tes disciples bien-aimés de Ta mort prochaine pour les préparer à l'épreuve

déchirante, Tu leur as dit : « Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que j'ai dit ; je vais vers mon Père ; car mon Père est plus grand que moi ! »

Oh ! quand mon heure viendra et que l'ange de paix, de ce meilleur monde, que nous appelons la mort, me touchera et m'emportera loin de la terre, alors ne pleurez pas, vous que j'aime ! car moi aussi je serai allé vers mon Père ! Ne pleurez pas sur ma dépouille terrestre, car, moi aussi, j'aurai rejoint ma famille primitive et ma demeure véritable dans le monde admirable des esprits bienheureux ayant conscience d'eux-mêmes. Je serai retourné auprès des êtres chers éternellement aimés que j'ai perdus ici-bas et que j'ai tant regrettés. Ne pleurez pas, car vous n'avez aucune raison de pleurer, et je n'en avais pas davantage pour gémir sur ceux qui étaient entrés avant moi dans le glorieux royaume de Dieu. Là, en effet, sont tous ceux que mon cœur a aimés, les joyaux les plus précieux de ma vie ; là-bas sont ceux auxquels Dieu le Père m'a attaché par les liens de l'amour inaltérable ; là-bas est Jésus et là-bas est Dieu, auprès duquel je serai conduit par Jésus ! Ne pleurez pas, l'heureux moment viendra aussi pour vous, et vous retournerez vers le Père ! Ceux qui vous survivront verront aussi sur les lèvres de votre corps ce sourire de la joie confiante avec

laquelle vous vous élanciez vers un monde meilleur ! Non pas ici, mais là-bas est notre demeure, notre vie ! Nous sommes heureux, vous et moi, nous ne mourrons pas, mais nous retournerons vers notre Père !

INTERPRÉTATIONS DE L'ÉTERNITÉ.

—

SECONDE MÉDITATION.

—

LA VIE FUTURE.

Mon cœur se réjouit, ô mon Père! à la pensée que Tu ne m'as pas créé pour le néant! Mon bonheur est grand, et ce rêve éphémère de la vie est lui-même plein de félicité; et cependant, quel que soit le peu que mes yeux puissent voir et mon esprit comprendre de Toi, mon Dieu, ce peu est pour moi une grande joie.

Que ma vie sur cette terre s'écoule donc plus vite qu'un rêve paresseux de la nuit; je sais que je suis immortel et qu'après la mort mes yeux verront plus clairement Ta lumière.

Là, mon Père, je Te verrai tel que Tu es, et là ma joie, qui n'est maintenant que passagère, sera parfaite, éternelle, et remplira mon cœur.

—

(Saint Matthieu xxii. 29-30.)

—

La conscience de l'immortalité de l'âme date du commencement de la race humaine. C'est pourquoi

cette conviction existe même parmi les tribus les plus sauvages et dans les pays les plus lointains où nul rayon de la religion révélée, où nulle sagesse de l'Orient ou de l'Occident n'ont jamais pénétré. Ainsi, depuis la création, il n'y a eu qu'*une* voix, qu'*une* espérance, qu'*une* aspiration relativement à l'éternité. Et c'est la Divinité qui, en donnant aux esprits la conscience d'eux-mêmes, leur a inculqué cette foi innée. Dieu, dans sa perfection infinie, ne peut tromper. Et pourquoi nous donnerait-t-Il des illusions, Lui qui tient dans sa main le domaine infini et sans bornes des réalités ?

Mais, bien qu'un accord parfait existe dans toute la race humaine, relativement à la croyance que le pouvoir suprême et pensant qui anime le corps ne cesse pas d'exister quand la vie animale ou corporelle s'éteint, il n'en règne pas moins dans le monde une grande diversité d'opinions sur ce qui doit être la vie future. Car ces opinions diffèrent naturellement selon le degré de développement moral et intellectuel, et le plus ou moins d'expérience et de connaissance des œuvres de Dieu que possèdent les hommes à de certaines époques, et dans les différentes parties du globe. Ainsi, par exemple, dans les temps les plus reculés, avant que les voyages autour du monde et les observations scientifiques ne nous eussent appris que notre terre est un globe,

flottant librement dans l'espace et tournant chaque jour sur son axe, et annuellement autour du soleil, on croyait que le séjour des âmes condamnées était situé sous la terre, et que là elles étaient tourmentées par les flammes qu'on voyait parfois s'échapper des cratères des volcans. Aujourd'hui il n'est pas un enfant dans nos écoles qui ne sache que la terre est entourée de tous côtés par les cieux, et qu'elle est un des plus petits corps qui gravitent dans l'espace infini. Avant que les hommes pussent, au moyen de télescopes, déterminer les dimensions, les distances, et les orbites des astres les plus rapprochés du globe, on croyait toutes ces lumières célestes à une distance égale de notre globe; et c'est au delà qu'on plaçait le séjour des bienheureux, et on supposait qu'ils y jouissaient des mêmes plaisirs sensuels que nous goûtons sur la terre. Aujourd'hui, pas un enfant n'ignore que chaque étoile est un monde et que l'univers est une infinité de mondes.

Chaque peuple, chaque secte religieuse s'est ainsi créé une opinion particulière sur le séjour des élus et des damnés, si bien que, de nos jours encore, les idées de l'enfant et du philosophe diffèrent fréquemment sur ce même sujet.

Quand Jésus-Christ parut parmi les Juifs et commença à enseigner, Il trouva ceux qui professaient la religion de Moïse divisés en plusieurs sectes. Les

Esséniens, par exemple, menaient une vie austère, retirée, et n'attachaient de prix qu'aux actions pieuses et à l'abstinence des choses sensuelles. Les Pharisiens, au contraire, attachaient une grande importance au culte extérieur et aux cérémonies religieuses, et exigeaient la plus rigide observation des doctrines et des lois établies par Moïse ou fondées par la tradition, et qui par cela même étaient plus chères au peuple. Les Saducéens rejetaient toute tradition orale et repoussaient plusieurs des doctrines professées par les Pharisiens, entre autres celle de la résurrection des morts. Un jour, en s'entretenant avec Jésus, les Saducéens, soit dans le but d'éclaircir leurs doutes, soit dans l'espoir de Le confondre, supposèrent certaines relations terrestres et sociales transportées dans la vie future, et alors ils Lui firent quelques questions à ce sujet, en exprimant l'incertitude de leurs esprits à l'égard de plusieurs d'elles et Lui demandèrent : Si une femme épouse sept hommes en cette vie, duquel sera-t-elle la femme dans l'éternité ? Jésus leur répondit : « Vous êtes dans l'erreur, faute de savoir les Écritures et de connaître la puissance de Dieu. Après la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront comme sont les anges de Dieu dans le Ciel. » (SAINT MATTHIEU XXII. 29-30.)

Les doutes des Saducéens ont de l'analogie avec les raisons que bien des personnes tirent de chaque jour de la vie, et avec lesquelles elles troublent sans cesse leur esprit en voulant trop approfondir quel est l'état de l'âme après la mort. La main qui peut toucher, et non entendre, serait disposée à nier le roulement du tonnerre dont elle ne peut se former une idée ; mais l'oreille l'entend, et sait qu'il existe.

Ainsi beaucoup de personnes demandent si nous conserverons le souvenir de notre vie terrestre quand notre corps sera retourné à la terre. Sans ce souvenir, notre âme après la mort recommencerait une vie nouvelle, et serait exactement comme la première fois où elle fut appelée à l'existence ; dans ce cas nous devrions considérer la mort comme une sorte d'anéantissement.

Ces doutes, comme ceux des Saducéens, naissent des circonstances et des accidents de la vie terrestre. On compare l'état de l'âme après la mort à son état dans le sommeil ou dans l'évanouissement, alors qu'elle n'a plus conscience d'elle-même, et ne se souvient pas de ce qui a été fait au corps. Et cela suffit pour causer de l'inquiétude.

O vous, qui avez peu de foi, laissez-moi vous redire ces paroles de Jésus : « Vous êtes dans l'erreur, faute de savoir les Écritures et de connaître la puissance de Dieu. »

Peut-on, avec un peu de raison, établir une comparaison entre des choses totalement différentes ou même diamétralement contraires? ou entre des choses dont l'une nous est connue en partie, et dont l'autre nous est totalement étrangère? entre l'âme retenue par ses liens terrestres et l'âme délivrée de ces liens? Nous ne savons qu'en partie comment l'âme agit sur le corps; et nous ignorons entièrement ce qu'elle pourra être quand elle jouira de son entière liberté, quand elle sera dégagée de toute matière.

Le sommeil et l'évanouissement ne peuvent donc pas être comparés à l'état de l'âme après la séparation du corps. Il est vrai que nous ne savons rien de ce qui nous arrive pendant le sommeil ou l'évanouissement, et que nous ne nous souvenons de rien de ce qui s'est passé. Ce n'est pas qu'alors l'âme ait cessé d'être, mais les sens étaient devenus incapables de recevoir les impressions extérieures et de communiquer ces impressions à la pensée. Quand nous fermons les yeux, nous ne voyons pas, mais cependant l'esprit continue de penser et d'agir. Quand le sommeil ou l'évanouissement arrêtent l'activité des sens, de manière à les empêcher de recevoir la moindre impression, l'esprit n'est pas moins vivant et actif, bien qu'il ne sache pas ce qui se passe autour de lui, dans le monde des sens. Les somnam-

bules ne nous donnent-ils pas une preuve surprenante de ceci? Ne nous est-il pas arrivé à tous de nous réveiller d'un profond sommeil sans nous souvenir le moins du monde de ce que nous avions rêvé (quoique notre esprit soit resté actif pendant l'intervalle), parce que les impressions vives reçues à notre réveil par les choses extérieures ont chassé les images du rêve et les ont fait rentrer dans l'ombre, jusqu'à ce qu'elles reviennent tout à coup à notre mémoire, et nous convainquent que nous avons même des idées pendant notre sommeil?

Ainsi continue d'agir et de vivre l'âme du mourant; mais comme l'action des sens cesse graduellement, il ne voit plus rien de ce qui se passe autour de lui. L'esprit de celui qui meurt ne voit pas la mort parce que sa propre vie dure encore. Il ne sait rien de la mort, il ne voit pas ses parents qui pleurent autour de lui, car ses sens éteints ne communiquent plus à sa pensée les impressions du monde extérieur. Mais quand sa nouvelle condition commence, quand son âme est séparée de la poussière, de la chair, du sang, et des nerfs, elle vit dans sa pureté indépendante. Alors tous les points de comparaison nous manquent. La force continue son activité avec le sentiment qu'elle existe, et Dieu lui montre le nouveau chemin qu'elle doit suivre. Le passé et le présent ne sont qu'un pour l'âme puri-

fiée, — car elle n'a pas vu la mort, elle est restée comme auparavant une faculté qui a conscience d'elle-même, elle entre dans de nouvelles relations. Elle retourne vers le Père. C'est son lot, comme nous l'apprend le mot — Glorification.

« Vous ne connaissez pas la puissance de Dieu! » dit Jésus aux sceptiques Saducéens. Quel mortel pourrait en effet se faire une idée de la majesté, de la puissance infinie de Dieu, qui est présent partout dans l'univers? Mais nous savons que tout ce que Dieu a ordonné dans Son Royaume est sublime, magnifique, merveilleux, et sagement conçu; — dans ce Royaume, il ne se trouve rien de petit, rien de défectueux, rien de superflu, rien d'ignoble! Et assurément le retour de l'âme à sa pureté primitive, à son indépendance, ne doit pas être moins solennel que toutes les manifestations reçues par nous sur la terre, de la gloire du Père et Créateur de l'univers.

L'affranchissement de l'âme dégagée de son enveloppe est le triomphe de la puissance spirituelle sur les forces de la matière. Ici nous sommes à bout d'arguments : devant la puissance de Dieu, l'imagination la plus hardie échoue, et la science humaine cherche en vain les limites de sa force infinie. Toutes les idées que nous pouvons nous faire de l'état de l'âme après son affranchissement ne sau-

raient être que mesquines, folles, et absurdes. Nous les empruntons de choses aussi peu comparables à la gloire de Dieu qu'une d'eau goutte l'est à l'océan immense.

Nous ne comprenons pas la puissance de Dieu : nous ne savons pas quelle carrière il a ouverte à l'âme dégagée de ses liens terrestres ; nous ne savons pas de quel nouveau vêtement elle peut être voilée au moment où elle s'envole vers lui ; nous ne savons pas quel nouvel aspect prend l'univers au moment où s'opère cette grande transformation. De même qu'un monde exclusivement peuplé d'êtres aveugles n'aurait pas de langage pour exprimer les beautés variées de la couleur et de la forme, l'éclat du ciel, ou les teintes bleuâtres des lointains, de même nous manquons des facultés nécessaires pour comprendre, pour décrire les phénomènes de la vie future. En effet, notre langage et nos expressions figurées contribuent considérablement à rendre obscur ce qui pourrait nous paraître clair sur la terre, et nous donnent une idée confuse de ce qui en soi est parfaitement simple. C'est ainsi que beaucoup se méprennent sur les expressions *l'éternité*, et *au delà du tombeau*. Ils se figurent quelque chose de complétement séparé du temps présent, et existant entièrement par soi-même, quelque chose qui est pour ainsi dire à venir. Mais l'éternité n'appartient

pas seulement à l'avenir, elle existe déjà dans ce monde.

Nous vivons tous dans l'éternité, car nous vivons en Dieu, et Dieu est éternel. Nous donnons le nom de Temps à ce court rêve de notre vie sur la terre. Mais le Temps est compris dans l'éternité, comme notre globe est compris dans l'univers infini. Le ciel et la terre, le temps et l'éternité ne font qu'un. Sur la terre déjà, nous sommes dans la maison de notre Père céleste; mais nous n'avons pas atteint le plus haut degré de perfection, et nous ne sommes pas encore arrivés au point où la gloire de Dieu nous apparaît dans tout son éclat. Nous devons y être conduits par l'ange d'un monde meilleur, que nous appelons la mort.

Nous vivons, mais nos bien-aimés qui sont morts vivent aussi; nous pleurons sur ce globe qui flotte dans l'espace infini, mais eux aussi ils habitent comme nous habitons nous-mêmes le monde de Dieu; nous sommes ici, — mais ils sont peut-être dans un monde infiniment plus beau; nous sommes enchaînés par les liens de la matière, — ils jouissent probablement d'une liberté et d'une félicité plus grandes. Maintenant, qu'est-ce que mourir? On dit généralement que c'est passer dans l'éternité; mais ici déjà nous sommes dans l'éternité. C'est une transition des rapports terrestres finis dans un monde

meilleur, plus glorieux; c'est passer à un état que nous ne pouvons comprendre: c'est quitter notre ancienne demeure pour entrer dans la nouvelle maison de Dieu, Père de tous les hommes, et de notre berceau aller nous reposer dans le sein de Dieu. Combien la mort nous paraît différente alors! Ce n'est plus la destruction, mais le perfectionnement; ce n'est plus la cessation de l'existence, mais sa continuation plus parfaite. Les êtres aimés que je pleure n'ont pas cessé de vivre, ils vivent avec moi en ce moment même; comme moi, ils habitent la grande et paternelle maison de Dieu; ils sont encore pour moi ce que je suis pour eux. Nous ne sommes point séparés, car, comme moi, ils vivent dans l'éternité, et reposent dans les bras de Dieu. Je suis toujours dans leur pensée comme ils sont dans la mienne. Au moment où je pleure leur perte, peut-être se réjouissent-ils d'avance de notre réunion prochaine. Ils voient déjà ce qui pour moi est encore dans l'obscurité. Pourquoi m'attrister de ne plus jouir de leur société? Quand ils vivaient je n'étais pas mécontent lors même qu'ils n'étaient pas toujours près de moi. Et quelle différence y a-t-il maintenant? Ils sont allés en voyage dans un pays lointain sur la terre ou dans un monde plus élevé; quelle différence y a-t-il? Ne sommes-nous pas toujours dans la même maison de notre Père, comme

des frères qui s'aiment, mais qui habitent dans des appartements séparés ? Avons-nous donc cessé d'être frères ?

Ah ! ne pleurons pas les morts ; leur esprit sanctifié ne peut éprouver de douleur. Peut-être, étant plus purifiés, plus parfaits que nous, et possédant une connaissance plus précise de l'amour paternel de Dieu, sentent-ils seulement une espèce de compassion plus tendre pour notre ignorance. Peut-être sont-ils morts à regret, et ont-ils été arrachés de nos bras contre leur désir. Dieu l'a voulu, et la métamorphose s'est opérée. Dans leur état de glorification, ils bénissent la main du Père Tout-Puissant qui les a guidés dans un monde meilleur, et Sa charité qui savait mieux qu'eux-mêmes ce qui devait les conduire au bonheur. Le passé leur apparaît comme un rêve, dont le souvenir est à peine digne d'être conservé. L'âme, ce principe doué de la conscience de lui-même, peut-elle, en se séparant de la matière, conserver un souvenir du passé ? Nous connaissons trop peu la nature de l'esprit pour nier cela, mais peut-être le souvenir de son séjour sur la terre est-il pour lui le bien le moins précieux. Ici même sur la terre, le présent a une importance bien plus grande que nos souvenirs du passé. La plupart des événements qui nous sont arrivés nous semblent à peine dignes d'avoir une place dans notre

souvenir, et nous les oublions, il en est même beaucoup que nous voudrions oublier tout à fait. La jouissance la plus vive est toujours celle du moment présent, et tous nos vœux tendent en même temps vers l'avenir. Pouvons-nous supposer qu'il en soit autrement pour les élus? Peut-être le souvenir de leur imperfection première serait humiliant et pénible pour eux au milieu de l'éclat de leur état de perfection. Si nous, qui vivons en ce moment sur la terre, avions existé auparavant quelque part dans l'univers, mais dans un état très-inférieur, par exemple à celui d'animal; le souvenir de cette condition infime ne serait-il pas humiliant et désagréable pour nous, quand une fois nous serions passés à l'état d'êtres humains? Regretterions-nous d'avoir perdu tout souvenir de notre dégradation passée? Et ne se peut-il pas que la condition des âmes dans l'autre monde soit, en comparaison de celle de l'homme, ce qu'est la nôtre comparée à celle des animaux? Il est un souvenir, cependant, qui nous reste cher jusque dans l'âge le plus avancé, — c'est le souvenir des amis et des personnes auxquels nous avons été dévoués et attachés. Le vieillard se souvient avec joie du compagnon de sa jeunesse, de l'ami avec lequel il a passé tant de jours heureux. Il se peut qu'il oublie toute chose, mais l'objet de son affection reste toujours gravé dans son souvenir.

La faculté d'aimer est un des attributs qui jusqu'à un certain point assimile les mortels aux êtres plus parfaits; et cet attribut est impérissable, car il appartient à la nature spirituelle. Dieu aussi aime, mais dans un sens bien plus élevé que nous. La création tout entière en témoigne. Il est vrai que les instincts sexuels produisent même chez les animaux un sentiment qui a quelque ressemblance avec l'amour; mais en eux il est transitoire, — c'est une ombre qui nous trompe. Mais Dieu, dont l'amour est infiniment plus profond et plus pur que l'amour de l'homme, — Dieu, qui a communiqué ce sentiment d'amour à toute la création et jusqu'aux plantes, — Dieu qui, par l'amour, a rattaché les âmes entre elles et Lui, détruirait-il cet amour, cette puissance divine de l'âme purifiée au moment même où Il l'appelle à une existence plus parfaite? Non; *ce qui est Divin est éternel!* Ce qui est imparfait ne peut être plus parfait que les esprits supérieurs plus rapprochés que nous du Père céleste; et bien que nous puissions perdre le souvenir de beaucoup de choses, nous emportons avec nous dans la tombe notre amour pour les objets de notre affection. Et bien que mille souvenirs périssent avec le corps, le souvenir de Dieu, le souvenir des créatures de Dieu que nous aimons, doit suivre l'âme dans les régions glorieuses. Dieu n'a pas créé les âmes, et ne

les a pas douées du sentiment d'amour pour Lui, pour qu'elles l'oublient après un court espace de temps. Il n'a pas uni les âmes par les liens spirituels de l'amour, pour les séparer ensuite à jamais. Ce que l'homme le plus cruel ne pourrait vouloir, Dieu, qui a imprimé le sceau de Son amour sur chacune des merveilles de la création, ne pourrait le vouloir. C'est pourquoi les liens qui nous ont unis dans cette vie, ô mes bien-aimés ! ne sauraient être rompus par la mort du corps. Je vous appartiens encore, quoique vous habitiez la demeure de notre Père cé leste dans le Ciel.

Je continuerai à vous aimer jusqu'au jour où mon cœur cessera de battre. Et vous — oh ! non, vous ne pouvez pas m'avoir oublié, car Dieu est le Dieu d'amour, et je dois vivre encore dans votre souvenir, et, dans votre sainte béatitude, vos bras se tendent encore vers moi ! Vous qui vivez dans un monde meilleur, et voyez la grandeur de Dieu dans toute sa sublime majesté, vous sentez pour moi un amour plus grand que celui que je puis ressentir pour vous. Hélas ! le mien est encore mêlé de larmes ; le vôtre ne connaît qu'une joie ineffable. Je lève avec tristesse mes yeux au ciel, cherchant la demeure où habitent vos âmes ; vous regardez avec un doux sourire cette planète où je suis resté, seul dans la poussière, et où en secret je prononce vos noms aimés en soupirant !

L'amour mutuel qui unit les âmes est éternel, comme les âmes elles-mêmes ! éternel comme Dieu et Son amour ! Il est vrai que tous les liens terrestres sont rompus entre les vivants et les esprits purifiés, mais notre parenté spirituelle en Dieu continue, car Dieu est notre Père à tous. Dans l'autre monde nous serons tous égaux, comme le sont les anges et les puissances supérieures de la création.

Ce qui appartient au corps meurt avec le corps. L'âme seule est éternelle. Le pouvoir, la faculté de nous perfectionner seule continue en nous. Nos relations dans le Ciel doivent être d'une autre nature que celles que nous avions sur la terre, car elles doivent être purifiées et spiritualisées ; mais comment ? — c'est ce que nous ne pouvons imaginer. Nous sommes également incapables de concevoir ce que sont dans l'autre monde les occupations des esprits glorifiés. Assurément elles ne sont pas les mêmes que celles que nous avons sur la terre, et ne leur ressemblent pas ; et tout ce qui a été dit sur ce sujet par des hommes présomptueux, n'est que rêve et fictions. Nous ne savons pas comment l'esprit agit lorsqu'il est dépouillé du corps, et nous ne savons pas non plus comment il agira quand Dieu l'aura revêtu de sa plus belle enveloppe, car qui connaît la toute-puissance de Dieu ? Mais ce que beaucoup de nous savons, c'est que les êtres aimés qui sont morts

ici-bas sur la terre, revivent encore au ciel dans un état de félicité plus grand; et à cette seule idée un frémissement de bonheur agite et pénètre notre âme. Rien de ce qui a fait partie de l'univers ne cesse d'en faire partie, et tout ce qui a vécu vit encore. « Car Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants. » (SAINT MATTHIEU XXII, 32.)

Quelle extase me saisit à cette pensée, dont la vérité est si claire, si simple, mais qui en ce moment, pour la première fois, brille sur moi dans tout son éclat! Où suis-je? Sur cette petite planète, la terre, il est vrai; mais avec elle je flotte dans l'univers infini pour l'éternité! Où suis-je? Avec Toi, ô mon Père! ô Dieu! Même sur cette terre, je suis avec Toi, et je Te vois à travers le voile de Ta merveilleuse Création, comme mon âme m'apparaît elle-même à travers son enveloppe terrestre, le corps. Quelle gloire se répand sur toutes les relations terrestres que Tu m'as données! Le Ciel avec ses astres me semble plus majestueux; — il me semble apercevoir là-bas bien haut ceux que j'ai aimés, dans la maison de notre Père. L'endroit que j'habite sur cette petite terre semble plus saint à mes yeux, car c'est l'entrée d'un monde meilleur! Mes travaux, mes projets, mes soucis et mes efforts, tout se sanctifie à mes yeux, car ils ne sont que le résultat des facultés et de la force spirituelle qui agissent en

moi, et qui me préparent à une existence plus glorieuse. Une seule chose me semble *impie*, c'est la désobéissance de l'esprit à ses propres lois, sa désobéissance à Ta volonté, ô le Saint des Saints!

Loin de moi, l'amour terrestre, et les passions impures, qui me souilleraient dans le temple de mon Père!

Je lèverai avec joie les yeux vers Toi, je me remettrai entre Tes mains avec confiance, ô Créateur plein d'amour! Quelle joie de T'appartenir, ô merveilleuse Eternité que le Christ m'a dévoilée! Quelle joie de vous retrouver, ô âmes saintes et toujours aimées de ceux qui me supplient de les suivre dans la demeure du Saint des Saints!

INTERPRÉTATIONS DE L'ÉTERNITÉ.

—

TROISIÈME MÉDITATION.

—

JUGEMENT.

Arrête, pécheur, — abandonne le péché! Voilà le Dieu vengeur qui s'avance pour juger, — et Il a le droit de frapper; verse des larmes sur tes fautes, car le jour de justice est proche; Il t'apparaîtra comme le voleur dans la nuit. Ecoute! on entend déjà la trompette, — les étoiles fuient, — ses sons retentissent, — tout tremble, et les morts se lèvent de leurs tombeaux.

Quand à travers l'orage Il fraye Son sentier, tu appelles les montagnes à ton secours, — tu leur cries de te cacher, de te protéger. Dieu vient prendre place au tribunal, les Cieux s'inclinent à Ses pieds, la terre se fond en une chaleur incandescente, l'univers s'écroule; mais, du milieu des décombres d'un monde bouleversé, l'âme du juste sortira — si elle a fourni sa course, si elle a gagné la victoire, et elle montera dans les nues — couronnée de gloire.

—

(Saint Matthieu xxv. 31-46.)

—

C'est surtout lorsque l'homme est profondément affligé, et presque inconsolable de la mort de quelque

objet aimé qu'il se souvient de la Religion et du Christianisme. Dans ces instants, ceux mêmes qui n'ont jamais exprimé en paroles le moindre intérêt pour la religion, sont supposés nourrir des sentiments Chrétiens. Et rarement celui qui souffre se révolte contre cette supposition. Il lui est doux d'avoir une croyance ou d'en professer une. Presque tous les hommes aiment en secret à songer à l'éternité et à l'état de leur âme après la mort; mais ils s'entretiennent rarement de ces sujets. Cependant, quand ils les abordent, c'est avec chaleur et un sentiment vrai, et plus avec la voix de la conviction qu'avec le ton d'une vaine curiosité. Et ceux qui se moquent de cette manière de voir ne le font qu'avec une certaine réserve, comme des gens qui ne sont pas bien sûrs d'avoir raison.

Quelques hommes, cependant, quoique convaincus de leur immortalité, aiment à affecter le scepticisme dans leur conversation. Non pas qu'ils doutent; mais parce qu'en ayant l'air de contredire, ils espèrent provoquer de nouveaux arguments en faveur de leur conviction.

Cette inquiétude que quelques personnes éprouvent à la pensée de l'immortalité et de la destinée future de l'âme vient de ce qu'elles voudraient pouvoir donner des preuves de ce qu'il est aussi inutile qu'impossible de prouver. C'est impossible, parce

que la plupart des personnes entendent par preuve une sorte de perception sensuelle et une démonstration de l'avenir, à laquelle personne ne saurait prétendre. Même après la mort, l'âme ne peut avoir d'autre témoignage de son immortalité que la conscience qu'elle *existe et continuera d'exister*, conscience qu'elle possède également dans cette vie. Mais dans cette vie, comme dans la vie future, ce sentiment fait partie essentielle du présent; la conviction ne dérive pas de l'avenir, car l'avenir n'existe qu'en idée. Quand l'avenir est atteint, ce n'est plus l'avenir, mais le présent.

Il est inutile de démontrer ce qui forme notre conscience de nous-mêmes : *J'existe!* A quoi bon la preuve? J'en ai la conscience sans aucune preuve, et par cette raison même il est inutile de la vérifier. C'est seulement parce que *je suis*, qu'il se peut qu'il existe au monde ce qu'on appelle démonstration, pour me définir ce qui me concerne. *Dieu est!* A quoi bon le prouver? Ma conscience me le dit, et des millions de preuves pour ou contre ne peuvent pas plus détruire la certitude que j'en ai qu'elles ne peuvent détruire la nature de mon esprit ou l'existence du monde. *L'immortalité de l'esprit est un fait.* A quoi bon le prouver? Ce n'est pas une pensée acquise, ce n'est pas une opinion, à laquelle on puisse opposer une opinion contraire. Ce n'est pas une

croyance que nous puissions adopter ou rejeter, — non; c'est une intuition, qui vient des profondeurs les plus intimes de notre nature spirituelle, — c'est une partie nécessaire de notre conscience. Je reconnais qu'il est possible que chez beaucoup de mortels cette conscience n'ait jamais été clairement développée. Il se peut qu'il y ait eu des êtres qui n'ont connu ni l'existence de Dieu ni leur propre immortalité, quoiqu'ils aient eu dans le cœur le germe de cette connaissance. Mais il y a aussi des millions de mortels qui ignorent qu'ils possèdent la santé, bien qu'ils aient en eux la sensation de la santé. Un homme n'est pas malade parce que, en bonne santé, il ne réfléchit pas sur sa santé. Dieu et l'immortalité n'existent pas moins parce qu'un grand nombre d'êtres humains n'ont pas encore appris à réfléchir sur leurs propres sentiments intérieurs. Ce n'est que dans la maladie que nous apprécions la santé; et ce sont ceux dont l'âme est triste et souffrante qui méditent le plus sur la probabilité et la nature d'une existence future. Cependant, au lieu de se contenter de l'intuition simple et indestructible, révélation directe de Dieu à l'esprit humain, ils cherchent, au milieu des choses sensuelles, une échelle de proportion qui puisse les aider à se former une idée de ce que peut être l'esprit une fois dégagé de la matière. Ils prétendent comprendre l'Éternité à

l'aide des facultés étroites de leur imagination, et approfondir la nature et les forces élémentaires de l'univers à l'aide d'idées empruntées aux divers effets et aux phénomènes terrestres.

C'est ainsi que les hommes apprennent à douter de ce qu'ils ont perdu de vue en le cherchant dans une fausse direction. Parce qu'ils ne peuvent contenir l'Océan dans le creux de leurs mains, l'Océan devient pour eux une chose dont l'existence est douteuse. Voilà comment il arrive que bien des gens font de Dieu une sorte d'être artificiel sans sagesse, sans volonté, et sans amour : ils se placent ainsi dans la triste nécessité de croire que l'esprit humain est plus noble que Dieu, parce qu'il possède au moins les attributs qu'ils Lui refusent. Voilà comment il se fait que beaucoup de personnes admettent l'immortalité de l'âme et conçoivent cette immortalité; c'est-à-dire qu'elles en font une sorte d'extinction; car bien qu'elles ne nient pas l'existence d'une faculté pensante en elles, elles ne croient ni à sa personnalité, ni à ses rapports entre le présent et l'avenir. Dans leur erreur, ces esprits trouvent dans tout, même dans les moindres choses de la création, un ordre admirable; mais quand il s'agit des choses les plus saintes et les plus élevées, ils ne voient que désordre et absence des lois qui les gouvernent.

Cette opinion est sans doute commode à plus d'un égard, car, puisque selon elle, il n'y a aucune connexion entre la vie terrestre et la vie future, ceux qui la professent peuvent vivre à leur guise sans penser à l'avenir. Ils voient partout dans l'univers les causes et les effets, mais ils refusent de croire que leur conduite noble ou basse, dans cette vie, puisse avoir aucun résultat dans l'autre.

Il est cependant des moments où cette opinion cesse d'être commode ; c'est, par exemple, quand la conscience dans sa force naturelle parle plus haut que les arguments subtils de l'intelligence artificielle et erronée de ceux qui la professent. Elle devient moins commode encore quand, par la force des circonstances créées par Dieu, des amis ou des parents aimés sont enlevés à l'affection de ces sceptiques, et qu'il ne leur reste plus qu'à jeter un regard de tristesse dans la vie éternelle, et à s'écrier d'une voix désespérée : « Le Créateur du monde a-t-Il rendu le cœur de l'homme sensible et affectueux pour lui préparer un enfer? N'a-t-Il uni les âmes sympathiques par les plus tendres liens que pour les séparer et pour lacérer chacune des fibres du cœur aimant ? » Cela ne peut pas être! Lorsque tout subsiste à jamais dans la nature matérielle, pourquoi ce qui est bon dans la nature spirituelle s'éteindrait-il ?

Dieu et l'immortalité sont des vérités irréfragables! L'idée d'une rétribution est le résultat nécessaire de cette double conviction, et c'est une des premières croyances de la race humaine. Elle faisait partie des religions de l'antiquité, comme elle fait partie de celles de nos jours. Toutes les religions enseignent, d'après les intuitions profondément enracinées dans le cœur humain, qu'il y a un ciel et un enfer,—une demeure de félicité pour les bons, et un lieu de châtiment pour les méchants.

Sans une rétribution, l'immortalité de l'âme perd toute signification, toute valeur; sans l'immortalité, l'existence de Dieu perd à nos yeux toute importance. La croyance de l'une s'appuie sur la foi de l'autre; l'une ne peut exister sans l'autre — elles sont inséparables.

Jésus a constamment fait allusion à une rétribution, comme conséquence de la justice de Dieu. Il renvoie toujours ses auditeurs à la continuation de la vie après la mort du corps pour résoudre tous les mystères et toutes les contradictions apparentes que nous trouvons sur la terre. Qui ne connaît l'admirable parabole de l'homme riche et du pauvre Lazare, qu'il raconta à ses disciples pour leur rendre plus claire la juste rétribution qui suivra dans le Ciel le bien ou le mal, et les souffrances de ce monde? (SAINT LUC XVI. 19-31.) Qui ne se souvient

de la grande et terrible image par laquelle il a peint le jugement dernier : le Juge des morts sera assis sur Son trône de gloire, — les peuples assemblés paraîtront devant Lui comme devant un tribunal humain, — il y aura accusation et défense, puis enfin le jugement. (SAINT MATTHIEU XXV. 31-46.)

Dans ces images et ces paraboles, le Divin Maître nous a révélé la destinée future de nos âmes, les conséquences inévitables de nos actions, de nos tendances, de nos sentiments, de nos vertus, et de nos péchés. Dans toutes Il a exprimé cette vérité éternelle : *La rétribution vous attend!*

Le monde qui nous entoure contient de nombreux indices de l'Éternité. « Nous la voyons maintenant comme dans un miroir obscur, avec quelque confusion, mais alors nous la verrons face à face. » (CORINTHIENS XIII. 12.) Et comme je vois dans le sombre miroir de la nature se réfléchir la majesté de Dieu, de même je devine, d'après les créations qui entourent la terre, l'ordre de l'univers infini ; comme j'entrevois, d'après la présence constante et l'activité incessante des forces de la nature matérielle, l'indestructibilité de l'existence sans fin des forces spirituelles ; de même je ne vois dans cette existence passagère qu'on appelle la vie terrestre qu'un point de l'éternité, et je sais que je vivrai dans cette éternité comme y vivent ceux qui sont morts avant moi;

j'entrevois également ici-bas les signes d'une rétribution qui règne dans toute l'Éternité comme elle règne sur la terre. Notre vie et la création tout entière est comprise dans la vie éternelle aussi sûrement que la loi de rétribution continuera à être exercée sur la terre, quand je l'aurai quittée aussi bien que maintenant ; et de même qu'elle règne déjà sur les esprits qui ont quitté la terre, elle règnera sur ceux qui mourront après moi.

Dans la nature, tout ce qui est contraire à l'ordre est suivi d'effets funestes, tandis que tout ce qui est d'accord avec l'ordre naturel est suivi d'effets heureux. Il n'est pas un fait qui n'ait ses conséquences, prolongées indéfiniment sous mille formes différentes, chacune devenant à son tour une cause. Nous ne pouvons cependant pas toujours discerner les conséquences d'une chose de celles d'une autre, car elles se croisent et se mêlent. Mais ce qui nous arrive aujourd'hui est une conséquence de ce qui est arrivé hier, comme hier était la conséquence de ce qui s'était passé les jours précédents. Il ne peut rien survenir demain qui n'ait sa cause dans ce qui a eu lieu hier ou aujourd'hui ; et ce que nous appelons accident n'est que le résultat de quelque cause cachée, et la suite inévitable d'une multitude d'événements passés, — les conséquences de circonstances inaperçues peut-être, mais auxquelles le Maître

de l'univers a assigné leur importance. C'est par ce courant toujours rapide de causes et d'effets que se révèle le sceptre du grand Vengeur et du grand Rémunérateur.

Si nous considérons les actes les plus insignifiants des êtres humains, nous trouverons qu'ils sont suivis de conséquences inévitables comme les actes de la nature. Il n'y a pas de différence. L'imprudence, le bon sens, la légèreté, conduisent toujours au bien ou au mal. Et pouvons-nous supposer que dès qu'il en est ainsi pour les événements naturels, pour tous les actes de l'homme et de l'animal, la perfection à laquelle l'homme peut atteindre ferait seule exception à cette loi Divine ? En sorte que la vertu, la sanctification de l'âme immortelle, resterait seule sans effets par rapport à l'âme elle-même. Est-il indifférent que l'homme formé à l'image de Dieu et doué de volonté et de libre arbitre, grandisse à l'image de Dieu ou de la brute ? Qui peut croire cela parmi ceux qui connaissent les puissants enseignements de la vie ? Quel homme ayant son bon sens peut le croire, et quel est celui qui le croira, s'il cherche dans Jésus la vérité suprême, et qui ne se révolte contre la pensée que la justice parfaite n'est pas un des attributs de Dieu, l'être parfait par excellence ?

La loi de rétribution, ou de la cause et de l'effet, domine. Elle règle la matière morte ; pourquoi ne

s'exercerait-elle pas sur tout ce qui vit? Dans les corps humains, il y a une sublime faculté que nous appelons l'esprit, qui est douée de sentiment, de perception, et de volonté. Il est dans la nature de cette faculté de chercher à se développer, c'est-à-dire de chercher une perfection infinie. Comme tout ce qui est esprit, elle porte en elle la *loi éternelle,* écrite par la main de Dieu, et est purifiée de toute poussière et de toute sensualité par Jésus-Christ, qui nous a sauvés du péché. Et selon cette loi nous devons continuellement nous efforcer de parvenir à une perfection infinie.

Pouvons-nous supposer que le Créateur eût mis en nous, sans aucun but, ce principe instinctif de perfection; ou bien que la loi qui nous pousse vers cette perfection serait inutile? Et pensons-nous qu'il soit indifférent pour nous d'obéir à cette loi, de nous en éloigner, de devenir semblables à la brute ou semblables à Dieu?

Et si ce n'est pas une chose indifférente pour toi, ô mortel! si, là aussi, la loi générale de la création et l'enchaînement infini des causes et des effets continuent à régner, comment peux-tu croire que l'esprit atteint toute sa perfection sur la terre, et que toute sa perfection est limitée à sa vie sur cette petite planète? Comment peux-tu croire à la perfection spirituelle sur la terre? Une multitude

de personnes sont mortes à la fleur de l'âge par des causes inconnues ; d'autres perdent, en vieillissant, l'usage de leurs sens affaiblis, et conservent à peine le moindre pouvoir sur leur corps, instrument de leur âme. Cette impuissance d'atteindre à cette perfection vers laquelle nos instincts et les lois de la nature nous poussent sans cesse, n'indique-t-elle pas que notre tâche doit être continuée dans une vie à venir ?

Mais supposons que le suprême degré de la perfection pût être atteint sur cette terre, à quoi cela nous servirait-il en cette vie ? Un grand nombre d'humains prospèrent en ce monde sans vertu, à l'aide de la ruse et de l'activité seules. Voyez les animaux des champs, ils ignorent entièrement les aspirations supérieures de l'esprit, et pourtant ils vivent contents selon leur nature. Ah ! il n'est que trop vrai, on peut vivre en ce monde sans professer et sans faire aucun effort de vertu, mais il n'en est pas de même de l'existence de l'âme. Donc la vertu n'existe pas pour ce monde seulement, — elle nous montre sans cesse l'Eternité.

En effet, il arrive souvent que la vertu et le bien-être terrestre sont diamétralement opposés l'un à l'autre ; — la vertu, félicité de l'âme, exige du corps des sacrifices douloureux. Mais ne pensez-vous pas que l'âme épurée n'obtiendra pas une juste

rémunération pendant le cours de son existence immortelle? Il est arrivé, et il arrive toujours, que des hommes parviennent aux honneurs, aux richesses, à la gloire, à la puissance, par des moyens vils et des actions méprisables dont ils rougissent eux-mêmes, et qu'ils détestent au fond de leur cœur. Pourquoi cette honte, pourquoi cette horreur de leur dégradation? D'un autre côté, il est arrivé, et il arrive encore, que des hommes, pour obéir à un devoir sublime, ont dépensé leur fortune et versé leur sang, et même sacrifié leur vie pour la cause de la vérité, pour le bonheur de leur famille, ou pour sauver leur patrie et leurs concitoyens; quel est le motif qui les poussait à ces sacrifices? Pourquoi n'ont-ils pas préféré vivre plus aisés et plus tranquilles? Est-il donc quelque chose de plus précieux que de vivre paisiblement sur la terre? Croyez-vous que ces nobles mortels soient en vain descendus dans la tombe? Oh! si une pareille opinion avait le moindre fondement, le crime serait la vertu, la folie et la ruse tiendraient lieu de raison, la suprême vérité ne serait que contradiction et mensonge. Non; il y a un Dieu! La nature et l'éternité forment son royaume. — Et, dans le royaume de Dieu, il y a jugement et rémunération. L'esprit de l'homme qui, par l'action de sa volonté, par sa supériorité sur la nature animale, — par ses victoires sur l'ambition,

la volupté, l'envie, la gourmandise et l'amour de la vengeance, — s'élève à l'indépendance morale, à la hauteur de la vraie liberté, et se trouve être, au moment de la mort, *une force plus parfaite et plus mûre, une essence plus Divine;* il s'est approché du but que l'Etre Eternel lui a tracé dans les distances incalculables de l'avenir. Il est en possession d'une perfection supérieure à celle de millions d'autres êtres, et *c'est là son Ciel!*

D'un autre côté, si un être humain, doué d'intelligence et de lois particulières, se rend cependant l'esclave de ses passions; s'il est rusé, colère, ambitieux, sensuel, avide, voluptueux, il s'abaisse au niveau de l'animal qui ne possède que les plus simples germes de l'humanité; — cet être spirituel qui a suivi irrésistiblement ses passions et qui s'est laissé envahir par les forces aveugles de la nature, ne sera après la mort du corps qu'*une force incomplète, inachevée, décrépite.* Il s'est préparé lui-même à cette basse position, il s'est abaissé dans l'échelle des êtres au niveau de ces âmes purement animales, qui ont à peine conscience de leur existence. Des millions d'élus planent au-dessus de lui dans une félicité ineffable. Son état est presque l'anéantissement, et *c'est son enfer!*

Séducteur sans principes, ne te glorifie pas de tes triomphes sur l'innocence; la brute aussi connaît la

volupté. Avare, ne te réjouis pas de tes trésors inutiles, toi à qui les larmes et la misère n'arrachent pas le plus léger sacrifice ; le chien aussi veille sur le tas d'os qu'il a recueillis. Egoïste et perfide, ne tire pas gloire de ton astuce ; si tu parviens à cacher tes piéges, à supplanter tes rivaux, à jouir en paix et en sécurité des fruits de tes fraudes, tu n'égales que les rapines et les ruses du renard. Hommes infortunés, vous ne devez chercher vos semblables que dans l'espèce animale, — car dans la classe des élus vous n'en aurez jamais. La noblesse de l'âme vous est étrangère ; devez-vous attendre une place dans le Ciel parmi les esprits plus parfaits ? Vous qui n'avez jamais songé à la vertu, comptez-vous sur la rémunération ? Vous qui n'avez point voulu croire que Jésus soit mort pour vous, prétendez-vous participer à la Rédemption qu'Il a obtenue ? Vous n'avez pas reconnu le Très-Saint, Il ne vous reconnaîtra pas. « Je vous le dis, en vérité. qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un des plus petits que voilà, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. » (SAINT MATTHIEU XXV. 45.)

Comme le jour présent prépare ce qui doit arriver le lendemain, *aussi la vie des esprits sur terre prépare leur vie à venir*. La perfection et le bonheur sont le but des âmes pures sur la terre ; et leur destinée sera dans le ciel. Notre imagination se perdrait

en vain en conjectures pour deviner où et comment cette destinée doit s'accomplir. L'homme sensuel ne peut comprendre les choses de la terre; ses sens ne lui suffisent pas pour saisir les choses des autres mondes. Est-il quelqu'un qui ait jamais pu mesurer les richesses immenses de Dieu? Il serait également vain de conjecturer quelle espèce de châtiment frappera les réprouvés et dans quel lieu seront relégués ces esprits qui se sont rendus indignes d'une destinée plus haute et d'un monde meilleur. Jésus parle de ces choses, il est vrai, mais Il n'en parle qu'en paraboles, et ne les représente que sous les emblèmes de choses terrestres. Et quand Il compare l'état de l'âme du pêcheur à la douleur causée par les flammes sur le corps humain, il se sert, dans un but terrible, d'une image très en usage chez les Juifs de ce temps-là.

La nature, la raison et la révélation s'accordent pour nous montrer que la mort du corps n'apporte aucune différence dans la vie de l'âme; qu'entre la minute où l'on rend le dernier soupir sur un lit de douleur ou sur le champ de bataille, et la minute où, selon les lois éternelles de la création, nous entrons comme esprits libres et indépendants dans un monde nouveau, il doit nécessairement exister une connexion morale, comme celle qui existe entre la cause et l'effet dans le monde matériel.

C'est donc le pouvoir actif de la vertu qui élève l'âme à une destination supérieure; et ce n'est pas la Divinité qui nous condamne, mais notre imperfection et nos péchés. La justice de Dieu est tempérée par l'amour et la charité, et il se peut que le coupable, après avoir été purifié par de nouvelles épreuves, puisse finir par s'approcher du Tout-Puissant. Mais les âmes les plus accomplies devancent les autres, car les suites des négligences de l'âme sur la terre sont éternelles.

La rétribution est la loi de Ton royaume, ô Maître de l'Univers! Père et Juge de nos âmes! moi aussi, je recevrai ma récompense et mon châtiment. La moisson que je dois récolter dans l'éternité est semée sur la terre. Je mourrai, — mais je ne cesserai pas d'exister. Pourquoi pâlir à cette pensée! Je mourrai, — dans quelques années on parlera de moi comme d'un être qui n'est plus; quelques années encore, et l'on m'aura oublié sur la terre, comme des milliers ont été oubliés avant moi. Mais Toi, ô Père des Esprits! Tu n'as pas oublié ces millions d'êtres; ils continuent à faire partie de Ta création; ils sont Tes enfants; Tu les guides vers la perfection par des sentiers qui nous sont inconnus, de même que Tu leur as donné sur la terre plaisirs et peines pour leur servir d'avertissement.

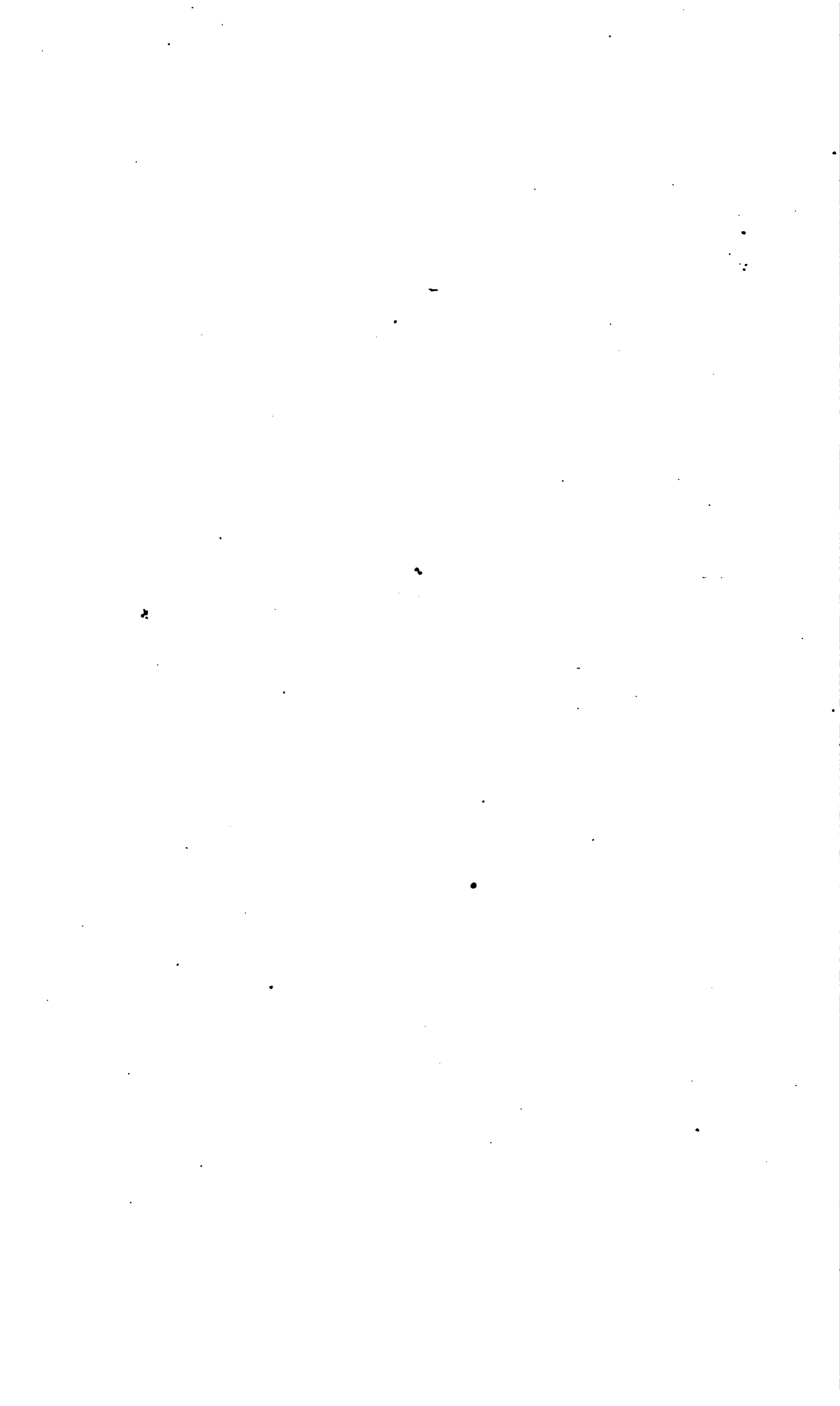
J'existe, et j'existerai, tandis que d'autres passent

insoucieusement sur mon tombeau. Mais Tu ne m'oublieras pas; je suis Ton enfant, et je le serai encore même quand je serai affranchi de l'enveloppe mortelle qui me recouvre aujourd'hui. Ton enfant, peut-être Ton enfant malheureux, perdu par ma propre faute! vendu par mes passions terrestres à la vengeance du péché! éloigné de Toi, et de la béatitude des esprits plus parfaits, par le peu de soins que j'ai eus de mon âme! Malheur à moi, si je me suis privé de la consolation de pouvoir dire à l'heure de ma mort que je vais rejoindre mon Père! si mes imperfections ont élevé une barrière éternelle entre moi et les êtres bien-aimés qui jouissent aujourd'hui de la gloire dans un meilleur monde!

Je tremble à la pensée que, quand toutes les joies de la terre se faneront à l'heure de la mort, aucune espérance ne viendra des jardins du Paradis céleste ranimer mon esprit! O Père Éternel, moi aussi je suis Ton enfant! Ne me bannis pas de Ta présence; aime-moi afin que je puisse être béni! Ah! Tu désires que je sois béni, c'est pourquoi Tu m'as envoyé tant d'avertissements durant ma vie; c'est pourquoi aussi Tu as envoyé Ton Fils, afin que je pusse profiter du salut qu'il m'offrait. Pourquoi ai-je si longtemps négligé de le faire? N'est-ce pas moi seule que je dois blâmer? Hélas! n'ai-je pas été trop souvent l'esclave volontaire de mes appétits terrestres, des

passions qui me sont communes avec la brute? Ah! jusqu'à ce jour que j'ai eu peu de choses communes avec Jésus! Comment puis-je, après une vie si mal employée ici-bas, espérer entrer en communion avec Lui dans l'avenir?

O mon Père, sois miséricordieux! Non, Ta miséricorde ne refuse jamais de pardonner; mais est-ce que je Te demande grâce avec la contrition du cœur? Combien d'heures durera encore ma carrière terrestre? Par l'entremise de Jésus, je veux Te les consacrer, en faisant dorénavant tous mes efforts pour purifier et perfectionner mon âme. Ainsi soit-il!



INTERPRÉTATIONS DE L'ÉTERNITÉ

QUATRIÈME MÉDITATION.

RÉUNION.

Il me l'a donné,—Il me l'a ôté,—Celui qui ne peut prendre plaisir à nous affliger. Patient pour le mal,— Il est l'appui et le consolateur du juste — c'est à Lui que j'adresse ma prière,— Tout ce que je possède n'est-il pas à Lui? Qui donc peut avoir autant de droit à tout que Celui qui dit au tombeau : « Renferme ta proie ; » et aux mères dans les douleurs, « Enfantez? » Le respect est muet,— mais l'amour dans la foi est béni. Dieu nous aime, tout en nous enlevant ce qui nous est le plus cher.

Comment pourrait-Il nous dérober quelque chose? Il peut reprendre ce qui Lui appartient; mais est-ce là un vol? Je contiendrai les flots de mes larmes amères. — Il est tout-puissant, —moi, je ne suis que poussière;— cependant Il m'élève de mes cruelles angoisses jusqu'à Son monde de béatitude profonde, intarissable, où les cœurs qui s'aiment et qui ont été séparés par la mort en ce monde, se retrouveront un jour. Dieu, le seul fidèle ami de l'homme, qui ne changera jamais, ne désunira pas ce qu'Il a uni.

(Saint Luc xxiii. 43.)

Ah! saignez librement, saignez sans cesse, profondes blessures de mon cœur! Sois toujours la bien-

venue, sainte douleur sans nom qui bouleverse mon esprit à la pensée de l'être bien-aimé qui m'a quitté. Pour les vivants je puis avoir des paroles d'affection; je puis leur prodiguer des paroles d'amitié, leur exprimer mon amour par de tendres caresses; mais que faire pour le mort bien-aimé, dont les cendres reposent dans le tombeau? Je ne puis lui offrir d'autre tribut que les larmes que je verse en souvenir de lui; — d'autres témoignages d'affection que mes soupirs. Dans mes promenades solitaires, où son image chérie m'accompagne toujours, je serre constamment mes mains crispées par le désespoir, je tourne en silence mes yeux baignés de pleurs vers le Ciel, et de mes lèvres s'échappent ces gémissements : « O mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avoir condamnée à perdre le seul bien-aimé de mon âme, la lumière de mes jours? Hélas! pourquoi a-t-il été si tôt arraché de mon cœur? Il était heureux; pourquoi ne l'avoir pas laissé jouir plus longtemps de son bonheur? Il m'était dévoué et m'aimait avec la plus tendre fidélité; pourquoi ne pas lui avoir permis d'en recueillir la récompense; il se serait volontiers cramponné à la vie, — il aurait consenti à languir dans la peine et la souffrance, pourvu qu'il lui eût été permis de rester parmi nous. Vain espoir! La mort a étendu son voile sur ses yeux; et cette âme, si pleine d'amour, s'est sé-

parée de nous. Ah! avec quelle joie j'eusse donné ma vie pour renouer les liens qui l'attachaient à l'existence; mais mes prières n'ont pas été exaucées! Il n'y a pas eu de pitié pour moi! Le destin s'est accompli. Le cœur a cessé de battre. Obéissant à l'appel du Tout-Puissant, l'esprit d'un nouvel ange nous a quittés et s'est envolé, se hâtant de traverser les nouvelles voies qui conduisent aux régions de la gloire éternelle. »

On essaye de me consoler, en me disant : « Pourquoi pleures-tu, ton bien-aimé est heureux? Voudrais-tu, si cela était en ton pouvoir, le priver de la félicité que le Père Éternel lui a réservée? Il a remporté la victoire; à quoi bon t'affliger? Ne regrette pas l'unique objet de ton amour; il est heureux! » Quelle faible consolation! Il est heureux, l'ange qui fuit loin de nous! Je le sais, car je crois en Dieu. Si je ne le savais pas, je me livrerais au désespoir, je me maudirais d'exister dans un monde si impitoyable, qui n'a des larmes que pour la vertu, et seulement des séparations cruelles pour les âmes aimantes et fidèles; tandis qu'il réserve ses plaisirs au vice sans cœur, et ses jouissances à l'infidélité et à la perfidie. Il est heureux, je le sais, car je connais Dieu et son amour. Mais moi — suis-je heureuse? Dans une vie plus noble et plus élevée, l'esprit de l'être bien-aimé dont je suis séparée, trouvera

des compensations sans bornes à la perte qu'il a pu éprouver. Mais moi, qui est-ce qui peut en ce monde me dédommager de la perte qui me déchire le cœur? Je possède encore des amis, c'est vrai; mais il n'est plus parmi eux. Je puis m'en faire de nouveaux ; mais je ne le presserai plus jamais sur mon cœur ulcéré. En vain je l'appelle et je redis son nom; en vain je prie; en vain je tends les bras vers lui. D'autres êtres que Dieu m'a laissés sont chers à mon cœur; mais ils ne peuvent remplacer celui que j'ai perdu; car dans l'amour des âmes un être ne saurait prendre la place d'un autre.

Aussi je veux être fidèle, non-seulement à mon amour durant toute ma vie, mais encore à ma douleur. C'est le plus doux encens que la fidélité d'une veuve puisse offrir sur l'autel des morts. Il s'éteindra avec moi, lorsque, à l'heure suprême, les aspirations ardentes de mon cœur se confondront enfin dans l'extase d'une réunion prochaine.

Pourquoi me poursuivre et me fatiguer de pareilles consolations? Elles ne me rendront pas celui que j'ai perdu. Le temps pourra peut-être rendre mon chagrin moins poignant; mais mon amour et mes regrets subsisteront toujours, quand même je les cacherais aux yeux du monde. Pourquoi donc chercher à me consoler?

As-tu contemplé ton père ou ta mère dans l'étroit

cercueil? — as-tu vu leur tête vénérable, les paupières fermées, dormir du sommeil éternel de la mort? Eh bien! avec quelle pieuse tendresse n'as-tu pas jeté les yeux une dernière fois sur les traits de ce visage qui si souvent a rayonné sur toi avec affection! avec quel respect n'as-tu pas touché cette main roidie, qui a guidé si tendrement ta jeunesse, — qui, dans ton enfance, prenait plaisir à t'élever au-dessus des épines qui barraient ton chemin, — qui s'est si souvent levée vers le Ciel en priant pour toi! As-tu vu le corps inanimé de ton enfant dans son linceul? ton doux enfant, que tu as soigné et veillé pendant tant de jours et tant de nuits passés dans l'inquiétude et la douleur! Mais tes soins et tes veilles ont été superflus. Tes espérances se sont flétries comme les feuilles fanées qui ont senti le cadavre du petit être chéri. Les joies que te promettait l'avenir sont mortes avec ton doux enfant. Sur son visage, si beau encore malgré les ravages de la mort, tu lis le tendre amour qui faisait battre son cœur pour toi avant que les pulsations en eussent été arrêtées. Comme ta voix est étouffée lorsque tu lui murmures tout bas le dernier, l'éternel adieu! L'heure de la séparation a sonné, et il faut que le cœur du père ou de la mère se détache de l'enfant de son affection, et se résigne à l'isolement.

« As-tu vu ton époux étendu, les joues pâles, dans

« la funèbre bière? Ton Ciel sur la terre, la meilleure « moitié de toi-même moissonnée par la faux de la « mort? Alors ne t'es-tu pas sentie comme incomplète, « comme privée de la plus noble partie de toi-même? « Dans l'angoisse de ton veuvage ne t'es-tu pas écriée « en sanglotant : « Pourquoi, oh! pourquoi m'as-tu « laissée seule derrière toi? Pourquoi ne puis-je te « suivre dans le Ciel? »

As-tu vu un de tes frères, une de tes sœurs, un de tes amis, un compagnon bien-aimé de ton enfance, frappé par la mort? As-tu vu emporter de ta demeure ces restes chéris, et avec eux toutes les joies nées de vos heureuses relations? Tu restes là, seule, isolée comme l'arbre frappé par la foudre, dépouillé de sa couronne de feuillage et brisé au printemps de sa vigueur.

Oh! quelle douleur amère que celle de la séparation causée par la mort! L'affection est-elle donc un crime, qu'il faille qu'elle s'expie si cruellement? Pourquoi le Créateur nous a-t-Il donné un cœur susceptible d'amour et de tendresse, s'il ne faut pas dans cette vie tenir compte de ce cœur et de ses sentiments? Pourquoi m'avoir donné un trésor, et pourquoi m'avoir permis de m'y attacher par de si tendres liens, si ces liens devaient être rompus, et la douleur rendue ainsi dix fois plus poignante? De quoi le bien-aimé que j'ai perdu avait-il été cou-

pable, pour être condamné à souffrir si cruellement à ses derniers moments? Pourquoi cet ange, à la veille de son départ pour le séjour de gloire, a-t-il dû être soumis aux tortures d'une douloureuse maladie? A quoi m'a servi d'assister au spectacle des souffrances qu'il a endurées avec tant de patience? Ce sont de terribles et cruelles énigmes que je ne puis résoudre! Mais elles aggravent mon affliction, augmentent le sentiment de ma misère à un point inexprimable. Je vois combien est malheureux le sort de l'homme, — je vois que la miséricorde de l'Être éternel n'existe plus. O mon Dieu! Ta Miséricorde! Ah! pardonne, pardonne l'injustice que m'a fait commettre un moment de désespoir! Non, Ta miséricorde ne cesse jamais! Jusqu'à son lit de mort Tu as été le Père du pauvre malade. Tu ne lui as pas infligé de plus grandes souffrances qu'il n'en pouvait supporter, et Ta miséricorde a allégé sa cruelle agonie en lui enlevant la conscience de son état. Il se rendait, peut-être, moins compte de son état physique que je ne le supposais. Ma tendre anxiété, mon imagination en proie à la terreur m'exagéraient l'idée des douleurs qu'il endurait. Je souffrais même peut-être plus que lui; car que sont les souffrances du corps en comparaison de celles de l'âme? Grande est mon affliction, ô mon Père! Mais plus grande encore est ma foi en Ta sage direction, en Ton amour

infini. C'est Toi, ô Seigneur, qui m'avais donné le bien-aimé de mon âme; et c'est Toi, ô Seigneur, qui me l'as enlevé.

Mais pourquoi me l'as-Tu enlevé? En quoi T'ai-je offensé? Mon amour pour lui était-il trop grand? Etais-je indigne de mon bonheur paisible? Pouvons-nous aimer trop? Oui, mon Père, je le reconnais; *nous aimons trop, quand nous nous attachons aussi passionnément à un objet dans ce monde que s'il devait nous appartenir éternellement.* Ne savais-je pas qu'ici-bas, sur cette terre, les êtres humains ne sont réunis que pour peu de temps? Ne savais-je pas que c'était lui, l'objet de mon amour, qui devait quitter ce monde avant moi, ou moi avant lui? La première fois que nous serrons la main d'un nouvel ami, nous devrions penser à la dernière étreinte que nous pourrons avoir à donner à cette même main en signe d'adieu, et nous rappeler que l'heure de la séparation est toujours plus proche que nous ne le prévoyons; cette pensée empêchera notre affection de devenir trop vive. Quand le père et la mère, dans le ravissement de leur joie, déposent le premier baiser sur la tendre joue de leur nouveau-né, qu'ils se souviennent que cette douce plante de Dieu n'est confiée à leurs soins que pour quelques heures, quelques semaines, ou quelques années peut-être. Alors ils seront prêts chaque jour à rendre le précieux

nourrisson au Seigneur lorsqu'Il le leur demandera. Malheur à eux, s'ils se font illusion, si leur tendresse passionnée refuse de croire à la possibilité d'une séparation, et s'ils se raillent des avertissements de la raison ! *Alors la perte devient un châtiment, et la douleur d'autant plus poignante, qu'elle est la suite de leur manque de réflexion.*

Oui, Père Céleste, je reconnais avec quelle insistance tu ne cesses d'avertir nos âmes de ne pas se livrer avec trop d'entraînement aux plaisirs même les plus nobles dont nous puissions jouir ici-bas. Nous ne sommes pas destinés à habiter éternellement la terre. Notre vie en ce monde ne doit être que le commencement de notre vie dans les Cieux. Notre tâche ici-bas se borne à jeter les fondements des saintes et belles choses qui doivent s'achever dans la patrie véritable de nos esprits. Nous ne devons jamais perdre de vue que chacun des biens dont nous jouissons sur la terre n'est qu'un prêt, et non une propriété réelle ; que rien ne nous appartient, sauf notre vertu ; que tout est en Ta puissance, ô mon Père, et non en la nôtre. Quand nous oublions cette vérité nous commençons aussi à oublier notre destination ; et nous devons alors être reconnaissants si quelque avertissement sérieux vient nous arracher à nos rêves, à nos illusions, et, pour ainsi dire, nous crier « que nous ne sommes

point faits pour demeurer éternellement sur la terre, que tout est passager en ce monde ; que nous devons songer à élever notre esprit par la vérité, à ennoblir notre âme en accomplissant la parole de Jésus; que l'homme le plus vertueux est le plus heureux ; que les choses les plus saintes n'appartiennent qu'à celui qui est saint en cette vie et en l'autre. »

Je veux donc essayer d'être raisonnable et de prendre de l'empire sur moi-même. Je veux écouter la voix de la religion, la voix de la vérité. — En effet, si je me refusais de le faire, n'aurais-je pas à expier ma passion immodérée par de plus cruelles souffrances ? Si mon malheur ne parvient pas à me rendre plus sage, ne mériterais-je pas d'être rappelée au sentiment de mon devoir par des malheurs plus grands encore? Je ne veux plus me laisser aller à l'inutile tristesse qui me met dans l'incapacité de remplir mes devoirs envers mon Dieu et envers mes semblables. Je veux bannir toutes les images lugubres de mon esprit, et cesser de me tourmenter en me demandant sans cesse si j'ai assez fait pour le bien-aimé que la mort m'a ravi, si je n'ai pas négligé de lui donner quelque témoignage de tendresse que j'aurais pu lui donner, tandis qu'il était en pleine santé ou pendant sa maladie. Si malheureusement j'ai agi ainsi, c'est que la Providence a voulu que cela ar-

rivät. Comment l'homme, doué de lumière, et de facultés bornées, pourrait-il espérer échapper aux erreurs et aux imperfections ?

Dieu a voulu la mort de celui que j'ai tant pleuré; il était mûr pour un monde meilleur. Avant que j'eusse respiré pour la première fois, avant que l'être cher que j'ai perdu fût né, Dieu avait fixé sa dernière heure. Le germe de sa destinée a commencé à se développer dès le premier moment où ses yeux ont vu la lumière du jour; dès ce moment les accidents prédéterminés de sa vie ont commencé à exercer leur influence. Il souriait encore d'un sourire calme et serein au milieu de ses parents, quand l'agonie a commencé et que l'ange de la mort a étendu ses ailes au-dessus de sa tête. Son trépas, et l'heure même à laquelle il a eu lieu, ont été la suite nécessaire d'un instant écoulé depuis longtemps et ignoré de lui. Toute l'habileté des médecins, tous mes soins, n'auraient pu prolonger sa vie d'une minute, il fallait que cette brillante lumière s'éteignît. Selon toute probabilité, le traitement médical, mes veilles et mes prières, étaient aussi compris dans l'enchaînement prévu des événements. La Providence divine en avait également tenu compte, et permis le développement, mais seulement en ce qu'ils avaient d'utile. Et lorsque la vie de mon bien-aimé fut assez mûre pour

être fauchée, tout le savoir, tous les soins des hommes devaient échouer. Mais la volonté de Dieu s'est accomplie. Et j'oserais m'en plaindre! Suis-je plus sage que la Providence Divine? Meilleure que le Créateur? J'aimais l'être chéri qui est allé goûter le repos; mais Dieu l'aimait aussi. Ce que Dieu fait est bien fait. Il a séparé de moi une âme qui m'était chère. Je sens couler mes larmes.

Dieu nous a séparés! Non, Dieu d'amour, Tu ne sépares pas les âmes que Tu as unies une fois! Qui dit que l'ami que je regrette est perdu pour moi? Ce qui est avec Dieu ne saurait être perdu. Ne suis-je pas dans la main de Dieu, ainsi que mon bien-aimé? Ne suis-pas dans la maison de mon Père, ainsi que mon bien-aimé? Je vis, mais toi aussi, ô âme chérie, tu es pleine de vie! Je pense à toi, et mon triste cœur s'élance vers toi; as-tu pu cesser de penser à moi? L'amour peut-il s'éteindre, lorsque Dieu est tout amour?

Tu te réjouis aujourd'hui dans un état plus parfait, et dans un monde meilleur! Pendant que coulent mes larmes, tu es ravi sans doute dans une béatitude nouvelle. Pendant que mes lèvres tremblantes bégayent le nom que tu portais sur la terre, tu espères sans doute ma venue prochaine dans une joyeuse attente. O esprit, entré dans le séjour de gloire, l'amour de Dieu t'a peut-être départi un

bonheur que dans mon état mortel je suis incapable de concevoir ! Tu me vois dans mon affliction et mon isolement, tu m'aimes, tu veilles sur moi, tu me guides ! Peut-être es-tu un des anges gardiens envoyés par le Seigneur pour me préserver.

Non, nous ne sommes point séparés. L'univers de Dieu est un. La terre fait partie de l'édifice Divin ; l'heure actuelle fait partie de l'éternité. J'en jouis ici-bas, et toi tu en jouis dans des régions plus heureuses. Mais nous appartenons toujours l'un à l'autre, quoique tu sois allé avant moi rejoindre notre Père, par qui je serai aussi appelée un jour. Et de quelle importance est-il pour moi que je sois admise dans le Saint des Saints une heure plus tôt ou une heure plus tard ? Je n'y suis pas encore appelée parce que j'ai encore une grande partie de l'œuvre que mon Père m'a imposée à achever sur terre. Que Sa sainte volonté soit faite ! Je sais qu'une félicité ineffable m'est aussi réservée lorsque j'aurai terminé ma carrière. Qu'importe que ce soit dans le cours de cette année ou dans une autre ? Quelle est la plus longue durée de la carrière de l'homme ? C'est le rêve passager d'un matin. Une fois le rêve passé, et l'heure sonnée, — oh ! alors te revoir, me retrouver face à face avec toi, sera la récompense de mon âme fidèle, appelée au séjour de gloire. Être réunie à toi ! Te revoir ! Oh ! pen-

sée pleine de ravissement céleste ! Te retrouver, ange absent, dont je ne cesse de déplorer la perte ! Quel moment ce sera dans le Paradis du monde meilleur ! Si nous étions encore des êtres humains, nous nous jetterions dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes d'une joie inexprimable ; mais comme esprits épurés, nous nous inclinerons dans des transports d'adoration et de reconnaissance envers Dieu, et nous nagerons dans la béatitude infinie.

Réunion ! mais cela est-il possible ? Sur quoi puis-je baser cette douce espérance ? Qu'est-ce qui me l'inspire ?

O Toi, dont la sagesse a si souvent élevé mon âme vers Dieu, dont la parole ne m'a jamais trompée, dont les promesses se sont toujours merveilleusement accomplies, — Jésus-Christ, Fils éternel du Père qui est vivant, envoyé sur terre pour consoler l'humanité souffrante, c'est Toi qui m'as inspiré cette confiance et cet espoir. Lorsque Tu étais sur la Croix, Tu as dit à Ton compagnon de supplice : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » (SAINT LUC XXIII. 43.) Et tu as donné des paroles de douce espérance à toutes les âmes affligées.

Celui que je pleure ici dans la poussière, ne m'a pas été enlevé pour toujours. Nous serons réunis ;

la voix de Dieu l'a promis. Jusque dans la nature matérielle, j'observe la tendance étonnante qu'ont les forces disséminées à se réunir. Ces éléments homogènes trouveront, malgré tous les efforts de l'homme pour les éloigner les uns des autres, le moyen de se rejoindre. Je vois dans toute la Création, que, parmi les organismes vivants, ainsi que dans le domaine de la matière inanimée, certaines choses et certains êtres ont entre eux une affinité plus intime que d'autres, et ne cessent de s'attirer mutuellement, et de s'amalgamer. Dans toute l'étendue du vaste royaume de Dieu, il existe une division et un rapport des choses comme dans les familles ; elles adhèrent les unes aux autres, et se retrouvent toujours. Sans ce principe fondamental de la Création, le monde serait un chaos, une confusion sans fin de forces et de phénomènes ; il n'y aurait ni séparation, ni combinaison. Mais toujours la lumière se mêle à la lumière, et la terre à la terre. Les molécules aqueuses montent au ciel du fond de l'Océan, des lacs et des rivières, mais pour retomber du ciel en gouttes de pluie ou de rosée. Chaque chose trouve sa pareille. Je suis stupéfiée des effets des affinités électriques que je remarque même dans la matière inanimée, chez laquelle je vois sans cesse les semblables se rechercher et s'amalgamer comme sous l'influence d'une force irrésistible, tandis que

chaque substance rejette tout élément qui lui est étranger. Et ce que nous appelons affinité électrique, sympathie dans le monde matériel, c'est l'amour dans le règne spirituel. Dieu Lui-même est la perfection de l'amour ; c'est là d'où vient cette aspiration insatiable de l'esprit à s'unir à Dieu, à jouir du bonheur en Lui, à atteindre Sa perfection.

Et si cette loi Divine de l'attraction et de la réunion règne également sur la terre et dans le Ciel, autant que je puis en juger par ce qu'il est donné à ma vue de discerner des diverses familles et des différents groupes d'étoiles — où chaque planète a son satellite, où chaque soleil appartient à un système spécial de planètes, est-il supposable qu'elle règne moins dans le monde des esprits supérieurs, où ce qui, chez les objets inanimés, n'est qu'une vague impulsion, devient un sentiment plus élevé et plus noble, une force éclairée et intelligente, — dans ce monde habité par Dieu, source de tout amour, et dans lequel Ses lois et Ses œuvres ne sont que les résultats de l'amour ?

Il est vrai que la forme, sous laquelle l'être bien-aimé m'est devenu cher sur la terre, repose dans le tombeau. Mais, en réalité, ce n'était pas cette forme périssable que j'aimais, mais l'esprit impérissable ; le voile qui enveloppait cette âme digne d'amour ne m'était cher qu'à cause de l'esprit angélique qu'il

recouvrait. Le voile est tombé ; mais l'ange vit toujours ! Mais le reverrai-je ? Si je dois avoir ce bonheur, comment le reconnaîtrai-je, puisqu'il a perdu la forme extérieure sous laquelle seulement je l'ai connu ?

Pourquoi ces incertitudes et ces doutes ? Pauvre créature mortelle, as-tu mesuré la puissance de Dieu ? Par quels moyens les corps élémentaires de la Création se retrouvent-ils et se reconnaissent-ils les uns les autres ?

Quand le brillant printemps vient réjouir la nature, des millions de plantes surgissent dans tout l'éclat et toute la fraîcheur de leur beauté, et chaque espèce porte à travers les airs son pollen d'or aux individus de la même famille. Sans ce pollen la fécondation est impossible. Ces plantes sont souvent séparées par des distances considérables; et cependant le pollen, poussière presque invisible, trouve la fleur à laquelle il est destiné. Il flotte parmi des milliers de fleurs, mais il se dirige, comme attiré par un pouvoir magique, vers la seule qui est de la même nature que lui. Dans cette partie terrestre de la Création je vois ainsi s'opérer un miracle qui se renouvelle chaque année. Et ce miracle du Tout-Puissant n'est-il pas un indice des choses de l'éternité ? Cette puissance infinie de Dieu qui guide le pollen fécondant d'une distance éloignée sur la

seule fleur qui l'attend, peut-elle faillir dans le royaume des êtres supérieurs, qui ont une similitude plus intime avec l'essence de Dieu? Oh! oui; nous sommes réunis après la mort. Ce que Dieu a uni, est uni pour toujours. C'est pourquoi, ô esprit bien-aimé! bien-aimé dans l'éternité! nous ne saurions jamais être séparés. Toi dans le Ciel, et moi sur la terre, nous nous appartenons l'un à l'autre éternellement. Sois heureux dans les régions sublimes que tu habites! Un jour, je serai dans le Paradis avec toi. Pourquoi donc alors pleurerais-je? Nous vivons tous deux dans la vaste maison de notre Père. Ton absence m'est pénible, il est vrai; mais il n'est ni en mon pouvoir, ni dans ma volonté de désirer que tu erres encore sur la terre, avec moi, parmi les vivants. Quand même il me serait accordé de pouvoir te faire redescendre ici-bas de ton séjour de délices, je ne voudrais pas le faire, car tu as soutenu la rude épreuve, et tu as gagné la victoire; ce n'est pas à toi de revenir vers moi, mais à moi d'aller te rejoindre. Je connais le chemin qui me mènera vers toi sans faillir,—c'est le chemin de la fidélité à mes devoirs, l'esprit véritablement Chrétien avec lequel j'obéirai aux Commandements de Dieu sur la terre, — c'est le chemin qui conduit à Dieu Lui-même. Le péché et le vice peuvent seuls me séparer de Dieu et de toi.

Ma douleur a été grande à ta mort; mais grande est maintenant la joie de mon âme. Esprit bienheureux! tu es toujours mon bien-aimé, et tu m'attires à toi, par nos engagements sacrés, dans un monde meilleur. L'amour des esprits relie ensemble le Ciel et la terre, et les assimile l'un à l'autre. Quelques-uns des êtres qui me sont chers sont avec Dieu. Quelle joie Céleste dans cette pensée!

O Père, qui es au Ciel, mon Père, qui es aussi Celui de toutes les âmes des élus qui m'appartiennent! Comme à l'heure cruelle de la séparation, j'ai levé mes mains vers Toi pour T'implorer dans le transport de mon inquiétude et de mon désespoir, comme je me suis écriée d'une voix suppliante : — « Oh! laisse-moi mon bien-aimé! » — de même, ô mon Père, aujourd'hui je lève les mains vers Toi dans le transport de mon allégresse, en m'écriant : — « Merci! merci pour avoir rappelé à Toi Celui qui m'était si cher! » Sa mort, il est vrai, a profondément ébranlé tout mon être; mais elle m'a rendue plus magnanime, plus sainte, plus religieuse. Je me sens rapprochée de Toi; je me sens plus détachée de la terre et de tous ses biens; jamais je ne les rechercherai maintenant avec une ardeur immodérée; il s'est formé, entre moi et l'Éternité, un lien qui ne se rompra jamais. Je ne vis plus sur la terre seulement; je vis aussi dans le Ciel, avec Toi,

et avec le bien-aimé que Tu m'avais donné et que Tu m'as repris.

Il fut un temps où la pensée de la mort et du tombeau m'accablait et me faisait frissonner. Comment pouvais-je, en effet, aimer la mort et le tombeau, quand ils n'étaient à mes yeux que le sombre abîme qui menaçait d'engloutir tout mon bonheur! Alors, la terre était encore le Ciel pour moi; et Ton Ciel, ô Dieu, n'était qu'un saint désert, au sein duquel je me considérais comme une étrangère, que personne ne connaissait ni n'aimait. Et je craignais la mort, et je reculais devant la région inconnue.

Maintenant c'est le but de tous mes désirs, de toutes mes aspirations; c'est mon port de salut, ma patrie, mon refuge, la demeure de tout ce que j'ai de plus précieux! Là sont les amis de mon cœur et les compagnons de ma vie! Et quand, entourée de ceux qui me restent sur la terre, j'éprouve quelques moments heureux, je me prends à penser que je serai encore bien plus heureuse dans le Ciel. Lorsque les ténèbres enveloppent les choses de la terre, je me dis : Par delà ce monde, tout resplendira d'une lumière que n'obscurcira plus aucun nuage.

Avec Ton aide, ô Jésus, je veux me rendre digne de la félicité que Tu m'as préparée depuis l'origine des temps. O mon Père, j'accomplirai Ton com-

mandement! Je veux mener une vie d'amour et de dévouement envers mes semblables, de manière à gagner Ton amour, dans la vie future, lorsque mon âme sera remontée au séjour de la gloire éternelle. Ainsi soit-il! Viens-moi en aide, ô Seigneur Jésus, Lumière de mon âme! Ainsi soit-il!



INTERPRÉTATIONS DE L'ÉTERNITÉ.

—

CINQUIÈME MÉDITATION.

—

RÉUNION.

Quand sur ma froide et étroite couche la dernière larme d'un tendre adieu aura été versée par un cœur brisé et par l'amitié affligée, je me réjouirai dans cette vie bienheureuse, où j'entendrai tout autour de moi résonner les vœux de ceux qu'il a séparés.

Ce que nous avons commencé ici-bas avec faiblesse, s'élèvera dans ce monde nouveau au dernier point de perfection.—Parfait! Éternel! —deux mots qui n'en font qu'un. Le germe terrestre de l'amour le plus pur ne peut fleurir que dans le Ciel, — car c'est là que règne la félicité : c'est là qu'est le Seigneur.

—

(SAINT JEAN XVI. 16-22.)

—

O mon âme, élève-toi du tumulte de cette vie à ta véritable indépendance ; rejette le fardeau de tes

afflictions et évanouis-toi dans l'espérance d'une éternelle paix. Abandonne le tourbillon de plaisirs et contemple ta destinée qui est d'un plus noble caractère !

Qu'est, en effet, cette goutte de vie terrestre dans laquelle tu es actuellement plongé, comparée à l'océan de gloire infinie qui s'ouvrira devant tes yeux éblouis, lorsque ce rêve éphémère sera passé ? Qu'est toute la pompe de la terre, tout l'éclat de la poussière d'or qui brille en ce monde, comparé à la splendeur qui frappe ta vue aux portes de l'éternité ? Ah ! pourquoi prodiguer ton admiration au pâle flambeau dont tu te sers pour éclairer ta demeure ? Qu'est cette lueur comparée à la magnificence du soleil qui voit flotter à travers ses rayons des mondes sans nombre auxquels il verse la lumière, la chaleur et la vie ?

Oui, Éternité, but final, auquel tous s'empressent d'atteindre, — l'affligé comme celui qui est dans l'allégresse, le roi comme le mendiant, le sage comme l'insensé, le vieillard comme l'enfant souriant, — Éternité qui nous attends tous, sois aujourd'hui le sujet de mes pensées ! Rien qu'en prononçant ton nom, mon âme se sent plus libre, plus noble, et plus pure ! En ta présence les choses de la nature, qui en d'autres moments me comblent de plaisir, ou me déchirent de leurs épines, me parais-

sent insignifiantes et méprisables. La religion est plus attrayante, plus divine, plus auguste, lorsqu'elle éveille dans mon sein les merveilleux pressentiments d'une existence future. Éternité, à ta pensée, la légèreté frissonne, le vice pâlit, et le sceptique tremble dans son incertitude ! — Éternité, toi qui dévores tout ce qui a commencé, juge rémunérateur, qui portes le glaive et la palme, Éternité qui réconcilies tout, qui égalises tout, — tu es la consolation du sage, la douce espérance du Chrétien !

A moi aussi tu apporteras consolation et espérance : — consolation, alors que je me plains sur mon malheureux sort; espérance, alors qu'au milieu d'un joyeux cercle d'amis, je me réjouis de vivre en ce monde. Consolation, alors que la tristesse vient assombrir la perspective de mon existence; espérance, alors qu'au sein dès plaisirs et du bonheur, je me prends à penser que tout change ici-bas, et que l'homme doit perdre un jour les biens qu'il possède! Consolation, alors que la main du trépas me ravit les êtres qui me sont chers, alors que je veille éplorée près de leur lit de mort, regardant avec des yeux pleins de larmes leur visage pâle, glacé, rigide, et leurs lèvres crispées qui ne me souriront plus; espérance, à l'heure où la mort m'appellera à mon tour, pour me séparer des âmes qui me sont

tendrement dévouées, pour m'arracher à l'affection de mes amis, aux pleurs des orphelins.

O Éternité, mon espérance et ma consolation, toi qui m'as été révélée par le Christ, tu me réserves tous les trésors de joie que j'ai perdus ici-bas ! Pourquoi tremblerai-je devant toi? C'est vers toi que le vent d'orage emporte les douces fleurs qu'il arrache à la couronne de mes jouissances. Pourquoi donc trembler à ta pensée ? C'est en toi seulement que je puis retrouver ce que j'ai perdu sur la terre, et ce que j'y laisserai derrière moi, quand à mon tour je serai appelée dans un autre monde. Quelle douce et ravissante émotion me cause la pensée de retrouver ce que j'ai perdu ! Quelle espérance de revoir dans l'Éternité ceux que j'ai connus et aimés sur la terre ! O mes chers et bien-aimés parents ! tendres amis de mon enfance ! O vous qui teniez à mon cœur par les liens du sang et de l'affection ! vous que mes larmes et mon muet désespoir ne sauraient rappeler à la vie ! Vous qui m'avez quittée si douloureusement pour passer dans une meilleure existence, —*je vous retrouverai ! je vous reverrai !*

Mon cœur bondit d'une joie nouvelle et céleste, — mes yeux sont inondés des larmes d'une brûlante ardeur, — mon esprit s'élève sur les ailes de la prière, guidé par le flambeau de la religion. Il touche aux portes mystérieuses de l'éternité ; il se rap-

proche de vous dans ce monde splendide et éloigné où Dieu réside, où vous séjournez dans un état plus noble et plus heureux que le mien. Je suis toujours ici dans la prison terrestre, tandis que vous, vous êtes libres dans un monde meilleur! Je suis toujours faible et imparfaite, habitant tantôt sous les rayons du soleil, tantôt dans l'ombre, tandis que vous, vous jouissez de la clarté sans ombre et sans nuage, de la Divinité, des Anges, et des élus! Oh! si vous pouviez entendre la voix de mon cœur, voir les larmes que je verse en élevant mes désirs jusqu'à vous! Je vous invoque, je vous envoie ma prière et mes sanglots. Souvenez-vous dans votre béatitude de celle que vous avez laissée derrière vous, qui vous aime et qui vous aimera éternellement! Il y a un Dieu, *et Dieu nous réunira.*

Nous nous reverrons! Ce n'est ni un rêve ni une illusion! Jésus, le sanctificateur du monde, Jésus, le révélateur de Dieu, l'a promis à Ses disciples.

Il a formulé la plus douce des consolations, lorsque, dans un des moments les plus tristes de Sa vie, Il a prédit à Ses disciples les tribulations et les persécutions qu'ils auraient à endurer, et qu'Il s'est efforcé de préparer à Sa mort, et à Son retour vers le Père Éternel, ces hommes qui s'étaient attachés à Lui avec la simplicité et le dévouement de l'enfance. « Encore un peu, je vous le répète, et vous

ne me verrez plus, parce que je m'en retourne chez mon Père. Vous êtes maintenant dans l'affliction; *mais je vous reverrai,* et votre cœur se réjouira, et aucun homme ne vous enlèvera votre joie. » (SAINT JEAN XVI. 16-22.)

Nous nous reverrons! A cette heure terrible de la mort, où le Christ saignant sur la Croix semblait abandonné de Dieu, un malfaiteur, condamné au même supplice que Lui, mais plein de foi, Lui demanda des consolations, et Jésus lui donna la plus douce de toutes. « En vérité, » dit le Rédempteur du monde d'une voix mourante, « en vérité, je te le dis, aujourd'hui tu entreras avec moi dans le Paradis! » (SAINT LUC XXIII. 43.) Puis-je conserver le moindre doute, quand parle Jésus, Jésus, le miraculeux Messager envoyé du ciel, Jésus né de Dieu, et qui est venu, selon la volonté du Père Éternel, éclairer les ténèbres dans lesquelles était plongé le monde des esprits? Puis-je douter de la parole de vie qu'Il a apportée à la multitude? En qui pourrais-je croire, si ce n'est en Lui? Avant ou après Lui, a-t-on proclamé des vérités plus sublimes et plus sacrées? Qui sur la terre avant ou après Lui a, comme Lui, enseigné une doctrine que les plus sages des hommes, et les plus simples des enfants ont pu suivre comme un guide infaillible? Qui, avant Lui ou depuis Lui, a donné au monde un pareil exemple

de sainteté? Qui a, comme Lui, enseigné à la race humaine à se connaître elle-même, lui a indiqué sa dignité, et montré sa destinée véritable?

Nous nous reverrons, Jésus l'a dit. Ma foi embrasse avec la plus profonde ferveur cette vérité Divine que je tiens de Lui, et qui est en si parfaite harmonie avec l'amour et la grandeur de Dieu; qui me fournit la clef sainte qui doit m'ouvrir les nombreux et sombres mystères de la vie terrestre, et sans laquelle je ne puis voir dans la création que la plus triste contradiction des choses sans but, et la confusion la plus déplorable.

« Je ne peux concevoir, » dit le sceptique morose, « comment nous serons capables de nous retrouver et de nous reconnaître les uns les autres dans cet autre monde. Car, quoique l'esprit entre dans une existence plus heureuse, le corps, au moyen duquel nous nous connaissons les uns les autres ici-bas, reste dans le tombeau et retourne à la poussière, dont il est sorti. » J'admets que la poussière retourne à la poussière; mais ce n'était pas la poussière qui était aimée par la poussière, — c'était l'âme que l'affection attachait à une autre âme. Tu doutes, ô sceptique, parce que tu ne peux pénétrer les mystères de l'éternité. Tu doutes, parce que ton intelligence bornée ne peut sonder les profondeurs de l'Omniscience et de l'Omnipotence de

Dieu. Tu doutes, parce que tu ignores qu'elle forme l'esprit revêt après la mort. Celui qui connaîtrait tous ces mystères, celui qui embrasserait et comprendrait l'ordre entier de la création, serait Dieu lui-même. Et tu n'es pas Dieu.

Les limites de ton entendement t'interdisent une *science* aussi sublime; mais la force de ta raison te pousse à nourrir la *foi* la plus profonde. Or, les lois de la raison, sont la voix de la Divinité! Y résister, c'est descendre au niveau des bêtes, et c'est une preuve de folie. Sois ce que tu dois être, ce que tu es appelé à être, — une créature raisonnable, et tu trouveras aussitôt que l'harmonie la plus parfaite règne dans l'univers.

Quels que soient les sophismes avancés par les sceptiques, ils peuvent seulement *assurer* qu'il est possible que la mort nous sépare pour toujours! Mais ils ne peuvent rien prouver contre l'espérance qui nous murmure qu'il est possible que nous nous retrouvions au delà du tombeau! Leurs arguments sont de pures conjectures, inspirées par leur humeur mélancolique, ou peut-être le vain désir de dire quelque chose qui fasse sensation. Leurs pressentiments doivent se révolter contre les armes à l'aide desquelles, toutes faibles qu'elles sont, ils essayent d'ébranler la force de leur propre foi, et la foi de toutes les nations civilisées ou sauvages. Jusque dans

la nature inanimée nous voyons les forces homogènes s'attirer mutuellement en vertu de lois qui nous sont inconnues. Et quand la poussière traverse l'espace pour s'unir à la poussière, comment pourrait-on supposer que des organisations supérieures, des êtres doués de conscience fussent exclus de l'empire de ces lois salutaires de l'attraction? Nos esprits ont-ils moins d'importance que le pollen qui s'échappe du calice de la fleur et va, à travers les airs, chercher, parmi des milliers d'autres fleurs, celle qui est de même nature que lui et qu'il doit féconder? Sceptiques, expliquez-moi ce prodige incompréhensible, et je vous expliquerai comment des esprits doués de vie, de conscience, et de volonté se retrouvent, et apaisent leurs désirs dans les régions de l'éternité.

Est-ce l'homme qui a dicté à l'homme la loi de l'amour éternel? Est-ce l'homme qui a implanté lui-même dans son propre sein toutes les meilleures affections? Est-ce l'homme qui, en même temps que le sentiment de l'amour, a gravé dans son âme le désir de le voir durer éternellement? Non, c'est la main de Dieu qui a semé dans nos cœurs le germe de ces sentiments; c'est Dieu qui a inspiré aux âmes affectueuses le désir de se réunir dans une union éternelle? Et Celui qui nous a attachés les uns aux autres, pour un court espace de temps, par de si

tendres liens, — Celui qui est tout Amour, toute Bonté, toute Miséricorde, — briserait sans but les liens que Lui-même a formés! Lui, Notre Bienfaiteur Suprême, pourrait nous accabler de malheurs plus grands que ceux auxquels nous condamneraient les plus cruels des hommes! Lui, la Sainteté même, se jouer de nos sentiments les plus sacrés, et nous tromper à l'heure de la mort! Lui, qui commande à nos cœurs d'aimer, se complaire au spectacle de notre désespoir!

Loin de moi cette basse et affreuse pensée! Je crois en Dieu, qui est la Perfection même, et cette foi me donne la conviction consolante qu'Il ne brisera pas les liens sacrés qui attachent les âmes entre elles, et que Dieu a formées Lui-même. Dieu est toute perfection; et Il ne saurait se repentir d'aucune de Ses œuvres. Comment donc se repentirait-Il de la plus noble de Ses inspirations, de la plus sage de Ses mesures : l'amour mutuel des âmes, leur félicité et sa prolongation?

Dieu existe! C'est pourquoi nous nous réunirons, nous qui avons été créés les uns pour les autres. *Il* est le Créateur, et Il est tout amour! Nous nous reverrons, nous nous appartiendrons encore; l'éternité satisfera les plus nobles aspirations des millions d'âmes.

Que serait l'immortalité sans l'immortalité de ma

conscience, sans la durée de mon essence supérieure? N'est-ce pas l'empire de la vertu et de l'amour sur mon âme, qui seul me donne quelque valeur à mes propres yeux, et me fait attacher quelque prix au monde?

L'immortalité, sans la conscience que j'ai existé antérieurement, sans relation avec le passé, ce ne serait pas l'immortalité, mais le néant. Si je devais renaître dans l'éternité, sans la moindre conscience de mon existence passée, ma naissance ne serait rien moins que la création d'un nouvel être qui n'aurait jamais existé jusque-là.

Non; Dieu existe! Et, aussi sûrement qu'il est éternel et essentiellement parfait, moi, je suis immortelle; et puisque je suis immortelle, les facultés de mon esprit, mes vertus, mon amour ne sauraient mourir avec mon corps. Le sommeil de chaque nuit sur la terre ressemble à un état de mort passager, et notre réveil ressemble à une nouvelle existence. Le matin, chaque fois que je sors du sommeil, que je soulève mes paupières appesanties, le souvenir de ma vie passée, des vertus que j'ai acquises, des sentiments affectueux que j'ai éprouvés, me revient à l'esprit. Expliquez-moi, ô sceptiques, ce qui chaque matin rend ce miracle possible; ensuite je vous expliquerai comment il est possible que des âmes sympathiques se recon-

naissent, et se rattachent les unes aux autres, dans l'éternité.

Si les liens que Dieu a noués devaient être rompus à jamais par la mort, si mon amour fidèle et l'espérance que je conserve d'une douce réunion devaient s'éteindre avec mon corps, — oh! alors tout ce qui me paraît si glorieux dans le monde de Dieu se désunirait pour s'abîmer dans le néant! Mon âme serait dépouillée de ses trésors les plus précieux, de ses joies les plus douces; toute l'Éternité me semblerait un lieu d'exil où mon âme abandonnée errerait, cherchant en vain ce qu'elle aurait perdu. Oh! dans ce cas, une tombe sans réveil serait de beaucoup préférable à une vie éternelle, dans laquelle l'amour serait réduit à verser des larmes de désespoir au souvenir des êtres chéris qu'il a perdus. Alors nous devrions fuir l'amour et l'affection sur terre avec plus de soin encore que l'envie et la haine. Alors la majeure partie de l'existence terrestre d'une infinité de nobles esprits humains aurait été vaine et superflue. Alors, — oh! alors, j'implorerais l'Amour Divin de déraciner toute affection de mon cœur. Je m'écrierais en adressant mes prières à Dieu : Pourquoi m'as-Tu donné un cœur, si Tu lui réservais de semblables blessures? Pourquoi avoir conduit vers moi des âmes bien-aimées, si Tu avais l'intention de les arracher à ma tendresse? Pourquoi m'avoir ins-

piré ce sentiment d'amour, donné ce cœur aimant et fidèle, si ce n'était que pour me rendre plus sensible à mes pertes, pour me soumettre à de plus cruelles souffrances ? Vaine est donc l'espérance qui fait qu'en mourant l'époux ou l'épouse a encore sur les lèvres le nom de l'être bien-aimé qui lui survit sur la terre; qui fait que la sœur murmure le nom de son frère chéri, ou la tendre mère celui de son enfant adoré? L'Éternité serait donc une aspiration sans fin, un désir continuel jamais satisfait, — un regret perpétuel pour des pertes à jamais irréparables.

Non! tristes sceptiques : écoutez les paroles de Jésus qui nous promet la réunion avec nos amis dans l'éternité! Ecoutez la voix de la raison, qui condamne vos doutes insensés qui bouleverseraient le monde, et feraient paraître nos propres vies et toute la Création sans but et prêtes à se dissoudre! Reconnaissez ce que l'expérience nous enseigne chaque jour, ce que toute l'histoire du monde nous apprend, ce que chaque regard que vous jetez sur l'immensité de la Création vous révèle : *Dieu ne laisse rien de ce qu'Il a créé incomplet!* Il ne commence et ne laisse rien inachevé; Il est éternel, et tout ce qu'Il a créé est éternel.

Une des raisons les plus saintes et les plus encourageantes qui nous portent à croire à l'immortalité de l'âme, c'est l'intime aspiration que nous avons

pour la vertu, et pour le bonheur qui la suit, que Dieu a implantée dans notre sein. Nous atteignons rarement sur terre le but vers lequel tendent nos efforts ; l'homme vertueux est souvent le plus malheureux; aussi, ce n'est que dans l'Eternité que cette soif de perfection et de bonheur peut être satisfaite ; et elle doit l'être, s'il ne faut pas regarder tout ce qui existe ici-bas comme créé sans but, et s'il ne faut pas considérer la vertu même comme une vaine illusion.

Toutes les raisons que nous avons de croire à l'immortalité de l'âme sont en même temps autant de raisons qui nous portent à croire à la réunion dans l'éternité des âmes qui se sont aimées! Hélas! que de souffrances n'endurent pas en ce monde de nobles êtres pour l'amour de ceux qui leur sont chers, — des amis pour leurs amis, des parents pour leurs enfants! Et est-il supposable que ces larmes, ces soins, ces sacrifices, resteront sans récompense? La mort leur enlève la partie la plus noble, la plus chère de leur vie ; et l'on pourrait supposer que leur affliction resterait inconsolée, oubliée par la justice d'un Dieu dont l'amour est infini!

Non, non! le cœur se révolte contre cette pensée ; la raison la condamne ; les paroles Divines sorties des lèvres de Jésus la contredisent.

Demeure toujours avec moi, foi douce et cé-

leste, afin qu'un jour je rejoigne dans cette terre, où les larmes ne coulent jamais, tous les êtres chéris que j'ai perdus ici-bas. Cette foi dissipe les ténèbres de la vie. A sa lueur, Dieu et sa Création, la vie et l'éternité apparaissent dans une union et une harmonie plus glorieuse.

Nous nous reverrons — qu'importe où et comment? Dieu est là comme ici; et Sa volonté est notre joie. Nous serons réunis, âme à jamais chérie! Nous nous appartiendrons éternellement : ce n'est ni un rêve, ni une illusion.

O toi, dont la mousse verdâtre de l'oubli couvre déjà l'humble tombeau, tu n'es pas oublié par moi! Mon cœur bat toujours pour toi comme lorsque ses battements répondaient à ceux du tien; mes yeux versent toujours des larmes au souvenir de notre séparation. Nous ne sommes pas séparés éternellement. Peut-être te souviens-tu de moi dans les lointaines régions, où tu jouis d'un bonheur plus grand, comme je me souviens de toi ici-bas. Cette vie n'a plus d'attraits pour moi. Je n'ai de repos, de joie qu'avec toi; tous mes vœux te suivent dans le monde meilleur que tu habites. Et vous, ô élus! peut-être souriez-vous de mon affliction comme sourient les esprits sanctifiés, sachant combien l'heure de la réunion est proche. Vous souriez comme l'époux, qui, après une longue absence, s'approche de son épouse

bien-aimée, sans qu'elle le sache, et pendant qu'elle gémit de leur séparation.

Hélas! Quand t'embrasserai-je de nouveau? Quand cesserai-je de soupirer? Quand est-ce qu'intimement et éternellement réunie à toi, je louerai le Seigneur, le Créateur de notre ineffable béatitude? Le souvenir même de notre vie sur cette terre nous sera toujours cher : car c'est ici que nous nous sommes rencontrés l'un l'autre; c'est ici que Dieu nous a donnés l'un à l'autre ; c'est ici que nos âmes se sont confondues l'une dans l'autre !

O Dieu! Tu es tout amour! Pourquoi continuerais-je à pleurer les morts? Ils sont allés à Toi, et je reverrai les êtres aimés! Pour ceux qui ont foi en Ton amour paternel, l'inquiétude même de l'attente devient une douce jouissance. J'attends avec calme l'heure où il Te plaira de me conduire vers ceux qui me sont chers. J'espère, dans une délicieuse extase, une Éternité de béatitude, et je porte mes regards reconnaissants vers Celui qui m'a préparé ce bonheur depuis le commencement de toutes choses.

INTERPRÉTATIONS DE L'ÉTERNITÉ.

—

SIXIÈME MÉDITATION.

—

RÉUNION.

Ah ! non, l'Univers n'est pas un songe ; cette vie n'est pas un fragment brisé,— chaque chose fait partie du système éternel, qui relie la vie terrestre à une meilleure vie. Les esprits qui abandonnent la terre ne font que prendre leur essor vers le ciel. Les êtres que nous avons aimés, et que nous avons perdus ici-bas,— attendent que nous allions les rejoindre dans un monde meilleur.

Oh ! promesse de bonheur, que le Sauveur a faite au monde, tu nous remplis d'une extase toujours croissante, tu brilles sur le tombeau de chaque être aimé, que nous arrosons des larmes amères de nos regrets. Tu guides nos âmes fatiguées sur le chemin où la foi nous conduit aux Cieux, à Dieu, et à une union qui ne connaît pas de fin.

—

(APOCALYPSE III. 21.)

—

Écoute les enseignements qui te sont fournis par les révélations de Jésus, par la voix du passé, dont

l'écho retentit de siècle en siècle ; par les phénomènes de la nature, depuis le grain de sable jusqu'à l'étoile étincelante, et par ta conscience, ce mentor qui réside en toi. Tu confesses : *Oui, il y a un Dieu!* un Être tout-puissant, essence de sainteté et de justice, qui a créé l'univers, et qui dirige les forces inanimées qui s'y meuvent ; qui, Esprit éternel lui-même, aime tous les esprits comme Ses enfants, qui ne se repent pas de ce qu'Il a créé dans Sa science universelle ; qui ne détruit pas le plus petit grain de sable dans Sa création, et encore moins les forces plus nobles qui y existent — les esprits humains, capables de concevoir Dieu et de Lui rendre hommage.

Tu confesses qu'il y a un Dieu, et par là tu confesses que *l'immortalité doit nécessairement être la destinée de nos âmes!*

Mais si ton âme est immortelle, tu ne peux t'empêcher d'admettre que, d'une façon ou d'une autre, la conscience doit survivre à la mort. Car ignorer ton identité, c'est la même chose que si tu étais anéanti. Ou bien ne pas savoir que tu es le même qui existait antérieurement, et comment tu as existé, ce n'est pas continuer, mais recommencer l'existence — c'est une nouvelle vie.

Si après la mort nous ne devions plus avoir conscience de notre existence antérieure, notre bonté,

notre grandeur d'âme, les sacrifices faits par nous sur la terre, seraient tout à fait inutiles, car à quoi bon une récompense dans le monde futur, une amélioration de notre condition, si les titres qui nous es ont méritées devaient être oubliés? Ou bien, pourquoi nos péchés seraient-ils jugés sévèrement, pourquoi la justice rétributive nous infligerait-elle la dégradation de nos esprits, si nous ne savons pas pourquoi et comment nous avons mérité notre châtiment, notre dégradation ? La rétribution dans le monde futur serait sans portée, les récompenses et les châtiments après la mort pourraient passer pour autant d'actes injustes, ou au moins être taxés d'injustice, s'il n'y avait aucune relation entre cette vie et la vie future. La vertu ici-bas, le perfectionnement de l'âme, le vice, sa dégradation seraient presque des choses indifférentes. Quiconque croit à la justice parfaite de Dieu, à Sa sainteté absolue, doit aussi croire à une *véritable continuation* de la vie spirituelle ; c'est-à-dire à une *continuation sans interruption*, à une intime relation spirituelle entre le présent et l'avenir.

Cependant une telle relation est impossible, si l'âme ne conserve pas la conscience de son existence antérieure. L'âme une fois délivrée de l'imparfaite enveloppe terrestre qui a entravé si souvent son activité, peut sans doute dans le monde futur déployer

une vigueur, dont nous sommes incapables de nous former une idée dans notre état actuel. Ainsi, le vieillard, pendant que son corps est plongé dans le sommeil, voit souvent revivre dans ses rêves, avec une netteté prodigieuse, des souvenirs de sa jeunesse ou de son âge mûr, que dans l'état de veille il avait complétement oubliés.

Cette croyance en une relation entre notre situation présente et notre avenir a non-seulement régné de tout temps chez toutes les nations qui ont secoué les langes de la barbarie ; mais encore Jésus, l'Homme-Dieu, l'a signalée dans cette première parabole, dans laquelle Il essaye de convaincre les hommes de la venue d'un jour de rétribution. (SAINT MATTHIEU XXV. 31-46.) Il introduit les justes, et leur met ces paroles dans la bouche : — « Seigneur, T'avons-nous vu avoir faim sans T'avoir donné à manger, ou avoir soif, sans T'avoir donné à boire ? » Oui ; Jésus qui était la sagesse divine, et qui avait le don des révélations célestes, nous a déclaré, à nous mortels, non-seulement la nature immortelle de nos âmes, mais encore la continuation sans interruption de la conscience que nous avons de nos actions. Mais cette continuation de la conscience n'est possible qu'autant que nous conservons aussi le souvenir des personnes avec lesquelles nous avons eu d'intimes relations sur la terre. Le plus grand nom-

bre de nos actions, en effet, ont eu quelques rapports avec elles, elles ont déterminé nos vertus et nos vices, elles ont été l'objet de notre amour ou de notre haine, de notre générosité ou de notre malveillance, de notre compassion ou de notre cruauté.

Pour l'intelligence terrestre qui ne connaît que les ressources de ce monde, il peut être difficile, il est vrai, de comprendre comment s'opérera dans le monde futur la reconnaissance entre les êtres que l'amour de Dieu avait unis ici-bas par les liens de l'affection. Mais n'y a-t-il pas de la folie à rejeter une chose comme n'existant pas, simplement parce que les facultés bornées que nous possédons sur terre, ne nous permettent pas de la concevoir ou de nous en faire une idée? S'ils sont témoins de notre faiblesse et de notre entêtement, les êtres supérieurs ne doivent-ils pas sourire de notre folie, comme nous rions de l'ignorance du sauvage, qui refuse de croire qu'il est possible aux hommes de se communiquer leurs pensées intimes les uns aux autres avec les plus grands détails, sans qu'ils aient besoin de se trouver réunis, et sans l'aide de la voix? Il se moque aussi de quiconque vient lui dire : « Il existe des hommes qui possèdent un esprit supérieur et plus cultivé que le nôtre; qui peuvent correspondre et se faire comprendre les uns des autres, quoiqu'ils soient séparés par d'énormes distances, par des

montagnes, des mers, des rivières, et des déserts. » Et quand on lui parle de l'art d'écrire des lettres, il le considère comme un sortilége surnaturel.

La position dans laquelle nous nous trouvons par rapport à notre avenir d'une nature plus élevée, et la manière dont nous le comprenons actuellement, n'est-elle pas à peu près la même que celle dans laquelle le sauvage se trouve par rapport à nous ?

La croyance que nous renaîtrons et que nous nous réunirons dans une existence future au delà du tombeau aux êtres que nous avons chéris en ce monde, coïncide avec la croyance à la véritable immortalité. Nous ne saurions séparer l'une de l'autre sans détruire immédiatement l'idée que nous avons de la perfection et de l'amour de Dieu. Aussi, quoique nos idées d'une vie future soient très-imparfaites, (et elles ne sauraient, en effet, être autrement), contentons-nous de n'avoir que de vagues pressentiments de ce qu'y sera notre destinée future. Nous ne sommes que des enfants; pensons et croyons donc à cette existence future avec la simplicité d'un enfant. Car, pour ce qui arrivera lorsque la matière susceptible de corruption revêtira le caractère de l'incorruptibilité, aucun mortel ne saurait le concevoir, aucun langage humain le définir.

Cependant la pensée de l'immortalité et de la réunion dans l'éternité exerce une telle influence

sur notre esprit, que nous ne pouvons nous empêcher de nous en préoccuper fréquemment. Ce n'est pas en vain que notre Divin Maître nous en a donné la conception. Nous nous reconnaîtrons les uns les autres, et nos actions s'attacheront à nous. Il nous l'a dit distinctement dans la description qu'Il a faite du grand jour du jugement de la rétribution. Dans la parabole les justes et les pécheurs lui demandent : — « Quand est-ce que nous T'avons vu? Quand est-ce que nous avons eu occasion de Te faire du bien? » et il leur répond : « En vérité, je vous le dis, autant de fois que vous l'avez fait à l'égard de l'un de vos plus petits frères que voilà, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » (SAINT MATTHIEU XXV. 40.)

La pensée de la réunion dans l'éternité a, comme je l'ai dit, une influence puissante sur notre vie morale. Quoi de surprenant que les gens qui ne savent envisager cette réunion qu'avec une terreur indescriptible, essayent de détruire la confiance qu'ils ont en cette réunion? Quoi de surprenant que ceux qui ne peuvent s'arrêter sur cette idée sans frissonner aiment mieux se creuser la cervelle pour inventer des arguments plausibles contre cette vérité — et vivre en contradiction avec leur propre raison, avec les notions qu'ils ont de la puissance, de la grandeur, de la sagesse, et de la justice de Dieu, que d'admettre cette vérité?

Mais ce n'est pas ce que l'homme veut, ce que l'homme préfère, qui aura lieu; mais ce que le Dieu Éternel veut, ce qu'Il a prédéterminé dans l'organisation harmonieuse de l'univers, ce qu'Il nous a révélé par des instructions générales et infaillibles, ce qu'Il nous a déclaré par son Verbe sacré.

Oui, mère frivole et père dénué de principes, vous vous trouverez face à face avec les enfants que vous avez négligés, que vous avez laissés dans une ignorance si honteuse, que le vice a pris racine dans leurs cœurs comme les mauvaises herbes dans un sol non défriché. Vous les reconnaîtrez dans leur état dégradé, et leurs crimes se lèveront pour vous accuser, même par delà les tombes — car c'est votre négligence coupable qui a laissé leurs jeunes cœurs s'égarer.

Et toi, qui sur la terre, dans ton vil égoïsme, t'es fait un monde et un Dieu de toi-même; qui, professant une suprême indifférence pour tes semblables, ne penses qu'à toi, et traites d'insensés ceux qui travaillent avec désintéressement au bien de leur prochain et sacrifient même une portion de leur bonheur pour assurer celui des autres, qui veux-tu rejoindre dans l'éternité? Toi qui ne penses jamais à autrui, mais rien qu'à toi, qui veux-tu rejoindre pour en recevoir les remerciements dus à la vertu? Personne! Tu seras seul dans le monde meilleur, seul, sans personne

qui t'aime, étranger à tous ceux qui t'environneront. Il n'y a dans l'autre monde aucune âme qui ait de l'affection pour toi, et qui soupire après ta présence. Tu es du nombre de ceux qui ont eu leur récompense, car dans ton égoïsme tu as stipulé et reçu la récompense de toutes les bonnes actions que tu as faites sur la terre. Quand tu as fait l'aumône, quand tu as fondé des établissements de charité, quand tu as déposé ton obole pour contribuer aux œuvres entreprises en vue du bien général, tu n'étais mû que par le désir de l'estime du monde, et de récolter des honneurs en échange. Tu as passé ta vie sans amour, sans amis, parce que tu croyais que les autres hommes étaient aussi égoïstes, aussi bassement intéressés que toi — et tu pénétreras dans les rangs des immortels sans amour, sans amis, et tu te trouveras isolé parmi les élus.

Nous nous rejoindrons dans l'éternité! Tremblez, misérables envieux et débauchés sans cœur, qui avez dépouillé la veuve sans protection et les orphelins sans appui, ou gaspillé dans la dissipation les sommes que vos pieux ancêtres consacraient à des legs charitables en faveur des indigents et des malheureux. Sachez bien que tous les soupirs, que la dureté de votre cœur a arrachés à ceux que vous avez opprimés, ont été entendus par Dieu, qui est présent partout! Sachez que Dieu qui sait tout a vu

couler les larmes que votre injustice a fait verser en secret à quelque pauvre innocent! Et ces soupirs vous seront comptés, et ces larmes seront pesées devant vous. Vous retrouverez les malheureuses victimes qu'ici-bas vous avez abusées impunément. Dans le monde futur vos actions ténébreuses seront étalées au grand jour. Votre hypocrisie ne vous servira de rien, là où le Dieu de justice règne et où siége le souverain Juge. Faites-vous illusion sur la terre, trompez également les autres; mais à la fin aucune illusion ne prévaudra! Proclamez, pendant que vous êtes sur la terre, qu'il n'y a ni Dieu, ni éternité, ni réunion dans le ciel! Ici-bas même la voix de la conscience, dans les moments de réflexion, est en contradiction avec ce subtil mensonge; ici-bas même, la terrible pensée fait palpiter vos cœurs criminels; mais Dieu existe; et par delà le tombeau s'étend l'éternité, où vous attendent l'heure du jugement et les esprits de ceux que vous avez offensés! Toutes vos subtiles arguties, toutes vos dénégations effrontées ne sauraient détruire la vérité éternelle.

Dieu, éternité, jugement dernier, et réunion des esprits! Prête l'oreille à ces sublimes vérités, voluptueux éhonté; pâlis à l'idée du *possible,* et tremble devant la *réalité!* Prête l'oreille à cet enseignement, séducteur perfide de l'innocence; et toi aussi,

pere dénaturé de pauvres orphelins abandonnés et méprisés, que tu as condamnés à la pauvreté et à l'opprobre après leur avoir donné la vie; tu les verras! Ceux que tu as désavoués en ce monde, ceux que sur terre tu as réduits à la misère et au désespoir, porteront témoignage contre toi dans l'éternité. Père et séducteur sans pitié, il y a un Dieu, et le jour de la rémunération viendra; et ce jour vous trouvera sans consolation. La créature innocente, qui a été victime de tes passions, et que tu as livrée à la perdition et aux larmes d'un désespoir éternel, portera témoignage contre toi!

La pensée de réunion dans l'éternité de ceux qui se sont connus sur la terre remplit d'effroi le cœur du pécheur; mais l'âme qui a conscience de sa culpabilité résiste en vain à la conviction. Ce n'est qu'aux esprits d'une nature plus sainte que cette pensée est agréable; ce n'est qu'aux esprits vertueux qu'elle apporte des espérances d'une douceur ineffable. Elle leur donne le sentiment vivace de l'immortalité et de la noblesse de l'âme, de leur dignité et de leur haute destinée. Elle leur rend le fardeau de la vie moins lourd, et leur adoucit l'heure de la mort. Elle leur donne plus de force pour croître en vertu et pour surmonter le mal. Ils comprennent le sens de ces paroles sacrées : « Celui qui sera victorieux ne recevra pas d'at-

teinte de la seconde mort. » (APOCALYPSE II, 11.)

O juste, accablé par les ans, qui sens décliner tes forces et t'avances d'un pas chancelant vers le terme de ta carrière, fatigué et altéré de repos — tu es heureux ! Tu sais ce qui t'attend ; tu sais ce que tu quittes! Quel bonheur la terre possède-t-elle encore pour toi? Tes sens sont émoussés; ils ne sont plus que des instruments inutiles pour ton esprit, qui ne peut plus se révéler par leur intermédiaire avec la même facilité. Il en est de même du vieil arbre fruitier : quoique la prodigieuse force vitale (l'âme de l'arbre) conserve encore dans le tronc sa vigueur intacte, les vaisseaux et les canaux délicats par lesquels la sève nutritive, puisée dans la terre, monte et se répand dans toutes les branches et dans tous les rameaux, durcissent et l'obstruent avec le temps; aussi les branches sont encore couvertes de verdure, mais les feuilles sont éparses, et l'arbre ne porte plus ni fleurs ni fruits.

Tu es devenu presque étranger sur la terre. Les compagnons de ta jeunesse sont morts depuis longtemps, tu as survécu à tous tes meilleurs amis — le plus grand nombre même de tes compagnons fidèles d'un âge plus avancé sont descendus dans la tombe. Ils sont allés au champ de repos, et bientôt ta poussière reposera près de la leur.

Mais ta patrie est située au delà du tombeau ; là

tu seras réuni à tous les bien-aimés de ton âme ; là tu seras entouré des anges de ton enfance ; là tu te repaîtras encore du sourire des êtres que tu as aimés si tendrement ici-bas, mais dont tu as vu les paupières se flétrir et se clore sous l'étreinte de la mort. Bientôt ton esprit affranchi s'envolera pour aller les rejoindre, en s'écriant dans le transport de son allégresse : « Que je suis heureux ! je suis sorti victorieux du combat ; béni soit l'amour ineffable du Père éternel des esprits ! »

Nous nous reverrons, soyez-en certains ! Jeunes gens et jeunes filles, pieux enfants de parents pieux, qui pleurez le trépas d'un père ou d'une mère chéris, vous les reverrez ! L'amour de vos parents était ce que vous aviez de plus précieux sur la terre. Lorsque vous étiez accablés par les soucis, la sollicitude affectueuse de votre père avait bientôt allégé le poids de votre fardeau ; lorsque vous étiez en proie à la tristesse, votre tendre mère savait vous consoler. Ces êtres si chers vous ont été ravis ; mais encore un peu de temps, et ils vous seront rendus.

Il y a un chemin qui vous conduit vers eux ; il est souvent semé d'épines et raboteux, mais il est infaillible ; c'est le chemin que Jésus a indiqué à Ses disciples bien-aimés, afin qu'ils puissent Le retrouver. C'est le sentier de la vertu, des sentiments et

des actions qui respirent la sainteté. Ne vous écartez jamais de ce sentier céleste, ne soyez jamais infidèles à la mémoire de vos parents.

Dans les tentations, lorsque votre jeune sang s'enflamme de passions inaccoutumées ; quand le vice s'approche de vous paré de dehors séduisants ; quand des désirs tumultueux vous poussent à des tentations dangereuses ; quand vous vous sentez vaciller entre la pureté et l'impureté, entre la générosité et l'avarice ; quand toute bonne résolution semble vous abandonner ; quand la voie de la religion a perdu son pouvoir sur votre cœur, oh ! dans ces moments-là, pensez aux morts qui vous sont chers, et à votre future réunion avec eux, et vous recouvrerez votre dignité, et vous reprendrez votre empire sur vous-même et votre obéissance à la vertu !

Rappelez-vous les êtres aimés qui ont quitté ce monde avant vous, et votre réunion ultérieure avec eux, alors que vous êtes en prière dans la maison de Dieu, et aux heures où vous vaquez à vos occupations journalières. Souvenez-vous-en, lorsque vous videz la coupe des plaisirs, lorsque vous êtes engagé dans le tourbillon des affaires, et lorsque vous êtes sous le poids de l'adversité — et vous ne perdrez pas de vue le chemin qui conduit vers eux ! L'amour est un lien spirituel invisible ; il relie le tombeau aux régions fortunées d'un monde meil-

leur, et rattache les âmes sympathiques et sœurs sur la terre et dans le Ciel, de même que l'amour de Dieu embrasse l'univers entier, qu'il soutient et comble de ses bienfaits.

Rappelez-vous les êtres que vous avez aimés et songez à votre réunion avec eux, chaque fois que vous avez l'occasion d'accomplir une noble action, de faire du bien à un ennemi, de rétorquer les méchancetés de la calomnie, de venir en aide à une famille pauvre et souffrante, d'aborder quelque entreprise d'une utilité générale; — alors vous lutterez pour conquérir la couronne de la vie, et vos anges gardiens se réjouiront, car l'éternité vous ouvre ses portes.

Nous serons réunis ! Séchez vos larmes, ô père, ô mère, qui pleurez un enfant bien-aimé et plein d'espérance, et toi aussi, veuve condamnée à l'isolement et à une tristesse solitaire ; cesse de t'affliger, tendre sœur, de la perte du frère que tu regrettes si profondément, ou toi frère, pour celle de ta sœur adorée; ami, ne pleure plus l'ami arraché à tes étreintes. Fermez-vous, ô plaies qui déchirez les tendres cœurs ! Les morts n'ont pas cessé de vivre. Nous ne sommes point séparés éternellement. La réunion nous attend tous !

Vérité divine que Dieu nous a révélée, sois à jamais ma douce consolation. Moi aussi, j'ai perdu

l'être que j'aimais. Moi aussi, quand je suis dans la solitude, je pleure sur les plus délicieuses joies de ma vie descendues au tombeau. Au tombeau? — Ah! non; car ce n'est pas l'argile que j'aimais, mais l'âme, qui me souriait avec ses yeux si tendres, et qui me parlait le langage de l'affection avec ses lèvres si éloquentes. Et cette âme vit encore, car Dieu vit. Elle aime encore, car Dieu aime. Oh! pensée céleste! Je suis toujours chérie des êtres que j'aime dans l'autre monde, et d'une affection plus pure, plus noble, et plus tendre que celle qu'ils me témoignaient ici-bas, quand ils étaient enveloppés dans la poussière.

Vous m'aimez, ô êtres chéris, pour qui coulent mes larmes, que mon amour suit par delà le tombeau. Aimez-moi, et la tombe ne saurait nous séparer. Comment pourrait-elle séparer ceux que Dieu a unis ici-bas par de si tendres liens? Ma tristesse n'est pas le fruit du doute, mais celui de mes regrets. Nous serons encore l'un à l'autre dans cette région bienheureuse, où l'on ne connaît ni chagrin ni séparation, mais rien que la perfection et une béatitude au-dessus de toute expression. Le Créateur nous a faits l'un pour l'autre, et Il ne nous a pas créés seulement pour cette vie terrestre, mais pour la vie éternelle. En ce monde Il ne nous a permis, pour ainsi dire, que de nous connaître imparfai-

tement l'un l'autre, afin que nous aspirions d'autant plus ardemment à notre but plus élevé. Il a attaché nos cœurs au ciel, non-seulement par les liens de la foi, mais aussi par ceux de l'amour.

Oui; ma vraie patrie, ma vraie demeure n'est pas sur cette terre, elle est de l'autre côté de la tombe. Mes yeux baignés de larmes se tourneront vers la région qu'habitent les êtres que j'aime; vers elle montent mes pieuses pensées et mes vœux les plus saints. Oui, mon passage sur la terre est le prélude de la vie éternelle; au milieu des mortels je veux vivre pour les êtres immortels qui sont partis avant moi. Si quelque péché s'attache à moi, je veux m'en purifier. Si quelque désir impur empoisonne mon cœur, je veux le bannir sans retard. Si j'ai fait quelque tort à mon prochain, je veux le réparer. Si j'ai offensé quelqu'un de mes semblables, je veux me réconcilier avec lui.

Nous serons, nous devons être réunis. O Dieu! je Te remercie de la grâce et de la miséricorde, dont tu m'as inondée! Que puis-je Te rendre en échange? Je sens ma pauvreté, mon impuissance; mais je sens aussi que par Toi, mon Dieu, mon Père Éternel, l'univers est comblé de bienfaits. Je veux rechercher la solitude; je veux me prosterner devant Toi, avec des larmes de tristesse et de joie, et mes soupirs et mes larmes Te glorifieront en silence!



FÊTE COMMÉMORATIVE
DE NOTRE TRIOMPHE SUR LA MORT.

Oui tu ressusciteras, ô ma poussière, pour être plus heureuse après ton court repos, pour vivre d'une vie sans fin, que te donnera Celui qui t'a créée. Que le Seigneur soit loué!

J'ai été semé pour refleurir encore. Le Seigneur visite la Moisson; Il choisit dans les gerbes; Il ne laisse ni la tienne ni la mienne. Que le Seigneur soit loué!

O jour d'actions de grâces! ô jour de félicité! C'est le plus beau jour de Dieu, qui brillera lorsqu'au sortir de la tombe glacée je m'éveillerai de mon court sommeil.

Cette résurrection me fera l'effet d'un songe. Je serai avec Jésus; je prendrai part à toutes Ses joies; tous les soucis du pénible pèlerinage sont passés pour moi.

O mon Rédempteur, conduis-moi vers le Saint des Saints! Alors je vivrai dans la sainteté, et j'élèverai la voix pour louer éternellement son nom.

—

(SAINT LUC XXIV. 5-6.)

—

« *Pourquoi cherchez-vous les vivants parmi les morts?* » demandèrent les anges aux femmes éplo-

rées qui étaient venues au sépulcre du Sauveur : » Il n'est pas ici, mais il est ressuscité ! » (SAINT LUC XXIV. 5-6.)

Il est ressuscité ! Les disciples apprirent la nouvelle, et un frémissement de joie et de terreur religieuse traversa leur âme, et le courage revint dans le cœur des plus timides d'entre eux, qui, depuis la mort de leur Maître, erraient comme des brebis qui ont perdu leur berger.

Il est ressuscité ! Les persécuteurs et les meurtriers du Messie apprirent cette nouvelle, et ils furent frappés de terreur. Ils refusèrent de croire au miracle. Ils s'efforcèrent de le détruire par d'audacieux mensonges. Ils prétendirent que Ses disciples avaient enlevé furtivement le corps mort. Mais leurs clameurs furent vaines ! Le Christ parut vivant devant Ses disciples ; Il apparut dans la terre de Galilée. Il est ressuscité ! s'écrièrent les Cieux, dans le ravissement de la joie ; et tous les temps, tous les siècles à venir répéteront ce cri d'allégresse.

Mon âme se réjouit aussi de ce qu'il est ressuscité. Son triomphe est mon triomphe ; Sa victoire sur la mort et la tombe est aussi la mienne ; Sa vie est ma vie. L'anniversaire de Sa miraculeuse résurrection du tombeau et de la corruption est aussi la fête commémorative de mon élévation future au-dessus du monde et de la mort, quand la substance

corrompue revêtira l'incorruptibilité, et la substance mortelle, l'immortalité.

Sa résurrection a achevé l'œuvre du Messie sur terre. Il avait vécu, Il avait enseigné, Il avait accompli de bonnes actions; la sainte semence de Dieu était semée; mais le sol était encore en friche, la croissance de la graine incertaine. Le Christ était encore mal jugé par la multitude, le but de Sa venue n'était pas compris, même par Ses amis les plus intimes. Ils se figurèrent qu'Il était venu pour fonder un trône terrestre, pour rétablir le royaume de David, pour les affranchir de la domination romaine, pour étendre la puissance des Juifs sur toutes les nations de la terre et faire revivre leurs lois; tel était leur espoir. Cependant le Messie avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Il était destiné à souffrir et à mourir, à sceller de Son sang la vérité de Sa doctrine, à être immolé pour les péchés du monde, et à mettre fin par Sa mort aux sacrifices par lesquels les Hébreux croyaient adorer le Seigneur. Il subit la mort du Rédempteur du monde. L'effusion de Son sang était en quelque sorte nécessaire pour faire germer les semences de la Divinité, qu'il avait semées dans le sol raboteux du cœur humain.

Mais Son œuvre n'était pas achevée. Avec Lui s'éteignit le courage de Ses premiers disciples.

Leurs reves brillants de puissance et de splendeurs terrestres furent anéantis, ainsi que leurs espérances et leurs ambitions.

Sa mort leur avait rendu incompréhensible ce qu'Il avait enseigné et prophétisé. Pour eux la vie du Messie était devenue un mystère; leur destinée, un secret. Ce qui avait été commencé n'était pas achevé, mais interrompu. De sombres doutes obscurcissaient leurs âmes, comme la nuit du sépulcre dérobait à leur vue le cadavre de leur Divin Maître.

C'est précisément à ce moment que la grande nouvelle vient les surprendre : Il est ressuscité! Soudain un jour nouveau luit à leurs yeux. Le mystère qui enveloppait Ses paroles se dévoile tout à coup; ils comprennent Ses prophéties et croient à Sa Divinité. Pleins d'un saint enthousiasme, ils répondent à Son appel. Dès lors, l'opprobre ou les honneurs, la vie ou la mort, ne sont rien pour eux, en comparaison de l'œuvre dont Il leur a confié la mission. La semence de Dieu qu'il avait semée commence à pousser avec vigueur, Sa Résurrection a sur elle l'influence de l'haleine du Printemps. La mort s'est évanouie; l'enfer est vaincu; l'humanité est réconciliée avec Dieu; le royaume céleste des esprits est fondé; Il a complété Son œuvre! Ainsi l'anniversaire de la résurrection de Jésus est devenu la première et la plus sacrée des solennités pour les

Chrétiens, et en même temps une fête commémorative de leur rédemption par Jésus. Célébrons cette fête, ont-ils dit; faisons-le en souvenir de notre purification du péché, dont le bienfait nous est assuré par Sa parole ; repoussons tous les penchants vicieux qui nous dégradent. Car de même qu'il suffit d'un peu de levain pour faire fermenter un pain tout entier, de même le plus léger péché déshonore et dégrade toute la dignité de l'homme. « C'est pourquoi, » s'écrie Saint Paul, « célébrons la fête, non pas avec du vieux levain, ni avec le levain de la méchanceté et de la malveillance, mais avec le pain sans levain de la sincérité et de la vérité. » (CORINTHIENS V. 8.)

Comme Jésus a achevé Sa tâche, de même je veux finir la mienne. Comme Il a accompli la rédemption du monde des chaînes du péché et de l'erreur, de même je veux accomplir ma sanctification par ma foi en lui et en Sa parole. Si Sa vie est ma vie, alors Sa victoire est aussi ma victoire, Sa glorification ma glorification, — alors je ne sentirai pas la mort. Mon esprit s'élancera triomphant au-dessus du tombeau et de la poussière de la terre, vers le ciel.

Je veux chercher ma rédemption en Jésus, car hors de Lui point de salut. Etre racheté par Lui, c'est m'assimiler à Lui ; c'est devenir pur esprit, faire le bien, être affranchi de tout péché, vivre pour Dieu

seul; agir dans la sphère qui m'est assignée avec une grandeur d'âme toute divine, sans égoïsme, sans motifs honteux; reconnaître le monde des esprits pour ma demeure, le Créateur de l'univers sans bornes pour mon Père, et pour ma famille, tous les êtres créés comme moi, qui se prosternent en adoration à Ses pieds, et chercher mon bonheur, non dans la poussière et les choses passagères de la terre, mais dans l'éternité.

Le Christ est ressuscité d'entre les morts; il a achevé Son œuvre. Moi aussi je ressusciterai et j'achèverai ma tâche. Si je vis dans l'esprit de Jésus, le tombeau ne peut contenir que mon corps; mon corps n'est que cendre et poussière; la poussière et la cendre n'ont point de vie par elles-mêmes; mais mon âme est la vie; c'est pourquoi mon âme ne saurait mourir.

Mon âme ne saurait mourir! Pourquoi pas? Jésus Lui-même n'a-t-il pas dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ceux qui tuent l'âme! » Et quelle est la mort de l'âme? Le péché.

Là où est le péché, dominent les passions du corps; la raison est muette; la conscience étouffée; l'activité do l'esprit paralysée; c'est la mort. Le péché est la mort de l'esprit. Vaincu par le vice, l'esprit devient aussi insensible que le corps de l'homme l'est, après la mort, à toutes les influences

auxquelles on peut le soumettre. Comme le corps mort n'a plus de force, de même l'esprit perd sa puissance lorsque les instincts brutaux ont le dessus. Comme le corps mort est sans volonté, de même l'esprit perd toute liberté, lorsque dominent les passions, telles que l'ambition mondaine, la luxure, l'amour des plaisirs, la cupidité et la méchanceté.

Le péché est donc la mort de l'esprit! L'esprit, qui n'a pas vécu en réalité sur la terre, peut-il continuer de vivre lorsque son corps meurt? Ne dort-il pas du sommeil éternel? Ne serait-il pas comme s'il n'eût jamais existé?

C'est de cette mort que Jésus nous a rachetés par Sa doctrine et non de la mort du corps, dont nous devons tous mourir. Mais, lorsque nous nous sanctifions, c'est-à-dire lorsque nous nous purifions de tous les penchants vicieux, de tous les désirs brutaux et coupables, nos esprits s'abreuvent de la vie éternelle à longs traits. La mort du corps n'est pas la mort de l'âme. Si donc une âme parfaite, à l'exemple de Jésus, ne meurt pas, qu'importe le dépérissement de notre corps? Nous vivons! qu'importe que notre enveloppe terrestre nous abandonne? Nous vivons, et nous vivons par le Verbe de Jésus; et nous pouvons nous écrier avec allégresse : Où est ton aiguillon, ô Mort! O enfer! où est ta victoire?

Louanges à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre Seigneur Jésus-Christ !

Si le péché est la mort de l'âme, la vertu ou la ressemblance à Dieu doit en être la vie. Chaque infraction aux lois divines est une blessure mortelle infligée à l'esprit ; et chacune de nos actions qui plaît à Dieu ravive notre vie spirituelle.

Ainsi je comprends la parole divine, lorsqu'elle a dit que la mort est le salaire du péché ! que le Christ nous a sauvés de la mort en nous montrant le chemin de la vie ! Oui ; Il nous a sauvés de la mort en nous montrant le chemin de la vie, en nous indiquant notre haute destinée, en nous apprenant à connaître notre dignité, en nous fournissant le moyen le plus sûr d'atteindre la perfection, c'est-à-dire en nous édifiant par Son exemple, et en nous prescrivant de faire abnégation de nous-mêmes, de renoncer à nos désirs coupables, et de Le suivre. C'est pourquoi, usant de langage allégorique, Il a dit qu'Il était le chemin de notre vie.

Le Christ est ressuscité ! Il a accompli glorieusement Sa Mission Divine ; Il a vaincu la mort pour moi, si dans ma vie je tâche d'imiter Ses mérites et Sa sainteté, et si j'évite le péché, qui est la mort spirituelle.

De même que le Christ n'a pas cru Sa mission terminée sur la terre avant d'avoir vaincu la mort et

la tombe, avant d'avoir consacré Ses disciples, et d'être retourné près de Son Père, de même je ne penserai pas avoir accompli mon œuvre avant d'avoir atteint le terme de ma carrière. Tant que je resterai sur la terre, mon existence sera un combat continuel avec le péché, une lutte constante avec la mort. Ce n'est que quand j'aurai atteint le but, qu'il me sera prouvé que j'ai vaincu la mort et le péché, si j'ai combattu avec succès, si j'ai gagné la palme de la vie promise à mes efforts. Combien cette lutte doit-elle durer encore? Quand pourrai-je me réjouir de ma victoire sur la mort et le péché?

Aussi longtemps qu'il me faudra attendre, je resterai ferme dans ma foi, et je ne me lasserai pas. « Car celui qui est victorieux, » dit le Seigneur, « héritera de toute chose; et je serai son Dieu, et il sera mon fils. » (APOCALYPSE XXI. 7.) Et aussi longtemps que ma lutte durera encore, l'anniversaire de l'accomplissement de l'œuvre du Messie sera pour moi un avant-goût de la victoire que je dois aussi remporter un jour. Ah! puissé-je chaque fois qu'on célèbre Ta victoire, ô mon Sauveur, célébrer aussi mon triomphe sur la mort et sur le péché!

Soyez bénis, ô esprits sanctifiés, qui avez déjà remporté la victoire! O vous, bien-aimés de Jésus, ô vous, saints de Dieu! je célébrerai aussi dans un silence solennel la mémoire de votre triomphe.

Vous êtes sortis victorieux du combat; moi, je lutte encore contre le péché. Vous, vous vous réjouissez d'avoir atteint le but; moi, je suis encore à pleurer mes fautes.

Soyez bénis, vous qui avez vaincu la mort en Jésus, et avec Jésus! La résurrection du Seigneur est devenue votre résurrection. Il est ressuscité; Il vit; et vous vivez avec Lui.

Il vit! Il est ressuscité! Ce miracle nous donne l'assurance céleste que nous ressusciterons aussi d'entre les morts, et ranime les cœurs blessés des êtres inconsolables qui pleurent la perte de leurs joies. Dieu nous a promis, à nous aussi, la vie immortelle; nos âmes ne seront pas les victimes du tombeau.

Il vit! Il est ressuscité! O père inconsolable, pourquoi marches-tu si triste, et sans aucune sympathie, parmi tes semblables, cherchant en vain l'enfant que la mort t'a ravi? O mère, pourquoi pleures-tu sur la tombe de ton fils chéri, en l'appelant par son nom et en demandant à la tombe muette et mystérieuse de te le rendre? Pourquoi, vous tous qui regrettez des êtres que vous avez aimés, cherchez-vous les vivants parmi les morts? Ceux que vous aimez ne sont pas là, ils sont dans le sein du Père Éternel! Célébrez avec allégresse la Pâque Solennelle. C'est la fête de la Résurrection, la fête com-

mémorative de notre victoire sur la mort. Pères, mères, pensez-y. Il n'y a aucun mur de séparation entre la vie et l'éternité; aucune barrière réelle ne vous sépare de ceux que vous avez si tendrement aimés. Vos enfants vivent encore. Vous aussi, vous vivrez dans l'avenir, car Jésus vit, Dieu vit. Il n'y a pas de mort, excepté par le péché.

Il vit! Il est ressuscité! Époux malheureux, pourquoi, dans ta douleur, aspires-tu à descendre dans la tombe silencieuse, où dort celle qui était ton bien le plus précieux sur la terre, qui était tout pour toi? C'est là, il est vrai, que repose sa poussière, mais pourquoi cherches-tu les vivants parmi les morts? La tombe n'est pas la demeure de son esprit, qui était né pour la vie éternelle. Sa demeure est le sein de Dieu. Dieu est avec vous; comment donc êtes-vous séparés? Elle vit, et tu vis; et Dieu vous rassemble l'un à l'autre dans son amour. Soutiens la lutte, ô toi qui pleures! la séparation apparente ne durera pas longtemps. Célèbre avec allégresse la Pâque Solennelle : c'est la fête de la Résurrection, l'anniversaire de notre victoire sur la mort.

Il vit! Il est ressuscité! Cependant, ô veuve livrée à la solitude, tu pleures toujours avec une douleur opiniâtre ton époux moissonné par la mort! O vierge désolée, tu supplies la tombe de te rendre l'être chéri qu'elle a arraché à ton amour, et dont la perte

fait encore saigner ton cœur! O frère, tu regrettes toujours la sœur flétrie au printemps de sa vie! Et toi, tendre sœur, tu répands des larmes amères sur la tombe d'un frère ravi trop tôt à ton affection! Qui cherchez-vous donc dans la tombe, ô mes amis? Ils ne sont pas là; ils sont avec Dieu. Célébrez dans l'allégresse et le recueillement la Pâque Solennelle, la fête de la Résurrection, l'anniversaire de notre victoire sur la mort.

Le Christ vit! Il est ressuscité! Et moi aussi, je vivrai avec Dieu. La Résurrection de Jésus est ma résurrection, puisque Sa vie doit être ma vie. Nous ne sommes pas la proie du tombeau! O Toi, qui as déjà remporté la victoire, et vous qui devez la remporter un jour, nous sommes tous les enfants de Dieu! Pourquoi nous désespérer?

O mon âme, élève-toi au-dessus de la terre et du temps, au-dessus de la mort et de tout ce qui est mortel! Ne tremble plus, ô mon âme! Ce monde n'est point ta patrie; elle est dans le Ciel. La Résurrection n'a eu lieu que pour te diriger vers le but que tu dois atteindre. Ici-bas même, au milieu des débris de la mort, ta noble nature fait voir sa splendeur.

Ici-bas tu ne vois que des feuilles desséchées. C'est la poussière de la cendre qui remplit les cercueils, c'est l'enveloppe terrestre de ton frère. L'enveloppe fragile peut se briser et dépérir; mais le sombre prestige de la mort n'a point d'empire sur toi, tu dois être délivrée du

fardeau des maux de cette vie, et ta récompense t'attend dans les Cieux.

Alors tu goûteras l'amour de Ton Père; tu comprendras Son affection, tu jouiras de Sa vue. Sa sagesse te dévoilera les mystères infinis de l'immense création, et les systèmes des mondes innombrables qui brillent dans l'espace Tu habiteras une nouvelle terre, un nouveau ciel, dont la splendeur surpassera celle des astres les plus étincelants.

Alors pleine de joie et animée d'une profonde vénération. célèbre aujourd'hui ta résurrection en célébrant celle du Christ qui est ta vie et ta lumière. C'est à Lui que tu dois d'avoir reconquis la douce espérance des cieux, la vie sans fin dans le séjour de Dieu, dans l'extase de Sa sainteté! Le Christ n'est-Il pas descendu sur la terre seulement pour remplir cette double mission : — rendre l'homme parfait et nous gagner la béatitude éternelle?

TRIOMPHE DE LA SAINTETÉ.

Couronné de gloire, il a quitté Son sépulcre creusé dans le roc, et Dieu a été réconcilié avec l'homme.—Le deuil, la malédiction prononcée du haut du Mont Sinaï ont cessé. Au lieu de la mort, Il nous a donné la vie céleste; au lieu de nous accabler de Son courroux, Il nous a prodigué Son divin amour, et Sa victoire nous a inspiré la confiance. Lui — Lui seul, à cette heure, — a accompli l'œuvre de grâce, de miséricorde et de puissance; — nous ne saurions avoir trop de louanges pour la Résurrection. La mort peut apparaître, nous ne craignons plus rien, car nous Te suivons, ô vainqueur de la mort!

Chantons, chantons à haute voix et avec allégresse les louanges de Dieu! Que tout l'univers se livre à des transports de joie et de reconnaissance! la victoire a été remportée, la bataille gagnée; toutes les ténèbres, tous les doutes sont éclaircis; la volonté de Dieu a parlé de manière à être entendue de tous. Lui, le Saint des Saints a remporté la victoire. Ne dois-je pas alors avoir plus de courage pour supporter le fardeau accablant des douleurs et des soucis de ce monde? Ce que Dieu aime peut-il être toujours dans la poussière? Lève tes yeux au Ciel, et sache que l'Éternel ne peut être détrôné.

—

(ROMAINS VIII. 28.)

—

Après la mort de Jésus, Ses disciples prirent la fuite, tremblant de peur et de crainte. Ils cher-

chèrent la solitude pour pleurer la mort de leur Divin Maître, et pour échapper, en se cachant, à la cruauté sanguinaire des Juifs. Dans le premier mouvement du chagrin amer que leur causa la perte de leur ami tant aimé, il s'éleva probablement des doutes dans leur sein. Je crois entendre leurs plaintes : « Jésus, notre Divin Maître, est tombé victime de cruels meurtriers. Comment Dieu a-t-Il pu abandonner le bien-aimé qui S'appelait Son Fils? Comment le Très-Saint a-t-il pu laisser la vile multitude montrer du doigt le Juste exposé à ses mépris? Qui osera être juste et vertueux, si la vertu et la justice conduisent au châtiment dû au crime, tandis que le vice triomphe et prospère? S'il existe un Souverain Juge au-dessus de nos têtes, pourquoi garde-t-Il le silence? S'il existe dans l'univers un Dieu qui aime toutes les créatures, pourquoi permet-Il que l'innocent souffre cruellement pour des actes dont il n'a pas été coupable? Pourquoi le laisse-t-Il souffrir sans secours, sans allégement, sans consolation? Dieu desserre-t-Il les liens sacrés de l'amour que Sa main a noués, et laisse-t-Il les cœurs saigner jusqu'à la mort des blessures qu'ils ont reçues pour avoir eu confiance en Lui? »

Mais, le troisième jour, ce bruit étrange se répandit dans le pays : Le Crucifié est ressuscité ! Les injustes magistrats, les meurtriers furent saisis de

terreur; mais ils s'efforcèrent d'apaiser leurs craintes en soulevant des doutes et en niant la vérité. La nouvelle parvint aux oreilles des amis de Jésus; et, quoiqu'ils doutassent encore de son exactitude, ils furent remplis de joie. Plus tard ils virent leur Maître resplendissant de gloire; et, avec des sentiments d'admiration et de pieuse allégresse, ils murmurèrent : « Mon Seigneur et mon Dieu! » (SAINT JEAN XX. 28.) La Sainteté a triomphé.

Jésus avait gagné la grande victoire; Son innocence avait triomphé glorieusement de toutes Ses souffrances passées; le caractère Divin de Ses révélations était devenu d'une évidence prodigieuse pour ceux qui avaient besoin d'une pareille manifestation. La trahison, les persécutions, le crucifiement, la mort, et le tombeau n'avaient servi de rien. C'étaient autant d'épreuves qui n'avaient été permises que pour rendre le triomphe du Fils éternel plus glorieux. Ainsi, dans ce miracle admirable, nous contemplons, comme dans un grand tableau, la manifestation de la consolante vérité que l'Écriture Sainte nous a transmise jusqu'à ce jour : « Or nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » (ROMAINS VII. 28.) Et que ce qui est saint doit finir par triompher

Mais qu'est-ce que la sainteté dans le monde spirituel? Je vais le dire. C'est la pureté immaculée!

C'est ce qui se maintient dans sa simplicité native, sans mélange de choses qui ne lui appartiennent pas. Aussi, faut-il appeler saint l'esprit dans lequel réside la plus pure vertu, et qui n'a ni passion, ni aucun penchant au péché. Par conséquent, on peut dire que l'esprit est sanctifié quand il n'est souillé par rien de terrestre ; quand il n'est point dominé par les influences du corps, mais déterminé et guidé seulement par les lois Divines qui doivent le régir. Un tel esprit est sûr d'atteindre le bien suprême ; il approche chaque jour de plus en plus de la perfection. La pureté est indestructible, éternelle ; il n'y a qu'un corps mélangé et composé d'éléments divers qui soit périssable ; car les éléments qui le composent finissent par se désunir, se diviser, s'isoler, et devenir ce qu'ils étaient primitivement.

Cette vérité est juste à propos des vivants et des morts. C'est une loi de la nature. En ce monde tout ce que nous percevons par l'entremise de nos sens est composé de substances simples. Dès que ces substances se combinent, se mélangent, leur pureté en est altérée. Mais, dès qu'on détruit le mélange, chaque substance recouvre immédiatement sa pureté primitive. En vain essaye-t-on de la détruire par le feu. Les cendres du bois brûlé ne peuvent jamais redevenir du bois ; mais l'or, quand on le soumet à l'action du feu, ne rejette que la scorie

qui y est mêlée, et sort du creuset plus pur et plus précieux qu'auparavant. Il en est de même de l'esprit saint, lorsqu'il passe par le feu purifiant des tribulations terrestres. Il se dépouille de tout désir sensuel pour les honneurs, les richesses, et les autres jouissances qu'il a pu encore conserver, et sort de l'épreuve plus pur, plus saint, et avec une conscience plus vive de sa pureté.

La sainteté remporte la victoire. L'histoire de tous les temps et de toutes les nations en fait foi.

Bien des erreurs ont prévalu depuis le commencement du monde, mais elles disparaissent progressivement à mesure que les hommes apprennent à connaître la vérité. *Aucune erreur ne peut durer éternellement; tandis que, d'un autre côté, depuis le commencement du monde aucune vérité n'a jamais péri.* Toute vérité acquise se transmet de génération en génération comme un trésor précieux, et chaque siècle hérite du précédent. Elle peut sans doute être obscurcie parfois par de passagères erreurs, de même que le soleil l'est par les nuages qui passent. Mais les nuages ne font point partie du soleil, et la vérité reste toujours distincte de l'erreur : aussi est-elle chaque fois ressortie plus majestueuse des ténèbres de l'ignorance. La violence des hommes peut, il est vrai, faire beaucoup pour entraver sa marche, — elle peut fermer la bouche

à ses apôtres par la peur, et leur ôter le courage de proclamer la vérité; elle peut les persécuter, les faire mourir. Mais la vérité continue de vivre dans les esprits magnanimes, quoique toutes les lèvres soient muettes; car on peut tenir la langue captive, mais on ne peut comprimer la pensée. L'esprit est libre dans le royaume de la pensée. Il se rit de l'impuissance de l'homme; et la Vérité a, plus d'une fois, avec une énergie que rien n'ébranle, relevé sa divine bannière sur la tombe de plus d'un persécuteur.

La bonté est sainte comme la vérité. L'histoire du monde nous l'enseigne. Le bien qui a été fait sur la terre a eu de salutaires et durables résultats. Car il n'y a que ce qui est bon et juste, qui soit en harmonie avec la nature et avec l'âme. Le mal, au contraire, est en antagonisme avec la création tout entière. Il est vrai que le crime a souvent été revêtu de la pourpre royale, et a souvent foulé impunément l'innocence sous ses pieds. Mais la pourpre est tombée en poussière, le crime est resté crime, et du sang de l'innocence persécutée a surgi un vengeur triomphant. Le vice a en vain aiguisé sa hache meurtrière et condamné la vertu à mourir dans les flammes; des hommes lâches ont eu beau brûler en tremblant de l'encens devant le tyran impitoyable; l'orgueil du pécheur a été bientôt abaissé, et le

bûcher funéraire de l'innocence calomniée s'est changé en un trône de gloire.

C'est pour cette raison que la mémoire des hommes sages et vertueux a toujours été révérée par la postérité même la plus reculée. Ils ont été les bienfaiteurs de nations et de générations entières; mais, mal compris et méprisés par l'ignorance ou la malveillance de leurs contemporains, ils n'ont que trop souvent été victimes de leur propre bonté et de la barbarie des autres. Mais la cause pour laquelle ils combattaient a-t-elle été anéantie par leur mort ou leur insuccès? Non; le principe saint et sacré a fini par triompher. La conscience calme, et forts du bien qu'ils avaient fait au monde, les nobles esprits de ces victimes de l'oppression humaine se sont élevés, purifiés et pleins d'allégresse, vers le Ciel, où les attendait une palme triomphale plus glorieuse que toutes celles qu'ils auraient pu cueillir sur terre. Qu'ont-ils perdu à être mal jugés? En mettant à exécution leurs vertueux desseins, ils ne songeaient pas aux applaudissements du monde; mais ils ont agi spontanément, poussés par leurs instincts et leurs aspirations intérieures. Ils ont eu pour consolation la ferme conviction d'avoir accompli des choses de nature à accroître le bonheur de l'humanité, et à n'être jamais détruites. Et ils ne se sont pas trompés: car ce qui est saint triomphe toujours;

et la postérité bénit les noms des hommes que leurs contemporains ont condamnés.

Ce souvenir doit fortifier et élever nos esprits, nous inspirer le courage et l'inébranlable résolution d'agir de façon à gagner l'approbation de Dieu. A l'exemple des plus sages et des plus nobles parmi ceux qui ont vécu avant nous, marchant sans cesse dans la voie du progrès, les yeux fixés sur Dieu et confiants dans la justice de leur cause, soutenons aussi celle que nous regardons comme bonne et juste, comme propre à répandre le bonheur, en dépit des railleries, des persécutions et des mauvais traitements d'une vile multitude, malgré les fausses accusations qu'elle peut porter contre nous d'être mus par des motifs bas et intéressés; car ce qui est saint finira par obtenir la victoire!

Sois mon exemple, ô Christ, âme de l'homme; Toi qui, dans la grande bataille engagée contre le destin, ne T'es pas laissé écarter du sentier Divin par les tentations ou les menaces; mais qui as persévéré dans la voie de la charité et du bien, quoique environné de haines et de persécutions, — sois mon exemple.

Sois aussi mon exemple pour m'apprendre à supporter la souffrance, ô Toi la plus grande des victimes, qui, abandonné de tous, trahi par Ton ami intime, quand Tes ennemis se réjouissaient ouvertement de Ta chute, quand Tes plus fidèles disciples

fuyaient Ta présence, quand le plus zélé Te reniait, Tu es resté toujours humble et clément, inébranlable dans Ta sublime grandeur d'âme, et dans Ta céleste vertu.

Sois mon exemple, fortifie mon espoir, ô Sauveur, ressuscité d'entre les morts, ô Toi qui, dans la majesté de Ta victoire, as anéanti les puissances du mal soulevées contre Toi, as béni le monde, as glorieusement récompensé le dévouement de Tes disciples bien-aimés, et as vu le ciel s'ouvrir pour Te recevoir, pendant que les nations se prosternaient à Tes pieds pour T'adorer.

Ce qui est saint reste toujours triomphant; sois donc saint. Il n'y a que ce qui est impur qui se flétrisse et périsse; évite donc tout ce qui est impur! La voix de Dieu, parlant par les merveilles de la nature, par les événements qui agitent l'humanité, et par les saints préceptes de la religion révélée, n'a-t-elle donc aucun pouvoir sur ton cœur?

Sois saint; c'est-à-dire *pur*. Prends garde de laisser les influences sensuelles prendre trop d'empire sur ton esprit; et, quelque chose que tu entreprennes, ne fais jamais rien pour l'amour des récompenses terrestres. Fais le bien que tu es capable de faire ou que tu peux désirer faire, sans entretenir l'espoir d'obtenir des honneurs ou des richesses en échange. Si tu comptes sur une

rémunération, oh! alors, la vertu n'est entre tes mains que l'instrument de ta bassesse, et tu dois être rangé parmi ceux dont le Sauveur a dit : « Ils ont leur récompense ! » Aime tes semblables ; assiste-les de bon cœur toutes les fois que tu le peux ; soulage la misère autant qu'il est en ton pouvoir de le faire ; dis du bien de ton prochain chaque fois que l'occasion s'en présente ; seconde les entreprises utiles, lors même qu'elles ont été commencées par d'autres que par toi ; mais fais tout cela, non point pour te faire aimer en retour, non point pour te gagner une réputation, mais parce que tu es convaincu que ce que tu fais est juste, bien et digne de toi, et qu'ainsi tu donnes des preuves de cette perfection que ta conscience, ton Dieu, et ton Sauveur réclament de toi. En agissant de cette manière, tu te conserveras pur des viles influences de la terre, tu sanctifieras ton esprit.

Ne crains pas d'arrêter le mal que d'autres projettent, console les malheureux dont tu ne peux empêcher les infortunes : tâche de favoriser les intérêts de ceux mêmes qui ont cherché à te nuire ; par ta générosité à son égard, convaincs ton ennemi qu'il s'est formé une fausse opinion de toi ; mais ne fais pas tout cela par peur, mais bien par un sentiment de devoir, par la persuasion qu'un vrai Chrétien ne saurait penser ni agir autrement : alors ta

conduite sera libre de tout impur alliage terrestre, et sera seulement le fruit de l'esprit destiné à l'immortalité et à la perfection. Agir ainsi, c'est approcher le but de la sainteté ; et ce qui est saint finit par triompher! C'est pourquoi persévère sans cesse dans tes nobles aspirations, et ne te laisse pas détourner de ton chemin par aucun désavantage apparent, par aucune contrariété personnelle, par aucune humiliation, auxquels tu pourrais être exposé. Celui qui est incapable de cette fermeté et de cette grandeur d'âme demeurera perdu dans la foule des esprits vulgaires et méritera la ruine qu'il s'attirera par sa faiblesse et son hésitation.

Tous les hommes respectent chez autrui cette fermeté d'esprit et cette force de principe, qui souvent résistent à tous les coups du sort; oui, chez les méchants mêmes, nous ne pouvons quelquefois nous empêcher d'admirer la résolution, l'inflexibilité extraordinaire avec laquelle ils avancent vers le but qu'ils se sont tracé. On ne peut avec justice traiter de méprisables que les personnes qui n'ont aucun empire sur elles-mêmes, qui sont intègres un jour et abjectes le lendemain; qui balancent toujours entre la vertu et le vice, le péché et le repentir, et qui n'acquièrent jamais aucune espèce d'indépendance. Nous les méprisons, parce que nous reconnaissons qu'il n'y a en elles ni pureté, ni volonté

marquée. Aujourd'hui elles mettent la vertu de côté, de peur de s'exposer aux malignes observations de gens sans bon sens; demain elles la pratiqueront, parce qu'elles penseront qu'il y a plus d'honneur à acquérir dans cette voie qu'en suivant celle du mal. Mais ces personnes-là succombent, car il n'y a que ce qui est pur et saint qui finisse par triompher dans la vie. Elles ne soutiennent en réalité aucune lutte contre la puissance et les influences des sens, car leurs hésitations témoignent qu'elles ne sont que les instruments impuissants de leurs propres passions. Dans aucune circonstance de la vie elles ne montrent une volonté, une idée qui leur soit propre; que peut-il donc rester d'elles quand la mort a détruit leur corps, qui, avec ses appétits terrestres, les dominait?

Il n'y a que ce qui est saint qui triomphe! Souviens-toi, ô mon âme, de la majesté de Celui qui est ressuscité d'entre les morts! Quand les hommes conspirent contre tes principes élevés et cessent de se montrer reconnaissants du bien que tu as accompli, quand ils n'ont pour toi que malédiction, envie, jalousie, et malveillance, — souviens-toi de de Lui! L'adversité n'est que la pierre de touche de ton courage, l'épreuve de la force de ta vertu. Il est facile, par une charmante soirée d'été, de professer une grande indifférence pour les intempéries du

temps, ou, pendant qu'on vit tranquille au sein de la paix, de se vanter de l'héroïsme dont on ferait preuve si l'on se trouvait en présence de l'ennemi; mais c'est en supportant l'orage, la pluie, les changements subits de la température, que l'homme fort montre sa hardiesse et sa constance à supporter le mal; c'est au milieu des sanglantes horreurs d'un champ de bataille que le héros prouve son courage.

Quiconque a pris la résolution de tenir une conduite noble et pure, c'est-à-dire de penser, de parler et d'agir conformément à ses meilleures convictions, doit être préparé à rencontrer de nombreux obstacles dans l'exécution de ses bonnes intentions; car si tout ce qui est bon et utile ne trouvait point d'entraves, on n'aurait besoin ni de son bras ni de son cœur pour en aider le succès.

Quiconque est déterminé à vivre selon ses convictions, — à être juste, honnête dans toutes ses affaires privées, sincère, zélé pour le bien public, doit s'attendre à voir un grand nombre de personnes lui faire de l'opposition; les unes, simplement parce qu'elles sont d'un caractère envieux et haïssent tout ce qui est digne d'éloge, qui n'a pas été projeté ou accompli par elles; les autres, parce qu'il est possible que vos efforts contrarient quelque dessein personnel qu'elles nourrissent en secret; d'autres parce que, n'ayant par elles-mêmes aucune valeur intrinsèque,

elles sont incapables de concevoir que d'autres valent mieux qu'elles, et attribuent leurs sentiments abjects même au meilleur des hommes, et croient toujours que les plus belles actions sont dictées par des motifs égoïstes ; il est des gens qui vous seront opposés, non pas parce que leurs intentions sont moins bonnes que les vôtres, mais parce que leurs vues sont tout à fait différentes, selon que leur éducation, leur tempérament, les circonstances extérieures, et les épreuves de la vie par lesquelles ils ont passé, ont différé ; enfin d'autres, qui pourraient rendre ample justice à la pureté de vos intentions, vous résisteront, parce qu'ils vous considèrent comme un enthousiaste insignifiant.

Mais si vos convictions sont bien fondées, si vous les avez passées au crible de votre conscience et que vous les trouviez d'accord avec la volonté de Dieu et *pures* de tout mélange de passion, — si vous croyez fermement à ce que vous prêchez comme étant la vérité, ou à ce que vous entreprenez en vue du bien général, alors n'hésitez pas à rester fidèle à vous-même ! car il est éternellement vrai que tout contribue à l'avantage de ceux que Dieu aime. Tous les obstacles ne feront que stimuler vos efforts et vous empêcher de les ralentir ; toutes les contradictions, toutes les objections vous feront réfléchir et porter votre attention sur des points sur lesquels vous avez

été dans l'erreur, ou à propos desquels vous auriez pu autrement aller trop loin. Ces entraves serviront donc à épurer vos principes de toute scorie terrestre, et à rendre votre triomphe plus glorieux.

Et si les tempêtes qui t'assaillent sont trop violentes, et que tes forces et ton courage menacent de fléchir, oh! alors pense à Celui qui est ressuscité! Dieu était avec le Christ, et Dieu est avec toutes les nobles âmes au plus fort de leurs tribulations ici-bas; Dieu est avec toi parce que tu Le cherches! Il est possible que tu échoues; mais que perdras-tu? Peut-être la réputation du moment, peut-être ta vie terrestre. Mais de quelle importance sont ces choses? affectent-elles l'essence sublime et immortelle qui est en toi, et que nous appelons l'âme? Non; elles n'appartiennent qu'à la terre, sont de la nature de la terre, et dans tous les cas disparaissent dans la mort. Demeure fidèle à toi-même jusqu'au bout. L'homme de bien peut ne pas réussir, la bonne cause jamais!

Ce qui est saint finit par triompher. Jésus, Tu es ressuscité d'entre les morts; Messie, miraculeux et majestueux vainqueur de la vie et de la mort, la glorieuse auréole qui entoure Ta tombe m'apprend à reconnaître et à aimer cette grande vérité. Toi aussi, Tu as triomphé, et chaque siècle en transmet

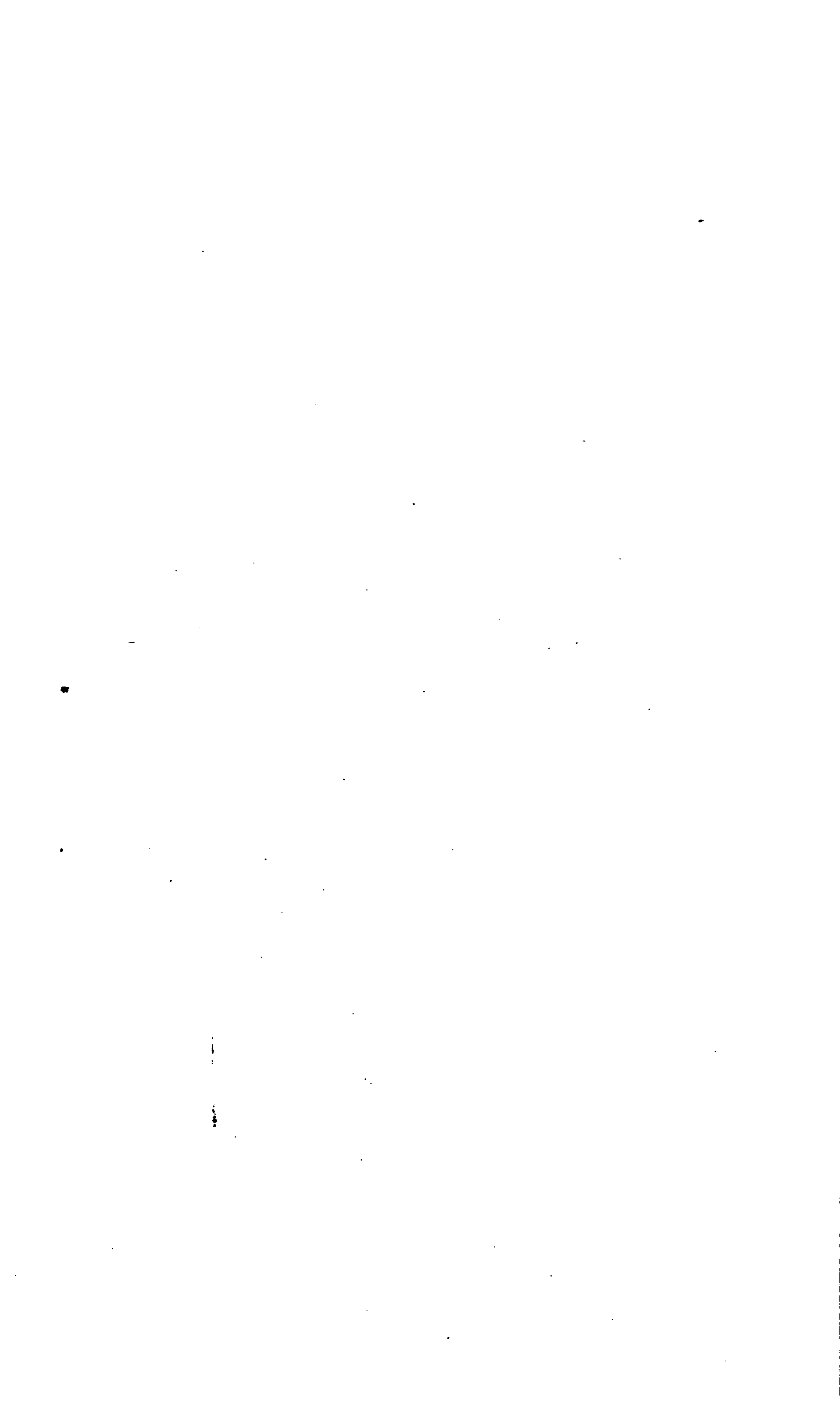
la nouvelle aux autres siècles avec une vive allégresse; et le genre humain, sauvé par Toi, T'adore.

Tes contemporains étaient loin de penser, pendant que Tu vivais humble et méconnu, que Ton nom deviendrait l'objet de l'amour et de la vénération du monde. Ils étaient loin de penser, quand Tu prêchais avec une éloquence et une simplicité Divines les vérités les plus élevées et les plus saintes, que les paroles que Tu adressais dans les endroits retirés à un petit nombre de disciples seraient répétées de siècle en siècle par les lèvres de millions d'hommes, dans toutes les langues, dans des temples magnifiques comme dans des caveaux déserts, dans les palais des rois comme dans les cabanes des pauvres. Ils étaient loin de penser, quand Tu gisais cloué, saignant sur la croix, entre deux malfaiteurs, et que Tu rendais Ton dernier soupir au milieu des railleries d'une multitude malveillante, quand ceux qui T'avaient été fidèles doutaient de Toi, et que ceux que Tu aimais le plus fuyaient en proie à la frayeur; ils étaient loin de penser que cette croix deviendrait le symbole des services que Ta Divinité a rendus au genre humain, et serait élevée comme un gage céleste dans les déserts brûlants des tropiques, au milieu des glaces du Nord où ne pénètre jamais le moindre rayon de soleil, sur les plages de

mers inconnues, et sur les sommets enveloppés de nuages des plus hautes montagnes.

Mais, raffermis par Ta victoire et remplis de l'Esprit-Saint, Tes disciples se répandirent dans toutes les parties du monde, et portèrent aux nations étonnées l'heureuse nouvelle du royaume de Dieu. Malgré les tortures, les chaînes, le glaive, et la croix, ils achevèrent la grande œuvre de la rédemption du monde. Ils furent victimes de leur zèle; plusieurs d'entre eux périrent au milieu des plus atroces souffrances; mais leur cause a triomphé.

Et moi, ô Jésus! ô Messie, je veux faire comme eux! je veux me purifier de tout mauvais penchant, de toute faiblesse; je veux vivre en paroles et en actions comme un homme parfait, qui estime Ta parole et Ta vérité au-dessus de toutes choses. Lorsque l'occasion se présentera de servir mes semblables, je ne commencerai pas, cédant à un vil égoïsme, par prendre en considération ce qui serait à mon avantage; je ne négligerai pas timidement ce que mon devoir me prescrit de faire, à cause des obstacles et de la peine que je pourrais rencontrer. Je dois finir par réussir, et je porterai ma récompense dans mon sein, car ce qui est saint triomphera!



RELATION ENTRE LA VIE ET L'ÉTERNITÉ.

Quand quelques heures fugitives seront encore écoulées, Ta volonté sera pleinement accomplie en moi, je déposerai enfin mon fardeau terrestre, et mon âme sera délivrée des chaînes du péché ; mes yeux verseront la dernière larme de tristesse qui est due à la terre ; ma poussière retournera à la poussière ; et je reposerai parmi les morts.

Comment me reconnaîtrai-je dans mon allégresse, lorsque le sombre voile tombera de mes yeux, lorsque l'ange de lumière me recevra comme son frère, lorsque mon regard percera les mystères du Ciel, lorsque les choses sacrées qui étaient cachées à ma vue mortelle seront révélées au grand jour à mon esprit affranchi ?

Ici-bas, avant que Tu aies pu m'enseigner Tes voies cachées, ma sagesse que l'on vantait était un vain rêve ; mon regard curieux pouvait à peine saisir un reflet des joies sans nombre que mon âme goûtera un jour ; cependant, confiant en la vérité de Ton Verbe, je crois, je suis convaincu que je recevrai la récompense que Tu m'as promise.

Miséricorde divine, sans borne ni limite ! les Cieux n'ont ni assez de voix pour chanter Tes louanges, ni de paroles assez ferventes pour servir d'écho à nos actions de grâce et Te remercier de ce que Tu nous prêtes Ta lumière pour nous guider dans Tes voies. Un seul rayon de Toi brille bien plus que le soleil, la lune, et toutes les étoiles qui scintillent au firmament.

(Apocalypse xiv. 13.)

L'année n'est qu'une série de courts instants qui se succèdent avec rapidité. Qui a conscience de la

fraction infiniment petite de la vie qui est comprise dans chacune de ces infiniment courtes périodes de temps, et qui s'évanouit pendant que j'y pense? Lorsqu'une année s'est écoulée, si on regarde en arrière sur cette période plus longue, elle ne nous semble elle-même qu'un instant. Elle existait encore tout à l'heure, elle est expirée, et elle ne reviendra jamais.

Le jour passe rapidement, suivi d'un autre qui passe avec la même vitesse. Un instant n'a pas plus de durée qu'un clin d'œil; et que sont les semaines, les mois, et les années, si ce n'est une suite d'instants semblables, que je comprends sous un seul nom?

Dans toutes choses, je vois s'opérer de continuels changements, et pourtant, en réalité, elles restent toujours les mêmes. Il y a des milliers et des milliers d'années, tout était comme c'est aujourd'hui. Tout ce qui est susceptible de changement est toujours compris dans ce qui est immuable; ce qui est passager dans ce qui est éternel. Je distingue des minutes, des semaines, des mois. Mais c'est seulement l'intelligence humaine qui analyse, établit des distinctions, et applique des noms différents à ces intervalles. En réalité, toutes ces fractions de la durée ne composent qu'un seul et même temps. Ce que je désigne sous la dénomination de saisons, n'est

que la différence des positions que le globe que j'habite occupe par rapport au soleil. Le temps est immuable.

Quoique toutes les choses paraissent variées à l'infini, néanmoins une chose n'est que la conséquence d'une autre ; et chacune se rattache intimement et est identique à toutes.

Toutes les choses doivent, par le plus étroit enchaînement, se joindre pour en former une ; car il n'y a qu'un univers. Il n'existe pas deux univers qui soient différents d'organisation ou opposés l'un à l'autre. Il n'y a qu'UN DIEU dont la sagesse et les lois ont créé toute existence comme une UNITÉ, comme un tout, composé de plusieurs parties intégrantes.

Or, si toutes les choses ne sont que les parties d'un tout, s'il n'y a qu'un Créateur du tout, si chaque chose est liée d'une manière indestructible à toutes les autres, comment pouvez-vous parler du temps et de l'éternité comme si vous parliez de deux univers distincts ?

Ne serait-il pas insensé de supposer que la vie dont nous jouissons un jour est distincte de celle du jour suivant, parce que les jours sont séparés par les ombres de la nuit. De ce qu'en automne les plantes se fanent et tombent en poussière, qui en conclut qu'au printemps, lorsque la végétation re-

commence, un nouveau monde, pour ainsi dire, commence? Rien n'est différent de ce qui a été; tout est toujours éternellement le même qu'auparavant.

Pensez-vous, lorsque la plante se flétrit et que la poussière en est dispersée par le vent, que les parties qui composaient autrefois cette plante aient été emportées hors de l'univers et réduites au néant absolu? Non; qu'elles soient réunies pour former une plante, ou qu'elles soient éparses en atomes dans un rayon de soleil, elles existent et sont indestructibles, rien ne saurait les faire disparaître de l'univers créé par Dieu. Le principe occulte de vie, qui avait transformé cette poussière en plantes verdoyantes et fleuries, continue aussi d'exister indépendamment de la poussière, et, en hiver comme en été, agit activement dans les graines et dans l'univers. Lorsque le soleil du Printemps reproduit les conditions établies par le Créateur, pour que la force vitale agisse sur les substances élémentaires qui l'environnent, cette action recommence, et de nouvelles plantes germent, poussent, se couvrent de bourgeons, de feuilles, et de fleurs. Ainsi toute chose est sans cesse la reproduction d'une chose ancienne, elle est toujours la même; toute nouvelle qu'elle puisse paraître à l'œil de l'homme.

Il n'y a rien de nouveau dans l'univers; et rien

de ce qui est vieux n'est détruit. Ce que nous appelons nouveau, ce que nous nommons vieux ne sont que de pures distinctions établies par notre entendement, des moyens d'aider notre faible conception. En réalité, il n'y a dans la nature rien de nouveau ni rien de vieux ; car la création de Dieu est éternelle. Ce ne sont que les relations des choses entre elles qui changent, et ces changements sont ce que nous appelons temporels. Qu'une fleur se fane, meure, et se dissolve en poussière et en vapeur, ou qu'un monde habité par des millions d'êtres soit détruit et réduit en poudre, c'est la même chose. Les parties qui composaient la fleur, pas plus que celles qui composaient le monde, ne peuvent s'échapper de l'univers de Dieu. Ce sont seulement les relations qui existaient entre elles qui ont subi un changement. Nous faisons une différence entre la fleur et le monde, parce que, relativement à nos corps, l'une nous semble très-petite et l'autre immense ; mais pour Dieu qui est infini, présent partout, il n'y a rien de petit ni rien de grand. Aussi le ver le plus infime et le mortel le plus puissant sur cette terre ont à Ses yeux une égale importance. Sa Providence et Son amour s'étendent également sur l'un et sur l'autre, qui sont également Ses créatures.

Nous devons prendre garde de nous laisser aller

à croire que ce que nous pouvons voir avec notre vue bornée, mesurer avec notre mesure étroite, comprendre avec nos facultés restreintes, dans la sphère circonscrite de notre vie et de l'espace que nous occupons, soit exactement tel que nous le concevons. Nous faisons des distinctions là où, rigoureusement parlant, il n'en existe aucune dans la nature. Pour nous, ce qui est invisible et au delà de la sphère de notre compréhension sur terre est comme s'il n'était pas. Sur terre, rien n'existe, dont les substances élémentaires n'aient été antérieurement dans l'air, sous forme de molécules impalpables et invisibles. Le globe tout entier, que nous autres mortels habitons, a été formé de parties constituantes de l'atmosphère. C'est de l'air que l'eau se précipite ; c'est de l'air que les plantes reçoivent leurs éléments constitutifs; c'est de l'air et des plantes que les animaux reçoivent les leurs, et l'homme puise les siens à toutes ces sources à la fois. Les montagnes, les forêts, les mers, etc., sont toutes, en quelque sorte, les enfants de l'air, et peuvent de nouveau se dissoudre dans l'air, et tout ne faire qu'un.

Tout ne fait qu'un. C'est pourquoi toutes les choses sont si étroitement liées ensemble, qu'il est souvent impossible de distinguer les liens pris séparément. Dans l'univers éternel hier et aujourd'hui

n'existent plus, — ils n'existent que pour nous, faibles mortels, qui habitons la petite planète appelée terre, dont la révolution autour du soleil cause des alternatives passagères d'ombre et de lumière, de froid et de chaud, que nous nommons jours et saisons. Dans l'univers éternel, il n'y a ni commencement ni fin, mais seulement un mouvement constant de relation, et c'est ce que nous appelons la vie; mais les différentes relations des choses entre elles sont aussi éternelles que les choses elles-mêmes, comme tous les ouvrages de Dieu. Par conséquent, la vie peut être comparée à un réseau sans solution de continuité. Les relations particulières de certaines parties peuvent cesser, mais les substances ou les forces mêmes ne peuvent jamais cesser d'être, pas plus que les variations continuelles des relations, c'est-à-dire la vie. Ce qui est pour nous un commencement et une fin, comme la floraison et le dépérissement, le matin et le soir, — ce que nous appelons la naissance et la mort, la vieillesse et la jeunesse, n'est que le changement des relations des choses dans l'univers, ou la vie de la création. Ce que nous nommons la mort est donc en soi la confirmation de la vie, un acte de vie, la vie même.

Le temps et l'éternité sont la même chose pour Dieu; mais ils le sont aussi pour moi. Pourquoi faire cette distinction? Il n'y a qu'UN Éternel. Après ma

mort je serai dans l'éternité, mais j'y suis déjà. Après ma mort je serai avec Dieu, mais ici-bas déjà je vis, je me meus, j'ai mon existence en Dieu.

Toutefois, avec cette action vitale violente, que nous appelons la mort, une désagrégation active et une nouvelle combinaison s'opèrent dans toutes les parties qui composaient mon être. Comme en automne la force vitale abandonne la plante flétrie, de même après la mort la partie spirituelle de mon être en abandonne la partie terrestre. Cette partie intime de moi-même, que je considère comme mon *moi* réel, et qui est capable de concevoir Dieu, entre en combinaison avec d'autres substances et d'autres choses dans le fécond univers. Mais mon corps, qui retourne à la poussière, continue aussi de demeurer dans l'univers de Dieu et subit aussi de nouvelles combinaisons. Et moi, qui ai conscience de Dieu, moi, esprit capable de le concevoir, de le percevoir, moi aussi, comme la poussière de mon corps, je durerai toute l'Éternité.

Suis-je aujourd'hui un être différent de ce que j'étais hier, parce que j'ai changé de vêtements? Non; car, bien que j'aie pu hier porter un habit médiocre, et que j'en porte un meilleur aujourd'hui, je suis néanmoins le même être. Le corps fait aussi peu partie de l'esprit, qui s'en dépouille lors de la mort, que le vêtement que je porte fait partie de

moi-même. Mais lorsque je serai entré dans de nouvelles combinaisons, je serai toujours le même que j'ai été pendant que j'étais revêtu de l'enveloppe corporelle, car je suis et reste le même esprit, de même que mon corps continue à être la même poussière.

Par conséquent, du court espace de temps que nous appelons la vie terrestre, je passe aux relations plus ou moins élevées, plus ou moins heureuses, qui me sont réservées dans l'avenir, selon que je me suis montré en ce monde un esprit digne ou indigne. Et ainsi s'accomplissent les paroles de l'Écriture : « Leurs œuvres les suivent. »

« Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur; dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront dans leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. » (APOCALYPSE XIV. 13.)

Nos œuvres nous suivent, parce que entre le temps et l'éternité il y a une connexité indissoluble, intime, plus intime même que celle qui existe entre les gouttes d'eau de la mer et la mer elle-même. Le système entier des choses créées est un ; c'est pourquoi vivant dans le temps, je vis dans l'éternité ; en vivant dans ce monde, je vis dans l'univers, qui est la maison de mon Père, où je vivrai éternellement ; car la connexité qui existe entre l'unité et le tout, dont elle est partie intégrante, ne saurait jamais être séparée.

Je sais que cette connexité, indissoluble entre le temps et l'éternité, existe, parce que non-seulement le plus petit atome qui se balance aux rayons du soleil est impérissable; mais parce que mon esprit, qui a conscience de lui-même et qui aspire à la perfection, l'est aussi. Les choses changent, mais elles durent; les circonstances qui m'environnent, varient, mais je reste toujours au milieu de l'activité vitale, infinie de l'univers. Or, si mon âme est impérissable ou conserve toujours son identité, comment la relation qu'il y a entre aujourd'hui et demain, entre le présent et l'avenir, entre le temps et l'éternité, peut-elle être jamais interrompue? Je sais que cette relation existe, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a ordonné toutes choses, qui embrasse toutes choses, qui a créé toutes choses parfaites, non comme des fragments et des parties désunies, mais comme les parties, étroitement unies et intimement liées entre elles, d'un tout infiniment harmonieux dans toutes ses causes et dans tous ses effets. Et Dieu est mon Dieu aujourd'hui, comme Il le sera lorsque les circonstances de cette vie ne m'environneront plus, et que je serai entré dans de nouvelles relations et de nouveaux rapports.

C'est pourquoi heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent. Elles les *suivent*, car dans le grand enchaîne-

ment des choses, il ne manque aucun anneau, il n'y a aucune interruption. Une chose procède d'une autre, dans les plus grandes comme dans les plus petites, dans le monde moral et spirituel comme dans le monde matériel. Que tu t'élèves ou que tu tombes, tu prends la place que tu t'es préparée ; rien de ce qui est fait ne peut être défait. Tes œuvres te suivent.

Il y a des êtres humains dégradés, très-peu au-dessus de la brute, qui manquent de l'énergie nécessaire pour développer aucune de leurs capacités spirituelles innées. Ils n'aspirent qu'à être des animaux et à satisfaire leurs désirs brutaux. Ce qu'ils entendent dire de la vertu (d'après les lois éternelles de Dieu) leur semble déraisonnable et absurde, du moins ils veulent le croire. Porter des vêtements magnifiques, se coucher sur de moelleux coussins, habiter de spacieuses demeures, se nourrir des mets les plus délicats, boire les meilleurs vins, jouir d'amples ressources pécuniaires, posséder le pouvoir d'opprimer les autres et de les dominer, être riche en connaissances mondaines, savoir calculer adroitement, être d'une activité infatigable, en un mot, être une espèce d'animal parfait : voilà leur plus grande ambition. Ils n'ont point idée de choses plus élevées, tant leur dégradation est complète. Si vous leur dites qu'il est de leur devoir de sacrifier tous

les avantages de la terre pour le bien de leur âme, pour acquérir la vraie noblesse d'esprit, ils vous regardent comme un insensé.

Des hommes comme ceux-là (ils sont généralement malheureux au fond de leur cœur), s'ils ne peuvent nier le Créateur ou refuser de Le voir dans Sa création, ont du moins un penchant marqué à nier les lois éternelles et universelles de la vertu. Ils se persuaderaient volontiers que Dieu ne prend nul souci de nos actions, que la piété et la bonté sont des inventions des maîtres d'école, de purs préjugés inculqués à l'enfance et destinés à maintenir le peuple dans la soumission à ses gouvernants. Ils regardent comme avantageux ce qui est utile, et comme sage et bon ce qui est avantageux. Tout ce qui satisfait leurs intérêts en ce monde est juste à leurs yeux, et tout ce qui leur fait tort est mauvais; tout moyen est justifiable, qui les met à même d'atteindre leurs fins.

Néanmoins, ils sont déconcertés quand ils s'aperçoivent que, quoiqu'il existe des religions différentes dans le monde, la vertu est la même chez toutes les nations. Il y a, par conséquent, dans l'esprit humain quelque chose de stable et d'invariable qui se rapporte à sa destinée, à sa manière de penser et d'agir, et qui lui sert de mesure pour se juger lui-même et être jugé par les autres. La vertu (c'est-

à-dire la conformité à la volonté de Dieu) n'est donc pas une chose changeante et accidentelle. L'homme de bien, l'homme pieux est honoré dans tous les pays, chez les nations civilisées et chez les sauvages, et l'on se fie beaucoup plus à lui qu'aux hommes astucieux et rusés. D'un autre coté, un vil égoïste sans foi ni loi, qui ne met aucun frein à ses passions, est détesté de tout le monde. Il est tel aujourd'hui qu'il était il y a plusieurs milliers d'années. Les constitutions des Etats, les cérémonies religieuses, les langues, les us et coutumes, les sciences, les idées concernant ce qui est préjudiciable, ont changé; mais les lois de Dieu dans la sphère spirituelle, les lois et les idées relatives à la piété et à la vertu sont aussi vieilles que le genre humain lui-même. La vertu est aussi indispensable à l'esprit immortel que les aliments le sont au corps mortel. Refusez toute nourriture au corps, il périt; retirez la vertu de l'esprit, il périt également.

Si la justice n'est qu'une chose accidentelle, si elle ne se rattache pas immédiatement à la nature de l'esprit, comment se fait-il que les diffamateurs les plus audacieux de la vertu aient souvent de la répugnance à commettre de véritables crimes, indépendamment de la crainte que peuvent leur inspirer les châtiments de ce monde? Comment se fait-il qu'il y ait des choses qu'ils n'osent pas faire? ou

comment se fait-il que, lorsqu'ils accomplissent de mauvaises actions, ils voudraient, s'ils le pouvaient, se cacher d'eux-mêmes ?

La vertu n'est que la perfection de l'esprit, son développement complet, sa maturité par rapport à sa destinée dans l'univers. Le pécheur mourant est donc un fruit qui, sans avoir mûri, pourrit au grand arbre de la vie. La vertu ou la perfection de la vie n'est toutefois rien de moins que son affranchissement par lui-même des entraves de la nature terrestre dans laquelle il est enveloppé, — son émancipation des instincts animaux, le droit de se diriger lui-même selon les lois éternelles de justice et d'obéissance à Dieu, qui lui sont propres ; son élévation de la nature animale à la nature angélique. La vertu est l'exaltation de l'esprit jusqu'à la gloire.

Ce n'est donc ni l'habileté dans un art ou dans une industrie, ni le talent de calculer adroitement sur les événements et de savoir tirer parti des circonstances, ni une profonde érudition, ni des connaissances étendues, qui constituent la vraie grandeur d'âme ; c'est la piété et la vertu ! Ce qui est utile au monde dans lequel nous vivons actuellement y restera quand nous le quitterons. Cela venait du monde, c'était fait pour lui, et cela n'en sortira pas ; mais la vertu qui sacrifie la vie et tous les biens de la terre pour exécuter la volonté de

Dieu, la vertu qui renonce aux choses d'ici-bas, n'est pas destinée à demeurer en ce monde, avec lequel elle est souvent en antagonisme; elle n'appartient pas à la terre, elle n'est pas d'une nature terrestre, car elle est en lutte avec ce qui est terrestre et domine la puissance du monde. La vertu, par conséquent, appartient exclusivement à l'esprit, et elle est la source des œuvres saintes qui suivent l'homme de bien.

La vertu qui fait abnégation du monde n'appartient pas au *présent*, mais à l'*avenir*. Elle n'est point née de cette terre, mais elle vient de Dieu. Ses effets ne sont donc pas limités à ce monde, mais ils s'étendent à toute l'éternité. Toutes les autres choses peuvent être récompensées sur terre, mais la vertu est par elle-même au-dessus de toute récompense. Tout ce qui est fait en vue d'une récompense n'est pas la vertu, mais une espèce de spéculation terrestre. L'homme de bien n'agit pas pour l'amour du monde ni pour l'avantage que ses actions doivent lui procurer; ses yeux sont fixés sur l'éternité. Il aspire à la perfection, à la vie en Dieu; aussi vit-il, aussi s'endort-t-il dans le Seigneur, sans songer aux maux ni aux plaisirs, aux éloges ou au blâme de ce monde. « Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent. »

C'est la main du Dieu Tout-Puissant et éternel qui a relié le Temps et l'Éternité ; où donc est la puissance qui puisse nier ou détruire cette connexité évidente et irrécusable ?

Mon cœur palpite de plaisir à cette pensée que Jésus, le saint Révélateur de Dieu, a exprimée si nettement ! Le Temps et l'Éternité ne font qu'un ; mon présent et mon avenir forment un tout sans solution de continuité, aussi certainement qu'il n'y a qu'*un* univers et qu'*un* Dieu, et que mes œuvres me suivent.

Heureux ! bienheureux suis-je ! car je veux et dois mourir dans le Seigneur ! car qui peut m'arracher à l'amour de Dieu ?

Heureux, bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent ! O êtres bien-aimés qui avez si tôt quitté la vie, me laissant derrière vous, vous jouissez du sort heureux vers lequel tendent constamment mes efforts ; je n'ai jamais senti aussi vivement la relation qui existe entre la vie et l'éternité que lorsque j'ai leuré sur vos cadavres pâles et glacés, lorsque mes lèvres brûlantes ont baisé vos joues froides comme le marbre. Vous êtes morts dans le Seigneur et vous êtes heureux. Vous apparteniez à Dieu ; aussi vous a-t-il appelés à Lui. Hélas ! Il savait ce que j'ignorais et voyait ce que je ne voyais pas. Il a

été témoin des nombreuses luttes que vous avez soutenues contre vous-mêmes en secret; de votre repentir quand vous aviez commis même la plus légère faute; de la confiance avec laquelle vous leviez les yeux vers Lui; de la ferveur de vos prières, par lesquelles vous vous mettiez en rapport avec Lui. Maintenant vous avez remporté la victoire, et votre piété, votre innocence, votre bonté, votre amour, vous suivent. Le Juge miséricordieux a regardé avec une tendre indulgence ces erreurs que Ses enfants n'ont pas su éviter. Vous n'ètes pas les moins dignes de ceux qu'Il a reçus dans son sein paternel, ce Dieu qui ne permet même pas la perte du plus grand des pécheurs.

Pourquoi mon âme s'afflige-t-elle pour les morts? O bienheureux! Moi aussi, un jour, et peut-être avant peu, je dépouillerai mon enveloppe terrestre, comme vous avez dépouillé la vôtre, et, en mourant, je revêtirai un vêtement plus glorieux. Nous nous reverrons, nous serons réunis. L'amour, comme la vertu, est éternel; car Dieu est tout amour. La relation qui existe entre les esprits doués d'amour est semblable à celle qui relie la vie à l'éternité. Je ne vous ai pas perdus entièrement, ô vous, êtres chéris, que le Seigneur m'avait donnés et qu'il m'a retirés? Non, il vous a donnés à moi, mais il ne m'a pas privé de vous; car jusqu'à ce jour nous nous

appartenons encore les uns aux autres ; nous habitons encore tous dans la maison de notre Père, quoique nos logements soient différents. Je vis, comme vous, dans l'éternité; seulement vous avez formé de nouveaux rapports, de nouveaux liens, qui m'attendent aussi. La vie sur terre n'est qu'un instant passager; mais l'éternité dure, et nous serons ensemble durant toute l'éternité.

Bienheureux, ô bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent, et les miennes me suivront pareillement !

O Dieu de vie, Juge de la mort ! Sauveur miséricordieux des pécheurs! mes œuvres me suivront aussi, les bonnes comme les mauvaises! Je jette en arrière un regard effrayé sur ma vie passée. Je ne sais même pas combien de fois je puis avoir erré. Seigneur, Seigneur, te souviendras-Tu de mes offenses ? Quand Tu viendras me juger, comment me présenterai-je devant Toi ? Les bons instincts qui existaient en moi n'ont été que faiblement soutenus par ma volonté, et, hélas ! ils ont souvent été étouffés par ma frivolité, mon insouciance et mes passions, tandis que la vanité m'a fréquemment aveuglé par le mérite de mes meilleures actions. Que de fois j'ai manqué de charité, de persévérance, de douceur et d'humilité !

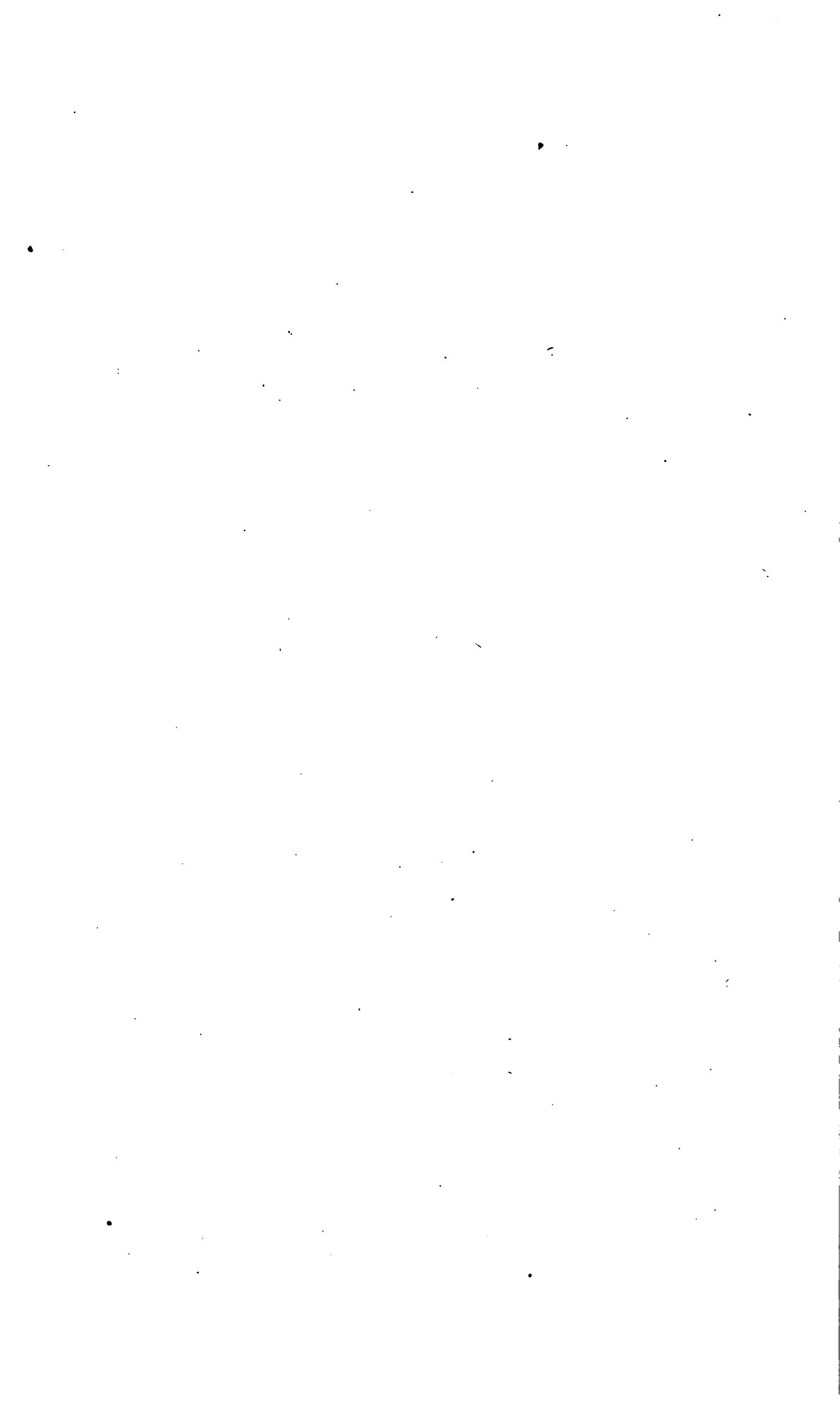
Sauve-moi, Seigneur, du douloureux décourage-

ment qui s'empare de moi lorsque je pense à mes fautes et à mes erreurs, à toutes les offenses que j'ai, en secret ou en public, commises contre Toi et contre mes semblables, car mes forces seules ne me mettront jamais en état d'atteindre le but que me tracent Ta volonté et les enseignements du Christ! Si je ne pouvais placer mon espérance et ma confiance en Ta miséricorde, je serais vraiment inconsolable en songeant à l'avenir, et au changement que je dois subir à l'heure de la mort!

Mais Toi, ô Dieu Miséricordieux, Tu es mon consolateur et mon appui! Accepte ma volonté pour la moitié de l'action, mes efforts pour la moitié du succès, mes luttes pour la moitié de la victoire. Pardonne-moi mes fautes! Tu sais que bien souvent j'ai tâché de m'élever jusqu'à Toi, quoique chaque fois je retombe dans une triste impuissance!

Mais la vie n'est sans doute qu'une longue lutte contre le mal; et celui qui a eu assez de courage pour ne pas abandonner le combat et pour lutter de son mieux, trouvera peut-être grâce devant Toi.

Quant à moi, je ne veux pas me laisser abattre dans cette lutte pour acquérir la perfection. Je veux mourir en combattant pour Toi; plein de foi, plein d'espoir en Ta Miséricorde, ô mon Père, qui nous accordes toujours plus que nous ne méritons. Ainsi soit-il!



GLORIFICATION APRÈS LA MORT.

Où suis-je? qu'est-ce que cette vie de délices? Quelle source pure ravive ma poussière? Quel éclat recouvre tous mes membres? Est-ce bien mon corps? — Est-ce que je renais à une vie nouvelle? Cela se peut-il? Est-ce mon sang qui circule dans mes veines? Cette gloire Divine qui m'environne, l'ai-je aussi en partage? Ne suis-je plus enchaîné dans les fers glacés de la mort? Qui m'appelle? A qui ce trône que je vois briller au loin? Ah! c'est Dieu, — ma foi, — mon bien, — ô Messie, c'est Toi seul!

O Seigneur, Ta vérité est infaillible; je Te remercie pour la Vie nouvelle que Tu m'as donnée. Je plane dans les torrents de lumière annoncés par l'Apocalypse. Salut, mille fois salut, ô mon Dieu! Mon ennemi est dompté; la mort est écrasée sous mon triomphe; et je ne me traîne plus dans la poussière. — Salut, ô Seigneur! La toute-puissance, tous les honneurs T'appartiennent! Divin Sauveur! Tu es la source de ma vie. Je me hâte de me joindre au chœur des Anges, et je chante les Alleluia les plus retentissants.

(I. Corinthiens xv. 36-50.)

Si je possède le droit de cité dans deux mondes; si je n'appartiens pas seulement à la vie d'ici-bas, et

si je dois par la suite, bientôt peut-être, participer aussi à une existence supérieure; oh! alors je ne saurais avoir tort de fixer parfois mon esprit sur l'avenir qui m'est réservé, et vers lequel m'attire sans cesse un désir sans bornes. C'est une grande satisfaction pour moi que de laisser absorber mes pensées par le souvenir des êtres aimés que la mort a séparés de moi ; de même j'ai du plaisir à cultiver mes relations avec ceux qui vivent encore autour de moi, et font la joie de mon existence. Car les premiers sont encore vivants, eux aussi, quoiqu'ils n'aient pas conservé leur forme terrestre. Le corps périt, et l'esprit lui survit. Je vous aime toujours, malgré la distance qui nous sépare; et puis-je douter que vous m'aimiez toujours? Non! personne, pas même le tombeau, ne peut séparer les esprits que Dieu a unis.

Il est vrai que je demeure dans l'ignorance de ce que sera mon sort, et de ce que je serai au delà de la tombe; mais je ne saurais avoir tort d'occuper de temps en temps mon imagination de ce sujet, de chercher, en comparant ce que j'éprouve ici-bas, à deviner ce qui aura lieu dans l'avenir. Ici, nous vivons encore par la foi, et non par la vue. Mais Jésus même nous a tracé de sublimes images de l'état surhumain qui nous attend après la mort du corps. Ses disciples aimaient aussi à s'appesantir sur ce sujet

avec leurs sectateurs ou avec ceux d'entre eux qui conservaient des doutes sur la possibilité de la résurrection des morts.

Les Juifs ont longtemps admis la doctrine de la résurrection du corps. Les Pharisiens l'enseignaient, mais sous une forme grossière et sensuelle, prétendant que la même chair, qui était déposée dans la tombe, devait nécessairement redevenir l'enveloppe et le véhicule de l'esprit : — opinion fortement repoussée par les Saducéens, autre secte Juive. Appelé à prononcer et à dire laquelle des deux opinions opposées était la meilleure, le Christ démontra que l'une et l'autre des sectes Juives se trompaient sur ce point; et que l'immortalité, ou la vie dans le monde situé au delà de la tombe, et la résurrection après la mort, auraient lieu sans la nécessité d'une résurrection corporelle, dans le sens grossièrement matériel tel qu'elles le comprenaient, c'est-à-dire que l'âme avait besoin d'un corps pour être douée, comme auparavant, de tous les instincts terrestres nécessaires à sa conservation et à sa propagation. Les Saducéens sentirent la vérité de Ses paroles et s'écrièrent : « Maître ! Tu as bien parlé ! » (SAINT LUC XX, 27-39.)

Jésus semble avoir développé plus amplement, dans Ses conversations confidentielles avec Ses disciples, ce sujet qu'Il n'abordait que rarement en

public ; car nous voyons que Ses disciples avaient les mêmes vues que Lui sur l'état de l'esprit après la mort et sur la doctrine Juive de la résurrection. « Insensés que vous êtes ! » dit Saint Paul, « ce que vous semez ne reprend point vie, s'il ne meurt auparavant; et quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit venir, mais un simple grain. C'est un corps animal qui est mis en terre, et le corps qui ressuscitera sera *spirituel*. La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu; et la corruption ne possédera point ce qui est incorruptible. » (CORINTHIENS XV. 36-50.) Le corps humain, composé de substances terrestres, retournera à la terre. Il n'est pas fait pour la vie éternelle : étant corruptible, il ne peut hériter de ce qui ne l'est pas; c'est-à-dire que, lorsque nos membres terrestres se séparent de la partie la plus noble de nous-mêmes, celle-ci s'élève plus librement au-dessus de la partie qui est morte; et alors, comme si elle était transfigurée ou glorifiée, elle sera revêtue par une enveloppe ou *corps spirituel*.

Cette doctrine, contenue dans l'Écriture Sainte telle qu'elle a été conçue dans l'esprit de Jésus et de Ses disciples, est merveilleusement en harmonie avec ce que nous discernons ici-bas de la nature de l'homme. Il est incontestable que, tant qu'il réside dans le corps terrestre, l'esprit est pourvu d'un

corps spirituel qui est affranchi à la mort du corps matériel et s'épanouit, en quelque sorte, comme la fleur sort de la graine.

La mort est quelquefois appelée métaphoriquement la sœur du sommeil. Elle l'est, en effet. Le sommeil est le retrait de l'âme et de l'esprit en eux-mêmes,—un isolement, pour ainsi dire, des parties étrangères et grossières du corps. La même chose a lieu lors de la mort. Cependant, pendant le sommeil, les membres extérieurs de la chair, quoique abandonnés par l'essence la plus noble de notre être, continuent à être animés de la vie végétative. L'homme est insensible, mais le sang circule encore dans ses veines; les poumons respirent encore; tout ce qui est essentiel à la prolongation de sa vie végétative est en pleine activité, de même que dans la fleur ou l'arbre inanimés. Cette retraite de la partie spirituelle de l'homme, à des intervalles réguliers, semble être nécessaire à la conservation de la partie terrestre, qui, autrement, s'userait en quelque sorte par un emploi continuel, et deviendrait moins utile comme instrument de l'esprit. Si la vie végétative du corps humain continue à ne pas être entravée par l'activité de l'esprit, elle fonctionne plus constamment, selon les lois qui lui sont propres, et acquiert ainsi de nouvelles forces. Aussi est-ce après un sommeil salutaire, que le corps se

sent rafraîchi et l'esprit ranimé. Lors de la mort, toutefois, la vie végétative même abandonne les substances dont le corps est composé, et qui sont maintenues ensemble par cette force seule; et c'est pourquoi elles dépérissent.

D'un autre côté, l'esprit et l'âme peuvent avoir abandonné le corps sans que celui-ci ait l'apparence de la mort, bien que l'on puisse vraiment dire que la mort réelle ait eu lieu quand la meilleure partie de l'homme l'a quitté. Mais le corps respire, le pouls bat; et l'on dit de l'homme qu'il est encore vivant. D'autres fois, il peut arriver que la force vitale se retire de certaines parties du corps, et que celles-ci meurent, pour ainsi dire, tandis que l'esprit et l'âme restent toujours unis avec les autres parties.

Le sommeil est un des plus grands mystères qui se rattachent à la vie de l'homme; il mérite d'être observé avec la plus vive et la plus intelligente attention. Mais ce qui en rend l'étude doublement difficile, c'est que l'esprit qui observe est, par rapport aux questions qui y sont impliquées, sujet aux lois de la nature corporelle, qu'il doit laisser agir sans les troubler, afin que le corps puisse reprendre des forces pour lui servir d'instrument. On peut dire que le sommeil est l'aliment de la force vitale : l'esprit n'y con'ribue en rien. La force vitale est indé-

pendante de l'esprit, comme l'est la digestion, qui transforme en sang la nourriture du corps, la croissance des cheveux, ou les différentes sécrétions qui s'opèrent dans le corps. Quand nous sommes éveillés, la force vitale se dépense, se déploie, et agit extérieurement; quand nous sommes endormis, elle se replie du dehors en dedans. Ainsi, comme on peut l'observer, ce ne sont pas seulement les hommes et les animaux qui dorment; les plantes dorment aussi,— elles ferment leurs calices, plient ou laissent pendre leurs feuilles, aux approches de la nuit.

Mais quel est l'état de la partie la plus élevée de nous-mêmes, pendant qu'elle s'est retirée des sens extérieurs? Elle n'est plus susceptible de recevoir les impressions du dehors, par l'intermédiaire des yeux ou des oreilles, au moyen du goût, de l'odorat ou des sensations. Mais s'ensuit-il qu'on puisse dire que l'esprit est annihilé pendant ces moments-là? S'il en était ainsi, notre corps, chaque matin, appartiendrait à un autre esprit, à une autre âme. Mais l'esprit a parfaitement conscience d'être toujours le même, de n'être pas autre aujourd'hui qu'il était hier. Quoique concentré en lui-même et retiré du monde des sens, par conséquent privé temporairement des intermédiaires à l'aide desquels il communique avec le monde extérieur, l'esprit est vivant et actif.

Les songes sont une preuve de la continuation de l'activité de l'esprit pendant le sommeil. A quelque heure que nous nous éveillons, nous avons conscience d'avoir rêvé ; et lorsque tel n'est pas le cas, c'est parce que le souvenir du rêve est effacé par les fortes impressions qui se produisent quand nos sens sont subitement éveillés. Et, bien qu'en pareille occasion nous n'ayons pas de souvenir distinct de nos songes, nous avons néanmoins l'impression bien nette qu'au moment de notre réveil, nous avons dû détourner notre attention de ce qui nous occupait dans notre intérieur, pour la reporter sur les objets extérieurs qui la réclament désormais.

Dans nos rêves, nous avons conscience de perceptions, de désirs et de sentiments; mais comme les sens extérieurs sont en quelque sorte fermés, l'activité de l'esprit se continue indépendamment des objets extérieurs. Et tout en laissant rarement une impression forte et durable dans la mémoire, néanmoins elle a lieu. L'esprit et l'âme sont donc actifs, bien que plus tard nous ne puissions nous souvenir de leur activité. En effet, qui est capable de se rappeler toutes les idées sans nombre, mais fugitives, qui lui passent par l'esprit à chaque instant du jour? Mais devrions-nous en déduire que notre esprit, au moment même où il était le plus actif, n'avait point d'idées?

Dans les rêves, la conscience que l'esprit a de lui-même, c'est-à-dire la connaissance qu'il a de son existence, est exactement la même que pendant la veille; il se distingue des objets de sa perception. Sans cette conscience de lui-même, sans cet isolement, pour ainsi dire, du *moi* des images de ses conceptions, il ne pourrait pas rêver. Chaque fois que nous pouvons nous rappeler un songe passé, nous trouvons que c'était notre *moi* qui, jouissant de l'entière conscience de lui-même, vivait et se mouvait au milieu des créations de son imagination. Il est possible que nous oubliions les détails variés d'un rêve, et même le rêve tout entier dans lequel les impressions produites par l'esprit sur le corps endormi, sous formes de désirs ou de sentiments, n'ont pas été très-vives; il est aussi possible, par conséquent, que nous oubliions que l'esprit a eu conscience de lui-même pendant cet intervalle; mais il ne s'ensuit pas que la conscience que nous avons de nous-mêmes, la connaissance qu'a l'esprit de son identité et de son existence ait cessé un seul instant. Il y a des personnes qui, même dans l'état de veille, lorsqu'elles sont plongées dans de profondes pensées, deviennent absolument étrangères à ce qui se passe autour d'elles. L'esprit retiré des parties extérieures du corps et des sens se concentre en lui-même, et n'est pl occupé que de lui seul; selon

toutes les apparences, ces personnes semblent, dans ces moments-là, rêver ou dormir les yeux ouverts. Mais qui niera que, pendant ces heures de méditation profonde, elles aient pleinement conscience d'elles-mêmes, quoique leurs oreilles n'entendent pas et que leurs yeux ne voient rien? Le fait que nous pouvons, quand nous en avons pris la détermination, nous éveiller de notre sommeil à une heure fixe, est une autre preuve en faveur de la continuité de la conscience que nous avons de nous-mêmes et de notre existence.

On ne saurait donc dire d'une personne livrée à un sommeil léger ou profond, qu'elle a perdu connaissance, car elle conserve la conscience de son existence, bien qu'elle ne nous le fasse pas savoir. L'esprit ne perd jamais conscience de son être, ni l'âme de son identité, quoique, en rentrant dans la sphère des sens extérieurs, ils peuvent avoir perdu le souvenir d'avoir conservé cette conscience dans l'état de sommeil. La même chose a lieu pendant l'évanouissement, quand, par suite d'une perturbation partielle et temporaire de la vie végétative, la partie spirituelle de l'homme se retire en elle-même, car l'esprit fuit ce qui est mort et ne tient aux substances inanimées elles-mêmes que par le lien de la force vitale. Quoique la personne évanouie ne donne aucun signe de connaissance, néanmoins elle n'a pas

plus perdu connaissance que dans l'état de sommeil. En effet, au sortir d'un évanouissement, bien des personnes se souviennent des idées qu'elles ont eues pendant leur insensibilité apparente, absolument de même qu'elles se rappellent leurs rêves à leur réveil, tandis que d'autres n'en ont aucun souvenir. Bien plus, il y a des états physiques, tels que la catalepsie, par exemple, pendant lesquels le corps paraît pâle, froid, roide, privé de respiration et de mouvement, semblable à un cadavre; l'esprit reste néanmoins en relation avec quelques-uns des sens et a parfaitement connaissance de tout ce qui se passe autour de lui, tout en étant incapable de donner le moindre signe extérieur de vie ou de connaissance.

La nature humaine est encore sujette à un état physique remarquable, et bien fait pour nous convaincre de la non-interruption de l'activité de l'esprit et de sa connaissance, même pendant des moments dont il perd ensuite le souvenir. Je veux parler du somnambulisme. Le somnambule paraît être en état ordinaire. Ses sens extérieurs sont inertes. Il n'entend plus, ne voit plus, ne sent plus. Tout à coup il paraît s'éveiller, non pas secouer le sommeil, mais agir tout endormi. Il entend, mais ce n'est pas par ses oreilles; il voit, mais ce n'est pas par ses yeux; il sent, mais ce n'est pas par la

sensibilité de sa peau. Il marche, il parle, il accomplit différents actes, et, au grand étonnement de ceux qui le voient, souvent avec une adresse et une précision plus grandes que s'il était éveillé. Dans cet état, il a un souvenir frappant des événements qui ont eu lieu quand il était dans l'état de veille, et assez fréquemment même il se souvient de détails qui échappent complétement à sa mémoire, lorsque ses sens sont parfaitement éveillés. Après être resté dans cet état d'agitation pendant quelque temps, le somnambule retombe dans le sommeil ordinaire; et enfin à son réveil, il n'a nulle connaissance de ce qui s'est passé. Il a oublié ce qu'il a dit et ce qu'il a fait, et il trouve souvent impossible de croire ce que lui rapportent les témoins de son somnambulisme. Mais peut-on nier que son esprit ait eu conscience de lui-même et ait joui d'une activité merveilleuse pendant ce sommeil? Quand le somnambule retombe dans cet état de sommeil extérieur et de veille intérieure, il se souvient tant qu'il dure, chose incompréhensible pour lui-même, de tout ce qu'il a fait et pensé, lorsqu'il était auparavant dans le même état, actions et pensées dont il n'a aucune connaissance quand ses sens extérieurs sont éveillés.

Comment expliquer cela? Comment se fait-il que lorsque nous sommes endormis, lorsque nos sens extérieurs sont, pour ainsi dire, fermés, nous soyons

néanmoins, dans des cas du genre de celui que nous venons de mentionner, capables d'entendre et de voir non-seulement aussi bien, mais mieux même que lorsque nous sommes éveillés? C'est parce que le corps n'est rien moins que l'enveloppe ou la couverture de l'esprit, parce que, par lui-même, le corps, indépendamment de l'âme, ne possède ni sensibilité ni faculté de perception, car l'œil du corps est aussi aveugle que celui d'une statue de marbre. C'est par conséquent l'âme, l'âme seule, qui sent, voit et entend ce qui se passe extérieurement. L'œil, l'oreille, etc., ne sont que des dispositions particulières de l'enveloppe charnelle, habilement adaptées au transport des impressions du monde extérieur à l'âme. Cependant, comme nous l'avons vu, il y a des cas où, la grossière enveloppe corporelle étant affectée par la maladie et lésée d'une façon ou d'une autre, l'âme s'en retire en quelque sorte et continue son activité sans l'aide des sens extérieurs. En pareil cas, elle agit aussi sur le système nerveux d'une manière tout à fait différente que lorsque le corps est dans son état de veille ordinaire, et en y augmentant la force de végétation, elle exerce son influence contre ce qui est dépourvu d'existence chez l'homme.

C'est par conséquent l'âme et non le corps qui est l'organe de la sensibilité ; l'âme est donc le vé-

ritable corps de l'esprit, et le corps n'en est que la charpente, l'enveloppe, et la couverture extérieure. Or, comme des expériences et des faits nombreux nous ont appris que l'esprit ne cesse jamais d'être actif et d'avoir conscience de lui-même; comme nous savons que, lorsque nous sommes plongés dans une profonde méditation, l'esprit peut perdre la connaissance du corps qui l'enveloppe et de toutes les circonstances extérieures; que dans certaines maladies il est capable d'agir sur les membres du corps; que, comme dans les cas de somnambulisme, il est capable de se passer entièrement de l'aide des sens corporels, il n'est pas difficile de concevoir comment l'esprit immortel, même après avoir complétement dépouillé la grossière enveloppe de son corps périssable, peut conserver la conscience de lui-même et le sentiment de son identité, quoiqu'il ne puisse se manifester par l'entremise du corps à ceux qui vivent encore en chair et en os! Nous sommes ainsi à même de concevoir ce qu'est le corps *spirituel* dont parle Saint Paul; ce qu'est l'incorruptibilité qui s'élève de la corruption; quelle est la faiblesse qui s'évanouit ou est semée dans le tombeau, puis se transforme en force et s'élance vers le ciel, lorsqu'elle est mûre pour une vie meilleure. (1. CORINTHIENS XV. 43.) Telle est donc la glorification qui nous est réservée après la mort; telle est la

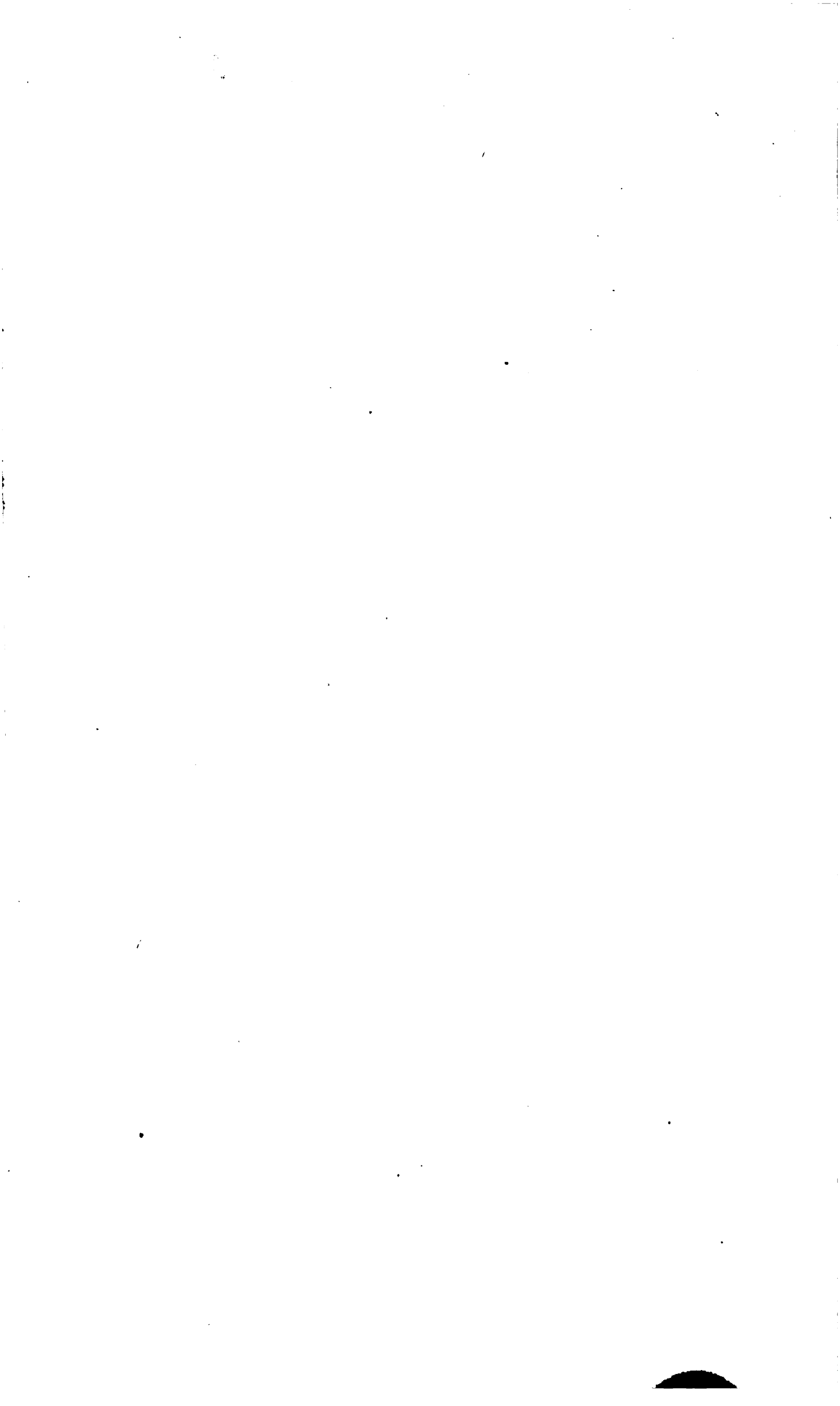
résurrection spirituelle. Ce qui est né de la terre doit retourner à la terre; mais l'esprit, revêtu du corps glorifié, porte l'image de la perfection céleste, comme il a porté l'image de l'imperfection terrestre. (1. CORINTHIENS XV. 49.) Le corps, composé de chair et d'os, livré à la corruption dans le tombeau, n'est plus sensible; mais en réalité, il n'a jamais été sensible par lui seul; c'est le corps spirituel, c'est l'âme qui a eu réellement la faculté de sentir et de percevoir; faculté qu'elle conserve, même après sa séparation de son enveloppe terrestre. Sa sensibilité et sa perception deviendront plus parfaites, il est vrai; et l'esprit, continuant à vivre dans un corps spirituel et à avoir conscience de lui-même, verra toujours la gloire de Dieu dans sa création, reconnaîtra et aimera les êtres qu'il aura aimés antérieurement. Mais il n'aura plus ni besoins ni désirs sensuels ou terrestres, il ne connaîtra plus les larmes; il portera l'image de la perfection céleste d'où il tire son origine.

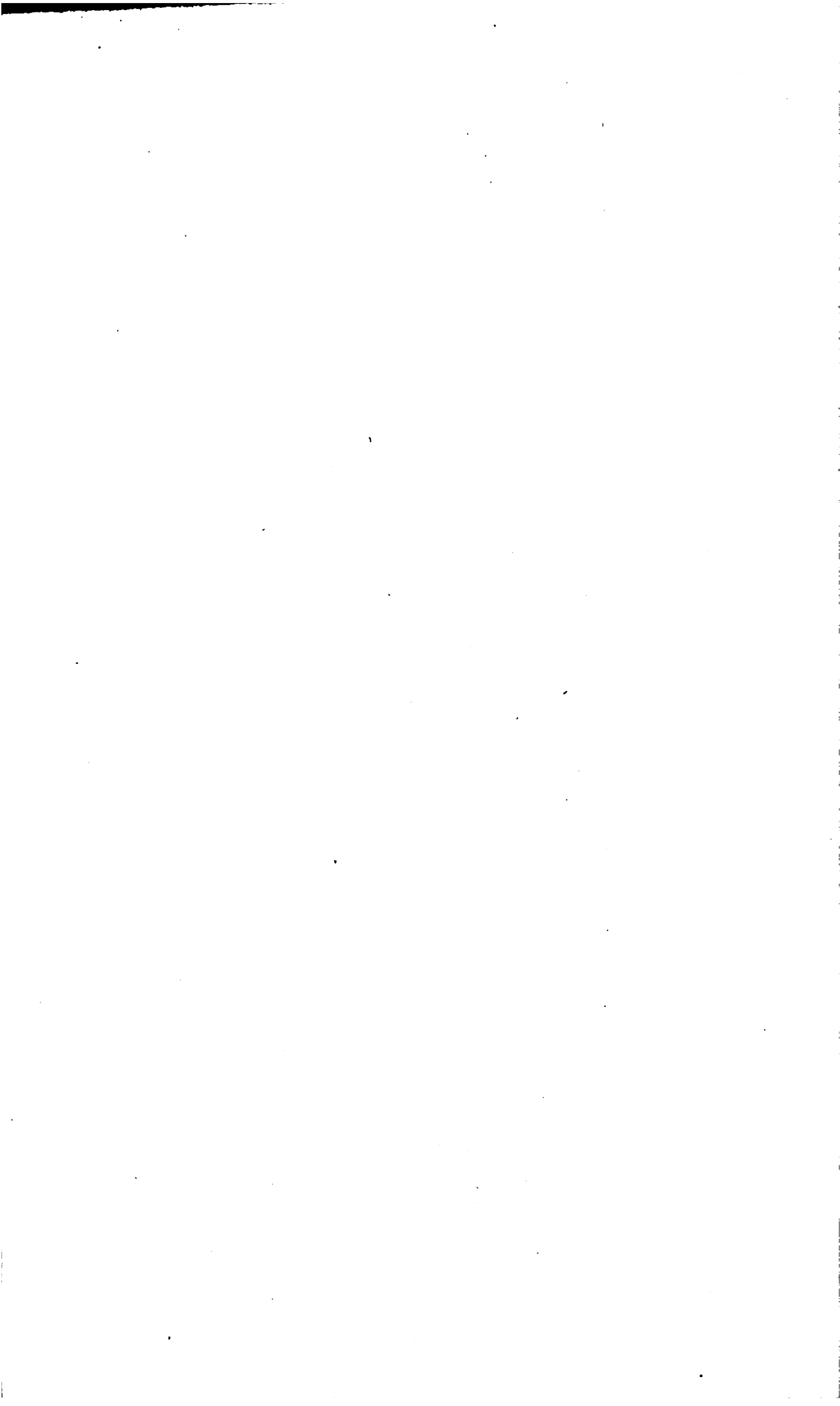
Qu'éprouverai-je, lorsque Tu m'appelleras, ô mon Créateur, mon Dieu! quand arrivera l'époque de ma glorification; quand mes amis pleureront autour de moi; quand les êtres qui me sont chers et qui sont aujourd'hui dans le séjour de gloire s'approcheront de moi, et que mon cœur embrassera toute chose dans l'égalité de son amour! quand je paraîtrai

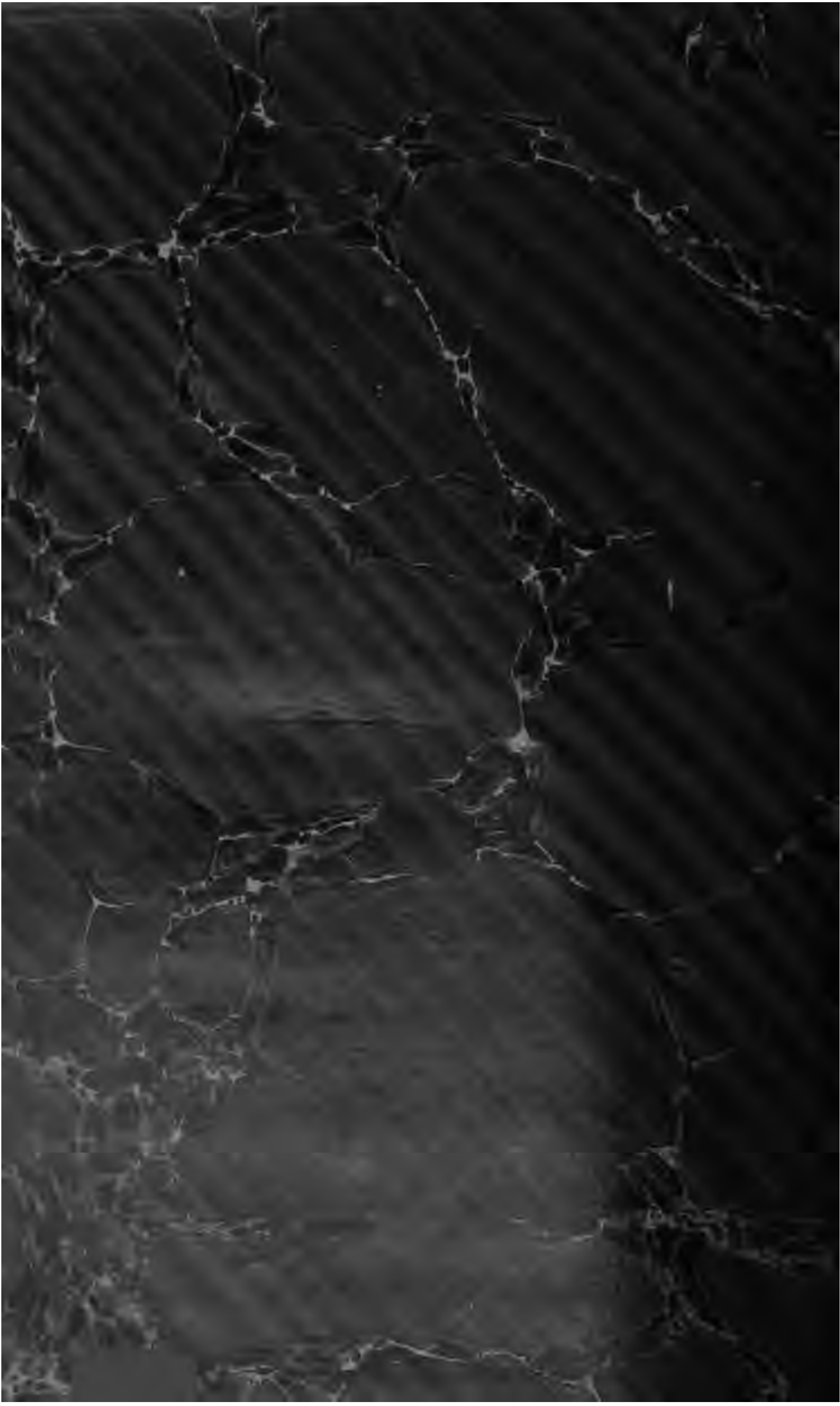
devant Toi, sanctifié par Jésus-Christ, et admis au nombre des habitants de Son royaume, je chercherai mon Sauveur et je me prosternerai devant Toi, ô Seigneur, et je T'adresserai mes prières et mes actions de grâces avec une nouvelle ferveur, avec un redoublement de respect et de piété, demandant à Ta miséricorde que mon esprit mortel mûrisse de jour en jour dans une plus grande perfection et dans toutes les vertus ! Ainsi soit-il !

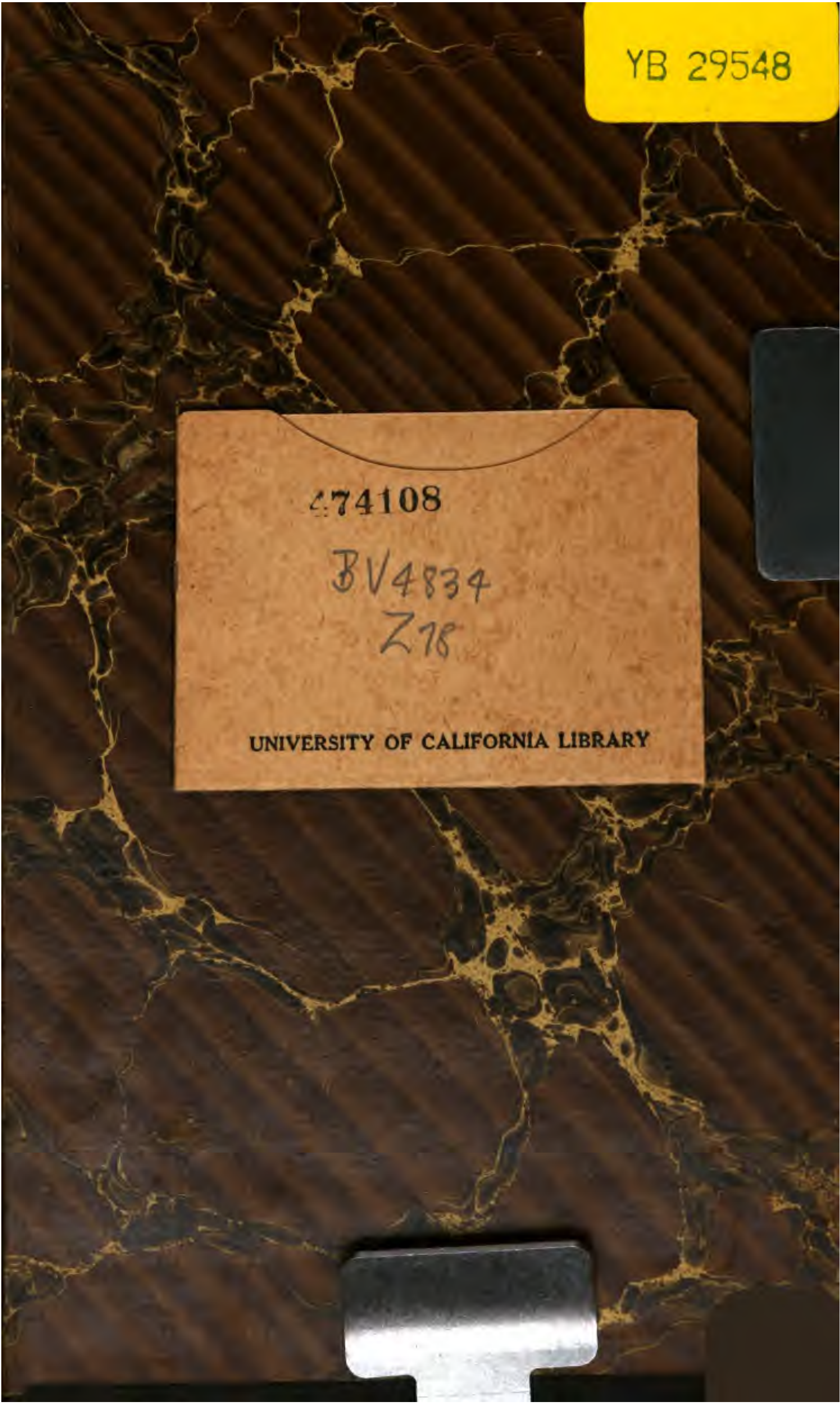
FIN

Imprimerie Tourart-Davyl et Comp.,
Paris, rue du Bac, 30.









YB 29548
474108
BV4834
Z18
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

